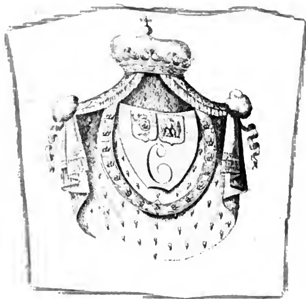








OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-DIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1789.

VIE

DE VOLTAIRE

PAR

LE MARQUIS DE CONDORCET;

SUIVIE

DES MEMOIRES DE VOLTAIRE,

ECRITS PAR LUI-MEME;

DES TABLES DES OEUVRES, &c.

VIE
DE VOLTAIRE.



VIE

DE VOLTAIRE.

La vie de *Voltaire* doit être l'hiſtoire des progrès que les arts ont dûs à ſon génie, du pouvoir qu'il a exercé ſur les opinions de ſon ſiècle, enfin de cette longue guerre contre les préjugés, déclarée dès ſa jeuneſſe, et ſoutenue juſqu'à ſes derniers momens.

Mais lorſque l'influence d'un philoſophe s'étend juſque ſur le peuple, qu'elle eſt prompte, qu'elle ſe fait ſentir à chaque inſtant, il la doit à ſon caractère, [illegible]ière de voir, à ſa conduite, autant qu'à ſes ouvrages. D'ailleurs ces détails ſont encore utiles pour l'étude de l'eſprit humain. Peut-on eſpérer de le connaître, ſi on ne l'a pas obſervé dans ceux en qui la nature a déployé toutes ſes richeſſes et toute ſa puiſſance, ſi même on n'a pas recherché en eux ce qui leur eſt commun avec les autres hommes, auſſi-bien que ce qui les en diſtingue? L'homme ordinaire reçoit d'autrui ſes opinions, ſes paſſions, ſon caractère; il tient tout des lois, des préjugés, des uſages de ſon pays, comme la plante reçoit tout du ſol qui la nourrit, et de l'air qui l'environne. En obſervant l'homme vulgaire, on apprend à connaître l'empire auquel la nature nous a ſoumis, et non le ſecret de nos forces et les lois de notre intelligence.

François-Marie Arouet, qui a rendu le nom de *Voltaire* ſi célèbre, naquit à *Chatenay*, le 20 de février 1694, et fut baptiſé à *Paris*, dans l'égliſe de Saint-André-

des-Arcs, le 22 de novembre de la même année. Son exceffive faibleffe fut la caufe de ce retard, qui pendant fa vie a répandu des nuages fur le lieu et fur l'époque de fa naiffance. On fut auffi obligé de baptifer *Fontenelle* dans la maifon paternelle, parce qu'on défefpérait de la vie d'un enfant fi débile. Il eft affez fingulier que les deux hommes célèbres de ce fiècle, dont la carrière a été la plus longue, et dont l'efprit s'eft confervé tout entier le plus long-temps, foient nés tous deux dans un état de faibleffe et de langueur.

Le père de M. de *Voltaire* exerçait la charge de tréforier de la chambre des comptes; fa mère, *Marguerite d'Aumart*, était d'une famille noble du Poitou. On a reproché à leur fils d'avoir pris ce nom de *Voltaire*, c'eft-à-dire, d'avoir fuivi l'ufage alors généralement établi dans la bourgeoifie riche où les cadets, laiffant à l'aîné le nom de famille, portaient celui d'un fief ou même d'un bien de campagne. Dans une foule de libelles on a cherché à rabaiffer fa naiffance. Les gens de lettres fes ennemis femblaient craindre que les gens du monde ne facrifiaffent trop aifément leurs préjugés aux agrémens de fa fociété, à leur admiration pour fes talens, et qu'ils ne traitaffent un homme de lettres avec trop d'égalité. Ces reproches font un hommage: la fatire n'attaque point la naiffance d'un homme de lettres, à moins qu'un refte de confcience, qu'elle ne peut étouffer, ne lui apprenne qu'elle ne parviendra point à diminuer fa gloire perfonnelle.

La fortune dont jouiffait M. *Arouet* procura deux grands avantages à fon fils; d'abord celui d'une

éducation soignée, sans laquelle le génie n'atteint jamais la hauteur où il aurait pu s'élever. Si on parcourt l'histoire moderne, on verra que tous les hommes du premier ordre, tous ceux dont les ouvrages ont approché de la perfection, n'avaient pas eu à réparer le défaut d'une première éducation.

L'avantage de naître avec une fortune indépendante n'est pas moins précieux. Jamais M. de *Voltaire* n'éprouva le malheur d'être obligé ni de renoncer à sa liberté pour assurer sa subsistance, ni de soumettre son génie à un travail commandé par la nécessité de vivre, ni de ménager les préjugés ou les passions d'un protec[...]eur. Ainsi son esprit ne fut point enchaîné par cette h[...]abitude de la crainte, qui non-seulement [...]e produire, mais imprime à toutes les productions un caractère d'incertitude et de faiblesse.

Sa jeunesse, à l'abri des inquiétudes de la pauvreté, ne l'exposa point à contracter ou cette timidité servile que fait naître dans une ame faible le besoin habituel des autres hommes, ou cette âpreté et cette inquiète et soupçonneuse irritabilité, suite infaillible pour les ames fortes de l'opposition entre la dépendance à laquelle la nécessité les soumet, et la liberté que demandent les grandes pensées qui les occupent.

Le jeune *Arouet* fut mis au collége des jésuites, où étaient élevés les enfans de la première noblesse, excepté ceux des jansénistes; et les jansénistes, odieux à la cour, étaient rares parmi des hommes qui alors obligés, par l'usage, de choisir une religion sans la connaître, adoptaient naturellement la plus utile à leurs intérêts temporels. Il eut pour professeurs de rhétorique le père *Porée* qui, étant à la fois un homme

d'esprit et un bon homme, voyait dans le jeune *Arouet* le germe d'un grand-homme; et le père *le Jay*, qui, frappé de la hardiesse de ses idées et de l'indépendance de ses opinions, lui prédisait *qu'il serait en France le coryphée du déisme* : prophéties que l'événement a également justifiées.

Au sortir du collége, il retrouva dans la maison paternelle l'abbé de *Châteauneuf* son parrain, ancien ami de sa mère. C'était un de ces hommes qui, s'étant engagés dans l'état ecclésiastique par complaisance, ou par un mouvement d'ambition étrangère à leur ame, sacrifient ensuite à l'amour d'une vie libre la fortune et la considération des dignités sacerdotales, ne pouvant se résoudre à garder toujours sur leur visage le masque de l'hypocrisie.

L'abbé de *Châteauneuf* était lié avec *Ninon*, à laquelle sa probité, son esprit, sa liberté de penser, avaient fait pardonner depuis long-temps les aventures un peu trop éclatantes de sa jeunesse. La bonne compagnie lui avait su gré d'avoir refusé son ancienne amie, madame de *Maintenon*, qui lui avait offert de l'appeller à la cour, à condition qu'elle se ferait dévote. L'abbé de *Châteauneuf* avait présenté à *Ninon Voltaire* enfant, mais déjà poëte, déSolant déjà par de petites épigrammes *son janséniste de frère*, et récitant avec complaisance la *Moïsade* de *Rousseau*.

Ninon avait goûté l'élève de son ami, et lui avait légué, par testament, deux mille francs pour acheter des livres. Ainsi, dès son enfance, d'heureuses circonstances lui apprenaient, même avant que sa raison fût formée, à regarder l'étude, les travaux de l'esprit, comme une occupation douce et honorable ; et,

en le rapprochant de quelques êtres ſupérieurs aux opinions vulgaires, lui montraient que l'eſprit de l'homme eſt né libre, et qu'il a droit de juger tout ce qu'il peut connaître ; tandis que, par une lâche condeſcendance pour les préjugés, les éducations ordinaires ne laiſſent voir aux enfans que les marques honteuſes de ſa ſervitude.

L'hypocriſie et l'intolérance régnaient à la cour de *Louis XIV* ; on s'y occupait à détruire le janſéniſme, beaucoup plus qu'à ſoulager les maux du peuple. La réputation d'incrédulité avait fait perdre à *Catinat* la confiance due à ſes vertus et à ſon talent pour la guerre. On reprochait au duc de *Vendôme* de manquer à la meſſe quelquefois, et on attribuait à ſon indé- les ſuccès de l'hérétique *Marlboroug* et de l'incrédule *Eugène*. Cette hypocriſie avait révolté ceux qu'elle n'avait pu corrompre ; et, par averſion pour la ſévérité de Verſailles, les ſociétés de Paris les plus brillantes affectaient de porter la liberté et le goût du plaiſir juſqu'à la licence.

L'abbé de *Châteauneuf* introduiſit le jeune *Voltaire* dans ces ſociétés, et particulièrement dans celle du duc de *Sulli*, du marquis de *la Fare*, de l'abbé *Servien*, de l'abbé de *Chaulieu*, de l'abbé *Courtin*. Le prince de *Conti*, le grand prieur de *Vendôme*, s'y joignaient ſouvent.

M. *Arouet* crut ſon fils perdu en apprenant qu'il feſait des vers, et qu'il voyait bonne compagnie. Il voulait en faire un magiſtrat, et il le voyait occupé d'une tragédie. Cette querelle de famille finit par faire envoyer le jeune *Voltaire* chez le marquis de *Châteauneuf*, ambaſſadeur de France en Hollande.

Son exil ne fut pas long. Madame *du Noyer*, qui s'y était réfugiée avec ses deux filles, pour se séparer de son mari, plus que par zèle pour la religion protestante, vivait alors à la Haie, d'intrigues et de libelles, et prouvait par sa conduite que ce n'était pas la liberté de conscience qu'elle y était allée chercher.

M. de *Voltaire* devint amoureux d'une de ses filles; la mère trouvant que le seul parti qu'elle pût tirer de cette passion était d'en faire du bruit, se plaignit à l'ambassadeur, qui défendit à son jeune protégé de conserver des liaisons avec mademoiselle *du Noyer*, et le renvoya dans sa famille pour n'avoir pas suivi ses ordres.

Madame *du Noyer* ne manqua pas de faire imprimer cette aventure avec les *lettres* du jeune *Arouet* à sa fille, espérant que ce nom, déjà très-connu, ferait mieux vendre le livre; et elle eut soin de vanter sa sévérité maternelle et sa délicatesse, dans le libelle même où elle déshonorait sa fille.

On ne reconnaît point dans ces *lettres* la sensibilité de l'auteur de Zaïre et de Tancrède. Un jeune homme passionné sent vivement, mais ne distingue pas lui-même les nuances des sentimens qu'il éprouve; il ne sait ni choisir les traits courts et rapides qui caractérisent la passion, ni trouver des termes qui peignent à l'imagination des autres le sentiment qu'il éprouve, et le fassent passer dans leur ame. Exagéré ou commun, il paraît froid lorsqu'il est dévoré de l'amour le plus vrai et le plus ardent. Le talent de peindre les passions sur le théâtre est même un des derniers qui se développe dans les poëtes. *Racine* n'en avait

pas même montré le germe dans les Frères ennemis et dans Alexandre, et Brutus a précédé Zaïre : c'est que pour peindre les passions, il faut non-seulement les avoir éprouvées, mais avoir pu les observer, en juger les mouvemens et les effets dans un temps où, cessant de dominer notre ame, elles n'existent plus que dans nos souvenirs. Pour les sentir, il suffit d'avoir un cœur ; il faut, pour les exprimer avec énergie et avec justesse, une ame long-temps exercée par elles, et perfectionnée par la réflexion.

Arrivé à Paris, le jeune homme oublia bientôt son amour ; mais il n'oublia point de faire tous ses efforts pour enlever une jeune personne estimable et née pour la vertu, à une mère intrigante et cor[illegible]. Il employa le zèle du prosélitisme. Plusieurs évêques, et même des jésuites, s'unirent à lui. Ce projet manqua ; mais *Voltaire* eut dans la suite le bonheur d'être utile à mademoiselle *du Noyer*, alors mariée au baron de *Vinterfeld*.

Cependant son père le voyant toujours obstiné à faire des vers et à vivre dans le monde, l'avait exclu de sa maison. Les lettres les plus soumises ne le touchaient point : il lui demandait même la permission de passer en Amérique, pourvu qu'avant son départ il lui permît d'embrasser ses genoux. Il fallut se résoudre, non à partir pour l'Amérique, mais à entrer chez un procureur.

Il n'y resta pas long-temps. M. de *Caumartin*, ami de M. *Arouet*, fut touché du sort de son fils, et demanda la permission de le mener à Saint-Ange, où loin de ces sociétés alarmantes pour la tendresse paternelle, il devait réfléchir sur le choix d'un état.

Il y trouva le vieux *Caumartin*, vieillard refpectable, paffionné pour *Henri IV* et pour *Sulli*, alors trop oubliés de la nation. Il avait été lié avec les hommes les plus inftruits du règne de *Louis XIV*, favait les anecdotes les plus fecrètes, les favait telles qu'elles s'étaient paffées, et fe plaifait à les raconter. *Voltaire* revint de Saint-Ange, occupé de faire un poëme épique dont *Henri IV* ferait le héros, et plein d'ardeur pour l'étude de l'hiftoire de France. C'eft à ce voyage que nous devons la Henriade et le Siècle de *Louis XIV*.

Ce prince venait de mourir. Le peuple, dont il avait été fi long-temps l'idole, ce même peuple qui lui avait pardonné fes profufions, fes guerres et fon defpotifme, qui avait applaudi à fes perfécutions contre les proteftans, infultait à fa mémoire par une joie indécente. Une bulle follicitée à Rome contre un livre de dévotion, avait fait oublier aux Parifiens cette gloire dont ils avaient été fi long-temps idolâtres. On prodigua les fatires à la mémoire de *Louis le grand*, comme on lui avait prodigué les panégyriques pendant fa vie. *Voltaire* accufé d'avoir fait une de ces fatires, fut mis à la baftille : elle finiffait par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il en avait un peu plus de vingt-deux ; et la police regarda cette efpèce de conformité d'âge comme une preuve fuffifante pour le priver de fa liberté.

C'eft à la baftille que le jeune poëte ébaucha le poëme de la Ligue, corrigea fa tragédie d'Oedipe, commencée long-temps auparavant, et fit une pièce

de vers fort gaie sur le malheur d'y être. M. le duc *d'Orléans*, instruit de son innocence, lui rendit sa liberté, et lui accorda une gratification.

Monseigneur, lui dit *Voltaire*, *je remercie votre Altesse royale de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement.*

La tragédie d'Oedipe fut jouée en 1718. L'auteur n'était encore connu que par des pièces fugitives, par quelques épîtres où l'on trouve la philosophie de *Chaulieu*, avec plus d'esprit et de correction, et par une ode qui avait disputé vainement le prix de l'académie française. On lui avait préféré une pièce ridicule de l'abbé *du Jarri*. Il s'agissait de la décoration de l'autel de Notre-Dame, car *Louis XIV* s'était souvenu, après soixante et dix ans de règne, d'accomplir cette promesse de *Louis XIII*; et le premier ouvrage en vers sérieux que *Voltaire* ait publié, fut un ouvrage de dévotion.

Né avec un goût sûr et indépendant, il n'aurait pas voulu mêler l'amour à l'horreur du sujet d'Oedipe, et il osa même présenter sa pièce aux comédiens sans avoir payé ce tribut à l'usage; mais elle ne fut pas reçue. L'assemblée trouva mauvais que l'auteur osât réclamer contre son goût. *Ce jeune homme mériterait bien*, disait *Dufresne*, *qu'en punition de son orgueil on jouât sa pièce avec cette grande vilaine scène traduite de Sophocle.*

Il fallut céder, et imaginer un amour épisodique et froid. La pièce réussit; mais ce fut malgré cet amour: et la scène de *Sophocle* en fit le succès. *La Motte*, alors le premier homme de la littérature, dit,

dans son approbation, que cette tragédie promettait un digne successeur de *Corneille* et de *Racine;* et cet hommage rendu par un rival dont la réputation était déjà faite, et qui pouvait craindre de se voir surpassé, doit à jamais honorer le caractère de *la Motte*.

Mais *Voltaire*, dénoncé comme un homme de génie et comme un philosophe à la foule des auteurs médiocres, et aux fanatiques de tous les partis, réunit dès-lors les mêmes ennemis dont les générations renouvelées pendant soixante ans, ont fatigué et trop souvent troublé sa longue et glorieuse carrière. Ces vers si célèbres :

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
Notre crédulité fait toute leur science.

furent le premier cri d'une guerre que la mort même de *Voltaire* n'a pu éteindre.

A une représentation d'Oedipe, il parut sur le théâtre portant la queue du grand-prêtre. La maréchale de *Villars* demanda qui était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce. On lui dit que c'était l'auteur. Cette étourderie, qui annonçait un homme si supérieur aux petitesses de l'amour propre, lui inspira le désir de le connaître. *Voltaire*, admis dans sa société, eut pour elle une passion, la première et la plus sérieuse qu'il ait éprouvée. Elle ne fut pas heureuse, et l'enleva pendant assez long-temps à l'étude qui était déjà son premier besoin; il n'en parla jamais depuis qu'avec le sentiment du regret et presque du remords.

Délivré de son amour, il continua la Henriade,

et fit la tragédie d'Artémire. Une actrice formée par lui, et devenue à la fois sa maîtresse et son élève, joua le principal role. Le public qui avait été juste pour Oedipe, fut au moins sévère pour Artémire; effet ordinaire de tout premier succès. Une aversion secrète pour une supériorité reconnue n'en est pas la seule cause, mais elle fait profiter d'un sentiment naturel qui nous rend d'autant moins faciles que nous espérons davantage.

Cette tragédie ne valut à *Voltaire* que la permission de revenir à Paris, dont une nouvelle calomnie et ses liaisons avec les ennemis du régent, et entre autres avec le duc de *Richelieu* et le fameux baron de Gortz, l'avaient fait éloigner. Ainsi cet ambitieux dont les projets embrassaient l'Europe, et menaçaient de la bouleverser, avait choisi pour ami, et presque pour confident, un jeune poète: c'est que les hommes supérieurs se devinent et se cherchent, qu'ils ont une langue commune qu'eux seuls peuvent parler et entendre.

En 1722, *Voltaire* accompagna madame de *Rupelmonde* en Hollande. Il voulait voir, à Bruxelles, *Rousseau* dont il plaignait les malheurs, et dont il estimait le talent poëtique. L'amour de son art l'emportait sur le juste mépris que le caractère de *Rousseau* devait lui inspirer. *Voltaire* le consulta sur son poëme de la Ligue, lui lut l'Épître à *Uranie* faite pour madame de *Rupelmonde*, et premier monument de sa liberté de penser, comme de son talent pour traiter en vers et rendre populaires les questions de métaphysiques ou de morale. De son côté, *Rousseau* lui récita une *Ode à la postérité*, *qui*, comme *Voltaire*

le lui dit alors, à ce qu'on prétend, *ne devait pas aller à son adresse ;* et *le Jugement de Pluton*, allégorie satirique, et cependant aussi promptement oubliée que l'ode. Les deux poëtes se séparèrent ennemis irréconciliables. *Rousseau* se déchaîna contre *Voltaire*, qui ne répondit qu'après quinze ans de patience. On est étonné de voir l'auteur de tant d'épigrammes licencieuses, où les ministres de la religion sont continuellement livrés à la risée et à l'opprobre, donner sérieusement, pour cause de sa haine contre *Voltaire*, sa contenance évaporée pendant la messe, et l'Epître à *Uranie*. Mais *Rousseau* avait pris le masque de la dévotion ; elle était alors un asile honorable pour ceux que l'opinion mondaine avait flétris, asile sûr et commode que malheureusement la philosophie, qui a fait tant d'autres maux, leur a fermé depuis sans retour.

En 1724, *Voltaire* donna Mariamne. C'était le sujet d'Artémire sous des noms nouveaux, avec une intrigue moins compliquée et moins romanesque ; mais c'était surtout le style de *Racine*. La pièce fut jouée quarante fois. L'auteur combattit, dans la préface, l'opinion de *la Motte* qui, né avec beaucoup d'esprit et de raison, mais peu sensible à l'harmonie, ne trouvait dans les vers d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue, et ne voyait dans la poësie qu'une forme de convention, imaginée pour soulager la mémoire, et à laquelle l'habitude seule fesait trouver des charmes. Dans ses lettres imprimées à la fin d'Oedipe, il avait déjà combattu le même poëte qui regardait la règle des trois unités comme un autre préjugé.

On doit savoir gré à ceux qui osent, comme *la Motte*, établir dans les arts des paradoxes contraires aux idées communes. Pour défendre les règles anciennes, on est obligé de les examiner; si l'opinion reçue se trouve vraie, on a l'avantage de croire par raison ce qu'on croyait par habitude; si elle est fausse, on est délivré d'une erreur.

Cependant il n'est pas rare de montrer de l'humeur contre ceux qui nous forcent à examiner ce que nous avons admis sans réflexion. Les esprits qui, comme *Montagne*, s'endorment tranquillement sur l'oreiller du doute, ne sont pas communs; ceux qui sont tourmentés du désir d'atteindre à la vérité, sont plus rares encore. Le vulgaire aime à croire, sont plus [illegible] preuve, et chérit sa sécurité dans son aveugle croyance, comme une partie de son repos.

C'est vers la même époque que parut la Henriade sous le nom de la Ligue. Une copie imparfaite, enlevée à l'auteur, fut imprimée furtivement; et non-seulement il y était resté des lacunes, mais on en avait rempli quelques-unes.

La France eut donc enfin un poëme épique. On peut regretter, sans doute, que *Voltaire* qui a mis tant d'action dans ses tragédies, qui y fait parler aux passions un langage si naturel et si vrai, qui a su également les peindre, et par l'analyse des sentimens qu'elles font éprouver, et par les traits qui leur échappent, n'ait point déployé dans la Henriade ces talens que nul homme n'a encore réunis au même degré; mais un sujet si connu, si près de nous, laissait peu de liberté à l'imagination du poëte. La passion sombre et cruelle du fanatisme, s'exerçant

sur les personnages subalternes, ne pouvait exciter que l'horreur. Une ambition hypocrite était la seule qui animât les chefs de la ligue. Le héros, brave, humain et galant, mais n'éprouvant que les malheurs de la fortune, et les éprouvant seul, ne pouvait intéresser que par sa valeur et sa clémence : enfin il était impossible que la conversion un peu forcée d'*Henri IV* formât jamais un dénouement bien héroïque.

Mais si, pour l'intérêt des événemens, pour la variété, pour le mouvement, la Henriade est inférieure aux poëmes épiques qui étaient alors en possession de l'admiration générale, par combien de beautés neuves cette infériorité n'est-elle point compensée ? Jamais une philosophie si profonde et si vraie a-t-elle été embellie par des vers plus sublimes ou plus touchans ? quel autre poëme offre des caractères dessinés avec plus de force et de noblesse, sans rien perdre de leur vérité historique ? quel autre renferme une morale plus pure, un amour de l'humanité plus éclairé, plus libre des préjugés et des passions vulgaires ? Que le poëte fasse agir ou parler ses personnages, qu'il peigne les attentats du fanatisme ou les charmes et les dangers de l'amour, qu'il transporte ses lecteurs sur un champ de bataille ou dans le ciel que son imagination a créé, par-tout il est philosophe, par-tout il paraît profondément occupé des vrais intérêts du genre-humain. Du milieu même des fictions on voit sortir de grandes vérités sous un pinceau toujours brillant et toujours pur.

Parmi tous les poëmes épiques, la Henriade seule a un but moral ; non qu'on puisse dire qu'elle soit le développement d'une seule vérité, idée pédantesque, à

à laquelle un poëte ne peut assujettir sa marche, mais parce qu'elle respire par-tout la haine de la guerre et du fanatisme, la tolérance et l'amour de l'humanité. Chaque poëme prend nécessairement la teinte du siècle qui l'a vu naître; et la Henriade est née dans le siècle de la raison. Aussi plus la raison fera de progrès parmi les hommes, plus ce poëme aura d'admirateurs.

On peut comparer la Henriade à l'Enéide: toutes deux portent l'empreinte du génie dans tout ce qui a dépendu du poëte, et n'ont que les défauts d'un sujet dont le choix a également été dicté par l'esprit national. Mais *Virgile* ne voulait que flatter l'orgueil des Romains, et *Voltaire* eut le motif plus [illegible] préserver les Français du fanatisme, en leur retraçant les crimes où il avait entraîné leurs ancêtres.

La Henriade, Oedipe et Mariamne avaient placé *Voltaire* bien au-dessus de ses contemporains, et semblaient lui assurer une carrière brillante, lorsqu'un événement fatal vint troubler sa vie. Il avait répondu par des paroles piquantes au mépris que lui avait témoigné un homme de la cour, qui s'en vengea en le fesant insulter par ses gens, sans compromettre sa sureté personnelle. Ce fut à la porte de l'hôtel de Sulli, où il dînait, qu'il reçut cet outrage dont le duc de *Sulli* ne daigna témoigner aucun ressentiment, persuadé sans doute que les descendans des Francs ont conservé droit de vie et de mort sur ceux des Gaulois. Les lois furent muettes; le parlement de Paris, qui a puni ou fait punir de moindres outrages, lorsqu'ils ont eu pour objet quelqu'un de ses subal-

ternes, crut ne rien devoir à un ſimple citoyen qui n'était que le premier homme de lettres de la nation, et garda le ſilence.

Voltaire voulut prendre les moyens de venger l'honneur outragé, moyens autoriſés par les mœurs des nations modernes, et proſcrits par leurs lois : la baſtille, et au bout de ſix mois l'ordre de quitter Paris, furent la punition de ſes premières démarches. Le cardinal de *Fleuri* n'eut pas même la petite politique de donner à l'agreſſeur la plus légère marque de mécontentement. Ainſi lorſque les lois abandonnaient les citoyens, le pouvoir arbitraire les puniſſait de chercher une vengeance que ce ſilence rendait légitime, et que les principes de l'honneur preſcrivaient comme néceſſaire. Nous oſons croire que de notre temps la qualité d'homme ſerait plus reſpectée, que les lois ne ſeraient plus muettes devant le ridicule préjugé de la naiſſance, et que, dans une querelle entre deux citoyens, ce ne ſerait pas à l'offenſé que le miniſtère enlèverait ſa liberté et ſa patrie.

Voltaire fit encore à Paris un voyage ſecret et inutile ; il vit trop qu'un adverſaire, qui diſpoſait à ſon gré de l'autorité miniſtérielle et du pouvoir judiciaire, pourrait également l'éviter et le perdre. Il s'enſevelit dans la retraite, et dédaigna de s'occuper plus long-temps de ſa vengeance, ou plutôt il ne voulut ſe venger qu'en accablant ſon ennemi du poids de ſa gloire, et en le forçant d'entendre répéter, au bruit des acclamations de l'Europe, le nom qu'il avait voulu avilir.

L'Angleterre fut ſon aſile. *Newton* n'était plus, mais ſon eſprit régnait ſur ſes compatriotes qu'il avait

instruits à ne reconnaître pour guides, dans l'étude de la nature, que l'expérience et le calcul. *Locke*, dont la mort était encore récente, avait donné le premier une théorie de l'ame humaine, fondée sur l'expérience, et montré la route qu'il faut suivre en métaphysique pour ne point s'égarer. La philosophie de *Shaftersbury*, commentée par *Bolingbroke*, embellie par les vers de *Pope*, avait fait naître en Angleterre un déisme qui annonçait une morale fondée sur des motifs faits pour émouvoir les ames élevées, sans offenser la raison.

Cependant en France les meilleurs esprits cherchaient encore à substituer, dans nos écoles, les hypothèses de *Descartes* aux absurdités de la physique scolastique : une thèse où l'on soutenait soit le systême de *Copernic*, soit les tourbillons, était une victoire sur les préjugés. Les idées innées étaient devenues presque un article de foi aux yeux des dévots, qui d'abord les avaient prises pour une hérésie. *Mallebranche*, qu'on croyait entendre, était le philosophe à la mode. On passait pour un esprit fort lorsqu'on se permettait de regarder l'existence de *cinq propositions* dans le livre illisible de *Jansénius*, comme un fait indifférent au bonheur de l'espèce humaine, ou qu'on osait lire *Bayle* sans la permission d'un docteur en théologie.

Ce contraste devait exciter l'enthousiasme d'un homme qui, comme *Voltaire*, avait dès son enfance secoué tous les préjugés. L'exemple de l'Angleterre lui montrait que la vérité n'est pas faite pour rester un secret entre les mains de quelques philosophes, et d'un petit nombre de gens du monde instruits, ou

plutôt endoctrinés par les philosophes; riant avec eux des erreurs dont le peuple est la victime, mais s'en rendant eux-mêmes les défenseurs, lorsque leur état ou leurs places leur y fait trouver un intérêt chimérique ou réel, et prêts à laisser proscrire ou même à persécuter leurs précepteurs, s'ils osent dire ce qu'eux-mêmes pensent en secret.

Dès ce moment *Voltaire* se sentit appelé à détruire les préjugés de toute espèce, dont son pays était l'esclave. Il sentit la possibilité d'y réussir par un mélange heureux d'audace et de souplesse, en sachant tantôt céder aux temps, tantôt en profiter ou les faire naître; en se servant tour à tour, avec adresse, du raisonnement, de la plaisanterie, du charme des vers ou des effets du théâtre; en rendant enfin la raison assez simple pour devenir populaire, assez aimable pour ne pas effrayer la frivolité, assez piquante pour être à la mode. Ce grand projet de se rendre, par les seules forces de son génie, le bienfaiteur de tout un peuple en l'arrachant à ses erreurs, enflamma l'ame de *Voltaire*, échauffa son courage. Il jura d'y consacrer sa vie, et il a tenu parole.

La tragédie de Brutus fut le premier fruit de son voyage en Angleterre.

Depuis Cinna notre théâtre n'avait point retenti des fiers accens de la liberté; et, dans Cinna, ils étaient étouffés par ceux de la vengeance. On trouva dans Brutus la force de *Corneille* avec plus de pompe et d'éclat, avec un naturel que *Corneille* n'avait pas, et l'élégance soutenue de *Racine*. Jamais les droits d'un peuple opprimé n'avaient été exposés avec plus de force, d'éloquence, de précision même, que dans

la seconde scène de Brutus. Le cinquième acte est un chef-d'œuvre de pathétique.

On a reproché au poëte d'avoir introduit l'amour dans ce sujet si imposant et si terrible, et surtout un amour sans un grand intérêt ; mais Titus entraîné par un autre motif que l'amour, eût été avili ; la sévérité de Brutus n'eût plus déchiré l'ame des spectateurs ; et si cet amour eût trop intéressé, il était à craindre que leur cœur n'eût trahi la cause de Rome. Ce fut après cette pièce que Fontenelle dit à Voltaire, qu'il ne le croyait point propre à la tragédie, que son style était trop fort, trop pompeux, trop brillant. — Je vais donc relire vos pastorales, lui répondit Voltaire.

Il crut alors pouvoir aspirer à une place à l'académie française, et on pouvait le trouver modeste d'avoir attendu si long-temps ; mais il n'eut pas même l'honneur de balancer les suffrages. Le Gros de Boze prononça, d'un ton doctoral, que Voltaire ne ferait jamais un personnage académique.

Ce de Boze, oublié aujourd'hui, était un de ces hommes qui, avec peu d'esprit et une science médiocre, se glissent dans les maisons des grands et des gens en place, et y réussissent parce qu'ils ont précisément ce qu'il faut pour satisfaire la vanité d'avoir chez soi des gens de lettres, et que leur esprit ne peut ni inspirer la crainte ni humilier l'amour propre. De Boze était d'ailleurs un personnage important ; il exerçait alors à Paris l'emploi d'inspecteur de la librairie, que depuis la magistrature a usurpé sur les gens de lettres, à qui l'avidité des hommes riches ou accrédités ne laisse que les places dont les

fonctions perſonnelles exigent des lumières et des talens.

Après Brutus, *Voltaire* fit la Mort de Céſar, ſujet déjà traité par *Shakeſpeare* dont il imita quelques ſcènes en les embelliſſant. Cette tragédie ne fut jouée qu'au bout de quelques années, et dans un collége. Il n'oſait riſquer ſur le théâtre une pièce ſans amour, ſans femmes, et une tragédie en trois actes; car les innovations peu importantes ne ſont pas toujours celles qui ſoûlèvent le moins les ennemis de la nouveauté. Les petits eſprits doivent être plus frappés des petites choſes. Cependant un ſtyle noble, hardi, figuré, mais toujours naturel et vrai; un langage digne du vainqueur et des libérateurs du monde; la force et la grandeur des caractères, le ſens profond qui règne dans les diſcours de ces derniers Romains, occupent et attachent les ſpectateurs faits pour ſentir ce mérite, les hommes qui ont dans le cœur ou dans l'eſprit quelque rapport avec ces grands perſonnages, ceux qui aiment l'hiſtoire, les jeunes gens enfin encore pleins de ces objets que l'éducation a mis ſous leurs yeux.

Les tragédies hiſtoriques, comme Cinna, la Mort de Pompée, Brutus, Rome ſauvée, le Triumvirat de *Voltaire*, ne peuvent avoir l'intérêt du Cid, d'Iphigénie, de Zaïre, ou de Mérope. Les paſſions douces et tendres du cœur humain ne pourraient s'y développer ſans diſtraire du tableau hiſtorique qui en eſt le ſujet; les événemens ne peuvent y être diſpoſés avec la même liberté pour les faire ſervir à l'effet théâtral. Le poëte y eſt bien moins maître des caractères. L'intérêt, qui eſt celui d'une nation

ou d'une grande révolution, plutôt que celui d'un individu, est dès-lors bien plus faible, parce qu'il dépend de sentimens moins personnels et moins énergiques.

Mais, loin de proscrire ce genre, comme plus froid, comme moins favorable au génie dramatique du poëte, il faudrait l'encourager, parce qu'il ouvre un champ vaste au génie poëtique, qui peut y développer toutes les grandes vérités de la politique; parce qu'il offre de grands tableaux historiques, et qu'enfin c'est celui qu'on peut employer avec plus de succès à élever l'ame et à la former. On doit, sans doute, placer au premier rang les poëmes qui, comme Mahomet, comme Alzire, font à la fois des tragédies intéressantes ou terribles, et de grands tableaux; mais ces sujets sont très-rares, et ils exigent des talens que *Voltaire* seul a réunis jusqu'ici.

On ne voulut point permettre d'imprimer la Mort de César. On fit un crime à l'auteur des sentimens républicains répandus dans sa pièce; imputation d'autant plus ridicule que chacun parle son langage, que *Brutus* n'en est pas plus le héros que *César*; que le poëte, dans un genre purement historique, en traçant ses portraits d'après l'histoire, en a conservé l'impartialité. Mais, sous le gouvernement à la fois tyrannique et pusillanime du cardinal de *Fleuri*, le langage de la servitude était le seul qui pût paraître innocent.

Qui croirait aujourd'hui que l'élégie sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*, ait été pour *Voltaire* le sujet d'une persécution sérieuse qui l'obligea de quitter la capitale, où il savait qu'heureusemen

l'abſence fait tout oublier, même la fureur de perſécuter !

Les théâtres ſont une inſtitution vraiment utile : c'eſt par eux qu'une jeuneſſe inappliquée et frivole conſerve encore quelque habitude de ſentir et de penſer, que les idées morales ne lui deviennent point abſolument étrangères, que les plaiſirs de l'eſprit exiſtent pour elle. Les ſentimens qu'excite la repréſentation d'une tragédie, élèvent l'ame, l'épurent, la tirent de cette apathie, de cette perſonnalité, maladies auxquelles l'homme riche et diſſipé eſt condamné par la nature. Les ſpectacles forment en quelque ſorte un lien entre la claſſe des hommes qui penſent et celle des hommes qui ne penſent point. Ils adouciſſent l'auſterité des uns, et tempèrent dans les autres la dureté qui naît de l'orgueil et de la légéreté. Mais, par une fatalité ſingulière, dans le pays où l'art du théâtre a été porté au plus haut degré de perfection, les acteurs, à qui le public doit le plus noble de ſes plaiſirs, condamnés par la religion, ſont flétris par un préjugé ridicule.

Voltaire oſa le combattre. Indigné qu'une actrice célèbre, long-temps l'objet de l'enthouſiaſme, enlevée par une mort prompte et cruelle, fût, en qualité d'excommuniée, privée de la ſépulture, il s'éleva et contre la nation frivole qui ſoumettait lâchement ſa tête à un joug honteux, et contre la puſillanimité des gens en place qui laiſſaient tranquillement flétrir ce qu'ils avaient admiré. Si les nations ne ſe corrigent guère, elles ſouffrent du moins les leçons avec patience. Mais les prêtres, à qui les parlemens ne laiſſaient plus excommunier que les ſorciers et les

comédiens, furent irrités qu'un poëte osât leur disputer la moitié de leur empire, et les gens en place ne lui pardonnèrent point de leur avoir reproché leur indigne faiblesse.

Voltaire sentit qu'un grand succès au théâtre pouvait seul, en lui assurant la bienveillance publique, le défendre contre le fanatisme. Dans les pays où il n'existe aucun pouvoir populaire, toute classe d'hommes qui a un point de ralliement, devient une sorte de puissance. Un auteur dramatique est sous la sauvegarde des sociétés pour lesquelles le spectacle est un amusement ou une ressource. Ce public, en applaudissant à des allusions, blesse ou flatte la vanité des gens en place, décourage ou ranime les partis élevés contre eux, et ils n'osent le braver ouvertement. *Voltaire* donna donc Eryphile qui ne remplit point son but; mais, loin de se laisser abattre par ce revers, il saisit le sujet de Zaïre, en conçoit le plan, achève l'ouvrage en dix-huit jours, et elle paraît sur le théâtre quatre mois après Eryphile.

Le succès passa ses espérances. Cette pièce est la première où, quittant les traces de *Corneille* et de *Racine*, il ait montré un art, un talent et un style qui n'étaient plus qu'à lui. Jamais un amour plus vrai, plus passionné n'avait arraché de si douces larmes; jamais aucun poëte n'avait peint les fureurs de la jalousie dans une ame si tendre, si naïve, si généreuse. On aime *Orosmane*, lors même qu'il fait frémir; il immole *Zaïre*, cette *Zaïre* si intéressante, si vertueuse, et on ne peut le haïr. Et, s'il était possible de se distraire d'*Orosmane* et de *Zaïre*,

combien la religion n'eſt-elle pas impoſante dans le vieux *Luſignan!* quelle nobleſſe le fanatique *Néreſtan* met dans ſes reproches! avec quel art le poëte a ſu préſenter ces chrétiens qui viennent troubler une union ſi touchante! Une femme ſenſible et pieuſe pleure ſur *Zaïre* qui a ſacrifié à ſon Dieu, ſon amour et ſa vie, tandis qu'un homme étranger au chriſtianiſme pleure *Zaïre* dont le cœur égaré, par ſa tendreſſe pour ſon père, s'immole au préjugé ſuperſtitieux qui lui défend d'aimer un homme d'une ſecte étrangère: et c'eſt-là le chef-d'œuvre de l'art. Pour quiconque ne croit point aux livres juifs, Athalie n'eſt que l'école du fanatiſme, de l'aſſaſſinat et du menſonge. Zaïre eſt dans toutes les opinions, comme pour tous les pays, la tragédie des cœurs tendres et des ames pures.

Elle fut ſuivie d'Adélaïde du Gueſclin, également fondée ſur l'amour, et où, comme dans Zaïre, des héros français, des événemens de notre hiſtoire, rappelés en beaux vers, ajoutaient encore à l'intérêt: mais c'était le patriotiſme d'un citoyen qui ſe plaît à rappeler des noms reſpectés et de grandes époques, et non ce *patriotiſme d'antichambre*, qui depuis a tant réuſſi ſur la ſcène française.

Adélaïde n'eut point de ſuccès. Un plaiſant du parterre avait empêché de finir Mariamne, en criant: *La reine boit;* un autre fit tomber Adélaïde, en répondant: *Couſſi, couſſi*, à ce mot ſi noble, ſi touchant de *Vendôme: Es-tu content, Couci?*

Cette même pièce reparut ſous le nom du Duc de Foix, corrigée moins d'après le ſentiment de l'auteur que ſur les jugemens des critiques; elle réuſſit mieux.

Mais lorſque, long-temps après les trois coups de marteau du Philoſophe ſans le ſavoir eurent appris qu'on ne ſifflerait plus le coup de canon d'Adélaïde, lorſqu'elle ſe remontra ſur la ſcène, malgré Voltaire qui ſe ſouvenait moins des beautés de ſa pièce que des critiques qu'elle avait eſſuyées ; alors elle enleva tous les ſuffrages, alors on ſentit toute la beauté du rôle de *Vendôme* auſſi amoureux qu'*Oroſmane*; l'un, jaloux par la ſuite d'un caractère impérieux, l'autre par l'excès de ſa paſſion ; l'un tyrannique par l'impétuoſité et la hauteur naturelle de ſon ame, l'autre par un malheur attaché à l'habitude du pouvoir abſolu. *Oroſmane*, tendre, déſintéreſſé dans ſon amour, ſe rend coupable dans un moment de délire où le plonge une erreur excuſable, et s'en punit en s'immolant lui-même ; *Vendôme*, plus perſonnel, appartenant à ſa paſſion plus qu'à ſa maîtreſſe, forme, avec une fureur plus tranquille, le projet de ſon crime, mais l'expie par ſes remords et par le ſacrifice de ſon amour. L'un montre les excès et les malheurs où la violence des paſſions entraîne les ames généreuſes, l'autre, ce que peuvent le repentir et le ſentiment de la vertu ſur les ames fortes, mais abandonnées à leurs paſſions.

On prétend que le Temple du Goût nuiſit beaucoup au ſuccès d'Adélaïde. Dans cet ouvrage charmant, *Voltaire* jugeait les écrivains du ſiècle paſſé, et même quelques-uns de ſes contemporains. Le temps a confirmé tous ſes jugemens ; mais alors ils parurent autant de ſacriléges. En obſervant cette intolérance littéraire, cette néceſſité impoſée à tout écrivain qui veut conſerver ſon repos, de reſpecter

les opinions établies fur le mérite d'un orateur ou d'un poëte ; cette fureur avec laquelle le public pourfuit ceux qui ofent, fur les objets même les plus indifférens, ne penfer que d'après eux-mêmes ; on ferait tenté de croire que l'homme eft intolérant par fa nature. L'efprit, le génie, la raifon, ne garantiffent pas toujours de ce malheur. Il eft bien peu d'hommes qui n'aient pas en fecret quelques idoles dont ils ne voient point de fang froid qu'on ofe affaiblir ou détruire le culte.

Dans le grand nombre, ce fentiment a pour origine l'orgueil et l'envie. On regarde, comme affectant fur nous une fupériorité qui nous bleffe, l'écrivain qui, en critiquant ceux que nous admirons, a l'air de fe croire fupérieur à eux, et dès-lors à nous-mêmes. On craint qu'en abattant la ftatue de l'homme qui n'eft plus, il ne prétende élever à fa place celle d'un homme vivant dont la gloire eft toujours un fpectacle affligeant pour la médiocrité. Mais fi des efprits fupérieurs s'abandonnent à cette efpèce d'intolérance, cette faibleffe excufable et paffagère, née de la pareffe et de l'habitude, cède bientôt à la vérité, et ne produit ni l'injuftice ni la perfécution.

Dans fa retraite, *Voltaire* avait conçu l'heureux projet de faire connaître à fa nation la philofophie, la littérature, les opinions, les fectes de l'Angleterre; et il fit fes Lettres fur les Anglais (*). *Newton*, dont on ne connaiffait en France ni les opinions philofophiques, ni le fyftême du monde, ni prefque

(*) La matière de ces lettres eft répandue, fous d'autres titres, dans les Oeuvres, et principalement dans le Dictionnaire philofophique.

même les expériences sur la lumière; *Locke*, dont le livre traduit en français, n'avait été lu que par un petit nombre de philosophes; *Bacon*, qui n'était célèbre que comme chancelier; *Shakespeare*, dont le génie et les fautes grossières sont un phénomène dans l'histoire de la littérature; *Congrève*, *Wicherley*, *Addisson*, *Pope*, dont les noms étaient presque inconnus même de nos gens de lettres; ces quakers fanatiques, sans être persécuteurs, insensés dans leur dévotion, mais les plus raisonnables des chrétiens dans leur croyance et dans leur morale, ridicules aux yeux du reste des hommes pour avoir outré deux vertus, l'amour de la paix et celui de l'égalité; les autres sectes qui se partageaient l'Angleterre; l'influence qu'un esprit général de liberté y exerce sur la littérature, sur la philosophie, sur les arts, sur les opinions, sur les mœurs; l'histoire de l'insertion de la petite vérole reçue presque sans obstacle, et examinée sans prévention, malgré la singularité et la nouveauté de cette pratique: tels furent les objets principaux traités dans cet ouvrage.

Fontenelle avait le premier fait parler, à la raison et à la philosophie, un langage agréable et piquant; il avait su répandre sur les sciences la lumière d'une philosophie toujours sage, souvent fine, quelquefois profonde: dans les Lettres de *Voltaire*, on trouve le mérite de *Fontenelle* avec plus de goût, de naturel, de hardiesse et de gaieté. Un vieil attachement aux erreurs de *Descartes* n'y vient pas répandre sur la vérité des ombres qui la cachent ou la défigurent. C'est la logique et la plaisanterie des *Provinciales*, mais s'exerçant sur de plus grands

objets, n'étant jamais corrompues par un vernis de dévotion monacale.

Cet ouvrage fut parmi nous l'époque d'une révolution; il commença à y faire naître le goût de la philosophie et de la littérature anglaise; à nous intéresser aux mœurs, à la politique, aux connaissances commerciales de ce peuple; à répandre sa langue parmi nous. Depuis, un engouement puéril a pris la place de l'ancienne indifférence; et, par une singularité remarquable, *Voltaire* a eu encore la gloire de le combattre et d'en diminuer l'influence.

Il nous avait appris à sentir le mérite de *Shakespeare*, et à regarder son théâtre comme une mine d'où nos poëtes pourraient tirer des trésors; et lorsqu'un ridicule enthousiasme a présenté comme un modèle à la nation de *Racine* et de *Voltaire*, ce poëte éloquent, mais sauvage et bizarre, et a voulu nous donner pour des tableaux énergiques et vrais de la nature, ses toiles chargées de compositions absurdes, et de caricatures dégoûtantes et grossières, *Voltaire* a défendu la cause du goût et de la raison. Il nous avait reproché la trop grande timidité de notre théâtre; il fut obligé de nous reprocher d'y vouloir porter la licence barbare du théâtre anglais.

La publication de ces Lettres excita une persécution dont, en les lisant aujourd'hui, on aurait peine à concevoir l'acharnement; mais il y combattait les idées innées; et les docteurs croyaient alors que, s'ils n'avaient point d'idées innées, il n'y aurait pas de caractères assez sensibles pour distinguer leur ame de celle des bêtes. D'ailleurs il y soutenait avec *Locke*, qu'il n'était pas rigoureusement

prouvé que DIEU n'aurait pas le pouvoir, s'il le voulait absolument, de donner à un élément de la matière la faculté de penser; et c'était aller contre le privilége des théologiens qui prétendent savoir à point nommé, et savoir seuls, tout ce que DIEU a pensé, tout ce qu'il a fait ou pu faire, depuis et même avant le commencement du monde.

Enfin il y examinait quelques passages des *Pensées de Pascal*, ouvrage que les jésuites mêmes étaient obligés de respecter malgré eux, comme ceux de *St Augustin*; on fut scandalisé de voir un poëte, un laïque, oser juger *Pascal*. Il semblait qu'attaquer le seul des défenseurs de la religion chrétienne qui eût auprès des gens du monde la réputation d'un grand-homme, c'était attaquer *la religion même*, et que ses preuves *seraient affaiblies* si le géomètre, qui avait promis de *se consacrer à sa défense*, était convaincu d'avoir *souvent mal raisonné*.

Le clergé demanda la *suppression* des Lettres sur les Anglais, et l'obtint par un arrêt du conseil. Ces arrêts se donnent *sans examen*, comme une espèce de dédommagement du *subside* que le gouvernement obtient des assemblées du clergé, et une récompense de leur facilité à l'accorder. Les ministres oublient que l'intérêt de la puissance séculière n'est pas de maintenir, mais de laisser détruire, par les progrès de la raison, l'empire dont les prêtres ont si long-temps abusé avec tant de barbarie; et qu'il n'est pas d'une bonne politique d'acheter la paix de ses ennemis, en leur sacrifiant ses défenseurs.

Le parlement brûla le livre, suivant un usage jadis inventé par *Tibère*, et devenu ridicule depuis

l'invention de l'imprimerie ; mais il eſt des gens auxquels il faut plus de trois ſiècles pour commencer à s'apercevoir d'une abſurdité.

Toute cette perſécution s'exerçait dans le temps même où les miracles du diacre *Pâris* et ceux du père *Girard* couvraient les deux partis de ridicule et d'opprobre. Il était juſte qu'ils ſe réuniſſent contre un homme qui oſait prêcher la raiſon. On alla juſqu'à ordonner des informations contre l'auteur des *Lettres philoſophiques*. Le garde des ſceaux fit exiler *Voltaire* qui, alors abſent, fut averti à temps, évita les gens envoyés pour le conduire au lieu de ſon exil, et aima mieux combattre de loin et d'un lieu sûr. Ses amis prouvèrent qu'il n'avait pas manqué à ſa promeſſe de ne point publier ſes Lettres en France, et qu'elles n'avaient paru que par l'infidélité d'un relieur. Heureuſement le garde des ſceaux était plus zélé pour ſon autorité que pour la religion, et beaucoup plus miniſtre que dévot. L'orage s'apaiſa, et *Voltaire* eut la permiſſion de reparaître à Paris.

Le calme ne dura qu'un inſtant. L'Epître à *Uranie*, juſqu'alors renfermée dans le ſecret, fut imprimée ; et pour échapper à une perſécution nouvelle, *Voltaire* fut obligé de la déſavouer et de l'attribuer à l'abbé de *Chaulieu*, mort depuis pluſieurs années. Cette imputation lui feſait honneur comme poëte, ſans nuire à ſa réputation de chrétien. (*)

La néceſſité de mentir pour déſavouer un ouvrage, eſt une extrémité qui répugne également à la conſcience et à la nobleſſe du caractère ; mais le crime eſt

(*) Voyez les Oeuvres de *Chaulieu*.

est pour les hommes injustes qui rendent ce désaveu nécessaire à la sureté de celui qu'ils y forcent. Si vous avez érigé en crime ce qui n'en est pas un, si vous avez porté atteinte, par des lois absurdes, ou par des lois arbitraires, au droit naturel qu'ont tous les hommes, non-seulement d'avoir une opinion, mais de la rendre publique; alors vous méritez de perdre celui qu'a chaque homme d'entendre la vérité de la bouche d'un autre, droit qui fonde seul l'obligation rigoureuse de ne pas mentir. S'il n'est pas permis de tromper, c'est parce que tromper quelqu'un, c'est lui faire un tort, ou s'exposer à lui en faire un; mais le tort suppose un droit, et personne n'a celui de chercher à s'assurer les moyens de commettre une injustice.

Nous ne disculpons point *Voltaire* d'avoir donné son ouvrage à l'abbé de *Chaulieu*; une telle imputation indifférente en elle-même n'est, comme on sait, qu'une plaisanterie. C'est une arme qu'on donne aux gens en place, lorsqu'ils sont disposés à l'indulgence, sans oser en convenir, et dont ils se servent pour repousser les persécuteurs plus sérieux et plus acharnés.

L'indiscrétion avec laquelle les amis de *Voltaire* récitèrent quelques fragmens de la *Pucelle*, fut la cause d'une nouvelle persécution. Le garde des sceaux menaça le poëte d'*un cu de basse fosse, si jamais il paraissait rien de cet ouvrage*. A une longue distance du temps où ces tyrans subalternes, si bouffis d'une puissance éphemère, ont osé tenir un tel langage à des hommes qui sont la gloire de leur patrie et de leur siècle, le sentiment de mépris qu'on éprouve ne

laiſſe plus de place à l'indignation. L'oppreſſeur et l'opprimé ſont également dans la tombe, mais le nom de l'opprimé, porté par la gloire aux ſiècles à venir, préſerve ſeul de l'oubli, et dévoue à une honte éternelle celui de ſes lâches perſécuteurs.

Ce fut dans le cours de ces orages que le lieutenant de police *Hérault* dit un jour à *Voltaire*: *Quoique vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne.* — *C'eſt ce que nous verrons*, répondit-il. (*)

Dans un moment où l'on parlait beaucoup d'un homme arrêté ſur une lettre de cachet ſuſpecte de fauſſeté, il demanda au même magiſtrat ce qu'on feſait à ceux qui fabriquaient de fauſſes lettres de cachet. — *On les pend.* — *C'eſt toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en ſignent de vraies.*

Fatigué de tant de perſécutions, *Voltaire* crut alors devoir changer ſa manière de vivre. Sa fortune lui en laiſſait la liberté. Les philoſophes anciens vantaient la pauvreté comme la ſauvegarde de l'indépendance; *Voltaire* voulut devenir riche pour être indépendant; et il eut également raiſon. On ne connaiſſait point chez les anciens ces richeſſes ſecrètes qu'on peut s'aſſurer à la fois dans différens pays, et mettre à l'abri de tous les orages. L'abus des confiſcations y rendait les richeſſes auſſi dangereuſes par elles-mêmes que la gloire ou la faveur populaire. L'immenſité de l'empire romain, et la petiteſſe des républiques grecques, empêchaient également de ſouſtraire à ſes ennemis ſes richeſſes et ſa perſonne.

(*) Voyez la correſpondance générale.

La différence des mœurs entre les nations voisines, l'ignorance presque générale de toute langue étrangère, une moins grande communication entre les peuples, étaient autant d'obstacles au changement de patrie.

D'un autre côté, les anciens connaissaient moins ces aisances de la vie, nécessaires parmi nous à tous ceux qui ne sont point nés dans la pauvreté. Leur climat les assujettissait à moins de besoins réels, et les riches donnaient plus à la magnificence, aux raffinemens de la débauche, aux excès, aux fantaisies, qu'aux commodités habituelles et journalières. Ainsi, en même temps qu'il leur était à la fois plus facile d'être pauvres, et plus difficile d'être riches sans danger, les richesses n'étaient pas chez eux, comme parmi nous, un moyen de se soustraire à une oppression injuste.

Ne blâmons donc point un philosophe d'avoir, pour assurer son indépendance, préféré les ressources que les mœurs de son siècle lui présentaient, à celles qui convenaient à d'autres mœurs et à d'autres temps.

Voltaire avait hérité de son père et de son frère une fortune honnête; l'édition de la Henriade, faite à Londres, l'avait augmentée; des spéculations heureuses dans les fonds publics y ajoutèrent encore: ainsi, à l'avantage d'avoir une fortune qui assurait son indépendance, il joignit celui de ne la devoir qu'à lui-même. L'usage qu'il en fit aurait dû la lui faire pardonner.

Des secours à des gens de lettres, des encouragemens à des jeunes gens en qui il croyait apercevoir le germe du talent, en absorbaient une grande

partie. C'eſt ſurtout à cet uſage qu'il deſtinait le faible profit qu'il tirait de ſes ouvrages ou de ſes pièces de théâtre, lorſqu'il ne les abandonnait pas aux comédiens. Jamais auteur ne fut cependant plus cruellement accuſé d'avoir eu des torts avec ſes libraires ; mais ils avaient à leurs ordres toute la canaille littéraire, avide de calomnier la conduite de l'homme dont ils ſavaient trop qu'ils ne pouvaient étouffer les ouvrages. L'orgueilleuſe médiocrité, quelques hommes de mérite bleſſés d'une ſupériorité trop inconteſtable, les gens du monde toujours empreſſés d'avilir des talens et des lumières, objets ſecrets de leur envie, les dévots intéreſſés à décrier *Voltaire* pour avoir moins à le craindre: tous s'empreſſaient d'accueillir les calomnies des libraires et des *Zoïles*. Mais les preuves de la fauſſeté de ces imputations ſubſiſtent encore avec celles des bienfaits dont *Voltaire* a comblé quelques-uns de ſes calomniateurs ; et nous n'avons pu les voir ſans gémir, et ſur le malheur du génie condamné à la calomnie, triſte compenſation de la gloire, et ſur cette honteuſe facilité à croire tout ce qui peut diſpenſer d'admirer.

Voltaire n'ayant donc beſoin, pour ſa fortune, ni de cultiver des protecteurs, ni de ſolliciter des places, ni de négocier avec des libraires, renonça au ſéjour de la capitale. Juſqu'au miniſtère du cardinal de *Fleuri*, et juſqu'à ſon voyage en Angleterre, il avait vécu dans le plus grand monde. Les princes, les grands, ceux qui étaient à la tête des affaires, les gens à la mode, les femmes les plus brillantes, étaient recherchés par lui et le recherchaient. Par-tout

il plaisait, il était fêté; mais par-tout il inspirait l'envie et la crainte. Supérieur par ses talens, il l'était encore par l'esprit qu'il montrait dans la conversation; il y portait tout ce qui rend aimables les gens d'un esprit frivole, et y mêlait les traits d'un esprit supérieur. Né avec le talent de la plaisanterie, ses mots étaient souvent répétés, et c'en était assez pour qu'on donnât le nom de méchanceté à ce qui n'était que l'expression vraie de son jugement, rendue piquante par la tournure naturelle de son esprit.

A son retour d'Angleterre, il sentit que, dans les sociétés où l'amour propre et la vanité rassemblent les hommes, il trouverait peu d'amis; et il cessa de s'y répandre, sans cependant rompre avec elles. Le goût qu'il y avait pris pour la magnificence, pour la grandeur, pour tout ce qui est brillant et recherché, était devenu une habitude; il le conserva même dans la retraite; ce goût embellit souvent ses ouvrages; il influa quelquefois sur ses jugemens. Rendu à sa patrie, il se réduisit à ne vivre habituellement qu'avec un petit nombre d'amis. Il avait perdu M. de *Génonville* et M. de *Maisons* dont il a pleuré la mort dans des vers si touchans, monumens de cette sensibilité vraie et profonde que la nature avait mise dans son cœur, que son génie répandit dans ses ouvrages, et qui fut le germe heureux de ce zèle ardent pour le bonheur des hommes, noble et dernière passion de sa vieillesse. Il lui restait M. d'*Argental* dont la longue vie n'a été qu'un sentiment de tendresse et d'admiration pour *Voltaire*, et qui en fut récompensé par son amitié et sa confiance; il lui restait MM. de *Formont* et de

Cideville qui étaient les confidens de fes ouvrages et de fes projets.

Mais vers le temps de ces perfécutions, une autre amitié vint lui offrir des confolations plus douces, et augmenter fon amour pour la retraite. C'était celle de la marquife *du Châtelet*, paffionnée comme lui pour l'étude et pour la gloire; philofophe, mais de cette philofophie qui prend fa fource dans une ame forte et libre; ayant approfondi la métaphyfique et la géométrie, affez pour analyfer *Leibnitz* et pour traduire *Newton;* cultivant les arts, mais fachant les juger et leur préférer la connaiffance de la nature et des hommes; n'aimant de l'hiftoire que les grands réfultats qui portent la lumière fur les fecrets de la nature humaine; fupérieure à tous les préjugés par la force de fon caractère comme par celle de fa raifon, et n'ayant pas la faibleffe de cacher combien elle les dédaignait; fe livrant aux frivolités de fon fexe, de fon état et de fon âge, mais les méprifant et les abandonnant fans regret pour la retraite, le travail et l'amitié; excitant enfin, par fa fupériorité, la jaloufie des femmes, et même de la plupart des hommes avec lefquels fon rang l'obligeait de vivre, et leur pardonnant fans effort. Telle était l'amie que choifit *Voltaire* pour paffer avec lui des jours remplis par le travail, et embellis par leur amitié commune.

Fatigué de querelles littéraires, révolté de voir la ligue que la médiocrité avait formée contre lui, foutenue en fecret par des hommes que leur mérite eût dû préferver de cette indigne affociation; trouvant, depuis qu'il avait ofé dire des vérités, autant de

délateurs qu'il avait de critiques, et les voyant armer sans cesse contre lui la religion et le gouvernement, parce qu'il fesait bien des vers, il chercha dans les sciences une occupation plus tranquille.

Il voulut donner une exposition élémentaire des découvertes de *Newton* sur le systême du monde et sur la lumière, les mettre à la portée de tous ceux qui avaient une légère teinture des sciences mathématiques, et faire connaître en même temps les opinions philosophiques de *Newton*, et ses idées sur la chronologie ancienne.

Lorsque ces Elémens parurent, le cartésianisme dominait encore, même dans l'académie des sciences de Paris. Un petit nombre de jeunes géomètres avaient eu seuls le courage de l'abandonner, et il n'existait, dans notre langue, aucun ouvrage où l'on pût prendre une idée des grandes découvertes publiées en Angleterre depuis un demi-siècle.

Cependant on refusa un privilége à l'auteur. Le chancelier d'*Aguesseau* s'était fait cartésien dans sa jeunesse, parce que c'était alors la mode parmi ceux qui se piquaient de s'élever au-dessus des préjugés vulgaires; et ses sentimens politiques et religieux s'unissaient contre *Newton* à ses opinions philosophiques. Il trouvait qu'un chancelier de France ne devait pas souffrir qu'un philosophe anglais, à peine chrétien, l'emportât sur un français qu'on supposait orthodoxe. D'*Aguesseau* avait une mémoire immense; une application continue l'avait rendu très-profond dans plusieurs genres d'érudition; mais sa tête fatiguée à force de recevoir et de retenir les opinions des autres, n'avait la force ni de combiner ses propres

idées, ni de se former des principes fixes et précis. Sa superstition, sa timidité, son respect pour les usages anciens, son indécision, rétrécissaient ses vues pour la réforme des lois, et arrêtaient son activité. Il mourut après un long ministère, ne laissant à la France que le regret de voir ses grandes vertus demeurées inutiles, et ses rares qualités perdues pour la nation.

Sa sévérité pour les Elémens de la philosophie de *Newton* n'est pas la seule petitesse qui ait marqué son administration de la librairie : il ne voulait point donner de priviléges pour les romans ; et il ne consentit à laisser imprimer *Cléveland* qu'à condition que le héros changerait de religion.

Voltaire se livrait en même temps à l'étude de la physique, interrogeait les savans dans tous les genres, répétait leurs expériences, ou en imaginait de nouvelles.

Il concourut pour le prix de l'académie des sciences sur la nature et la propagation du feu, prit pour devise ce distique qui, par sa précision et son énergie, n'est pas indigne de l'auteur de la Henriade :

Ignis ubiquè latet naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Le prix fut donné à l'illustre *Euler*, par qui, dans la carrière des sciences, il n'était humiliant pour personne d'être vaincu. Madame *du Châtelet* avait concouru en même temps que son ami ; et ces deux pièces obtinrent une mention très-honorable.

La dispute sur la mesure des forces occupait alors

les mathématiciens. *Voltaire*, dans un mémoire présenté à l'académie, et approuvé par elle, prit le parti de *Descartes* et de *Newton* contre *Leibnitz* et les *Bernouilli*, et même contre madame *du Châtelet* qui était devenue leibnitzienne.

Nous sommes loin de prétendre que ces ouvrages puissent ajouter à la gloire de *Voltaire*, ou même qu'ils puissent lui mériter une place parmi les savans; mais le mérite d'avoir fait connaître aux Français qui ne sont pas géomètres, *Newton*, le véritable systême du monde, et les principaux phénomènes de l'optique, peut être compté dans la vie d'un philosophe.

Il est utile de répandre dans les esprits des idées justes sur des objets qui semblent n'appartenir qu'aux sciences, lorsqu'il s'agit ou de faits généraux, importans dans l'ordre du monde, ou de faits communs qui se présentent à tous les yeux. L'ignorance absolue est toujours accompagnée d'erreurs, et les erreurs en physique servent souvent d'appui à des préjugés d'une espèce plus dangereuse. D'ailleurs les connaissances physiques de *Voltaire* ont servi son talent pour la poësie. Nous ne parlons pas seulement ici des pièces où il a eu le mérite rare d'exprimer en vers des vérités précises sans les défigurer, sans cesser d'être poëte, de s'adresser à l'imagination et de flatter l'oreille; l'étude des sciences agrandit la sphère des idées poëtiques, enrichit les vers de nouvelles images: sans cette ressource la poësie, nécessairement resserrée dans un cercle étroit, ne serait plus que l'art de rajeunir avec adresse, et en vers harmonieux, des idées communes et des peintures épuisées.

Sur quelque genre que l'on s'exerce, celui qui a dans un autre des lumières étendues ou profondes, aura toujours un avantage immenſe. Le génie poëtique de *Voltaire* aurait été le même ; mais il n'aurait pas été un ſi grand poëte, s'il n'eût point cultivé la phyſique, la philoſophie, l'hiſtoire. Ce n'eſt pas ſeulement en augmentant le nombre des idées que ces études étrangères ſont utiles, elles perfectionnent l'eſprit même, parce qu'elles en exercent d'une manière plus égale les diverſes facultés.

Après avoir donné quelques années à la phyſique, *Voltaire* conſulta ſur ſes progrès *Clairaut* qui eut la franchiſe de lui répondre qu'avec un travail opiniâtre il ne parviendrait qu'à devenir un ſavant médiocre, et qu'il perdrait inutilement pour ſa gloire un temps dont il devait compte à la poëſie et à la philoſophie. *Voltaire* l'entendit et céda au goût naturel qui ſans ceſſe le ramenait vers les lettres, et au vœu de ſes amis qui ne pouvaient le ſuivre dans ſa nouvelle carrière. Auſſi cette retraite de Cirey ne fut-elle point toute entière abſorbée par les ſciences.

C'eſt là qu'il fit Alzire, Zulime, Mahomet, qu'il acheva ſes Diſcours ſur l'homme, qu'il écrivit l'Hiſtoire de *Charles XII*, prépara le Siècle de *Louis XIV*, et raſſembla des matériaux pour ſon Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations, depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours.

Alzire et Mahomet ſont des monumens immortels de la hauteur à laquelle la réunion du génie de la poëſie à l'eſprit philoſophique peut élever l'art de la tragédie. Cet art ne ſe borne point dans ces pièces à effrayer par le tableau des paſſions, à les réveiller

dans les ames, à faire couler les douces larmes de la pitié ou de l'amour; il y devient celui d'éclairer les hommes, et de les porter à la vertu. Ces citoyens oisifs qui vont porter au théâtre le triste embarras de finir une inutile journée, y sont appelés à discuter les plus grands intérêts du genre-humain. On voit dans Alzire les vertus nobles, mais sauvages et impétueuses de l'homme de la nature, combattre les vices de la société corrompue par le fanatisme et l'ambition, et céder à la vertu perfectionnée par la raison dans l'ame d'*Alvarès* ou de *Gusman* mourant et désabusé. On y voit à la fois comment la société corrompt l'homme en mettant des préjugés à la place de l'ignorance, et comment elle le perfectionne, dès que la vérité prend celle des erreurs. Mais le plus funeste des préjugés est le fanatisme; et *Voltaire* voulut immoler ce monstre sur la scène, et employer, pour l'arracher des ames, ces effets terribles que l'art du théâtre peut seul produire.

Sans doute il était aisé de rendre un fanatique odieux; mais que ce fanatique soit un grand-homme, qu'en l'abhorrant on ne puisse s'empêcher de l'admirer; qu'il descende à d'indignes artifices sans être avili; qu'occupé d'établir une religion et d'élever un empire, il soit amoureux sans être ridicule; qu'en commettant tous les crimes, il ne fasse pas éprouver cette horreur pénible qu'inspirent les scélérats; qu'il ait à la fois le ton d'un prophète et le langage d'un homme de génie; qu'il se montre supérieur au fanatisme dont il enivre ses ignorans et intrépides disciples, sans que jamais la bassesse attachée à l'hypocrisie dégrade son caractère; qu'enfin ses crimes soient

couronnés par le succès, qu'il triomphe et qu'il paraiffe affez puni par fes remords : voilà ce que le talent dramatique n'eût pu faire s'il n'avait été joint à un efprit fupérieur.

Mahomet fut d'abord joué à Lille, en 1741. On remit à *Voltaire*, pendant la première repréfentation, un billet du roi de Pruffe qui lui mandait la victoire de Molwitz ; il interrompit la pièce pour le lire aux fpectateurs. *Vous verrez*, dit-il à fes amis réunis autour de lui, *que cette pièce de Molwitz fera réuffir la mienne.* On ofa la rifquer à Paris ; mais les cris des fanatiques obtinrent de la faibleffe du cardinal de *Fleuri* d'en faire défendre la repréfentation. *Voltaire* prit le parti d'envoyer fa pièce à *Benoît XIV*, avec deux vers latins pour fon portrait. *Lambertini*, pontife tolérant, prince facile, mais homme de beaucoup d'efprit, lui répondit avec bonté, et lui envoya des médailles. *Crébillon* fut plus fcrupuleux que le pape. Il ne voulut jamais confentir à laiffer jouer une pièce qui, en prouvant qu'on pouvait porter la terreur tragique à fon comble, fans facrifier l'intérêt et fans révolter par des horreurs dégoûtantes, était la fatire du genre dont il avait l'orgueil de fe croire le créateur et le modèle.

Ce ne fut qu'en 1751 que M. d'*Alembert*, nommé par M. le comte d'*Argenfon* pour examiner Mahomet, eut le courage de l'approuver, et de s'expofer en même temps à la haine des gens de lettres ligués contre *Voltaire*, et à celle des dévots ; courage d'autant plus refpectable que l'approbateur d'un ouvrage n'en partageant pas la gloire, il ne pouvait avoir aucun autre dédommagement du danger auquel il s'expofait

que le plaisir d'avoir servi l'amitié, et préparé un triomphe à la raison.

Zulime n'eut point de succès ; et tous les efforts de l'auteur pour la corriger, et pour en pallier les défauts, ont été inutiles. *Une tragédie est une expérience sur le cœur humain*, et cette expérience ne réussit pas toujours, même entre les mains les plus habiles. Mais le rôle de *Zulime* est le premier au théâtre où une femme passionnée et entraînée à des actions criminelles, ait conservé la générosité et le désintéressement de l'amour. Ce caractère si vrai, si violent et si tendre, eût peut-être mérité l'indulgence des spectateurs, et les juges du théâtre auraient pu, en faveur de la beauté neuve de ce rôle, pardonner à la faiblesse des autres sur laquelle l'auteur s'était condamné lui-même avec tant de sévérité et de franchise.

Les Discours sur l'homme sont un des plus beaux monumens de la poësie française. S'ils n'offrent point un plan régulier comme les épîtres de *Pope*, ils ont l'avantage de renfermer une philosophie plus vraie, plus douce, plus usuelle. La variété des tons, une sorte d'abandon, une sensibilité touchante, un enthousiasme toujours noble, toujours vrai, leur donne un charme que l'esprit, l'imagination et le cœur goûtent tour à tour ; charme dont *Voltaire* a seul connu le secret ; et ce secret est celui de toucher, de plaire, d'instruire sans fatiguer jamais, d'écrire pour tous les esprits comme pour tous les âges. Souvent on y voit briller des éclairs d'une philosophie profonde qui, presque toujours exprimée en sentiment ou en image, paraît simple et populaire : talent aussi utile.

auſſi rare que celui de donner un air de profondeur à des idées fauſſes et triviales eſt commun et dangereux.

En quittant la lecture de *Pope*, on admire ſon talent et l'adreſſe avec laquelle il défend ſon ſyſtême; mais l'ame eſt tranquille, et l'eſprit retrouve bientôt toutes ſes objections plutôt éludées que détruites. On ne peut quitter *Voltaire* ſans être encouragé ou conſolé, ſans emporter avec le ſentiment douloureux des maux auxquels la nature a condamné les hommes, celui des reſſources qu'elle leur a préparées.

La vie de *Charles XII* eſt le premier morceau d'hiſtoire que *Voltaire* ait publié. Le ſtyle auſſi rapide que les exploits du héros entraîne dans une ſuite non interrompue d'expéditions brillantes, d'anecdotes ſingulières, d'événemens romaneſques qui ne laiſſent repoſer ni la curioſité ni l'intérêt. Rarement quelques réflexions viennent interrompre le récit; l'auteur s'eſt oublié lui-même pour faire agir ſes perſonnages. Il ſemble qu'il ne faſſe que raconter ce qu'il vient d'apprendre ſur ſon héros. Il n'eſt queſtion que de combats, de projets militaires; et cependant on y aperçoit par-tout l'eſprit d'un philoſophe, et l'ame d'un défenſeur de l'humanité.

Voltaire n'avait écrit que ſur des mémoires originaux, fournis par les témoins même des événemens; et ſon exactitude a eu pour garant le témoignage reſpectable de *Staniſlas*, l'ami, le compagnon, la victime de *Charles XII*.

Cependant on accuſa cette hiſtoire de n'être qu'un roman, parce qu'elle en avait tout l'intérêt. Si peut-être jamais aucun homme n'excita autant

d'enthousiasme, jamais peut-être personne ne fut traité avec moins d'indulgence que *Voltaire*. Comme en France la réputation d'esprit est de toutes la plus enviée, et qu'il était impossible que la sienne en ce genre n'effaçât toutes les autres, on s'acharnait à lui contester tout le reste; et la prétention à l'esprit étant au moins aussi inquiète dans les autres classes que dans celle des gens de lettres, il avait presqu'autant de jaloux que de lecteurs.

C'était en vain que *Voltaire* avait cru que la retraite de Cirey le déroberait à la haine : il n'avait caché que sa personne; et sa gloire importunait encore ses ennemis. Un libelle où l'on calomniait sa vie entière, vint troubler son repos. On le traitait comme un prince ou comme un ministre, parce qu'il excitait autant d'envie. L'auteur de ce libelle était cet abbé *Desfontaines* qui devait à *Voltaire* la liberté, et peut-être la vie. Accusé d'un vice honteux que la superstition a mis au rang des crimes, il avait été emprisonné dans un temps où, par une atroce et ridicule politique, on croyait très à propos de brûler quelques hommes, afin d'en dégoûter un autre de ce vice pour lequel on le soupçonnait faussement de montrer quelque penchant.

Voltaire instruit du malheur de l'abbé *Desfontaines* dont il ne connaissait pas la personne, et qui n'avait auprès de lui d'autre recommandation que de cultiver les lettres, courut à Fontainebleau trouver madame de *Prie*, alors toute puissante, et obtint d'elle la liberté du prisonnier, à condition qu'il ne se montrerait point à Paris. Ce fut encore *Voltaire* qui lui procura une retraite dans la terre d'une de ses amies.

Desfontaines y fit un libelle contre fon bienfaiteur. On l'obligea de le jeter au feu, mais jamais il ne lui pardonna de lui avoir fauvé la vie. Il faififfait avidement dans les journaux toutes les occafions de le bleffer; c'était lui qui avait fait dénoncer, par un prêtre de féminaire, le Mondain, badinage ingénieux où *Voltaire* a voulu montrer comment le luxe, en adouciffant les mœurs, en animant l'induftrie, prévient une partie des maux qui naiffent de l'inégalité des fortunes et de la dureté des riches.

Cette dénonciation l'expofa au danger d'une nouvelle expatriation, parce qu'au reproche de prêcher la volupté, fi grave aux yeux des gens qui ont befoin de couvrir des vices plus réels du manteau de l'auftérité, on joignit le reproche plus dangereux de s'être moqué des plaifirs de nos premiers pères.

Enfin le journalifte publia *la Voltairomanie.* Ce fut alors que *Voltaire*, qui depuis long-temps fouffrait en filence les calomnies de *Desfontaines* et de *Rouffeau*, s'abandonna aux mouvemens d'une colère dont ces vils ennemis n'étaient pas dignes.

Non content de fe venger en livrant fes adverfaires au mépris public, en les marquant de ces traits que le temps n'efface point, il pourfuivit *Desfontaines* qui en fut quitte pour défavouer le libelle, et fe mit à en faire d'autres pour fe confoler. C'eft donc à quarante-quatre ans, apres vingt années de patience, que *Voltaire* fortit pour la première fois de cette modération dont il ferait à defirer que les gens de lettres ne s'écartaffent jamais. S'ils ont reçu de la nature le talent fi redoutable de dévouer leurs ennemis au ridicule et à la honte, qu'ils dedaignent d'employer

cette

cette arme dangereuse à venger leurs propres querelles, et qu'ils la réservent contre les persécuteurs de la vérité et les ennemis des droits des hommes!

La liaison qui se forma, vers le même temps, entre *Voltaire* et le prince royal de Prusse, était une des premières causes des emportemens où ses ennemis se livrèrent alors contre lui. Le jeune *Frédéric* n'avait reçu de son père que l'éducation d'un soldat; mais la nature le destinait à être un homme d'un esprit aimable, étendu et élevé, aussi-bien qu'un grand général. Il était relégué à Rémusberg par son père qui, ayant formé le projet de lui faire couper la tête, en qualité de déserteur, parce qu'il avait voulu voyager sans sa permission, avait cédé aux représentations du ministre de l'empereur, et s'était contenté de le faire assister au supplice d'un de ses compagnons de voyage.

Dans cette retraite, *Frédéric* passionné pour la langue française, pour les vers, pour la philosophie, choisit *Voltaire* pour son confident et pour son guide. Ils s'envoyaient réciproquement leurs ouvrages; le prince consultait le philosophe sur ses travaux, lui demandait des conseils et des leçons. Ils discutaient ensemble les questions de la métaphysique les plus curieuses comme les plus insolubles. Le prince étudiait alors *Volf* dont il abjura bientôt les systêmes et l'inintelligible langage, pour une philosophie plus simple et plus vraie. Il travaillait en même temps à réfuter *Machiavel*, c'est-à-dire à prouver que la politique la plus sûre pour un prince, est de conformer sa conduite aux règles de la morale, et que son intérêt ne le rend pas nécessairement ennemi de ses peuples

et de ses voisins, comme *Machiavel* l'avait supposé, soit par esprit de systême, soit pour dégoûter ses compatriotes du gouvernement d'un seul, vers lequel la lassitude d'un gouvernement populaire, toujours orageux et souvent cruel, semblait les porter.

Dans le siècle précédent *Ticho-Brahé*, *Descartes*, *Leibnitz*, avaient joui de la société des souverains, et avaient été comblés des marques de leur estime; mais la confiance, la liberté ne régnaient pas dans ce commerce trop inégal. *Frédéric* en donna le premier exemple que malheureusement pour sa gloire il n'a pas soutenu. Le prince envoya son ami, le baron de *Keyserling*, visiter *les divinités de Cirey*, et porter à *Voltaire* son portrait et ses manuscrits. Le philosophe était touché, peut-être même flatté de cet hommage; mais il l'était encore plus de voir un prince destiné pour le trône, cultiver les lettres, se montrer l'ami de la philosophie, et l'ennemi de la superstition. Il espérait que l'auteur de l'*Anti-Machiavel* serait un roi pacifique; et il s'occupait avec délices de faire imprimer secrètement le livre qu'il croyait devoir lier le prince à la vertu, par la crainte de démentir ses propres principes, et de trouver sa condamnation dans son propre ouvrage.

Frédéric, en montant sur le trône, ne changea point pour *Voltaire*. Les soins du gouvernement n'affaiblirent ni son goût pour les vers, ni son avidité pour les ouvrages conservés alors dans le porte-feuille de *Voltaire*, et dont avec madame *du Châtelet* il était presque le seul confident; mais une de ses premières démarches, fut de faire suspendre la publication de l'*Anti-Machiavel*. *Voltaire* obéit; et ses soins qu'il

donnait à regret, furent infructueux. Il désirait encore plus que son disciple, devenu roi, prît un engagement public qui répondît de sa fidélité aux maximes philosophiques. Il alla le voir à *Vésel*, et fut étonné de trouver un jeune roi en uniforme, sur un lit de camp, ayant le frisson de la fièvre. Cette fièvre n'empêcha point le roi de profiter du voisinage pour faire payer à l'évêque de Liége une ancienne dette oubliée. *Voltaire* écrivit le mémoire qui fut appuyé par des soldats; et il revint à Paris content d'avoir vu que son héros était un homme très-aimable: mais il résista aux offres qu'il lui fit pour l'attirer auprès de lui, et préféra l'amitié de madame *du Châtelet* à la faveur d'un roi, et d'un roi qui l'admirait.

Le roi de Prusse déclara la guerre à la fille de *Charles VI*, et profita de sa faiblesse pour faire valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie. Deux batailles lui en assurèrent la possession. Le cardinal de *Fleuri* qui avait entrepris la guerre malgré lui, négociait toujours en secret. L'impératrice sentit que son intérêt n'était pas de traiter avec la France contre laquelle elle espérait des alliés utiles, qui se chargeraient des frais de la guerre, tandis que, si elle n'avait plus à combattre que le roi de Prusse, elle resterait abandonnée à elle-même, et verrait les vœux et les secours secrets des mêmes puissances se tourner vers son ennemi. Elle aima mieux étouffer son ressentiment, instruire le roi de Prusse des propositions du cardinal, le déterminer à la paix par cette confidence, et acheter, par le sacrifice de la Silésie, la neutralité de l'ennemi le plus à craindre pour elle.

La guerre n'avait pas interrompu la correspondance

du roi de Pruſſe et de *Voltaire.* Le roi lui envoyait des vers du milieu de ſon camp, en ſe préparant à une bataille, ou pendant le tumulte d'une victoire; et *Voltaire*, en louant ſes exploits, en careſſant ſa gloire militaire, lui prêchait toujours l'humanité et la paix.

Le cardinal de *Fleuri* mourut. *Voltaire* avait été aſſez lié avec lui, parce qu'il était curieux de connaître les anecdotes du règne de *Louis XIV*, et que *Fleuri* aimait à les conter, s'arrêtant ſurtout à celles qui pouvaient le regarder, et ne doutant pas que *Voltaire* ne s'empreſsât d'en remplir ſon hiſtoire; mais la haine naturelle de *Fleuri*, et de tous les hommes faibles, pour qui s'élève au-deſſus des forces communes, l'emporta ſur ſon goût et ſur ſa vanité.

Fleuri avait voulu empêcher les Français de parler, et même de penſer, pour les gouverner plus aiſément. Il avait, toute ſa vie, entretenu dans l'Etat une guerre d'opinions, par ſes ſoins mêmes pour empêcher ces opinions de faire du bruit, et de troubler la tranquillité publique. La hardieſſe de *Voltaire* l'effrayait. Il craignait également de compromettre ſon repos en le défendant, ou ſa petite renommée en l'abandonnant avec trop de lâcheté; et *Voltaire* trouva dans lui moins un protecteur qu'un perſéc uteur caché, mais contenu par ſon reſpect pour l'opinion et l'intérêt de ſa propre gloire.

Voltaire fut déſigné pour lui ſuccéder dans l'académie françaiſe. Il venait d'y acquérir de nouveaux droits qui auraient impoſé ſilence à l'envie, ſi elle pouvait avoir quelque pudeur; il venait d'enrichir la ſcène d'un nouveau chef-d'œuvre, de Mérope,

jusqu'ici la seule tragédie où des larmes abondantes et douces ne coulent point sur les malheurs de l'amour. L'auteur de Zaïre avait déjà combattu cette maxime de *Despréaux* :

> De cette passion la sensible peinture
> Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Il avait avancé que la nature peut produire au théâtre des effets plus pathétiques et plus déchirans; et il le prouva dans Mérope.

Cependant si *Despréaux* entend par *sûre*, *la moins difficile*, les faits sont en sa faveur. Plusieurs poëtes ont fait des tragédies touchantes, fondées sur l'amour; et Mérope est seule jusqu'ici.

Entraîné par l'intérêt des situations, par une rapidité de dialogue inconnue au théâtre, par le talent d'une actrice qui avait su prendre l'accent vrai et passionné de la nature, le parterre fut agité d'un enthousiasme sans exemple. Il força *Voltaire*, caché dans un coin du spectacle, à venir se montrer aux spectateurs : il parut dans la loge de la maréchale de *Villars*; on cria à la jeune duchesse de *Villars* d'embrasser l'auteur de Mérope; elle fut obligée de céder à l'impérieuse volonté du public, ivre d'admiration et de plaisir.

C'est la première fois que le parterre ait demandé l'auteur d'une pièce. Mais ce qui fut alors un hommage rendu au génie, dégénéré depuis en usage, n'est plus qu'une cérémonie ridicule et humiliante, à laquelle les auteurs qui se respectent, refusent de se soumettre.

A ce nouveau titre que la dévotion même était

obligée de respecter, se joignait l'appui de madame de *Châteauroux*, alors gouvernée par le duc de *Richelieu*. Cet homme extraordinaire qui à vingt ans avait été deux fois à la bastille pour la témérité de ses galanteries; qui par l'éclat et le nombre de ses aventures avait fait naître parmi les femmes une espèce de mode, et presque regarder comme un honneur d'être déshonorées par lui; qui avait établi parmi ses imitateurs une sorte de galanterie où l'amour n'était plus même le goût du plaisir, mais la vanité de séduire : ce même homme qu'on vit ensuite contribuer à la gloire de Fontenoi, affermir la révolution de Gênes, prendre Mahon, forcer une armée anglaise à lui rendre les armes; et lorsqu'elle eut rompu ce traité, lorsqu'elle menaçait ses quartiers dispersés et affaiblis, l'arrêter par son activité et son audace; et qui vint ensuite reperdre dans les intrigues de la cour, et dans les manœuvres d'une administration tyrannique et corrompue, une gloire qui eût pu couvrir les premières fautes de sa vie.

Le duc de *Richelieu* avait été l'ami de *Voltaire* dès l'enfance. *Voltaire* qui eut souvent à s'en plaindre, conserva pour lui ce goût de la jeunesse que le temps n'efface point, et une espèce de confiance que l'habitude soutenait plus que le sentiment; et le maréchal de *Richelieu* demeura fidelle à cet ancien attachement, autant que le permit la légèreté de son caractère, ses caprices, son petit despotisme sur les théâtres, son mépris pour tout ce qui n'était pas homme de la cour, sa faiblesse pour le crédit, et son insensibilité pour ce qui était noble ou utile.

Il servit alors *Voltaire* auprès de madame de

Châteauroux; mais M. de Maurepas n'aimait pas Voltaire. L'abbé de Chaulieu avait fait une épigramme contre Oedipe, parce qu'il était blessé qu'un jeune homme, déjà son rival dans le genre des poésies fugitives, mêlées de philosophie et de volupté, joignît à cette gloire celle de réussir au théâtre; et M. de Maurepas, qui mettait de la vanité à montrer plus d'esprit qu'un autre dans un souper, ne pardonnait pas à Voltaire de lui ôter trop évidemment cet avantage dont il n'était pas trop ridicule alors qu'un homme en place pût être flatté.

Voltaire avait essayé de le désarmer par une épître où il lui donnait les louanges auxquelles le genre d'esprit et le caractère de M. de Maurepas pouvaient prêter le plus de vraisemblance. Cette épître qui renfermait autant de leçons que d'éloges, ne changea rien aux sentimens du ministre. Il se lia, pour empêcher Voltaire d'entrer à l'académie, avec le théatin Boyer que Fleuri avait préféré, pour l'éducation du dauphin, à Massillon dont il craignait les talens et la vertu; et qu'il avait ensuite désigné au roi, en mourant, pour la feuille des bénéfices, apparemment dans l'espérance de se faire regretter des jansénistes. D'ailleurs M. de Maurepas était bien aise de trouver une occasion de blesser, sans se compromettre, madame de Châteauroux dont il connaissait toute la haine pour lui. Voltaire, instruit de cette intrigue, alla trouver le ministre, et lui demanda si, dans le cas où madame de Châteauroux secondât son élection, il la traverserait: Oui, lui répondit le ministre, et je vous écraserai. (*)

(*) Dans le dessein constant d'être justes envers tout le monde,

Il savait qu'un homme en place en aurait la facilité; et que, sous un gouvernement faible, le crédit d'une maîtresse doit céder à celui des prêtres intrigans ou fanatiques, plus méprisables aux yeux de la raison, mais encore respectés par la populace : il laissa triompher *Boyer*.

Peu de temps après, le ministre sentit combien l'alliance du roi de Prusse était nécessaire à la France; mais ce prince craignait de s'engager de nouveau avec une puissance dont la politique incertaine et timide ne lui inspirait aucune confiance. On imagina que *Voltaire* pourrait le déterminer. Il fut chargé de cette négociation, mais en secret. On convint que les persécutions de *Boyer* seraient le prétexte de son voyage en Prusse. Il y gagna la liberté de se moquer du pauvre théatin qui alla se plaindre au roi que *Voltaire* le sesait *passer pour un sot* dans les cours

nous devons dire ici que depuis la mort de *Voltaire*, ayant parlé de cette anecdote à M. le comte de *Maurepas*, au caractère duquel ce mot nous parut étranger, il nous répondit, en riant, que c'était le roi lui-même qui n'avait pas voulu que *Voltaire* succédât au cardinal de *Fleuri* dans sa place d'academicien; sa Majesté trouvant qu'il y avait une dissemblance trop marquée entre ces deux hommes, pour mettre l'eloge de l'un dans la bouche de l'autre, et donner à rire au public par un rapprochement semblable.

M. de *Maurepas* nous a même ajouté qu'il savait depuis très-long-temps que *Voltaire* avait dit et écrit à ses amis le mot : *je vous écraserai*. Mais que cette légère injustice d'un homme aussi célèbre, ne l'avait pas empêché de sollicîter le roi régnant et d'en obtenir que celui qui avait tant honoré son siècle et sa nation, vint jouir de sa gloire au milieu d'elle, à la fin de sa carrière.

Nous avons déjà dit ailleurs que sans adopter ni blâmer les opinions de notre auteur sur une infinité d'objets, nous nous sommes sévèrement renfermés dans notre devoir d'editeurs; être impartiaux et fidelles, est ce que l'Europe attend de nous, le reste nous est étranger. (*Note du correspondant general de la société litteraire-typographique.*)

étrangères, et à qui le roi répondit que c'était une chose convenue.

Voltaire partit; et Piron, à la tête de ses ennemis, l'accabla d'épigrammes et de chansons sur sa prétendue disgrâce. Ce Piron avait l'habitude d'insulter à tous les hommes célèbres qui essuyaient des persécutions. Ses œuvres sont remplies des preuves de cette basse méchanceté. Il passait cependant pour un bon homme, parce qu'il était paresseux, et que n'ayant aucune dignité dans le caractère, il n'offensait pas l'amour propre des gens du monde.

Cependant, après avoir passé quelque temps avec le roi de Prusse, qui se refusait constamment à toute négociation avec la France, Voltaire eut l'adresse de saisir le véritable motif de ce refus : c'était la faiblesse qu'avait eue la France de ne pas déclarer la guerre à l'Angleterre, et de paraître, par cette conduite, demander la paix quand elle pouvait prétendre à en dicter les conditions.

Il revint alors à Paris, et rendit compte de son voyage. Le printemps suivant, le roi de Prusse déclara de nouveau la guerre à la reine d'Hongrie, et par cette diversion utile força ses troupes d'évacuer l'Alsace. Ce service important, celui d'avoir pénétré en passant à la Haie, les dispositions des Hollandais, encore incertaines en apparence, n'obtint à Voltaire aucune de ces marques de considération dont il eût voulu se faire un rempart contre ses ennemis littéraires.

Le marquis d'*Argenson* fut appelé au ministère. Il mérite d'être compté parmi le petit nombre des gens en place qui ont aimé véritablement la philosophie

et le bien public. Son goût pour les lettres l'avait lié avec *Voltaire*. Il l'employa plus d'une fois à écrire des manifestes, des déclarations, des dépêches qui pouvaient exiger dans le style de la correction, de la noblesse et de la mesure.

Tel fut le manifeste qui devait être publié par le prétendant à sa descente en Écosse, avec une petite armée française que le duc de *Richelieu* aurait commandée. *Voltaire* eut alors l'occasion de travailler avec le comte de *Lalli*, jacobite zélé, ennemi acharné des Anglais, dont il a depuis défendu la mémoire avec tant de courage, lorsqu'un arrêt injuste, exécuté avec barbarie, le sacrifia au ressentiment de quelques employés de la compagnie des Indes.

Mais il eut dans le même temps un appui plus puissant, la marquise de *Pompadour*, avec laquelle il avait été lié lorsqu'elle était encore madame d'*Etiole*. Elle le chargea de faire une pièce pour le premier mariage du dauphin. Une charge de gentilhomme de la chambre, le titre d'historiographe de France, et enfin la protection de la cour, nécessaire pour empêcher la cabale des dévots de lui fermer l'entrée de l'académie française, furent la récompense de cet ouvrage. C'est à cette occasion qu'il fit ces vers :

Mon Henri quatre et ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi ;
J'eus beaucoup d'ennemis avec très-peu de gloire ;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la foire.

C'était juger un peu trop sévèrement la Princesse de Navarre, ouvrage rempli d'une galanterie noble et touchante.

Cependant la faveur de la cour ne suffisait pas pour lui ouvrir les portes de l'académie. Il fut obligé pour désarmer les dévots, d'écrire une lettre au père de *Latour*, où il protestait de son respect pour la religion, et, ce qui était bien plus nécessaire, de son attachement aux jésuites. Malgré l'adresse avec laquelle il ménage ses expressions dans cette lettre, il valait mieux sans doute renoncer à l'académie, que d'avoir la faiblesse de l'écrire : et cette faiblesse serait inexcusable, s'il avait fait ce sacrifice à la vanité de porter un titre qui depuis long-temps ne pouvait plus honorer le nom de *Voltaire*. Mais il le faisait à sa sûreté ; il croyait qu'il trouverait dans l'académie un appui contre la persécution ; et c'était présumer trop du courage et de la justice de ses confrères.

Dans son discours à l'académie, il secoua le premier le joug de l'usage qui semblait condamner ces discours à n'être qu'une suite de complimens, plus encore que d'éloges. *Voltaire* osa parler dans le sien de littérature et de goût ; et son exemple est devenu en quelque sorte, une loi dont les académiciens gens de lettres osent rarement s'écarter. Mais il n'alla point jusqu'à supprimer les éternels éloges de *Richelieu*, de Séguier et de *Louis XIV* ; et jusqu'ici deux ou trois académiciens seulement ont eu le courage de s'en dispenser. Il parla de *Crébillon*, dans ce discours, avec la noble générosité d'un homme qui ne craint point d'honorer le talent dans un rival, et de donner des armes à ses propres détracteurs.

Un nouvel orage de libelles vint tomber fur lui, et il n'eut pas la force de les méprifer. La police était alors aux ordres d'un homme qui avait paffé quelques mois à la campagne avec madame de *Pompadour*. On arrêta un malheureux violon de l'opéra, nommé *Travenol*, qui, avec l'avocat *Rigoley de Juvigny*, colportait ces libelles. Le père de *Travenol*, vieillard de quatre-vingts ans, va chez *Voltaire* demander la grâce du coupable; toute fa colère cède au premier cri de l'humanité. Il pleure avec le vieillard, l'embraffe, le confole, et court avec lui demander la liberté de fon fils.

La faveur de *Voltaire* ne fut pas de longue durée. Madame de *Pompadour* fit accorder à *Crébillon* des honneurs qu'on lui refufait. *Voltaire* avait rendu conftamment juftice à l'auteur de Rhadamifte; mais il ne pouvait avoir l'humilité de le croire fupérieur à celui d'Alzire, de Mahomet et de Mérope. Il ne vit dans cet enthoufiafme exagéré pour *Crébillon* qu'un défir fecret de l'humilier; et il ne fe trompait pas.

Le poëte, le bel efprit aurait pu conferver des amis puiffans; mais ces titres cachaient dans *Voltaire* un philofophe, un homme plus occupé encore des progrès de la raifon que de fa gloire perfonnelle.

Son caractère, naturellement fier et indépendant, fe prêtait à des adulations ingénieufes; il prodiguait la louange, mais il confervait fes fentimens, fes opinions, et la liberté de les montrer. Des leçons fortes ou touchantes fortaient du fein des éloges; et cette manière de louer, qui pouvait réuffir à la cour de *Frédéric*, devait bleffer dans toute autre.

Il retourna donc encore à Cirey, et bientôt après

à la cour de *Stanislas*. Ce prince deux fois élu roi de Pologne, l'une par la volonté de *Charles XII*, l'autre par le vœu de la nation, n'en avait jamais possédé que le titre. Retiré en Lorraine où il n'avait encore que le nom de souverain, il réparait par ses bienfaits le mal que l'administration française faisait à cette province où le gouvernement paternel de *Léopold* avait réparé un siècle de dévastations et de malheurs. Sa dévotion ne lui avait ôté ni le goût des plaisirs ni celui des gens d'esprit. Sa maison était celle d'un particulier très-riche; son ton, celui d'un homme simple et franc qui, n'ayant jamais été malheureux que parce qu'il fut roi, n'était pas ébloui d'un titre dont il n'avait éprouvé que les dangers. Il avait désiré d'avoir à sa cour Voltaire, ou plutôt chez lui, madame *du Châtelet* et Voltaire. L'auteur des *Saisons*, le seul poëte français qui ait réuni, comme *Voltaire*, l'ame et l'esprit d'un philosophe, vivait alors à Lunéville où *il* n'était connu que comme un jeune militaire aimable; mais ses premiers vers, pleins de raison, d'esprit et de goût, annonçaient déjà un homme fait pour honorer son siècle.

Voltaire menait à Lunéville une vie occupée et tranquille, lorsqu'il eut le malheur d'y perdre son amie. Madame *du Châtelet* mourut au moment où elle venait de terminer sa traduction de *Newton*, dont le travail forcé abrégea ses jours. Le roi vint consoler *Voltaire* dans sa chambre, et pleurer avec lui. Revenu à Paris, il se livra au travail; moyen de distraire la douleur que la nature a donné à très-peu d'hommes. Ce pouvoir sur nos propres idées, cette force de

tête que les peines de l'ame ne peuvent détruire, font des dons précieux qu'il ne faut point calomnier en les confondant avec l'infenfibilité. La fenfibilité n'eft point de la faibleffe; elle confifte à fentir les peines, et non à s'en laiffer accabler. On n'en a pas moins une ame fenfible et tendre, la douleur n'en a pas été moins vive, parce qu'on a eu le courage de la combattre, et que des qualités extraordinaires ont donné la force de la vaincre.

Voltaire fe laffait d'entendre tous les gens du monde, et la plupart des gens de lettres, lui préférer *Crébillon*, moins par fentiment que pour le punir de l'univerfalité de fes talens; car on eft toujours plus indulgent pour les talens bornés à un feul genre, qui paraiffant une efpèce d'inftinct, et laiffant en repos plus d'efpeces d'amour propre, humilient moins l'orgueil.

Cette opinion de la fupériorité de *Crébillon* était foutenue avec tant de paffion que depuis, dans le difcours préliminaire de l'*Encyclopédie*, M. d'*Alembert* eut befoin de courage pour accorder l'égalité à l'auteur d'Alzire et de Merope, et n'ofa porter plus loin la juftice. Enfin *Voltaire* voulut fe venger, et forcer le public à le mettre à fa véritable place, en donnant Sémiramis, Orefte et Rome fauvée, trois fujets que *Crébillon* avait traités. Toutes les cabales animées contre *Voltaire* s'étaient réunies pour faire obtenir un fucces éphémère au Catilina de fon rival, pièce dont la conduite eft abfurde et le ftyle barbare, où *Cicéron* propofe d'employer fa fille pour féduire *Catilina*, où un grand-prêtre donne aux amans des rendez-vous dans un temple, y introduit une courtifane en habit d'homme, et traite enfuite le fénat

d'impie, parce qu'il y difcute des affaires de la république.

Rome fauvée, au contraire, eft un chef-d'œuvre de ftyle et de raifon; *Cicéron* s'y montre avec toute fa dignité et toute fon éloquence; *Céfar* y parle, y agit comme un homme fait pour foumettre Rome, accabler fes ennemis de fa gloire, et fe faire pardonner la tyrannie à force de talens et de vertus; *Catilina* y eft un fcélérat, mais qui cherche à excufer fes vices fur l'exemple, et fes crimes fur la néceffité. L'énergie républicaine et l'ame des Romains ont paffé tout entières dans le poëte.

Voltaire avait un petit théâtre où il effayait fes pièces. Il y joua fouvent le rôle de *Cicéron*. Jamais, dit-on, l'illufion ne fut plus complète; il avait l'air de créer fon rôle en le récitant; et quand au cinquième acte, *Cicéron* reparaiffait au fénat, quand il s'excufait d'aimer la gloire, quand il récitait ces beaux vers:

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains c'eft le digne falaire.
Sénat, en vous fervant il la faut acheter:
Qui n'ofe la vouloir, n'ofe la mériter.

alors le perfonnage fe confondait avec le poëte. On croyait entendre *Cicéron* ou *Voltaire* avouer et excufer cette faibleffe des grandes ames.

Il n'y avait qu'un beau rôle dans l'Electre de *Crébillon*, et c'était celui d'un perfonnage fubalterne. *Orefte*, qui ne fe connaît pas, eft amoureux de la fille d'*Egifthe*, qui a le malheur de s'appeler *Iphianaffe*. L'implacable *Electre* a un tendre penchant

pour le fils d'*Egisthe* ; c'est au milieu des furies qui conduisent au parricide un fils égaré et condamné par les dieux à cette horrible vengeance, que ces insipides amours remplissent la scène.

Voltaire sentit qu'il fallait rendre *Clytemnestre* intéressante par ses remords, la peindre plus faible que coupable, dominée par le cruel *Egisthe*, mais honteuse de l'avoir aimé, et sentant le poids de sa chaîne comme celui de son crime. Si l'on compare cette pièce aux autres tragédies de *Voltaire*, on la trouvera sans doute bien inférieure à ses chefs-d'œuvre ; mais si on le compare à *Sophocle* qu'il voulait imiter, dont il voulait faire connaître aux Français le caractère et la manière de concevoir la tragédie, on verra qu'il a su en conserver les beautés, en imiter le style, en corriger les défauts, rendre *Clytemnestre* plus touchante, et *Electre* moins barbare. Aussi quand, malgré les cabales, ces beautés de tous les temps, transportées sur notre scène par un homme digne de servir d'interprète au plus éloquent des poëtes grecs, forcèrent les applaudissemens, *Voltaire*, plus occupé des intérêts du goût que de sa propre gloire, ne put s'empêcher de crier au parterre, dans un mouvement d'enthousiasme : *Courage Athéniens, c'est du Sophocle.*

La Sémiramis de *Crébillon* avait été oubliée dès sa naissance. Celle de *Voltaire* est le même sujet que quinze ans auparavant il avait traité sous le nom d'Eriphyle, et qu'il avait retiré du théâtre, quoique la pièce eût été fort applaudie ; il avait mieux senti aux représentations toutes les difficultés de ce sujet ; il avait vu que, pour rendre intéressante une femme

qui

qui avait fait périr son mari dans la vue de régner à sa place, il fallait que l'éclat de son règne, ses conquêtes, ses vertus, l'étendue de son empire, forçassent au respect, et s'emparassent de l'ame des spectateurs; que la femme criminelle fût la maîtresse du monde, et eût les vertus d'un grand roi. Il sentit qu'en mettant sur le théâtre les prodiges d'une religion étrangère, il fallait, par la magnificence, le ton auguste et religieux du style, ne pas laisser à l'imagination le temps de se refroidir, montrer par-tout les dieux qu'on voulait faire agir, et couvrir le ridicule d'un miracle, en présentant sans cesse l'idée consolante d'un pouvoir divin, exerçant sur les crimes secrets des princes une vengeance lente, mais inévitable.

L'amour, révoltant dans Oreste, était nécessaire dans Sémiramis. Il fallait que *Ninias* eût une amante, pour qu'il pût aimer *Sémiramis*, répondre à ses bontés, se sentir entraîné vers elle avant de connaître pour sa mère, sans que l'horreur naturelle pour l'inceste se répandît sur le personnage qui doit exciter l'intérêt. Le style de Sémiramis, la majesté du sujet, la beauté du spectacle, le grand intérêt de quelques scènes, triomphèrent de l'envie et des cabales; mais on ne rendit *justice* que long-temps après à Oreste et à Rome sauvée.

Peut-être même n'est-on pas encore absolument juste. Et si on songe que tous les colléges, toutes les maisons où se forment les instituteurs particuliers, sont dévoués au fanatisme; que dans presque toutes les éducations on instruit les enfans à être injustes envers *Voltaire*, on n'en sera pas étonné.

Il fit ces trois pièces à Sceaux, chez madame la

ducheſſe *du Maine*. Cette princeſſe aimait le bel eſprit, les arts, la galanterie; elle donnait dans ſon palais une idée de ces plaiſirs ingénieux et brillans qui avaient embelli la cour de *Louis XIV*, et ennobli ſes faibleſſes. Elle aimait *Cicéron*; et c'était pour le venger des outrages de *Crébillon* qu'elle excita *Voltaire* à faire Rome ſauvée. Il avait envoyé Mahomet au pape; il dédia Sémiramis à un cardinal. Il ſe feſait un plaiſir malin de montrer aux fanatiques français que des princes de l'Egliſe ſavaient allier l'eſtime pour le talent au zèle de la religion, et ne croyaient pas ſervir le chriſtianiſme en traitant comme ſes ennemis, les hommes dont le génie exerçait ſur l'opinion publique un empire redoutable.

Ce fut à cette époque qu'il conſentit enfin à céder aux inſtances du roi de Pruſſe, et qu'il accepta le titre de chambellan, la grande croix de l'ordre du mérite, et une penſion de vingt mille livres. Il ſe voyait, dans ſa patrie, l'objet de l'envie et de la haine des gens de lettres, ſans leur avoir jamais diſputé ni places ni penſion; ſans les avoir humiliés par des critiques; ſans s'être jamais mêlé d'aucune intrigue littéraire; après avoir obligé tous ceux qui avaient eu beſoin de lui, cherché à ſe concilier les autres par des éloges, et ſaiſi toutes les occaſions de gagner l'amitié de ceux que l'amour propre avait rendus injuſtes.

Les dévots qui ſe ſouvenaient des Lettres philoſophiques et de Mahomet, en attendant les occaſions de le perſécuter, cherchaient à décrier ſes ouvrages et ſa perſonne, employaient contre lui leur aſcendant ſur la première jeuneſſe, et celui que, comme

directeurs, ils conservaient encore dans les familles bourgeoises et chez les dévotes de la cour. Un silence absolu pouvait seul le mettre à l'abri de la persécution; il n'aurait pu faire paraître aucun ouvrage sans être sûr que la malignité y chercherait un prétexte pour l'accuser d'impiété, ou le rendre odieux au gouvernement. Madame de *Pompadour* avait oublié leur ancienne liaison dans une place où elle ne voulait plus que des esclaves. Elle ne lui pardonnait point de n'avoir pas souffert, avec assez de patience, les préférences accordées à *Crébillon*. *Louis XV* avait pour *Voltaire* une sorte d'éloignement. Il avait flatté ce prince plus qu'il ne convenait à sa propre gloire; mais l'habitude rend les rois presqu'insensibles à la flatterie publique. La seule qui les séduise est la flatterie adroite des courtisans qui, s'exerçant sur les petites choses, se répète tous les jours et fait choisir ses momens; qui consiste moins dans des louanges directes que dans une adroite approbation des passions, des goûts, des actions, des discours du prince. Un demi-mot, un signe, une maxime générale qui les rassure sur leurs faiblesses ou sur leurs fautes, font plus d'effet que les vers les plus dignes de la postérité. Les louanges des hommes de génie ne touchent que les rois qui aiment véritablement la gloire.

On prétend que *Voltaire* s'étant approché de *Louis XV* après la représentation du Temple de la gloire, où *Trajan* donnant la paix au monde après ses victoires, reçoit la couronne refusée aux conquérans, et réservée à un héros, ami de l'humanité, et lui ayant dit : *Trajan est-il content?* le roi

fut moins flatté du parallèle que bleſſé de la familiarité.

M. d'*Argenſon* n'avait pas voulu prêter à *Voltaire* ſon appui pour lui obtenir un titre d'aſſocié libre dans l'académie des ſciences, et pour entrer dans celle des belles-lettres, places qu'il ambitionnait alors comme un aſile contre l'armée des critiques hebdomadaires que la police oblige à reſpecter les corps littéraires, excepté lorſque des corps ou des particuliers plus puiſſans croient avoir intérêt de les avilir, en les abandonnant aux traits de ces mépriſables ennemis.

Voltaire alla donc à Berlin ; et le même prince qui le dédaignait, la même cour où il n'eſſuyait plus que des déſagrémens, furent offenſés de ce départ. On ne vit plus que la perte d'un homme qui honorait la France, et la honte de l'avoir forcé à chercher ailleurs un aſile. Il trouva, dans le palais du roi de Pruſſe, la paix et preſque la liberté, ſans aucun autre aſſujettiſſement que celui de paſſer quelques heures avec le roi, pour corriger ſes ouvrages, et lui apprendre les ſecrets de l'art d'écrire. Il ſoupait preſque tous les jours avec lui. Ces ſoupers où la liberté était extrême, où l'on traitait avec une franchiſe entière toutes les queſtions de la métaphyſique et de la morale, où la plaiſanterie la plus libre égayait ou tranchait les diſcuſſions les plus ſérieuſes, où le roi diſparaiſſait preſque toujours, pour ne laiſſer voir que l'homme d'eſprit, n'étaient pour *Voltaire* qu'un délaſſement agréable. Le reſte du temps était conſacré librement à l'étude.

Il perfectionnait quelques-unes de ſes tragédies,

achevait le *Siècle de Louis XIV*, corrigeait *la Pucelle*, travaillait à son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et fesait le *Poëme de la loi naturelle*, tandis que *Frédéric* gouvernait ses Etats sans ministre, inspectait et perfectionnait son armée, fesait des vers, composait de la musique, écrivait sur la Philosophie et sur l'histoire. La famille royale protégeait les goûts de *Voltaire*; il adressait des vers aux princesses, jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi; et, en leur donnant des leçons de déclamation, il leur apprenait à mieux sentir les beautés de notre poësie: car les vers doivent être déclamés, et on ne peut connaître la poësie d'une langue étrangère, si on n'a point l'habitude d'entendre réciter les vers par des hommes qui sachent leur donner l'accent et le mouvement qu'ils doivent avoir.

Voilà ce que *Voltaire* appelait le palais d'*Alcine*; mais l'enchantement fut trop tôt dissipé. Les gens de lettres appelés plus anciennement que lui à Berlin, furent jaloux d'une préférence trop marquée et surtout de cette espèce d'indépendance qu'il avait conservée, de cette familiarité qu'il devait aux grâces piquantes de son esprit, et à cet art de mêler la vérité à la louange, et de donner à la flatterie le ton de la galanterie et du badinage.

La Métrie dit à *Voltaire* que le roi, auquel il parlait un jour de toutes les marques de bonté dont il accablait son chambellan, lui avait répondu: *j'en ai encore besoin pour revoir mes ouvrages; on suce l'orange, et on jette l'écorce*. Ce mot désenchanta *Voltaire*, et lui jeta dans l'ame une défiance qui

ne lui permit plus de perdre de vue le projet de s'échapper. En même temps on dit au roi que *Voltaire* avait répondu un jour au général *Manſtein* qui le preſſait de revoir ſes mémoires : *Le roi m'envoie ſon linge ſale à blanchir, il faut que le vôtre attende.* Qu'une autre fois, en montrant ſur la table un paquet de vers du roi, il avait dit dans un mouvement d'humeur : *Cet homme-là, c'eſt Céſar et L'abbé Cottin.*

Cependant un penchant naturel rapprochait le monarque et le philoſophe. *Frédéric* diſait, longtemps après leur ſéparation, que jamais il n'avait vu d'homme auſſi aimable que *Voltaire ;* et *Voltaire*, malgré un reſſentiment qui jamais ne s'éteignit abſolument, avouait que quand *Frédéric* le voulait, il était le plus aimable des hommes. Ils étaient encore rapprochés par un mépris ouvert pour les préjugés et les ſuperſtitions, par le plaiſir qu'ils prenaient à en faire l'objet éternel de leurs plaiſanteries, par un goût commun pour une philoſophie gaie et piquante, par une égale diſpoſition à chercher, à ſaiſir, dans les objets graves, le côté qui prête au ridicule. Il paraiſſait que le calme devait ſuccéder à de petits orages, et que l'intérêt commun de leur plaiſir devait toujours finir par les rapprocher. La jalouſie de *Maupertuis* parvint à les déſunir ſans retour.

Maupertuis, homme de beaucoup d'eſprit, ſavant médiocre, et philoſophe plus médiocre encore ; était tourmenté de ce déſir de la célébrité qui fait choiſir les petits moyens lorſque les grands nous manquent, dire des choſes biſarres quand on n'en trouve point de piquantes qui ſoient vraies, généraliſer des formules ſi l'on ne peut en inventer, et entaſſer des

paradoxes quand on n'a point d'idées neuves. On l'avait vu à Paris sortir de la chambre, ou se cacher derrière un paravent, quand un autre occupait la société plus que lui; et à Berlin, comme à Paris, il eût voulu être par-tout le premier, à l'académie des sciences comme au souper du roi. Il devait à *Voltaire* une grande partie de sa réputation, et l'honneur d'être le président perpétuel de l'académie de Berlin, et d'y exercer la prépondérance sous le nom du prince.

Mais quelques plaisanteries échappées à *Voltaire* sur ce que *Maupertuis*, ayant voulu suivre le roi de Prusse à l'armée, avait été pris à Molwitz, l'aigrirent contre lui; et il se plaignit avec humeur. *Voltaire* lui répondit avec amitié, et l'apaisa en fesant quatre vers pour son portrait. Quelques années après, *Maupertuis* trouva très-mauvais que *Voltaire* n'eût point parlé de lui dans son discours de réception à l'académie française; mais l'arrivée de *Voltaire* à Berlin acheva de l'aigrir. Il le voyait l'ami souverain dont il n'était parvenu qu'à devenir l'un des courtisans, et donner des leçons à celui dont il recevait des ordres.

Voltaire entouré d'ennemis, se défiant de la constance des sentimens du roi, regrettait en secret son indépendance, et cherchait à la recouvrer. Il imagine de se servir d'un juif pour faire sortir du Brandebourg une partie de ses fonds. Ce juif trahit sa confiance; et pour se venger de ce que *Voltaire* s'en est aperçu à temps, et n'a pas voulu se laisser voler, il lui fait un procès absurde, sachant que la haine n'en est pas difficile en preuves. Le roi pour punir son ami d'avoir

voulu conferver fon bien et fa liberté .. fait femblant de le croire coupable, a l'air de l'abandonner, et l'exclut même de fa préfence jufqu'à la fin du procès. *Voltaire* s'adreffe à *Maupertuis* dont la haine ne s'était pas encore manifeftée, et le prie de prendre fa défenfe auprès du chef de fes juges. *Maupertuis* le refufe avec hauteur. *Voltaire* s'aperçoit qu'il a un ennemi de plus. Enfin ce ridicule procès eut l'iffue qu'il devait avoir; le juif fut condamné, et *Voltaire* lui fit grâce. Alors le roi le rappelle auprès de lui, et ajoute à fes anciennes bontés, de nouvelles marques de confidération, telle que la jouiffance d'un petit château près de Potfdam.

Cependant la haine veillait toujours, et attendait fes momens. *La Beaumelle*, né en Languedoc d'une famille proteftante, d'abord apprenti miniftre à Genève, puis bel efprit français en Danemarck, renvoyé bientôt de Copenhague, vint chercher fortune à Berlin, n'ayant pour titre de gloire qu'un libelle qu'il venait de publier. Il va chez *Voltaire*, lui préfente fon livre où *Voltaire* lui-même eft maltraité, où *la Beaumelle* compare aux finges, aux nains qu'on avait autrefois dans certaines cours, les beaux efprits appelés à celle de Pruffe, parmi lefquels il venait lui-même folliciter une place. Cette ridicule étourderie fut un moment l'objet des plaifanteries du fouper du roi. *Maupertuis* rapporta ces plaifanteries à *la Beaumelle*, en chargea *Voltaire* feul, lui fit un ennemi irréconciliable, et s'affura d'un inftrument qui fervirait fa haine par de honteux libelles, fans que fa dignité de préfident d'académie en fût compromife.

Maupertuis avait besoin de secours; il venait d'avancer un nouveau principe de mécanique, celui de *la moindre action*. Ce principe à qui l'illustre *Euler* fesait l'honneur de le défendre, en même temps qu'il en apprenait à l'auteur même toute l'étendue et le véritable usage, essuya beaucoup de contradictions. *Koënig* non-seulement le combattit, mais il prétendit de plus qu'il n'était pas nouveau, et cita un fragment d'une lettre de *Leibnitz*, où ce principe se trouvait indiqué. *Maupertuis* instruit par Koënig même qu'il n'a qu'une copie de la lettre de Leibnitz, imagine de le faire sommer juridiquement, par l'académie de Berlin, de produire l'original. *Koënig* mande qu'il tient sa copie du malheureux *Hienzi*, décapité longtemps auparavant pour avoir voulu délivrer les habitans du canton de Berne de la tyrannie du sénat. La lettre ne se trouva plus dans ce qui pouvait rester de ses papiers; et l'académie, moitié crainte, moitié bassesse, déclara *Koënig* indigne du titre d'académicien, et le fit rayer de la liste. *Maupertuis* ignorait apparemment que l'opinion générale des savans peut seule donner ou enlever les découvertes; mais qu'il faut qu'elle soit libre et volontairement énoncée; et qu'une forme solennelle, en la rendant suspecte, peut lui ôter son autorité et sa force.

Voltaire avait connu *Koënig* chez madame du *Châtelet*, à laquelle il était venu donner des leçons de leibnitianisme; il avait conservé de l'amitié pour lui, quoiqu'il se fût permis quelquefois de le plaisanter pendant son séjour en France. Il n'aimait pas *Maupertuis*, et haïssait la persécution sous quelque forme qu'elle tourmentât les hommes: il prit donc

ouvertement le parti de *Koënig*, et publia quelques ouvrages où la raifon et la juftice étaient affaifonnées d'une plaifanterie fine et piquante. *Maupertuis* intéreffa l'amour propre du roi à l'honneur de fon académie, et obtint de lui d'exiger de *Voltaire* la promeffe de ne plus fe moquer ni d'elle ni de fon préfident. *Voltaire* le promit. Malheureufement le roi qui avait ordonné le filence, fe crut difpenfé de le garder. Il écrivit des plaifanteries qui fe partageaient, mais avec un peu d'inégalité, entre *Maupertuis* et *Voltaire*. Celui-ci crut que, par cette conduite, le roi lui rendait fa parole, et que le privilége de fe moquer feul des deux partis ne pouvait être compris dans la prérogative royale. Il profita donc d'une permiffion générale, anciennement obtenue, pour faire imprimer la Diatribe d'*Akakia*, et dévouer *Maupertuis* à un ridicule éternel.

Le roi rit; il aimait peu *Maupertuis*, et ne pouvait l'eftimer; mais jaloux de fon autorité, il fit brûler cette plaifanterie par le bourreau : manière de fe venger qu'il eft affez fingulier qu'un roi philofophe ait empruntée de l'inquifition.

Voltaire outragé : lui renvoya fa croix, fa clef et le brevet de fa penfion, avec ces quatre vers :

Je les reçus avec tendreffe,
Je les renvoie avec douleur,
Comme un amant, dans fa jaloufe ardeur,
Rend le portrait de fa maîtreffe.

Il ne foupirait qu'après la liberté; mais pour l'obtenir, il ne fuffifait pas qu'il eût renvoyé ce qu'il avait d'abord appelé *de magnifiques bagatelles*, mais

qu'il ne nommait plus que les marques de ſa ſervitude. Il écrivait de Berlin où il était malade, pour demander une permiſſion de partir. Le roi de Pruſſe, qui ne voulait que l'humilier et le conſerver, lui envoyait du quinquina, mais point de permiſſion. Il écrivait qu'il avait beſoin des eaux de Plombières; on lui répondait qu'il y en avait d'auſſi bonnes en Siléſie.

Enfin *Voltaire* prend le parti de demander à voir le roi: il ſe flatte que ſa vue réveillera des ſentimens qui étaient plutôt révoltés qu'éteints. On lui renvoie ſes anciennes breloques. Il court à Potſdam, voit le roi; quelques inſtans ſuffiſent pour tout changer. La familiarité renaît, la gaieté reparaît, même aux dépens de *Maupertuis*; et *Voltaire* obtint la permiſſion d'aller à Plombières, mais en promettant de revenir: promeſſe peut-être peu ſincère, mais auſſi obligeait-elle moins qu'une parole donnée entre égaux; et les cent cinquante mille hommes qui gardaient les frontières de la Pruſſe, ne permettaient pas de la regarder comme faite avec une entière liberté.

Voltaire ſe hâta de ſe rendre à Leipſick, où il s'arrêta pour réparer ſes forces épuiſées par cette longue perſécution. *Maupertuis* lui envoie un cartel ridicule qui n'a d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle ſource à ſes intariſſables plaiſanteries. De Leipſick il va chez la ducheſſe de *Saxe-Gotha*, Princeſſe ſupérieure aux préjugés, qui cultivait les lettres et aimait la philoſophie. Il y commença pour elle ſes Annales de l'Empire.

De Gotha il part pour Plombières, et prend la route de Francfort. *Maupertuis* voulait une vengeance: ſon cartel n'avait pas réuſſi, les libelles de

la Beaumelle ne lui suffisaient pas. Ce malheureux second avait été forcé de quitter Berlin après une aventure ridicule, et quelques semaines de prison; il s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui vola sa maîtresse en partant; ses libelles l'avaient fait chasser de Francfort; et à peine arrivé à Paris, il s'était fait mettre à la bastille. Il fallut donc que le président de l'académie de Berlin cherchât un autre vengeur. Il excita l'humeur du roi de Prusse. La lenteur du voyage de *Voltaire*, son séjour à Gotha, un placement considérable sur sa tête et celle de madame *Denis* sa nièce, fait sur le duc de *Virtemberg*, tout annonçait la volonté de quitter pour jamais la Prusse; et *Voltaire* avait emporté avec lui le recueil des œuvres poëtiques du roi, alors connu seulement des beaux esprits de sa cour.

On fit craindre à *Frédéric* une vengeance qui pouvait être terrible, même pour un poëte couronné; au moins il était possible que *Voltaire* se crût en droit de reprendre les vers qu'il avait donnés, ou d'avertir de ceux qu'il avait corrigés. Le roi donna ordre à un fripon breveté qu'il entretenait à Francfort pour y acheter ou y voler des hommes, d'arrêter *Voltaire*, et de ne le relâcher que lorsqu'il aurait rendu sa croix, sa clef, le brevet de pension, et les vers que *Freitag* appelait *l'œuvre de poeshies du roi son maître*. Malheureusement ces volumes étaient restés à Leipsick. *Voltaire* fut étroitement gardé pendant trois semaines; madame *Denis* sa niece qui était venue au devant de lui, fut traitée avec la même rigueur. Des gardes veillaient à leur porte. Un satellite de *Freitag* restait dans la chambre de

chacun d'eux, et ne les perdait pas de vue, car on craignait que l'*œuvre de poeshies* ne pût s'échapper. Enfin on remit entre les mains de Freitag ce précieux dépôt; et *Voltaire* fut libre, après avoir été cependant forcé de donner de l'argent à quelques aventuriers qui profitèrent de l'occasion pour lui faire des petits procès. Echappé de Francfort, il vint à Colmar.

Le roi de Prusse honteux de sa ridicule colère, désavoua *Freitag*; mais il eut assez de morale pour ne pas le punir d'avoir obéi. Il est étrange qu'une ville qui se dit libre, laisse une puissance étrangère exercer de telles vexations au milieu de ses murs; mais la liberté et l'indépendance ne sont jamais pour le faible qu'un vain nom. *Frédéric*, dans le temps de sa passion pour *Voltaire*, lui baisait souvent les mains dans le transport de son enthousiasme; et *Voltaire* comparant, après sa sortie de Francfort, ces deux époques de sa vie, répétait à ses amis : *Il a cent fois baisé cette main qu'il vient d'enchaîner.*

Il n'avait publié à Berlin que le Siècle de *Louis XIV*, la seule histoire de ce règne que l'on puisse lire. C'est sur le témoignage des anciens courtisans de *Louis XIV*, ou de ceux qui avaient vécu dans leur société, qu'il raconte un petit nombre d'anecdotes choisies avec discernement parmi celles qui peignent l'esprit et le caractère des personnages et du siècle même. Les événemens politiques ou militaires y sont racontés avec intérêt et avec rapidité : tout y est peint à grands traits. Dans des chapitres particuliers, il rapporte ce que *Louis XIV* a fait pour la réforme des lois ou des finances, pour l'encouragement du commerce et de l'industrie; et on doit lui pardonner

d'en avoir parlé suivant l'opinion des hommes les plus éclairés du temps où il écrivait ; et non d'après des lumières qui n'existaient pas encore.

Ses chapitres sur le calvinisme, le jansénisme, le quiétisme, la dispute sur les cérémonies chinoises, sont les premiers modèles de la manière dont un ami prudent de la vérité doit parler de ces honteuses maladies de l'humanité, lorsque le nombre et le pouvoir de ceux qui en sont encore attaqués oblige de soulever avec adresse le voile qui en cache la turpitude. On peut lui reprocher seulement une sévérité trop grande contre les calvinistes qui ne se rendirent coupables que lorsqu'on les força de le devenir, et dont les crimes ne furent en quelque sorte que les représailles des assassinats juridiques exercés contre eux dans quelques provinces.

Les découvertes dans les sciences, les progrès des arts, sont exposés avec clarté, avec exactitude, avec impartialité, et les jugemens toujours dictés par une raison saine et libre, par une philosophie indulgente et douce.

La Liste des écrivains du siècle de *Louis XIV* est un ouvrage neuf. On n'avait pas encore imaginé de peindre ainsi, par un trait, par quelques lignes, des philosophes, des savans, des littérateurs, des poëtes, sans sécheresse comme sans prétention, avec un goût sûr et une précision presque toujours piquante.

Cet ouvrage apprit aux étrangers à connaître *Louis XIV* défiguré chez eux dans une foule de libelles, et à respecter une nation qu'ils n'avaient vue jusque-là qu'aux travers des préventions de la

jaloufie et de la haine. On fut moins indulgent en France. Les efclaves par état et par caractère furent indignés qu'un français eût ofé trouver des faibleffes dans Louis XIV. Les gens à préjugés furent fcandalifés qu'il eût parlé avec liberté des fautes des généraux, et des défauts des grands écrivains; d'autres lui reprochaient, avec plus de juftice à quelques égards, trop d'indulgence ou d'enthoufiafme. Mais l'hiftoire d'un pays n'eft jamais jugée avec impartialité que par les étrangers; une foule d'intérêts, de préventions, de préjugés, corrompt toujours le jugement des compatriotes.

Voltaire paffa près de deux années en Alface. C'eft pendant ce féjour qu'il publia les Annales de l'Empire, le feul des abrégés chronologiques qu'on puiffe lire de fuite, parce qu'il eft écrit d'un ftyle rapide, et rempli de réfultats philofophiques exprimés avec énergie. Ainfi *Voltaire* a été encore un modèle dans ce genre dont fon amitié pour le préfident *Hénault* lui a fait exagérer le mérite et l'utilité.

Il avait d'abord fongé à s'établir en Alface; mais malheureufement les jéfuites effayèrent de le convertir, et n'ayant pu y réuffir, répandirent contre lui ces calomnies fourdes qui annoncent et préparent la perfécution. *Voltaire* fit une tentative pour obtenir, non la permiffion de revenir à Paris (il en eut toujours la liberté), mais l'affurance qu'il n'y ferait pas défagréable à la cour. Il connaiffait trop la France pour ne pas fentir qu'odieux à tous les corps puiffans par fon amour pour la vérité, il deviendrait bientôt l'objet de leur perfécution, fi on pouvait être sûr que Verfailles le laifferait opprimer.

La réponſe ne fut pas raſſurante. *Voltaire* ſe trouva ſans aſile dans ſa patrie dont ſon nom ſoutenait l'honneur alors avili dans l'Europe par les ridicules querelles des billets de confeſſion, et au moment même où il venait d'élever, dans ſon Siècle de *Louis XIV*, un monument à ſa gloire. Il ſe détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. A ſon paſſage par Lyon, le cardinal de *Tençin*, ſi fameux par la converſion de *Laſs* et le concile d'Embrun, lui fit dire qu'il ne pouvait lui donner à dîner, parce qu'il était mal avec la cour : mais les habitans de cette ville opulente, où l'eſprit du commerce n'a point étouffé le goût des lettres, le dédommagèrent de l'impoliteſſe politique de leur archevêque. Alors, pour la première fois, il reçut les honneurs que l'enthouſiaſme public rend au génie. Ses pièces furent jouées devant lui, au bruit des acclamations d'un peuple enivré de la joie de poſſéder celui à qui il devait de ſi nobles plaiſirs; mais il n'oſa ſe fixer à Lyon. La conduite du cardinal l'avertiſſait qu'il n'était pas aſſez loin de ſes ennemis.

Il paſſa par Genève pour conſulter *Tronchin*. La beauté du pays, l'égalité qui paraiſſait y régner, l'avantage d'être hors de la France, dans une ville où l'on ne parlait que français, la liberté de penſer plus étendue que dans un pays monarchique et catholique, celle d'imprimer, fondée à la vérité moins ſur les lois que ſur les intérêts du commerce, tout le déterminait à y choiſir ſa retraite.

Mais il vit bientôt qu'une ville où l'eſprit de rigoriſme et de pedantiſme, apporté par *Calvin*, avait jeté des racines profondes; où la vanité d'imiter

les

les républiques anciennes, et la jalouſie des pauvres contre les riches, avaient établi des lois ſomptuaires; où les ſpectacles révoltaient à la fois le fanatiſme calviniſte et l'auſtérité républicaine, n'était pour lui un ſéjour ni agréable ni ſûr; il voulut avoir contre la perſécution des catholiques un aſile ſur les terres de Genève, et une retraite en France contre l'humeur des réformés, et prit le parti d'habiter alternativement d'abord Tourney, puis Ferney en France, et les Délices aux portes de Genève. C'eſt là qu'il fixa enfin ſa demeure avec madame Denis ſa nièce, alors veuve et ſans enfans, libre de ſe livrer à ſon amitié pour ſon oncle, et de reconnaître le ſoin paternel qu'il avait pris d'augmenter ſon aiſance. Elle ſe chargea d'aſſurer ſa tranquillité, et ſon indépendance domeſtique, de lui épargner les ſoins fatigans du détail d'une maiſon. C'était tout ce qu'il était obligé de devoir à autrui. Le travail était pour lui une ſource inépuiſable de jouiſſances; et, pour que tous ſes momens fuſſent heureux, il ſuffiſait qu'ils fuſſent libres.

Juſqu'ici nous avons décrit la vie orageuſe d'un poëte philoſophe, à qui ſon amour pour la vérité, et l'indépendance de ſon caractère avaient fait encore plus d'ennemis que ſes ſuccès, qui n'avait répondu à leurs méchancetés que par des épigrammes ou plaiſantes ou terribles, et dont la conduite avait été plus ſouvent inſpirée par le ſentiment qui le dominait dans chaque circonſtance, que combinée d'après un plan formé par ſa raiſon.

Maintenant dans la retraite, éloigné de toutes les illuſions, de tout ce qui pouvait élever en lui des

paſſions perſonnelles et paſſagères, nous allons le voir abandonné à ſes paſſions dominantes et durables, l'amour de la gloire, le beſoin de produire plus puiſſant encore, et le zèle pour la deſtruction des préjugés, la plus forte et la plus active de toutes celles qu'il a connues. Cette vie paiſible, rarement troublée par des menaces de perſécution plutôt que par des perſécutions réelles, ſera embellie, non-ſeulement comme ſes premières années, par l'exercice de cette bienſeſance particulière, qualité commune à tous les hommes dont le malheur ou la vanité n'ont point endurci l'ame et corrompu la raiſon, mais par des actions de cette bienſeſance courageuſe et éclairée, qui, en adouciſſant les maux de quelques individus, ſert en même temps l'humanité entière.

C'eſt ainſi qu'indigné de voir un miniſtère corrompu pourſuivre la mort du malheureux *Bing*, pour couvrir ſes propres fautes, et flatter l'orgueil de la populace anglaiſe, il employa, pour ſauver cette innocente victime du machiavéliſme de *Pitt*, tous les moyens que le génie de la pitié put lui inſpirer, et ſeul éleva ſa voix contre l'injuſtice, tandis que l'Europe étonnée contemplait en ſilence cet exemple d'atrocité antique que l'Angleterre oſait donner dans un ſiècle d'humanité et de lumières.

Le premier ouvrage qui ſortit de ſa retraite fut la tragédie de l'Orphelin de la Chine, compoſée pendant ſon ſéjour en Alſace, lorſqu'eſpérant pouvoir vivre à Paris, il voulait qu'un ſuccès au théâtre raſſurât ſes amis et forçât ſes ennemis au ſilence.

Dans les commencemens de l'art tragique, les poëtes étaient aſſurés de frapper les eſprits en donnant

à leurs perſonnages des ſentimens contraires à ceux de la nature, en ſacrifiant ces ſentimens que chaque homme porte au fond du cœur, aux paſſions plus rares de la gloire, du patriotiſme exagéré, du dévouement à ſes princes.

Comme alors la raiſon eſt encore moins formée que le goût, l'opinion commune ſeconde ceux qui emploient ces moyens, ou eſt entraînée par eux. *Léontine* dut inſpirer de l'admiration, et la hauteur de ſon caractère lui faire pardonner le ſacrifice de ſon fils, par un parterre idolâtre de ſon prince. Mais quand ces moyens de produire des effets, en s'écartant de la nature, commencent à s'épuiſer; quand l'art ſe perfectionne, alors il eſt forcé de ſe rapprocher de la raiſon, et de ne plus chercher de reſſources que dans la nature même. Cependant telle eſt la force de l'habitude, que le ſacrifice de *Zamti* fondé, à la vérité, ſur des motifs plus nobles, plus puiſſans que celui de *Léontine*, expié par ſes larmes, par ſes regrets, avait ſéduit les ſpectateurs. A la première repréſentation de l'Orphelin, ces vers d'*Idamé*, ſi vrais, ſi philoſophiques,

La nature et l'hymen, *voilà les lois premières*,
Les devoirs, les liens *des nations entières*;
Ces lois viennent des *dieux*, *le reſte eſt des* humains,

n'excitèrent d'abord que l'étonnement; les ſpectateurs balancèrent, et le cri de la nature eut beſoin de la réflexion pour ſe faire entendre. C'eſt ainſi qu'un grand poëte peut quelquefois décider les eſprits flottans entre d'anciennes erreurs et les vérités qui,

pour en prendre la place, attendent qu'un dernier coup achève de renverser la barriere chancelante que le préjugé leur oppose. Les hommes n'osent souvent s'avouer à eux-mêmes les progrès lents que la raison a faits dans leur esprit, mais ils sont prêts à la suivre, si, en la leur présentant d'une manière vive et frappante, on les force à la reconnaître. Aussi ces mêmes vers n'ont plus été entendus qu'avec transport, et *Voltaire* eut le plaisir d'avoir vengé la nature.

Cette pièce est le triomphe de la vertu sur la force, et des lois sur les armes. Jusqu'alors, excepté dans Mahomet, on n'avait pu réussir à rendre amoureux, sans l'avilir, un de ces hommes dont le nom impose à l'imagination, et présente l'idée d'une force d'ame extraordinaire. *Voltaire* vainquit pour la seconde fois cette difficulté. L'amour de *Gengis-kan* intéresse malgré la violence et la férocité de son caractère, parce que cet amour est vrai, passionné; parce qu'il lui arrache l'aveu du vide que son cœur éprouve au milieu de sa puissance; parce qu'il finit par sacrifier cet amour à sa gloire, et sa fureur des conquêtes au charme, nouveau pour lui, des vertus pacifiques.

Le repos de *Voltaire* fut bientôt troublé par la publication de la Pucelle.

Ce poëme qui reunit la licence et la philosophie, où la vérité prend le masque d'une gaieté satirique et voluptueuse, commencé vers 1730, n'avait jamais été achevé. L'auteur en avait confié les premiers essais à un petit nombre de ses amis et à quelques princes. Le seul bruit de son existence lui avait attiré

des menaces, et il avait pris, en ne l'achevant pas, le moyen le plus sûr d'éviter la tentation dangereuse de le rendre public. Malheureusement on laissa multiplier les copies; une d'elles tomba entre des mains avides et ennemies; et l'ouvrage parut, non-seulement avec les défauts que l'auteur y avait laissés, mais avec des vers ajoutés par les éditeurs, et remplis de grossièreté, de mauvais goût, de traits satiriques qui pouvaient compromettre la sureté de *Voltaire*. L'amour du gain, le plaisir de faire attribuer leurs mauvais vers à un grand poëte, le plaisir plus méchant de l'exposer à la persécution, furent les motifs de cette infidélité dont *la Beaumelle* et l'ex-capucin *Maubert* ont partagé l'honneur.

Ils ne réussirent qu'à troubler un moment le repos de celui qu'ils voulaient perdre. Ses amis détournèrent la persécution, en prouvant que l'ouvrage était falsifié; et la haine des éditeurs le servit malgré eux.

Mais cette infidélité l'obligea d'achever la Pucelle, et de donner au public un poëme dont l'auteur de Mahomet et du Siècle de *Louis XIV* n'eut plus à rougir. Cet ouvrage excita un enthousiasme très-vif dans une classe nombreuse de lecteurs, tandis que les ennemis de *Voltaire* affectèrent de le décrier comme indigne d'un *philosophe*, *et presque* comme une tache pour *les œuvres et même pour* la vie du poëte.

Mais, si l'on *peut regarder comme utile le projet* de rendre la *superstition ridicule aux yeux des* hommes livrés à la *volupté, et destinés, par la* faiblesse même qui les *entraîne au plaisir, à devenir*

un jour les victimes infortunées ou les instrumens dangereux de ce vil tyran de l'humanité; si l'affectation de l'austérité dans les mœurs, si le prix excessif attaché à leur pureté, ne fait que servir les hypocrites qui, en prenant le masque facile de la chasteté, peuvent se dispenser de toutes les vertus, et couvrir d'un voile sacré les vices les plus funestes à la société, la dureté de cœur et l'intolérance; si en accoutumant les hommes à regarder comme autant de crimes, des fautes dont ceux qui ont de l'honneur et de la conscience ne sont pas exempts, on étend sur les ames même les plus pures, le pouvoir de cette caste dangereuse qui, pour gouverner et troubler la terre, s'est rendue exclusivement l'interprète de la justice céleste : alors on ne verra dans l'auteur de la Pucelle que l'ennemi de l'hypocrisie et de la superstition.

Voltaire lui-même, en parlant de *la Fontaine*, a remarqué avec raison que des ouvrages où la volupté est mêlée à la plaisanterie, amusent l'imagination sans l'échauffer et sans la séduire; et si des images voluptueuses et gaies sont pour l'imagination une source de plaisirs qui allégent le poids de l'ennui, diminuent le malheur des privations, délassent un esprit fatigué par le travail, remplissent des momens que l'ame abattue ou épuisée ne peut donner ni à l'action ni à une méditation utile, pourquoi priver les hommes d'une ressource que leur offre la nature? Quel effet résultera-t-il de ces lectures ? aucun, sinon de disposer les hommes à plus de douceur et d'indulgence. Ce n'étaient point de pareils livres que lisaient *Gérard* ou *Clément*, et que les satellites de *Cromwell* portaient à l'arçon de leur selle.

Deux ouvrages bien différens parurent à la même époque, le poëme sur la Loi naturelle, et celui de la Destruction de Lisbonne. Exposer la morale dont la raison revèle les principes à tous les hommes, dont ils trouvent la sanction au fond de leur cœur, et à laquelle le remords les avertit d'obéir; montrer que cette loi générale est la seule qu'un DIEU, père commun des hommes, ait pu leur donner, puis-qu'elle est la seule qui soit la même pour tous; prouver que le devoir des particuliers est de se pardonner réciproquement leurs erreurs, et celui des souverains d'empêcher par une sage indifférence ces vaines opinions, appuyées par le fanatisme et par l'hypocrisie, de troubler la paix de leurs peuples: tel est l'objet du poëme de la Loi naturelle.

Ce poëme, le plus bel hommage que jamais l'homme ait rendu à la Divinité, excita la colère des dévots qui l'appelaient le poëme de la religion naturelle, quoiqu'il n'y fût question de religion que pour combattre l'intolérance, et qu'il ne puisse exister de religion naturelle. Il fut brûlé par le parlement de Paris qui commençait à s'effrayer des progrès de la raison autant que de ceux du molinisme. Conduit à cette époque par quelques chefs ou aveuglés par l'orgueil, ou égarés par une fausse politique, il crut qu'il lui serait plus facile d'arrêter les progrès des lumières, que de mériter le suffrage des hommes éclairés. Il ne sentit pas le besoin qu'il avait de l'opinion publique, ou méconnut ceux à qui il était donné de la diriger, et se déclara l'ennemi des gens de lettres, précisément à l'instant où le suffrage des gens de lettres français commençait à

exercer quelque influence sur la France même et sur l'Europe.

Cependant le poëme de *Voltaire*, commenté depuis dans plusieurs livres célèbres, est encore celui où la liaison de la morale avec l'existence d'un DIEU, est exposée avec le plus de force et de raison ; et trente ans plus tard ce qui avait été brûlé comme impie, eût paru presque un ouvrage religieux.

Dans le poëme sur le Désastre de Lisbonne, *Voltaire* s'abandonne au sentiment de terreur et de mélancolie que ce malheur lui inspire; il appelle au milieu de ces ruines sanglantes les tranquilles sectateurs de l'optimisme; il combat leurs froides et puériles raisons avec l'indignation d'un philosophe profondément sensible aux maux de ses semblables; il expose dans toute leur force les difficultés sur l'origine du mal, et avoue qu'il est impossible à l'homme de les résoudre. Ce poëme, dans lequel, à l'âge de plus de soixante ans, l'ame de *Voltaire*, échauffée par la passion de l'humanité, a toute la verve et tout le feu de la jeunesse, n'est pas le seul ouvrage qu'il voulut opposer à l'optimisme.

Il publia Candide, un de ses chefs-d'œuvre dans le genre des romans philosophiques, qu'il transporta d'Angleterre en France en le perfectionnant. Ce genre a le malheur de paraître facile; mais il exige un talent rare, celui de savoir exprimer par une plaisanterie, par un trait d'imagination, ou par les événemens même du roman, les résultats d'une philosophie profonde, sans cesser d'être naturelle et piquante, sans cesser d'être vraie. Il faut donc choisir ceux de ces résultats qui n'ont besoin ni de

développemens ni de preuves; éviter à la fois et ce qui étant commun ne vaut pas la peine d'être répété, et ce qui étant ou trop abstrait ou trop neuf encore, n'est fait que pour un petit nombre d'esprits. Il faut être philosophe, et ne point le paraître.

En même temps peu de livres de philosophie sont plus utiles; ils sont lus par des hommes frivoles que le nom seul de philosophe rebute ou attriste, et que cependant il est important d'arracher aux préjugés, et d'opposer au grand nombre de ceux qui sont intéressés à les défendre. Le genre-humain serait condamné à d'éternelles erreurs, si, pour l'en affranchir, il fallait étudier ou méditer les preuves de la vérité. Heureusement la justesse naturelle de l'esprit y peut suppléer pour les vérités simples qui sont aussi les plus nécessaires. Il suffit alors de trouver un moyen de fixer l'attention des hommes inappliqués, et surtout de graver ces vérités dans leur mémoire. Telle est la grande utilité des romans philosophiques, et le mérite de ceux de *Voltaire*, où il a surpassé également et ses imitateurs et ses modèles.

Une traduction libre de l'Ecclésiaste et d'une partie du Cantique des cantiques, suivit de près Candide.

On avait persuadé à madame de *Pompadour* qu'elle ferait un trait de politique *profonde* en prenant le masque de la dévotion, que par-là elle se mettrait à l'abri des scrupules et de l'inconstance du roi, et qu'en même temps elle calmerait la haine du peuple. Elle imagina de faire de *Voltaire* un des acteurs de cette comédie. Le duc de *la Vallière* lui proposa de traduire les psaumes et les ouvrages sapientiaux; l'édition aurait été faite au louvre, et l'auteur ferait

revenu à Paris sous la protection de la dévote fa
Voltaire ne pouvait devenir hypocrite, pas
pour être cardinal, comme on lui en fit ent
l'espérance à peu-près dans le même temps
sortes de propositions se font toujours trop ta
si on les fesait à temps, elles ne feraient pas
politique bien sûre : celui qui devait être un en
dangereux, deviendrait souvent un allié plus da
reux encore. Supposez *Calvin* ou *Luther* appel
la pourpre, lorsqu'ils pouvaient encore l'acce
sans honte, et voyez ce qu'ils auraient osé. On
satisfait pas, avec les hochets de la vanité, les a
dominées par l'ambition de régner sur les *esprits*;
leur fournit des armes nouvelles.

Cependant *Voltaire* fut tenté de faire quelq
essais de traduction, non pour rétablir sa réputati
religieuse, mais pour exercer son talent dans
genre de plus. Lorsqu'ils parurent, les dévots s'im
ginèrent qu'il n'avait voulu que parodier ce qu'il ava
traduit, et crièrent au scandale. Ils n'imaginaie
pas que *Voltaire* avait adouci et purifié le texte
que son Ecclésiaste était moins matérialiste, et so
Cantique moins indécent que l'original sacré. Ce
ouvrages furent donc encore brûlés. *Voltaire* s'en
vengea par une lettre remplie à la fois d'humeur et
de gaieté, où il se moque de cette hypocrisie de
mœurs, vice particulier aux nations modernes de
l'Europe, et qui a contribué plus qu'on ne croit à
détruire l'énergie de caractère qui distingue les nations
antiques.

En 1757 parut la première édition de ses œuvres
vraiement faite sous ses yeux. Il avait tout revu avec

une attention sévère, fait un choix éclairé, mais rigoureux, parmi le grand nombre de pièces fugitives échappées à sa plume, et y avait ajouté son immortel *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

Long-temps *Voltaire* s'était plaint que, chez les modernes surtout, l'histoire d'un pays fût celle de ses rois ou de ses chefs; qu'elle ne parlât que des guerres, des traités ou des troubles civils; que l'histoire des mœurs, des arts, des sciences, celle des lois, de l'administration publique, eût été presque oubliée. Les anciens mêmes, où l'on trouve plus de détails sur les mœurs, sur la politique intérieure, n'ont fait en général que joindre à l'histoire des guerres, celle des factions populaires. On croirait, en lisant ces historiens, que le genre-humain n'a été créé que pour servir à faire briller les talens politiques ou militaires de quelques individus, et que la société a pour objet, non le bonheur de l'espèce entière, mais le plaisir d'avoir des révolutions à lire ou à raconter.

Voltaire forma le plan d'une histoire où l'on trouverait ce qu'il importe le plus aux hommes de connaître : les effets qu'ont produit sur le repos ou le bonheur des nations, les préjugés, les lumières, les vertus ou les vices, les usages ou les arts des différens siècles.

Il choisit l'époque qui s'étend depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours; mais, ne se bornant pas aux seules nations européannes, un tableau abrégé de l'état des autres parties du globe, des révolutions qu'elles ont éprouvées, des opinions qui les gouvernent, ajoute à l'intérêt et à l'instruction. C'était pour réconcilier

madame *du Châtelet* avec l'étude de l'hiſtoire, qu'il avait entrepris ce travail immenſe qui le força de ſe livrer à des recherches d'érudition qu'on aurait crues incompatibles avec la mobilité de ſon imagination, et l'activité de ſon eſprit. L'idée d'être utile le ſoutenait; et l'érudition ne pouvait être ennuyeuſe pour un homme qui, s'amuſant du ridicule, et ayant la ſagacité de le ſaiſir, en trouvait une ſource inépuiſable dans les abſurdités ſpéculatives ou pratiques de nos pères, et dans la ſottiſe de ceux qui les ont tranſmiſes ou commentées en les admirant avec une bonne foi ou une hypocriſie également riſibles.

Un tel ouvrage ne pouvait plaire qu'à des philoſophes. On l'accuſa d'être frivole, parce qu'il était clair, et qu'on le liſait ſans fatigue; on prétendit qu'il était inexact, parce qu'il s'y trouvait des erreurs de noms et de dates abſolument indifférentes; et il eſt prouvé, par les reproches même des critiques qui ſe ſont déchaînés contre lui, que jamais, dans une hiſtoire ſi étendue, aucun hiſtorien n'a été plus fidelle. On l'a ſouvent accuſé de partialité, parce qu'il s'élevait contre des préjugés que la puſillanimité ou la baſſeſſe avait trop long-temps ménagés: et il eſt aiſé de prouver que, loin d'exagérer les crimes du deſpotiſme ſacerdotal, il en a plutôt diminué le nombre et adouci l'atrocité. Enfin on a trouvé mauvais que, dans ce tableau d'horreurs et de folies, il ait quelquefois répandu ſur celles-ci les traits de la plaiſanterie, qu'il n'ait pas toujours parlé ſérieuſement des extravagances humaines, comme ſi elles ceſſaient d'être ridicules, parce qu'elles ont été ſouvent dangereuſes.

Ces préjugés, que des corps puissans étaient intéressés à répandre, ne sont pas encore détruits. L'habitude de voir presque toujours la lourdeur réunie à l'exactitude, de trouver à côté des décisions de la critique l'échafaudage insipide employé pour les former, a fait prendre celle de ne regarder comme exact que ce qui porte l'empreinte de la pédanterie. On s'est accoutumé à voir l'ennui accompagner la fidélité historique, comme à voir les hommes de certaines professions porter des couleurs lugubres. D'ailleurs les gens d'esprit ne tirent aucune vanité d'un mérite que des sots peuvent partager avec eux; et on croit qu'ils ne l'ont point, parce qu'ils sont les seuls à ne pas s'en vanter. Les *Voyages du jeune Anacharsis* détruiront peut-être cette opinion trop accréditée.

Mais l'Essai de *Voltaire* sera toujours, pour les hommes qui exercent leur raison, une lecture délicieuse par le choix des objets que l'auteur a présentés, par la rapidité du style, par l'amour de la vérité et de l'humanité qui en anime toutes les pages, par cet art de présenter des contrastes piquans, des rapprochemens inattendus, sans cesser d'être naturel et facile, d'offrir, dans un style toujours simple, de grands résultats et des idées profondes. Ce n'est pas l'histoire des siècles que l'auteur a parcourue, mais ce qu'on aurait voulu retenir de la lecture de l'histoire, ce qu'on aimerait à s'en rappeler.

En même temps peu de livres seraient plus utiles dans une éducation raisonnable. On y apprendrait, avec les faits, l'art de les voir et de les juger; on y apprendrait à exercer sa raison dans son indépendance

naturelle, sans laquelle elle n'est plus q
ment servile des préjugés; on y appren
à mépriser la superstition, à craindre le
à détester l'intolérance, à haïr la tyrannie
d'aimer la paix, et cette douceur de m
nécessaire au bonheur des nations que
même des lois.

Jusqu'ici dans l'éducation publique ou par
également dirigées par des préjugés, les jeu
n'apprennent l'histoire que défigurée par de
lateurs vils ou superstitieux. Si depuis la pub
de l'Essai de *Voltaire*, deux hommes, l'a
Condillac et l'abbé *Millot*, ont mérité de n'ê
confondus dans cette classe, gênés par leur é
ont trop laissé à deviner; pour les bien enten
faut n'avoir plus besoin de s'instruire avec eu

Cet ouvrage plaça *Voltaire* dans la *class*
historiens originaux : et il a l'honneur d'avoir
dans la manière d'écrire l'histoire, une révolu
dont à la vérité l'Angleterre a presque seule *pr*
jusqu'ici. *Hume*, *Robertson*, *Gibbon*, *Watson* peuv
à quelques égards, être regardés comme *sortis*
son école. L'histoire de *Voltaire* a encore un au
avantage ; c'est qu'elle peut être enseignée
Angleterre comme en Russie, en Virginie comme
Berne ou à Venise. Il n'y a placé que ces vérit
dont tous les gouvernemens peuvent *convenir*
qu'on laisse à la raison humaine le droit de s'éclairer
que le citoyen jouisse de sa liberté naturelle, que
les lois soient douces, que la religion soit tolérante;
il ne va pas plus loin. C'est à tous les hommes qu'il
s'adresse, et il ne leur dit que ce qui peut les éclairer

également, sans révolter aucune de ces opinions qui, liées avec les constitutions et les intérêts d'un pays, ne peuvent céder à la raison, tant que la destruction des erreurs plus générales ne lui aura point ouvert un accès plus facile.

A la tête de ses poësies fugitives, *Voltaire* avait placé dans cette édition une épître adressée à sa maison des Délices, ou plutôt un hymne à la liberté: elle suffirait pour répondre à ceux qui, dans leur zèle aristocratique, l'ont accusé d'en être l'ennemi. Dans ces pièces où règnent tour à tour la gaieté, le sentiment ou la galanterie, *Voltaire* ne cherche point à être poëte; mais des beautés poëtiques de tous les genres semblent lui échapper malgré lui. Il ne cherche point à montrer de la philosophie, mais il a toujours celle qui convient au sujet, aux circonstances, aux personnes. Dans ces poësies comme dans les romans, il faut que la philosophie de l'ouvrage paraisse au-dessous de la philosophie de l'auteur. Il en est de ces écrits comme des livres élémentaires qui ne peuvent être bien faits à moins que l'auteur n'en sache beaucoup au delà de ce qu'ils contiennent. Et c'est par cette raison que dans ces genres, regardés comme frivoles, les premières places ne peuvent appartenir qu'à des hommes d'une raison supérieure.

Cette même année fut l'époque d'une réconciliation entre *Voltaire* et son ancien disciple. Les Autrichiens, déjà au milieu de la Silésie, étaient près d'en achever la conquête; une armée française était sur les frontières du Brandebourg. Les Russes, déjà maîtres de la Prusse, menaçaient la Poméranie et les Marches; la monarchie prussienne paraissait anéantie, et le

prince qui l'avait fondée, n'avait plus d'autre r
que de s'enterrer sous ses ruines, et de sauver l
en périssant au milieu d'une victoire. La m
de *Bareith* aimait tendrement son frère ; la cl
sa maison l'affligeait ; elle savait combien la
agissait contre ses intérêts en prodiguant son l
ses trésors pour assurer à la maison d'Autri
souveraineté de l'Allemagne ; mais le minist
France avait à se plaindre d'un vers du roi de P.
La marquise de *Pompadour* ne lui pardonnait
d'avoir feint d'ignorer son existence politique, e
avait eu soin de lui envoyer aussi des vers que l'
délité d'un copiste avait fait tomber entre les m.
du ministre de Saxe. Il fallait donc faire adop
l'idée de négocier, à des ennemis aigris par
injures personnelles, au moment même où ils
croyaient assurés d'une victoire facile. La margra
eut recours à *Voltaire* qui s'adressa au cardinal d
Tençin, sachant que ce ministre, oublié depuis
mort de *Fleuri* qui l'employait en le méprisant, ava
conservé avec le roi une correspondance particulière
Tençin écrivit, mais il reçut, pour toute réponse
l'ordre du ministre des affaires étrangères de refuser
la négociation, par une lettre dont on lui avait même
envoyé le modèle. Le vieux politique qui n'avait pas
voulu donner à dîner à *Voltaire* pour ménager la
cour, ne se consola point de s'être brouillé avec elle
par sa complaisance pour lui ; et le chagrin de cette
petite mortification abrégea ses jours. Etant plus
jeune, des aventures plus cruelles n'avaient fait que
redoubler et enhardir son talent pour l'intrigue, parce
que l'espérance le soutenait et qu'il était du nombre
des

des hommes que le crédit et les dignités consolent de la honte; mais alors il voyait se rompre le dernier fil qui le liait encore à la faveur.

Voltaire entama une autre négociation, non moins inutile, par le maréchal de *Richelieu*. Une troisième enfin, quelques années plus tard, fut conduite jusqu'à obtenir de M. de *Choiseul* qu'il recevrait un envoyé secret du roi de Prusse. Cet envoyé fut découvert par les agens de l'impératrice-reine; et, soit faiblesse, soit que M. de *Choiseul* eût agi sans consulter madame de *Pompadour*, il fut arrêté et ses papiers fouillés: violation du droit des gens qui se perd dans la foule des petits crimes que les politiques se permettent sans remords.

Dans cette époque si dangereuse et si brillante pour le roi de Prusse, *Voltaire* paraissait tantôt reprendre son ancienne amitié, tantôt ne conserver que la mémoire de Francfort. C'est alors qu'il composa ces mémoires singuliers (*), où le souvenir profond d'un juste ressentiment n'étouffe ni la gaieté ni la justice. Il les avait généreusement condamnés à l'oubli; le hasard les a conservés pour venger le génie des attentats du pouvoir.

La margrave de *Bareith* mourut au milieu de la guerre. Le roi de Prusse écrivit à *Voltaire* pour le prier de donner au nom de sa sœur une immortalité dont ses vertus aimables et indulgentes, son ame également supérieure aux préjugés, à la grandeur et aux revers, l'avaient rendu digne. L'ode que *Voltaire* a consacrée à sa mémoire, est remplie d'une sensibilité douce, d'une philosophie simple et touchante.

(*) On les a insérés dans ce volume, à la suite de cette vie.

Ce genre eſt un de ceux où il a eu le moins de ſuccès, parce qu'on y exige une perfection qu'il ne put jamais ſe réſoudre à chercher dans les petits ouvrages, et que ſa raiſon ne pouvait ſe prêter à cet enthouſiaſme de commande qu'on dit convenir à l'ode. Celles de *Voltaire* ne ſont que des pièces fugitives où l'on retrouve le grand poëte, le poëte philoſophe, mais gêné et contraint par une forme qui ne convenait pas à la liberté de ſon génie. Cependant il faut avouer que les ſtances à une princeſſe ſur le jeu, et ſurtout ces ſtances charmantes ſur la vieilleſſe :

Si vous voulez que j'aime encore, &c.

ſont des odes anacréontiques fort au-deſſus de celles d'*Horace*, qui cependant, du moins pour les gens d'un goût un peu moderne, a ſurpaſſé ſon modèle.

La France, ſi ſupérieure aux autres nations dans la tragédie et la comédie, n'a point été auſſi heureuſe en poëtes lyriques. Les odes de *Rouſſeau* n'offrent guère qu'une poëſie harmonieuſe et impoſante, mais vide d'idées ou remplie de penſées fauſſes. *La Motte*, plus ingénieux, n'a connu ni l'harmonie ni la poëſie du ſtyle ; et on cite à peine des autres poëtes un petit nombre de ſtrophes.

Voltaire était encore à Berlin lorſque MM. *Diderot* et d'*Alembert* formèrent le projet de l'*Encyclopédie*, et en publièrent le premier volume. Un ouvrage qui devait renfermer les vérités de toutes les ſciences, tracer entre elles des lignes de communication, entrepris par deux hommes qui joignaient, à des connaiſſances étendues ou profondes, beaucoup d'eſprit et une philoſophie libre et courageuſe, parut aux yeux

pénétrans de *Voltaire* le coup le plus terrible que l'on pût porter aux préjugés. L'*Encyclopédie* devenait le livre de tous les hommes qui aiment à s'instruire, et surtout de ceux qui, sans être habituellement occupés de cultiver leur esprit, sont jaloux cependant de pouvoir acquérir une instruction facile sur chaque objet qui excite en eux quelque intérêt passager ou durable. C'était un dépôt où ceux qui n'ont pas le temps de se former des idées d'après eux-mêmes, devaient aller chercher celles qu'avaient eues les hommes les plus éclairés et les plus célèbres; dans lequel enfin les erreurs respectées seraient ou trahies par la faiblesse de leurs preuves, ou ébranlées par le seul voisinage des vérités qui en sapent les fondemens.

Voltaire, retiré à Ferney, donna pour l'*Encyclopédie* un petit nombre d'articles de littérature; il en prépara quelques-uns de philosophie, mais avec moins de zèle, parce qu'il sentait qu'en ce genre les éditeurs avaient moins besoin de lui, et qu'en général si ses grands ouvrages en vers ont été faits pour sa gloire, il n'a presque jamais écrit en prose que dans des vues d'utilité générale. Cependant les mêmes raisons qui l'intéressaient au progrès de l'*Encyclopédie*, suscitèrent à cet ouvrage une foule d'ennemis. Composé ou applaudi par les hommes les plus célèbres de la nation, il devint comme une espèce de marque qui séparait les littérateurs distingués, et ceux qui s'honoraient d'être leurs disciples ou leurs amis, de cette foule d'écrivains obscurs et jaloux qui, dans la triste impuissance de donner aux hommes ou des vérités nouvelles ou de nouveaux plaisirs, haïssent ou déchirent ceux que la nature a mieux traités.

Un ouvrage où l'on devait parler avec franchise et avec liberté, de théologie, de morale, de jurisprudence, de législation, d'économie publique, devait effrayer tous les partis politiques ou religieux, et tous les pouvoirs secondaires qui craignaient d'y voir discuter leur utilité et leurs titres. L'insurrection fut générale. Le *Journal de Trévoux*, la *Gazette ecclésiastique*, les journaux satiriques, les jésuites et les jansénistes, le clergé, les parlemens, tous, sans cesser de se combattre ou de se haïr, se réunirent contre l'*Encyclopédie*. Elle succomba. On fut obligé d'achever et d'imprimer en secret cet ouvrage à la perfection duquel la liberté et la publicité étaient si nécessaires: et le plus beau monument dont jamais l'esprit humain ait conçu l'idée, serait demeuré imparfait sans le courage de *Diderot*, sans le zèle d'un grand nombre de savans et de littérateurs distingués que la persécution ne put arrêter.

Heureusement l'honneur d'avoir donné l'*Encyclopédie* à l'Europe, compensa pour la France la honte de l'avoir persécutée. Elle fut regardée, avec justice, comme l'ouvrage de la nation, et la persécution comme celui d'une jalousie ou d'une politique également méprisables.

Mais la guerre dont l'*Encyclopédie* était l'occasion, ne cessa point avec la proscription de l'ouvrage. Ses principaux auteurs et leurs amis, désignés par le nom de *philosophes* et d'*encyclopédistes*, qui devenaient des injures dans la langue des ennemis de la raison, furent forcés de se réunir par la persécution même, et *Voltaire* se trouva naturellement leur chef, par son âge, par sa célébrité, son zèle et son génie. Il

avait depuis long-temps des amis et un grand nombre d'admirateurs; alors il eut un parti. La persécution rallia sous son étendard tous les hommes de quelque mérite que peut-être sa supériorité aurait écartés de lui, comme elle en avait éloigné leurs prédécesseurs; et l'enthousiasme prit enfin la place de l'ancienne injustice.

C'est dans l'année 1760 que cette guerre littéraire fut la plus vive. *Le Franc de Pompignan*, littérateur estimable et poëte médiocre, dont il reste une belle strophe, et une tragédie faible où le génie de *Virgile* et de *Métastase* n'ont pu le soutenir, fut appelé à l'académie française. Revêtu d'une charge de magistrature, il crut que sa dignité autant que ses ouvrages le dispensaient de toute reconnaissance; il se permit d'insulter, dans son discours de réception, les hommes dont le nom fesait le plus d'honneur à la société qui daignait le recevoir, et désigna clairement *Voltaire*, en l'accusant d'incrédulité et de mensonge. Bientôt après, *Palissot*, instrument vénal de la haine d'une femme, met les philosophes sur le théâtre. Les lois qui défendent de jouer les personnes, sont muettes. La magistrature trahit son devoir, et voit, avec une joie maligne, immoler sur la scène les hommes dont elle craint les lumières et le pouvoir sur l'opinion, sans songer qu'en ouvrant la carrière à la satire, elle s'expose à en partager les traits. *Crébillon* déshonore sa vieillesse, en approuvant la pièce. Le duc de *Choiseul*, alors ministre en crédit, protége cette indignité par faiblesse pour la même femme dont *Palissot* servait le ressentiment. Les journaux répètent les insultes du théâtre. Cependant *Voltaire* se réveille. Le Pauvre

diable, le Ruffe à Paris, la Vanité, une foule de plaifanteries en profe fe fuccèdent avec une étonnante rapidité.

Le Franc de Pompignan fe plaint au roi, fe plaint à l'académie, et voit avec une douleur impuiffante que le nom de *Voltaire* y écrafe le fien. Chaque démarche multiplie les traits que toutes les bouches répètent, et les vers pour jamais attachés à fon nom. Il propofe à un protecteur augufte de manquer *à ce qu'il s'eft promis à lui-même*, en retournant à l'académie pour donner fa voix à un homme auquel le prince s'intéreffait; il n'obtient qu'un refus poli de ce facrifice, a le malheur, en fe retirant, d'entendre répéter, par fon protecteur même, ce vers fi terrible:

Et l'ami Pompignan penfe être quelque chofe!

et va cacher dans fa province fon orgueil humilié, et fon ambition trompée : exemple effrayant, mais falutaire du pouvoir du génie et des dangers de l'hypocrifie littéraire.

Fréron, ex-jéfuite comme *Desfontaines*, lui avait fuccédé dans le métier de flatter, par des fatires périodiques, l'envie des ennemis de la vérité, de la raifon et des talens. Il s'était diftingué dans la guerre contre les philofophes. *Voltaire*, qui depuis long-temps fupportait fes injures, en fit juftice et vengea fes amis. Il introduifit, dans la comédie de l'Ecoffaife, un journalifte méchant, calomniateur et vénal : le parterre y reconnut *Fréron* qui, livré au mépris public dans une pièce que des fcènes attendriffantes et le caractère original et piquant du bon et brufque

Fréport devaient conserver au théâtre, fut condamné à traîner, le reste de sa vie, un nom ridicule et déshonoré. *Fréron*, en applaudissant à l'insulte faite aux philosophes, avait perdu le droit de se plaindre; et ses protecteurs aimèrent mieux l'abandonner que d'avouer une partialité trop révoltante.

D'autres ennemis moins acharnés avaient été ou corrigés ou punis; et *Voltaire*, triomphant au milieu de ces victimes immolées à la raison et à sa gloire, envoya au théâtre à soixante-six ans le chef-d'œuvre de *Tancrède*. La pièce fut dédiée à la marquise de *Pompadour*. C'était le fruit de l'adresse avec laquelle *Voltaire* avait su, sans blesser le duc de *Choiseul*, venger les philosophes dont les adversaires avaient obtenu de ce ministre une protection passagère. Cette dédicace apprenait à ses ennemis que leurs calomnies ne compromettraient pas davantage sa sûreté que leurs critiques ne nuiraient à sa gloire; et c'était mettre le comble à sa vengeance.

Cette même année, il apprend qu'une petite nièce de *Corneille* languissait dans un état indigne de son nom: *C'est le devoir d'un soldat de secourir la nièce de son général*, s'écrie-t-il. Mademoiselle *Corneille* fut appelée à Ferney; elle y reçut l'éducation qui convenait à l'état que sa naissance lui marquait dans la société. *Voltaire* porta même la délicatesse jusqu'à ne pas souffrir que l'établissement de mademoiselle *Corneille* parût un de ses bienfaits; il voulut qu'elle le dût aux ouvrages de son oncle. Il en entreprit une édition avec des notes. Le créateur du théâtre français, commenté par celui qui avait porté ce théâtre à sa perfection; un homme de génie né dans un temps

où le goût n'était pas encore formé, jugé par un rival qui joignait au génie le don presqu'aussi rare d'un goût sûr sans être sévère, délicat sans être timide, éclairé enfin par une longue et heureuse expérience de l'art : voilà ce qu'offrait cet ouvrage. *Voltaire* y parle des défauts de *Corneille* avec franchise, de ses beautés avec enthousiasme. Jamais on n'avait jugé *Corneille* avec tant de rigueur, jamais on ne l'avait loué avec un sentiment plus profond et plus vrai. Occupé d'instruire et la jeunesse française et ceux des étrangers qui cultivent notre littérature, il ne pardonne point aux vices du langage, à l'exagération, aux fautes contre la bienséance ou contre le goût; mais il apprend en même temps à reconnaître les progrès que l'art doit à *Corneille*, l'élévation extraordinaire de son esprit, la beauté presque inimitable de sa poësie dans les morceaux que son génie lui a inspirés, et ces mots profonds ou sublimes qui naissent subitement du fond des situations, ou qui peignent d'un trait de grands caractères.

La foule des littérateurs lui reprocha néanmoins d'avoir voulu avilir *Corneille* par une basse jalousie, tandis que par-tout, dans ce commentaire, il saisit, il semble chercher les occasions de répandre son admiration pour *Racine*, rival plus dangereux, qu'il n'a surpassé que dans quelques parties de l'art tragique, et dont au milieu de sa gloire il eût pu envier *la perfection désespérante*.

Cependant, tranquille dans sa retraite, occupé de continuer la guerre heureuse qu'il fesait aux préjugés, *Voltaire* voit arriver une famille infortunée dont le chef a été traîné sur la roue par des juges fanatiques,

instrumens des passions féroces d'un peuple superstitieux. Il apprend que *Calas*, vieillard infirme, a été accusé d'avoir pendu son fils, jeune et vigoureux, au milieu de sa famille, en présence d'une servante catholique; qu'il avait été porté à ce crime par la crainte de voir embrasser la religion catholique à ce fils qui passait sa vie dans les salles d'armes et dans les billards, et dont personne, au milieu de l'effervescence générale ne put jamais citer un seul mot, une seule démarche qui annonçassent un dessein; tandis qu'un autre fils de *Calas*, déjà converti, jouissait d'une pension que ce père très-peu riche consentait à lui faire. Jamais, dans un événement de ce genre, un tel concours de circonstances n'avait plus éloigné les soupçons d'un crime, plus fortifié les raisons de croire à un suicide. La conduite du jeune homme, son caractère, le genre de ses lectures, tout confirmait cette idée. Cependant un capitoul, dont la tête ardente et faible était enivrée de superstition, et dont la haine pour les protestans n'hésitait pas à leur imputer des crimes, fait arrêter la famille entière. Bientôt la populace catholique s'échauffe; le jeune homme est un martyr. Des confréries de pénitens qui, à la honte de la nation, subsistent encore à Toulouse, lui font un service solennel où l'on place son image tenant d'une main la palme du martyre, et de l'autre la plume qui devait signer l'abjuration.

On répand bientôt que la religion protestante prescrit aux pères d'assassiner leurs enfans, quand ils veulent abjurer; que pour plus de sureté on élit, dans les assemblées du désert, le bourreau de la

fecte. Le tribunal inférieur, conduit par le furieux *David*, prononce que le malheureux *Calas* eſt coupable. Le parlement confirme le jugement à cette pluralité très-faible, malheureuſement regardée comme ſuffiſante par notre abſurde juriſprudence. Condamné à la roue et à la queſtion, ce père infortuné meurt, en proteſtant qu'il n'eſt pas coupable ; et les juges abſolvent ſa famille, complice néceſſaire du crime ou de l'innocence de ſon chef.

Cette famille, ruinée et flétrie par le préjugé, va chercher chez les hommes d'une même croyance une retraite, des ſecours, et furtout des conſolations. Elle s'arrête auprès de Genève. *Voltaire*, attendri et indigné, ſe fait inſtruire de ces horribles détails, et bientôt sûr de l'innocence du malheureux *Calas*, il oſe concevoir l'eſpérance d'obtenir juſtice. Le zèle des avocats eſt excité, et leur courage ſoutenu par ſes lettres. Il intéreſſe à la cauſe de l'humanité l'ame naturellement ſenſible du duc de *Choiſeul*. La réputation de *Tronchin* avait appelé à Genève la ducheſſe d'*Enville*, arrière petite-fille de l'auteur des *Maximes*, ſupérieure à la ſuperſtition par ſon caractère comme par ſes lumières, ſachant faire le bien avec activité comme avec courage, embelliſſant par une modeſtie ſans faſte l'énergie de ſes vertus; ſa haine pour le fanatiſme et pour l'oppreſſion aſſurait aux *Calas* une protectrice dont les obſtacles et les lenteurs ne rallentiraient pas le zèle. Le procès fut commencé. Aux mémoires des avocats, trop remplis de longueurs et de déclamations, *Voltaire* joignait des écrits plus courts, ſéduiſans par le ſtyle, propres tantôt à exciter la pitié, tantôt à réveiller l'indignation publique, ſi

prompte à se calmer dans une nation alors trop étrangère à ses propres intérêts. En plaidant la cause de *Calas*, il soutenait celle de la tolérance; car c'était beaucoup alors de prononcer ce nom, rejeté aujourd'hui avec indignation par les hommes qui pensent comme paraissant reconnaître le droit de donner des chaînes à la pensée et à la conscience. Des lettres remplies de ces louanges fines qu'il avait répandre avec tant de grâce, animaient le zèle des défenseurs, des protecteurs et des juges. C'est en promettant l'immortalité qu'il demandait justice.

L'arrêt de Toulouse fut cassé. Le duc de *Choiseul* eut la sagesse et le courage de faire renvoyer à un tribunal de maîtres des requêtes, cette cause devenue celle de tous les parlemens dont les préjugés et l'esprit de corps ne permettaient point d'espérer un jugement équitable. Enfin *Calas* fut déclaré innocent. Sa mémoire fut réhabilitée; et un ministre généreux fit réparer, par le trésor public, le tort que l'injustice des juges avait fait à la fortune de cette famille aussi respectable que malheureuse: mais il n'alla point jusqu'à forcer le parlement de Languedoc à reconnaître l'arrêt qui détruisait une de ses injustices. Ce tribunal préféra la triste vanité de persévérer dans son erreur, à l'honneur de s'en repentir et de la réparer.

Cependant les applaudissemens de la France et de l'Europe parvinrent jusqu'à Toulouse; et le malheureux *David*, succombant sous le poids du remords et de la honte, perdit bientôt la raison et la vie. Cette affaire, si grande en elle-même, si importante par ses suites, puisqu'elle ramena sur les crimes de

l'intolérance et la néceſſité de les prévenir, les regards et les vœux de la France et de l'Europe, cette affaire occupa l'ame de *Voltaire* pendant plus de trois années. *Durant tout ce temps*, diſait-il, *il ne m'eſt pas échappé un ſourire, que je ne me le ſois reproché comme un crime.* Son nom, cher depuis long-temps aux amis éclairés de l'humanité, comme celui de ſon plus zélé, de ſon plus infatigable défenſeur, ce nom fut alors béni par cette foule de citoyens qui, voués à la perſécution depuis quatre-vingts ans, voyaient enfin s'élever une voix pour leur défenſe. Quand il revint à Paris, en 1778, un jour que le public l'entourait ſur le Pont-royal, on demanda à une femme du peuple qui était cet homme qui traînait la foule après lui : *Ne ſavez-vous pas*, dit-elle, *que c'eſt le ſauveur des Calas !* Il ſut cette réponſe, et au milieu de toutes les marques d'admiration qui lui furent prodiguées, ce fut ce qui le toucha le plus.

Peu de temps après la malheureuſe mort de *Calas*, une jeune fille de la même province, qui ſuivant un uſage barbare avait été enlevée à ſes parens et renfermée dans un couvent dans l'intention d'aider, par des moyens humains, la grâce de la foi, laſſée des mauvais traitemens qu'elle y eſſuyait, s'échappa, et fut retrouvée dans un puits. Le prêtre qui avait ſollicité la lettre de cachet, les religieuſes qui avaient uſé avec barbarie du pouvoir qu'elle leur donnait ſur cette infortunée, pouvaient ſans doute mériter une punition; mais c'eſt ſur la famille de la victime que le fanatiſme veut la faire tomber. Le reproche calomnieux qui avait conduit *Calas* au

supplice, se renouvelle avec une nouvelle fureur. Sirven a heureusement le temps de se sauver; et condamné à la mort, par contumace, il va chercher un refuge auprès du protecteur des Calas; mais sa femme qu'il traîne après lui succombe à sa douleur, à la fatigue d'un voyage entrepris à pied au milieu des neiges.

La forme obligeait *Sirven* à se présenter devant ce même parlement de Toulouse qui avait versé le sang de *Calas*. *Voltaire* fit des tentatives pour obtenir d'autres juges. Le duc de *Choiseul* ménageait alors les parlemens qui, après la chute de son crédit sur la marquise de *Pompadour*, et ensuite après sa mort, lui étaient devenus utiles, tantôt pour le délivrer d'un ennemi, tantôt pour lui donner les moyens de se rendre nécessaire par l'art avec lequel il savait calmer leurs mouvemens que souvent lui-même avait excités.

Il fallut donc que *Sirven* se déterminât à comparaître à Toulouse; mais *Voltaire* avait su pourvoir à sa sûreté, et préparer son succès. Il avait des disciples dans le parlement. Des avocats habiles voulurent partager la gloire que ceux de Paris avaient acquise en défendant *Calas*. Le parti de la tolérance était devenu puissant dans cette ville même: en peu d'années les ouvrages de *Voltaire* avaient changé les esprits; on n'avait plaint *Calas* qu'avec une horreur muette, *Sirven* eut des protecteurs déclarés, grâce à l'éloquence de *Voltaire*, à ce talent de répandre à propos des vérités et des louanges. Ce parti l'emporta sur celui des pénitens; et *Sirven* fut sauvé.

Les jésuites s'étaient emparés du bien d'une famille

de gentilshommes que leur pauvreté empêchait d'y rentrer. *Voltaire* leur en donna les moyens ; et les oppreſſeurs de tous les genres, qui depuis long-temps craignaient ſes écrits, apprirent à redouter ſon activité, ſa généroſité et ſon courage.

Ce dernier événement précéda, de très-peu, la deſtruction des jéſuites. *Voltaire*, élevé par eux, avait conſervé des relations avec ſes anciens maîtres; tant qu'ils vécurent, ils empêchèrent leurs confrères de ſe déchaîner ouvertement contre lui; et *Voltaire* ménagea les jéſuites, et par conſidération pour ces liaiſons de ſa jeuneſſe, et pour avoir quelques alliés dans le parti qui dominait alors parmi les dévots. Mais, après leur mort, fatigué des clameurs du *Journal de Trévoux* qui, par d'éternelles accuſations d'impiété, ſemblait appeler la perſécution ſur ſa tête, il ne garda plus les mêmes ménagemens; et ſon zèle pour la défenſe des opprimés ne s'étendit point juſque ſur les jéſuites.

Il ſe réjouit de la deſtruction d'un ordre ami des lettres, mais ennemi de la raiſon, qui eût voulu étouffer tous les talens, ou les attirer dans ſon ſein pour les corrompre, en les employant à ſervir ſes projets, et tenir le genre-humain dans l'enfance pour le gouverner. Mais il plaignit les individus traités avec barbarie par la haine des janſéniſtes, et retira chez lui un jéſuite, pour montrer aux dévots que la véritable humanité ne connaît que le malheur, et oublie les opinions. Le père *Adam*, à qui ſon ſéjour à Ferney donna une ſorte de célébrité, n'était pas abſolument inutile à ſon hôte; il jouait avec lui aux échecs, et y jouait avec aſſez d'adreſſe pour cacher

quelquefois sa supériorité. Il lui épargnait des recherches d'érudition; il lui servait même d'aumônier, parce que *Voltaire* voulait pouvoir opposer aux accusations d'impiété, sa fidélité à remplir les devoirs extérieurs de la religion romaine.

Il se préparait alors une grande révolution dans les esprits. Depuis la renaissance de la philosophie, la religion exclusivement établie dans toute l'Europe n'avait été attaquée qu'en Angleterre. *Leibnitz*, *Fontenelle* et les autres philosophes moins célèbres, accusés de penser librement, l'avaient respectée dans leurs écrits. *Bayle* lui-même, par une précaution nécessaire à sa sûreté, avait l'air, en se permettant toutes les objections, de vouloir prouver uniquement que la révélation seule peut les résoudre, et d'avoir formé le projet d'élever la foi en rabaissant la raison. Chez les Anglais, ces attaques eurent peu de succès et de suite. La partie la plus puissante de la nation crut qu'il lui était utile de laisser le peuple dans les ténèbres, apparemment pour que l'habitude d'adorer les mystères de la *Bible* fortifiât sa foi pour ceux de la constitution; et ils firent, comme une espèce de bienséance sociale, du respect pour la religion établie. D'ailleurs dans un pays où la chambre des communes conduit seule à la fortune, et où les membres de cette chambre sont élus tumultuairement par le peuple, le respect apparent pour ses opinions doit être érigé en vertu par tous les ambitieux.

Il avait paru en France quelques ouvrages hardis, mais les attaques qu'ils portaient n'étaient qu'indirectes. Le livre même *de l'Esprit* n'était dirigé que

contre les principes religieux en général; il attaquait toutes les religions par leur base, et laissait aux lecteurs le soin de tirer les conséquences et de faire les applications. *Emile* parut : la profession de foi du vicaire savoyard ne contenait rien sur l'utilité de la croyance d'un Dieu pour la morale, et sur l'inutilité de la révélation, qui ne se trouvât dans le poëme de la Loi naturelle ; mais on y avertissait ceux qu'on attaquait, que c'était d'eux que l'on parlait. C'etait sous leur nom, et non sous celui des prêtres de l'Inde ou du Thibet, qu'on les amenait sur la scène. Cette hardiesse étonna *Voltaire*, et excita son emulation. Le succès d'*Emile* l'encouragea, et la persécution ne l'effraya point. *Rousseau* n'avait été décrété à Paris que pour avoir mis son nom à l'ouvrage; il n'avait été persécuté à Genève que pour avoir soutenu, dans une autre partie d'*Emile*, que le peuple ne pouvait renoncer au droit de réformer une constitution vicieuse. Cette doctrine autorisait les citoyens de cette république à détruire l'aristocratie que ses magistrats avaient établie, et qui concentrait une autorité héréditaire dans quelques familles riches.

Voltaire pouvait se croire sûr d'éviter la persécution, en cachant son nom, et en ayant soin de ménager les gouvernemens, de diriger tous ses coups contre la religion, d'intéresser même la puissance civile à en affaiblir l'empire. Une foule d'ouvrages où il emploie tour à tour l'éloquence, la discussion et surtout la plaisanterie, se répandirent dans l'Europe, sous toutes les formes que la nécessité de voiler la vérité, ou de la rendre piquante, a pu faire inventer. Son zèle contre une religion qu'il regardait comme la

la cause du fanatisme qui avait désolé l'Europe, depuis sa naissance, de la superstition qui l'avait abrutie, et comme la source des maux que ces ennemis de l'humanité continuaient de faire encore, semblait doubler son activité et ses forces. *Je suis las*, disait-il un jour, *de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire.*

La critique des ouvrages que les chrétiens regardent comme inspirés, l'histoire des dogmes qui, depuis l'origine de cette religion, se sont successivement introduits, les querelles ridicules ou sanglantes qu'ils ont excitées, les miracles, les prophéties, les contes répandus dans les historiens ecclésiastiques et les légendaires, les guerres religieuses, les massacres ordonnés au nom de DIEU, les bûchers, les échafauds couvrant l'Europe à la voix des prêtres, le fanatisme dépeuplant l'Amérique, le sang des rois coulant sous le fer des assassins : tous ces objets reparaissaient sans cesse dans tous ses ouvrages sous mille couleurs différentes. Il excitait l'indignation, il faisait couler les larmes, il prodiguait le ridicule. On frémissait d'une action atroce, on riait d'une absurdité. Il ne craignait point de remettre souvent sous les yeux les mêmes tableaux, les mêmes raisonnemens. *On dit que je me répète*, écrivait-il : *Eh bien, je me répéterai jusqu'à ce qu'on se corrige.*

D'ailleurs ces ouvrages sévèrement défendus en France, en Italie, à Vienne, en Portugal, en Espagne, ne se répandaient qu'avec lenteur. Tous ne pouvaient parvenir à tous les lecteurs ; mais il n'y avait, dans

les provinces aucun coin reculé, dans les pays étrangers aucune nation écrasée sous le joug de l'intolérance, où il n'en parvînt quelques-uns.

Les libres penseurs, qui n'existaient auparavant que dans quelques villes où les sciences étaient cultivées, et parmi les littérateurs, les savans, les grands, les gens en place, se multiplièrent à sa voix dans toutes les classes de la société, comme dans tous les pays. Bientôt connaissant leur nombre et leurs forces, ils osèrent se montrer, et l'Europe fut étonnée de se trouver incrédule.

Cependant ce même zèle sesait à *Voltaire* des ennemis de tous ceux qui avaient obtenu ou qui attendaient de cette religion leur existence ou leur fortune. Mais ce parti n'avait plus de *Bossuet*, d'*Arnaud*, de *Nicole*; ceux qui les remplaçaient par le talent, dans la philosophie ou dans les lettres, avaient passé dans le parti contraire; et les membres du clergé qui leur étaient le moins inférieurs, cédant à l'intérêt de ne point se perdre dans l'opinion des hommes éclairés, se tenaient à l'écart, ou se bornaient à soutenir l'utilité politique d'une croyance qu'ils auraient été honteux de paraître partager avec le peuple, et substituaient à la superstition crédule de leurs prédécesseurs une sorte de machiavélisme religieux.

Les libelles, les réfutations paraissaient en foule; mais *Voltaire* seul, en y répondant, a pu conserver le nom de ces ouvrages, lus uniquement par ceux à qui ils étaient inutiles, et qui ne voulaient ou ne pouvaient entendre ni les objections ni les réponses.

Aux cris des fanatiques *Voltaire* opposait les bontés des souverains. L'impératrice de Russie, le roi de

Prusse, ceux de Pologne, de Danemarck et de Suède s'intéressaient à ses travaux, lisaient ses Ouvrages, cherchaient à mériter ses éloges, le secondaient quelquefois dans sa bienfesance. Dans tous les pays les grands, les ministres qui prétendaient à la gloire, qui voulaient occuper l'Europe de leur nom, briguaient le suffrage du philosophe de Ferney, lui confiaient leurs espérances ou leurs craintes pour le progrès de la raison, leurs projets pour l'accroissement des lumières et la destruction du fanatisme. Il avait formé dans l'Europe entière une ligue dont il était l'ame, et dont le cri de ralliement était *raison et tolérance*. S'exerçait-il chez une nation quelque grande injustice, apprenait-on quelque acte de fanatisme, quelque insulte faite à l'humanité, un écrit de *Voltaire* dénonçait les coupables à l'Europe. Et qui sait combien de fois la crainte de cette vengeance sûre et terrible a pu arrêter le bras des oppresseurs!

C'était surtout en France qu'il exerçait ce ministère de la raison. Depuis l'affaire des *Calas*, toutes les victimes injustement immolées ou poursuivies par le fer des lois, trouvaient en lui un appui ou un vengeur.

Le supplice du comte de *Lalli* excita son indignation. Des jurisconsultes jugeant à Paris la conduite d'un général dans l'Inde; un arrêt de mort prononcé sans qu'il eût été possible de citer un seul crime déterminé, et de plus annonçant un simple soupçon sur l'accusation la plus grave; un jugement rendu sur le témoignage d'ennemis déclarés, sur les mémoires d'un jésuite qui en avait composé deux contradictoires entre eux, incertain s'il accuserait le général

ou fes ennemis, ne fachant qui il haïffait le plus, ou qui il lui ferait plus utile de perdre : un tel arrêt devait exciter l'indignation de tout ami de la juftice, quand même les opprobres entaffés fur la tête du malheureux général, et l'horrible barbarie de le traîner au fupplice avec un bâillon, n'auraient pas fait frémir jufque dans leurs dernières fibres tous les cœurs que l'habitude de difpofer de la vie des hommes n'avait pas endurcis.

Cependant *Voltaire* parla long-temps feul. Le grand nombre d'employés de la compagnie des Indes, intéreffés à rejeter fur un homme qui n'exiftait plus, les fuites funeftes de leur conduite; le tribunal puiffant qui l'avait condamné; tout ce que ce corps traîne à fa fuite d'hommes dont la voix lui eft vendue; les autres corps qui, réunis avec lui par le même nom, des fonctions communes, des intérêts femblables, regardent fa caufe comme la leur; enfin le miniftère honteux d'avoir eu la faibleffe ou la politique cruelle de facrifier le comte de *Lalli* à l'efpérance de cacher dans fon tombeau les fautes qui avaient caufé la perte de l'Inde : tout femblait s'oppofer à une juftice tardive. Mais *Voltaire*, en revenant fouvent fur ce même objet, triompha de la prévention et des intérêts attentifs à l'étendre et à la conferver. Les bons efprits n'eurent befoin que d'être avertis; il entraîna les autres : et lorfque le fils du comte de *Lalli*, fi célèbre depuis par fon éloquence et par fon courage, eut atteint l'âge où il pouvait demander juftice, les efprits étaient préparés pour y applaudir et pour la folliciter. *Voltaire* était mourant lorfqu'après douze ans, cet arrêt injufte fut caffé; il en apprit la nouvelle, fes forces

se ranimèrent, et il écrivit : *Je meurs content, je vois que le roi aime la justice*; derniers mots qu'ait tracés cette main qui avait si long-temps soutenu la cause de l'humanité et de la justice.

Dans la même année 1766, un autre arrêt étonna l'Europe qui, en lisant les ouvrages de nos philosophes, croyait que les lumières étaient répandues en France, du moins dans les classes de la société où c'est un devoir de s'instruire, et qu'après plus de quinze années, les confrères de *Montesquieu* avaient eu le temps de se pénétrer de ses principes.

Un crucifix de bois, placé sur le pont d'Abbeville, fut insulté pendant la nuit. Le scandale du peuple fut exalté et prolongé par la cérémonie ridicule d'une *amende honorable*. L'évêque d'Amiens, gouverné dans sa vieillesse par des fanatiques, et n'étant plus en état de prévoir les suites de cette farce religieuse, y donna de l'éclat par sa présence. Cependant la haine d'un bourgeois d'Abbeville dirigea les soupçons du peuple sur le chevalier de *la Barre*, jeune militaire, d'une famille de robe, alliée à la haute magistrature, et qui vivait alors chez une de ses parentes abbesse de Villancourt, aux portes d'Abbeville. On instruisit le procès. Les juges d'Abbeville condamnèrent à des supplices, dont l'horreur effrayerait l'imagination d'un cannibale, le chevalier de *la Barre* et d'*Etallonde* son ami, qui avait eu la prudence de s'enfuir. Le chevalier de *la Barre* s'était exposé au jugement; il avait plus à perdre en quittant la France, et comptait sur la protection de ses parens qui occupaient les premières places dans le parlement et dans le conseil. Son espérance fut trompée; la famille craignit d'attirer

les regards du public fur ce procès, au lieu de chercher un appui dans l'opinion; et à l'âge d'environ dix-fept ans, il fut condamné, par la pluralité de deux voix, à avoir la tête tranchée, après avoir eu la langue coupée, et fubi les tourmens de la queftion.

Cette horrible fentence fut exécutée; et cependant les accufations étaient auffi ridicules que le fupplice était atroce. Il n'était que *véhémentement* foupçonné d'avoir eu part à l'aventure du crucifix. Mais on le déclarait convaincu d'avoir chanté, dans des parties de débauche, quelques-unes de ces chanfons moitié obfcènes, moitié religieufes, qui, malgré leur grosfièreté, amufent l'imagination dans les premières années de la jeuneffe, par leur contrafte avec le refpect ou le fcrupule que l'éducation infpire à l'égard des mêmes objets; d'avoir récité une ode dont l'auteur connu publiquement, jouiffait alors d'une penfion fur la caffette du roi; d'avoir fait des génuflexions en paffant devant quelques-uns de ces ouvrages libertins qui étaient à la mode dans un temps où les hommes égarés par l'auftérité de la morale religieufe, ne favaient pas diftinguer la volupté de la débauche; on lui reprochait enfin d'avoir tenu des difcours dignes de ces chanfons et de ces livres.

Toutes ces accufations étaient appuyées fur le témoignage de gens du peuple qui avaient fervi ces jeunes gens, dans leurs parties de plaifir, ou de tourrières de couvent faciles à fcandalifer.

Cet arrêt révolta tous les efprits. Aucune loi ne prononçait la peine de mort ni pour le bris d'images

ni pour les blasphèmes de ce genre; [illegible] où les juges avaient été même au-delà des peines portées par des lois que tous les hommes éclairés ne voyent qu'avec horreur fouiller encore notre code criminel. Il n'y avait point de père de famille qui ne dût trembler, puisqu'il y a peu de jeunes gens auxquels il n'échappe de semblables indiscrétions : et les juges condamnaient à une mort cruelle, pour des discours que la plupart d'entre eux s'étaient permis dans leur jeunesse, que peut-être ils se permettaient encore, et dont leurs enfans étaient aussi coupables que celui qu'ils condamnaient.

Voltaire fut indigné et en même temps effrayé. On avait adroitement placé le Dictionnaire philosophique au nombre des livres devant lesquels on disait que le chevalier de *la Barre* s'était prosterné. On voulait faire entendre que la lecture des ouvrages de *Voltaire* avait été la cause de ces étourderies transformées en impiétés. Cependant le danger ne l'empêcha point de prendre la défense de ces victimes du fanatisme. D'*Etallonde*, réfugié à Vésel, obtint, à sa recommandation, une place dans un régiment prussien. Plusieurs ouvrages imprimés instruisirent l'Europe des détails de l'affaire d'Abbeville; et les juges furent effrayés, sur leur tribunal même, du jugement terrible qui les arrachait à leur obscurité, pour les dévouer à une honteuse immortalité.

Le rapporteur de *Lalli*, accusé d'avoir contribué à la mort du chevalier de *la Barre*, forcé de reconnaître ce pouvoir, indépendant des places, que la nature a donné au génie pour la consolation et la défense de l'humanité, écrivit une lettre où, partagé

entre la honte et l'orgueil, il s'excuſait en laiſſant échapper des menaces; *Voltaire* lui répondit par ce trait de l'hiſtoire chinoiſe : *Je vous défends*, diſait un empereur au chef du tribunal de l'hiſtoire, *de parler davantage de moi*. Le mandarin ſe mit à écrire. *Que faites vous donc ?* dit l'empereur. *J'écris l'ordre que votre Majeſté vient de me donner*.

Pendant douze années que *Voltaire* ſurvécut à cette injuſtice, il ne perdit point de vue l'eſpérance d'en obtenir la réparation, mais il ne put avoir la conſolation de réuſſir. La crainte de bleſſer le parlement de Paris, l'emporta toujours ſur l'amour de la juſtice, et dans les momens où les chefs du miniſtère avaient un intérêt contraire, celle de déplaire au clergé les arrêta. Les gouvernemens ne ſavent pas aſſez quelle conſidération leur donnent, et parmi le peuple qui leur eſt ſoumis, et auprès des nations étrangères, ces actes éclatans d'une juſtice particulière, et combien l'appui de l'opinion eſt plus sûr que les ménagemens pour des corps rarement capables de reconnaiſſance, et auxquels il ſerait plus politique d'ôter, par ces grands exemples, une partie de leur autorité ſur les eſprits, que de l'augmenter en prouvant par ces ménagemens mêmes combien ils ont ſu inſpirer de crainte.

Voltaire ſongeait cependant à conjurer l'orage, à ſe préparer les moyens d'y dérober ſa tête : il diminua ſa maiſon, s'aſſura de fonds diſponibles avec leſquels il pouvait s'établir dans une nouvelle retraite. Tel avait toujours été ſon but ſecret dans ſes arrangemens de fortune. Pour lui faire éprouver le beſoin et lui ravir ſon indépendance, il aurait fallu une conjuration

entre les puissances de l'Europe. Il avai[illegible] Parmi ses
créanciers des princes et des grands qui [illegible]e payaient
pas avec exactitude; mais il avait calcul[illegible] les degrés
de la corruption humaine, et il savait que [illegible]es mêmes
hommes peu délicats en affaires, saurai[illegible]t trouver
de quoi le payer dans le moment d'une persécution
où leur négligence les rendrait l'objet de l'horreur et
du mépris de l'Europe indignée.

Cette persécution parut un moment prête à se
déclarer. Ferney est situé dans le diocèse de Genève,
dont l'évêque titulaire siége dans la petite ville
d'Annecy. *François de Salles*, qu'on a mis au rang
des saints, ayant eu cet évêché, l'on avait imaginé
que, pour ne pas scandaliser les hérétiques dans leur
métropole, il ne fallait plus confier cette place qu'à
un homme à qui l'on ne pût reprocher l'orgueil, le
luxe, la mollesse dont les protestans accusent les
prélats catholiques. Mais depuis long-temps il était
difficile de trouver des saints qui, avec de l'esprit ou
de la naissance, daignassent se contenter d'un petit
siége. Celui qui occupait le siége d'Annecy en 1767,
était un homme du peuple, élevé dans un séminaire
de Paris où il ne s'était distingué que par des mœurs
austères, une dévotion minutieuse et un fanatisme
imbécille. Il écrivit au comte de *Saint-Florentin* pour
l'engager à faire sortir de son diocèse, et par consé-
quent du royaume, *Voltaire* qui fesait alors élever
une église à ses frais, et répandait l'abondance dans
un pays que la persécution contre les protestans
avait dépeuplé. Mais l'évêque prétendait que le
seigneur de Ferney avait fait dans l'église, après la
messe, une exhortation morale contre le vol, et que

les ouvriers employés par lui à conſtruire cette égliſe, n'avaient pas déplacé une vieille croix avec aſſez de reſpect ; motifs bien graves pour chaſſer de ſa patrie un vieillard qui en était la gloire, et l'arracher d'un aſile où l'Europe s'empreſſait de lui apporter le tribut de ſon admiration. Le miniſtre n'eût-il fait que peſer les noms et l'exiſtence politique, ne pouvait être tenté de plaire à l'évêque, mais il avertit *Voltaire* de ſe mettre à l'abri de ces délations que l'union de l'évêque d'Annecy avec des prélats français, plus accrédités, pouvait rendre dangereuſes.

C'eſt alors qu'il imagina de faire une communion ſolennelle, qui fut ſuivie d'une proteſtation publique de ſon reſpect pour l'Egliſe, et de ſon mépris pour les calomniateurs : démarche inutile qui annonçait plus de faibleſſe que de politique, et que le plaiſir de forcer ſon curé à l'adminiſtrer par la crainte des juges ſéculiers, et de dire juridiquement des injures à l'évêque d'Annecy, ne peut excuſer aux yeux de l'homme libre et ferme qui pèſe de ſang froid les droits de la vérité, et ce qu'exige la prudence lorſque des lois contraires à la juſtice naturelle rendent la vérité dangereuſe et la prudence néceſſaire.

Les prêtres perdirent le petit avantage qu'ils auraient pu tirer de cette ſcène ſingulière, en falſifiant la déclaration que *Voltaire* avait donnée.

Il n'avait plus alors ſa retraite auprès de Genève. Il s'était lié à ſon arrivée avec les familles qui, par leur éducation, leurs opinions, leurs goûts et leur fortune, étaient plus rapprochées de lui; et ces familles avaient alors le projet d'établir une eſpèce d'ariſtocratie.

Dans une ville sans territoire, où la force ne pouvait se réunir avec autant de facilité et de promptitude que celle du gouvernement, un tel projet eût été absurde, si les citoyens riches n'avaient eu l'espérance d'employer en leur faveur une influence étrangère.

Les cabinets de Versailles et de Turin furent aisément séduits. Le sénat de Berne intéressé à éloigner des yeux de ses sujets le spectacle de l'égalité républicaine, a pour politique constante de protéger autour de lui toutes les entreprises aristocratiques; et par-tout, dans la Suisse, les magistrats oppresseurs sont sûrs de trouver en lui un protecteur ardent et fidelle: ainsi le misérable orgueil d'obtenir dans une petite ville une autorité odieuse, et d'être haï sans être respecté, priva les citoyens de Genève de leur liberté, et la république de son indépendance. Les chefs du parti populaire employèrent l'arme du fanatisme, parce qu'ils avaient assez lu pour savoir quelle influence la religion avait eue autrefois dans les dissentions politiques, et qu'ils ne connaissaient pas assez leur siècle pour sentir jusqu'à quel point la raison aidée du ridicule, avait émoussé cette arme si dangereuse.

On parla donc de remettre en vigueur les lois qui défendaient aux catholiques d'avoir du bien dans le territoire génevois; on reprocha aux magistrats leurs liaisons avec *Voltaire*, qui avait osé s'élever contre l'assassinat barbare de *Servet*, commandé au nom de DIEU par *Calvin* aux lâches et superstitieux sénateurs de Genève. *Voltaire* fut obligé de renoncer à sa maison des Délices.

Bientôt après, *Rouſſeau* établit dans *Emile* des principes qui révélaient aux citoyens de Genève toute l'étendue de leurs droits, et qui les appuyaient ſur des vérités ſimples que tous les hommes pouvaient ſentir, que tous devaient adopter. Les ariſtocrates voulurent l'en punir. Mais ils avaient beſoin d'un prétexte; ils prirent celui de la religion, et ſe réunirent aux prêtres qui, dans tous les pays, indifférens à la forme de la conſtitution et à la liberté des hommes, promettent les ſecours du ciel au parti qui favoriſe le plus leur intolérance, et deviennent, ſuivant leurs intérêts, tantôt les appuis de la tyrannie d'un prince perſécuteur ou d'un ſénat ſuperſtitieux, tantôt les défenſeurs de la liberté d'un peuple fanatique.

Expoſé alternativement aux attaques des deux partis, *Voltaire* garda la neutralité; mais il reſta fidelle à ſa haine pour les oppreſſeurs. Il favoriſait la cauſe du peuple contre les magiſtrats, et celle des natifs contre les citoyens; car ces natifs, condamnés à ne jamais partager le droit de cité, ſe trouvaient plus malheureux depuis que les citoyens plus inſtruits des principes du droit politique, mais moins éclairés ſur le droit naturel, ſe regardaient comme des ſouverains dont les natifs n'étaient que des ſujets qu'ils ſe croyaient en droit de ſoumettre à cette même autorité arbitraire à laquelle ils trouvaient leurs magiſtrats ſi coupables de prétendre.

Voltaire fit donc un poëme où il répandit le ridicule ſur tous les partis, et auquel on ne peut reprocher que des vers contre *Rouſſeau*, dictés par une colère dont la juſtice des motifs qui l'inſpiraient ne peut

excuser ni l'excès ni les expressions. Mais lorsque dans un tumulte, les citoyens eurent tué quelques natifs, il s'empressa de recueillir à Ferney les familles que ces troubles forcèrent d'abandonner Genève; et dans le moment où la banqueroute de l'abbé Terrai, qui n'avait pas même l'excuse de la nécessité, et qui ne servit qu'à faciliter des dépenses honteuses, venait de lui enlever une partie de sa fortune, on le vit donner des secours à ceux qui n'avaient pas de ressources, bâtir pour les autres des maisons qu'il leur vendit à bas prix et en rentes viagères, en même temps qu'il sollicitait pour eux la bienfesance du gouvernement, qu'il employait son crédit auprès des souverains, des ministres, des grands de toutes les nations, pour procurer du débit à cette manufacture naissante d'horlogerie qui fut bientôt connue de toute l'Europe.

Cependant le gouvernement s'occupait d'ouvrir aux Génevois un asile à Versoy, sur les bords du lac. Là devait s'établir une ville où l'industrie et le commerce seraient libres, où un temple protestant s'élèverait vis-à-vis d'une église catholique. Voltaire avait fait adopter ce plan, mais le ministre n'eut pas le crédit d'obtenir une loi de liberté religieuse; une tolérance secrète, bornée au temps de son ministère, était tout ce qu'il pouvait offrir; et Versoy ne put exister.

L'année 1771, fut une des époques les plus difficiles de la vie de *Voltaire*. Le chancelier Maupeou et le duc d'Aiguillon, tous deux objets de la haine des parlemens, se trouvaient forcés de les attaquer pour n'en être pas la victime. L'un ne pouvait s'élever au ministère, l'autre s'y conserver, sans la disgrâce du

duc de *Choiſeul*. Réunis à madame *du Barri*, que ce miniſtre avait eu l'imprudence de s'aliéner ſans retour, ils perſuadèrent au roi que ſon autorité méconnue, ne pouvait ſe relever; que l'Etat ſans ceſſe agité depuis la paix, par les querelles parlementaires, ne pouvait reprendre ſa tranquillité, ſi, par un acte de vigueur, on ne marquait aux prétentions des corps de magiſtrature, une limite qu'ils n'oſaſſent plus franchir; ſi l'on ne fixait un terme au-delà duquel ils n'oſaſſent plus oppoſer de réſiſtance à la volonté royale.

Le duc de *Choiſeul* ne pouvait s'unir à ce projet ſans perdre cette opinion publique long-temps déclarée contre lui, alors ſon unique appui, et cet aviliſſement forcé ne lui eût pas fait regagner la confiance du monarque qui s'éloignait de lui. Il était donc vraiſemblable que ſes liaiſons avec les parlemens achèveraient de la lui faire perdre, et qu'il ſerait aiſé de perſuader, ou que ſon exiſtence dans le miniſtère était le plus grand obſtacle au ſuccès des nouvelles meſures du gouvernement, ou qu'il cherchait à faire naître la guerre pour ſe conſerver dans ſa place malgré la volonté du roi.

L'attaque contre les parlemens fut dirigée avec la même adreſſe. Tout ce qui pouvait intéreſſer la nation fut écarté. Le roi ne paraiſſait revendiquer que la plénitude du pouvoir légiſlatif, pouvoir que la doctrine de la néceſſité d'un enregiſtrement libre transférait non à la nation, mais aux parlemens: et il était aiſé de voir que ce pouvoir réuni à la puiſſance judiciaire la plus étendue, partagé entre douze tribunaux perpétuels, tendait à établir en

France une aristocratie tyrannique plus dangereuse que la monarchie, pour la sureté, la liberté, la propriété des citoyens. On pouvait donc compter sur le suffrage des hommes éclairés, sur celui des gens de lettres que le parlement de Paris avait également blessés par la persécution et par le mépris, par son attachement aux préjugés, et par son obstination à rejeter toute lumière nouvelle.

Mais il est plus aisé de former avec adresse une intrigue politique, que d'exécuter avec sagesse un plan de réforme. Plus les principes que l'autorité voulait établir effrayaient la liberté, plus elle devait montrer d'indulgence et de douceur envers les particuliers: et l'on porta les rigueurs de détail jusqu'à un rafinement puéril. Un monarque paraît dur si, dans les punitions qu'il inflige, il ne respecte pas jusqu'au scrupule tout ce qui intéresse la santé, l'aisance, et même la sensibilité naturelle de ceux qu'il punit; et dans cette occasion tous les égards étaient négligés. On refusait à un fils la permission d'embrasser son père mourant; on retenait un homme dans un lieu insalubre, où il ne pouvait appeler sa famille sans l'exposer à partager ses dangers; un malade obtenait avec peine la liberté de chercher dans la capitale des secours qu'elle seule peut offrir. Un gouvernement absolu, s'il montre de la crainte, annonce ou la défiance de ses forces, ou l'incertitude du monarque, ou l'instabilité des ministres, et par là il encourage à la résistance. Et l'on montrait cette crainte en fesant dépendre le retour des exilés d'un consentement inutile dans l'opinion de ceux même qui l'exigeaient.

Une opération ſalutaire ne change point de nature, ſi elle eſt exécutée avec dureté; mais alors l'homme honnête et éclairé qui l'approuve, s'il ſe croit obligé de la défendre, ne la défend qu'à regret; ſon ame révoltée n'a plus ni zèle ni chaleur pour un parti que ſes chefs déshonorent. Ceux qui manquent de lumières paſſent, de la haine pour le miniſtre, à l'averſion des meſures qu'il ſoutient par l'oppreſſion; et la voix publique condamne ce que, laiſſée à elle-même, elle eût peut-être approuvé.

Le grand nombre des magiſtrats que cette révolution privait de leur état, le mérite et les vertus de quelques-uns, la foule des miniſtres ſubalternes de la juſtice liés à leur ſort par honneur et par intérêt, ce penchant naturel qui porte les hommes à s'unir à la cauſe des perſécutés, la haine non moins naturelle pour le pouvoir : tout devait à la fois rendre odieuſes les opérations du miniſtère, et lui ſuſciter des obſtacles, lorſque forcé de remplacer les tribunaux qu'il voulait détruire, la force devenait inutile, et la confiance néceſſaire.

Cependant la barbarie des lois criminelles, les vices révoltans des lois civiles, offraient aux auteurs de la révolution un moyen sûr de regagner l'opinion, et de donner à ceux qui conſentiraient à remplacer les parlemens, une excuſe que l'honneur et le patriotiſme auraient pu avouer hautement. Les miniſtres dédaignèrent ce moyen. Le parlement s'était rendu odieux à tous les hommes éclairés, par les obſtacles qu'il oppoſait à la liberté d'écrire, par ſon fanatiſme dont le ſupplice récent du chevalier de *la Barre* était un exemple aux yeux de l'Europe entière. Mais,

irrité

irrité des libelles publiés contre lui, effrayé des ouvrages où l'on attaquait ses principes, jaloux enfin de se faire un appui du clergé, le chancelier se plut à charger de nouvelles chaînes la liberté d'imprimer. La mémoire de *la Barre* ne fut pas réhabilitée, son ami ne put obtenir une révision qui eût couvert d'opprobre ceux à qui le chef de la justice était pourtant si intéressé à ravir la faveur publique. La procédure criminelle subsista dans toute son horreur; et cependant huit jours auraient suffi pour rédiger une loi qui aurait supprimé la peine de mort si cruellement prodiguée, aboli toute espèce de torture, proscrit les supplices cruels; qui aurait exigé une grande pluralité pour condamner, admis un certain nombre de récusations sans motif, accordé aux accusés le secours d'un conseil; qui enfin leur aurait assuré la faculté de connaître et d'examiner tous les actes de la procédure, le droit de présenter des témoins, de faire entendre des faits justificatifs. La nation, l'Europe entière auraient applaudi; les magistrats dépossédés n'auraient plus été que les ennemis de ces innovations salutaires; et leur chute, que l'époque où le souverain aurait recouvré la liberté de se livrer à ses vues de justice et d'humanité.

A la vérité, la vénalité des charges fut supprimée; mais les juges étant toujours nommés par la cour, on ne vit dans ce changement que la facilité de placer dans les tribunaux des hommes sans fortune et plus faciles à séduire.

On diminua les ressorts les plus étendus, mais on n'érigea pas en parlemens ces nouvelles cours; on ne leur accorda point l'enregistrement, et par là on mit

entre elles et les anciens tribunaux une différence, préfage de leur deftruction ; enfin on fupprima les épices des juges, remplacées par des appointemens fixés : feule opération que la raifon put approuver toute entière.

Ceux qui conduifaient cette révolution parvinrent cependant à la confommer malgré une réclamation prefque générale. Le duc de *Choifeul*, accufé de fomenter en fecret la réfiftance un peu incertaine du parlement de Paris, et d'avoir retardé la conclufion d'une pacification entre l'Angleterre et l'Efpagne, fut exilé dans fes terres. Le parlement, obligé de prendre par reconnaiffance le parti de la fermeté, fut bientôt difperfé. Le duc d'*Aiguillon* devint miniftre; un nouveau tribunal remplaça le parlement. Quelques parlemens de province eurent le fort de celui de Paris; d'autres confentirent à refter, et facrifièrent une partie de leurs membres. Tout fe tut devant l'autorité, et il ne manqua au fuccès des miniftres que l'opinion publique qu'ils bravaient, et qui au bout de quelques années eut le pouvoir de les détruire.

Voltaire haïffait le parlement de Paris, et aimait le duc de *Choifeul*; il voyait dans l'un, un ancien perfécuteur que fa gloire avait aigri et n'avait pas défarmé; dans l'autre, un bienfaiteur et un appui. Il fut fidelle à la reconnaiffance et conftant dans fes opinions. Dans toutes fes lettres, il exprime fes fentimens pour le duc de *Choifeul* avec franchife, avec énergie; et il n'ignorait pas que fes lettres (grâces à l'infame ufage de violer la foi publique) étaient lues par les ennemis du miniftre exilé. Un

joli conte, intitulé *Barmécide*, (*) est le seul monument durable de l'intérêt que cette disgrâce avait excité. L'injustice avec laquelle les amis ou les partisans du ministre, l'accusèrent d'ingratitude, fut un des chagrins les plus vifs que *Voltaire* ait éprouvés. Il le fut d'autant plus que le ministre partagea cette injustice. En vain *Voltaire* tenta de le désabuser; il invoqua vainement les preuves qu'il donnait de son attachement et de ses regrets.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même,

écrivait-il dans sa douleur. Mais il ne fut pas entendu.

Les grands, les gens en place ont des intérêts, et rarement des opinions : combattre celle qui convient à leurs projets actuels, c'est, à leurs yeux, se déclarer contre eux. Cet attachement à la vérité, l'une des plus fortes passions des esprits élevés et des ames indépendantes, n'est pour eux qu'un sentiment chimérique. Ils croient qu'un raisonneur, un philosophe, n'a, comme eux, que des opinions du moment, professe ce qu'il veut, parce qu'il ne tient fortement à rien, et doit par conséquent changer de principes, suivant les intérêts passagers de ses amis ou de ses bienfaiteurs. Ils le regardent comme un homme fait pour défendre la cause qu'ils ont embrassée, et non pour soutenir ses principes personnels; pour servir sous eux, et non pour juger de la justice de la guerre. Aussi le duc de *Choiseul* et ses amis paraissaient-ils croire que *Voltaire* aurait dû, par respect pour lui, ou trahir ou cacher ses opinions sur des questions de droit public. Anecdote curieuse, qui prouve à

(*) L'Epître de *Benaldaki à Caramoustee*. Vol. d'Epitres.

quel point l'orgueil de la grandeur ou de la naiſſance peut faire oublier l'indépendance naturelle de l'eſprit humain, et l'inégalité des eſprits et des talens, plus réelle que celle des rangs et des places.

Voltaire voyait avec plaiſir la deſtruction de la vénalité, celle des épices, la diminution du reſſort immenſe du parlement de Paris; abus qu'il combattait par le raiſonnement et le ridicule depuis plus de quarante années. Il préférait un ſeul maître à pluſieurs, un ſouverain dont on ne peut craindre que les préjugés, à une troupe de deſpotes dont les préjugés ſont encore plus dangereux, mais dont on doit craindre de plus les intérêts et les petites paſſions, et qui plus redoutables aux hommes ordinaires, le ſont ſurtout à ceux dont les lumières les effrayent, et dont la gloire les irrite. Il diſait : *J'ai les reins peu flexibles; je conſens à faire une révérence, mais cent de ſuite me fatiguent.*

Il applaudit donc à ces changemens; et parmi les hommes éclairés qui partageaient ſon opinion, il oſa ſeul la manifeſter. Sans doute il ne pouvait ſe diſſimuler avec quelle petiteſſe de moyens et de vues, on avait laiſſé échapper cette occaſion ſi heureuſe de réformer la légiſlation françaiſe, de rendre aux eſprits la liberté, aux hommes leurs droits, de proſcrire à la fois l'intolérance et la barbarie, de faire enfin de ce moment l'époque d'une révolution heureuſe pour la nation, glorieuſe pour le prince et ſes miniſtres. Mais *Voltaire* était auſſi trop pénétrant pour ne pas ſentir que ſi les lois étaient les mêmes, les tribunaux étaient changés; que ſi même ils avaient hérité de l'eſprit de leurs prédéceſſeurs, ils

n'avaient pu hériter de leur crédit ni de leur audace; que la nouveauté, en leur ôtant ce respect aveugle du vulgaire pour tout ce qui porte la rouille de l'antiquité, leur ôtait une grande partie de leur puissance; que l'opinion seule pouvait la leur rendre, et que pour obtenir son suffrage, il ne leur restait plus d'autre moyen que d'écouter la raison et de s'unir aux ennemis des préjugés, aux amis de l'humanité.

L'approbation que *Voltaire* accorda aux opérations du chancelier *Maupeou*, fut du moins utile aux malheureux. S'il ne put obtenir justice pour la mémoire de l'infortuné *la Barre;* s'il ne put rendre le jeune d'*Etallonde* à sa patrie; si un ménagement pusillanime pour le clergé l'emporta dans le ministre sur l'intérêt de sa gloire, du moins *Voltaire* eut le bonheur de sauver la femme de *Montbailli.* Cet infortuné faussement accusé d'un parricide, avait péri sur la roue; sa femme était condamnée à la mort: elle supposa une grossesse, et eut le bonheur d'obtenir un sursis.

Nos tribunaux viennent de rejeter une loi sage qui, mettant entre le jugement et l'exécution un intervalle dont l'innocence peut profiter, eût prévenu presque toutes leurs injustices; et ils l'ont refusée avec une humeur qui suffit pour en prouver la nécessité. (*) Les femmes seules, en se déclarant grosses, échappent au danger de ces exécutions

(*) Il est juste d'observer que tous les magistrats n'ont pas cette haute idée de leurs droits, cet amour du pouvoir. L'un d'eux vient de mériter l'estime et la vénération de tous les citoyens, en prononçant, dans le parlement de Paris, ces paroles remarquables : *Les citoyens seuls ont des droits; les magistrats, comme magistrats, n'ont que des devoirs.*

précipitées. Dans l'espace de moins de vingt ans, ce moyen a sauvé la vie à trois personnes innocentes sur lesquelles des circonstances particulières ont attiré la curiosité publique : autre preuve de l'utilité de cette loi à laquelle un orgueil barbare peut seul s'opposer, et qui doit subsister jusqu'au temps où l'expérience aura prouvé que la législation nouvelle (qui sans doute va bientôt remplacer l'ancienne) n'expose l'innocence à aucun danger.

On revit le procès de la femme *Montbailli;* le conseil d'Artois qui l'avait condamnée, la déclara innocente : et plus noble ou moins orgueilleux que le parlement de Toulouse, il pleura sur le malheur irréparable d'avoir fait périr un innocent; il s'imposa lui-même le devoir d'assurer des jours paisibles à l'infortunée dont il avait détruit le bonheur (*).

Si *Voltaire* n'avait montré son zèle que contre des injustices liées à des événemens publics, ou à la cause de la tolérance, on eût pu l'accuser de vanité; mais ce zèle fut le même pour cette cause obscure à laquelle son nom seul a donné de l'éclat.

C'est ainsi qu'on a vu depuis un magistrat enlevé trop tôt à ses amis et aux malheureux (**) intéresser l'Europe à la cause de trois paysans de Champagne, et obtenir par son éloquence et par la persécution, une gloire brillante et durable pour prix d'un zèle que le sentiment de l'humanité, l'amour de la justice, avaient seuls inspiré. Les hommes incapables de ces actions ne manquent jamais de les attribuer au désir

(*) Voyez la Meprise d'Arras, 1771 : Politique et Législation, tome II, page 355 et suiv.

(**) M. *Dupati.*

de la renommée ; ils ignorent quelles angoisses le spectacle d'une injustice fait éprouver à une ame fière et sensible, à quel point il tourmente la mémoire et la pensée, combien il fait sentir le besoin impérieux de prévenir ou de réparer le crime ; ils ne connaissent point ce trouble, cette horreur involontaire qu'excite dans tous les sens la vue, l'idée seule d'un oppresseur triomphant ou impuni : et l'on doit plaindre ceux qui ont pu croire que l'auteur d'Alzire et de Brutus avait besoin de la gloire d'une bonne action pour défendre l'innocence et s'élever contre la tyrannie.

Une nouvelle occasion de venger l'humanité outragée s'offrit à lui. La servitude, solennellement abolie en France par *Louis Hutin*, subsistait encore sous *Louis XV* dans plusieurs provinces. En vain avait-on plus d'une fois formé le projet de l'abolir. L'avarice et l'orgueil avaient opposé à la justice une résistance qui avait fatigué la paresse du gouvernement. Les tribunaux supérieurs, composés de nobles, favorisaient les prétentions des seigneurs.

Ce fléau affligeait la Franche-Comté, et particulièrement le territoire du couvent de Saint-Claude. Ces moines sécularisés en 1742, ne devaient qu'à des titres faux, la plupart de leurs droits de mainmorte, et les exerçaient avec une rigueur qui réduisait à la misère un peuple sauvage, mais bon et industrieux. A la mort de chaque habitant, si ses enfans n'avaient pas constamment habité la maison paternelle, le fruit de ses travaux appartenait aux moines. Les enfans, la veuve, sans meubles, sans habits, sans domicile, passaient du sein d'une vie

laborieuſe et paiſible, à toutes les horreurs de la mendicité. Un étranger mourait-il après un an de ſéjour ſur cette terre frappée de l'anathême féodal, ſon bien appartenait encore aux moines. Une fille n'héritait pas de ſon père, ſi on pouvait prouver qu'elle eût paſſé la nuit de ſes noces hors de la maiſon paternelle.

Ce peuple ſouffrait ſans oſer ſe plaindre, et voyait, avec une douleur muette, paſſer aux mains des moines, ſes épargnes qui auraient dû fournir à l'induſtrie et à la culture des capitaux utiles. Heureuſement la conſtruction d'une grande route ouvrit une communication entre eux et les cantons voiſins. Ils apprirent qu'aux pieds du mont Jura exiſtait un homme dont la voix intrépide avait plus d'une fois fait retentir les plaintes de l'opprimé juſque dans le palais des rois, et dont le nom ſeul ſeſait pâlir la tyrannie ſacerdotale. Ils lui peignirent leurs maux, et ils eurent un appui.

La France, l'Europe entière connurent les uſurpations, et la dureté de ces prêtres hypocrites qui oſaient ſe dire les diſciples d'un Dieu humilié, et voulaient conſerver des eſclaves. Mais après pluſieurs années de ſollicitations, on ne put obtenir du timide ſucceſſeur de M. de *Maupeou*, un arrêt du conſeil qui proſcrivît cette lâche violation des droits de l'humanité; il n'oſa, par ménagement pour le parlement de Beſançon, ſouſtraire à ſon jugement une cauſe qui ne pouvait être regardée comme un procès ordinaire, ſans reconnaître honteuſement la légitimité de la ſervitude. Les ſerfs de Saint-Claude furent renvoyés devant un tribunal dont les membres,

feigneurs de terres où la fervitude eft établie, fe firent un plaifir barbare de refferrer leurs fers; et ces fers fubfiftent encore.

Ils ont feulement obtenu, en 1778, de pouvoir, en abandonnant leur patrie et leurs chaumières, fe fouftraire à l'empire monacal. Mais un autre article de cette même loi a plus que compenfé ce bienfait fi faible pour des infortunés, que la pauvreté plus que la loi attache à leur terre natale. C'eft dans ce même édit que le fouverain a donné pour la première fois le nom et le caractère facré de propriété à des droits odieux, regardés, même au milieu de l'ignorance et de la barbarie du treizième fiècle, comme des ufurpations que ni le temps ni les titres ne pouvaient rendre légitimes; et un miniftre hypocrite a fait dépendre la liberté de l'efclave non de la juftice des lois, mais de la volonté de fes tyrans.

Qui croirait en lifant ces détails, que c'eft ici la vie d'un grand poëte, d'un écrivain fécond et infatigable? Nous avons oublié fa gloire littéraire, comme il l'avait oubliée lui-même. Il femblait n'en plus connaître qu'une feule, celle de venger l'humanité, et d'arracher des victimes à l'oppreffion.

Cependant fon génie incapable de fouffrir le repos, s'exerçait dans tous les genres qu'il avait embraffés, et même ofait en effayer de nouveaux. Il imprimait des tragédies auxquelles on peut fans doute reprocher de la faibleffe, et qui ne pouvaient plus arracher les applaudiffemens d'un parterre que lui-même avait rendu fi difficile, mais où l'homme de lettres peut admirer de beaux vers, et des idées philofophiques et profondes, tandis que le jeune homme qui fe

destine au théâtre peut encore y étudier les secrets de son art; des contes où ce genre, borné jusqu'alors à présenter des images voluptueuses ou plaisantes qui amusent l'imagination, ou réveillent la gaieté, prit un caractère plus philosophique et devint, comme l'apologue, une école de morale et de raison; des épîtres où, si on les compare à ses premiers ouvrages, l'on trouve moins de correction, un ton moins soutenu et une poësie moins brillante, mais aussi plus de simplicité et de variété, une philosophie plus usuelle et plus libre, un plus grand nombre de ces traits d'un sens profond que produit l'expérience de la vie; des satires enfin où les préjugés et leurs protecteurs sont livrés au ridicule sous mille formes piquantes.

En même temps il donnait, dans sa Philosophie de l'histoire, des leçons aux historiens, en bravant la haine des pédans dont il dévoilait la stupide crédulité, et l'envieuse admiration pour les temps antiques. Il perfectionnait son Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, son Siècle de *Louis XIV*, et y ajoutait l'Histoire du siècle de *Louis XV*, histoire incomplète, mais exacte : la seule où l'on puisse prendre une idée des événemens de ce règne, et où l'on trouve toute la vérité qu'on peut espérer dans une histoire contemporaine qui ne doit être ni une dénonciation ni un libelle.

Des nouveaux romans, des ouvrages ou sérieux ou plaisans, inspirés par les circonstances, n'ajoutaient pas à sa gloire, mais continuaient à la rendre toujours présente, soutenaient l'intérêt de ses partisans, et humiliaient cette foule d'ennemis secrets

qui, pour se refuser à l'admiration que l'Europe leur commandait, prenaient le masque de l'austérité.

Enfin il entreprit de rassembler, sous la forme de dictionnaire, toutes les idées, toutes les vues qui s'offraient à lui, sur les divers objets de ses réflexions, c'est-à-dire sur l'universalité presque entière des connaissances humaines. Dans ce recueil, intitulé modestement *Questions à des amateurs, sur l'Encyclopédie*, il parle tour à tour de théologie et de grammaire, de physique et de littérature; il discute tantôt des points d'antiquité, tantôt des questions de politique, de législation, de droit public. Son style, toujours animé et piquant, répand sur ces objets divers un charme dont jusqu'ici lui seul a connu le secret, et qui naît surtout de l'abandon avec lequel, cédant à son premier mouvement, proportionnant son style moins à son sujet qu'à la disposition actuelle de son esprit, tantôt il répand le ridicule sur des objets qui semblent ne pouvoir inspirer que l'horreur; et bientôt après, entraîné par l'énergie et la sensibilité de son ame, il tonne avec force contre les abus dont il vient de plaisanter. Ailleurs il s'irrite contre le mauvais goût, s'aperçoit bientôt que son indignation doit être réservée pour de plus grands intérêts, et finit par rire de sa propre colère. Quelquefois il interrompt une discussion de morale ou de politique par une observation de littérature, et au milieu d'une leçon de goût, il laisse échapper quelques maximes d'une philosophie profonde, ou s'arrête pour livrer au fanatisme ou à la tyrannie, une attaque terrible et soudaine.

L'intérêt constant que prit *Voltaire* au succès de la

Ruſſie contre les Turcs, mérite d'être remarqué. Comblé des bontés de l'impératrice, ſans doute la reconnaiſſance animait ſon zèle; mais on ſe tromperait ſi on imaginait qu'elle en fut l'unique cauſe. Supérieur à ces politiques de comptoir qui prennent l'intérêt de quelques marchands connus dans les bureaux, pour l'intérêt du commerce, et l'intérêt du commerce pour l'intérêt du genre-humain; non moins ſupérieur à ces vaines idées d'équilibre de l'Europe, ſi chères aux compilateurs politiques, il voyait dans la deſtruction de l'empire turc, des millions d'hommes aſſurés du moins d'éviter ſous le deſpotiſme d'un ſouverain, le deſpotiſme inſupportable d'un peuple; il voyait renvoyer dans les climats infortunés qui les ont vu naître, ces mœurs tyranniques de l'Orient qui condamnent un ſexe entier à un honteux eſclavage. D'immenſes contrées, placées ſous un beau ciel, deſtinées par la nature à ſe couvrir des productions les plus utiles à l'homme, auraient été rendues à l'induſtrie de leurs habitans; ces pays, les premiers où l'homme ait eu du génie, auraient vu renaître, dans leur ſein, les arts dont ils ont donné les modèles les plus parfaits, les ſciences dont ils ont poſé les fondemens.

Sans doute les ſpéculations routinières de quelques marchands auraient été dérangées, leurs profits auraient diminué; mais le bien-être réel de tous les peuples aurait augmenté, parce qu'on ne peut étendre ſur le globe l'eſpace où fleurit la culture, où le commerce eſt sûr, où l'induſtrie eſt active, ſans augmenter pour tous les hommes la maſſe des jouiſſances et des reſſources. Pourquoi voudrait-on qu'un

philofophe préférât la richeffe de quelques nations à la liberté d'un peuple entier, le commerce de quelques villes, au progrès de la culture et des arts dans un grand empire? Loin de nous ces vils calculateurs qui veulent ici tenir la Grèce dans les fers des Turcs; là, enlever des hommes, les vendre comme de vils troupeaux, les obliger à force de coups à fervir leur infatiable avarice, et qui calculent gravement les prétendus millions que rapportent ces outrages à la nature.

Que par-tout les hommes foient libres, que chaque pays jouiffe des avantages que lui a donné la nature. Voilà ce que demande l'intérêt commun de tous les peuples, de ceux qui reprendraient leurs droits, comme de ceux où quelques individus, et non la nation, ont profité du malheur d'autrui. Qu'importe auprès de ces grands objets, et des biens éternels qui naîtraient de cette grande révolution, la ruine de quelques hommes avides qui avaient fondé leur fortune fur les larmes et le fang de leurs femblables!

Voilà ce que devait penfer *Voltaire*, voilà ce que penfait M. *Turgot*.

On a parlé de l'injuftice d'une guerre contre les Turcs. Peut-on être injufte envers une horde de brigands qui tiennent dans les fers un peuple efclave, à qui leur avide férocité prodigue les outrages. Qu'ils rentrent dans ces déferts dont la faibleffe de l'Europe leur a permis de fortir, puifque dans leur brutal orgueil ils ont continué à former une race de tyrans, et qu'enfin la patrie de ceux à qui nous devons nos lumières, nos arts, nos vertus même, ceffe d'être déshonorée par la préfence d'un peuple qui

unit les vices infames de la molleſſe à la férocité des peuples ſauvages. Vous craignez pour la balance de l'Europe, comme ſi ces conquêtes ne devaient pas diminuer la force des conquérans, au lieu de l'augmenter; comme ſi l'Aſie ne devait pas longtemps offrir à des ambitieux une proie facile qui les dégoûterait des conquêtes haſardeuſes qu'ils pourraient tenter en Europe. Ce n'eſt point la politique des princes, ce ſont les lumières des peuples civiliſés qui garantiront à jamais l'Europe des invaſions; et plus la civiliſation s'étendra ſur la terre, plus on en verra diſparaître la guerre et les conquêtes, comme l'eſclavage et la misère.

Louis XV mourut. Ce prince qui depuis longtemps bravait, dans ſa conduite, les préceptes de la morale chrétienne, ne s'était cependant jamais élevé au-deſſus des terreurs religieuſes. Les menaces de la religion revenaient l'effrayer à l'apparence du moindre danger; mais il croyait qu'une promeſſe de continence, ſi facile à faire ſur un lit de mort, et quelques paroles d'un prêtre, pouvaient expier les fautes d'un règne de ſoixante ans. Plus timide encore que ſuperſtitieux, accoutumé par le cardinal de *Fleuri* à regarder la liberté de penſer comme une cauſe de trouble dans les Etats, ou du moins d'embarras pour les gouvernemens, ce fut malgré lui que, ſous ſon règne, la raiſon humaine fit en France des progrès rapides. Celui qui y travaillait avec le plus d'éclat et de ſuccès, était devenu l'objet de ſa haine. Cependant il reſpectait en lui la gloire de la France, et ne voyait pas ſans orgueil l'admiration de l'Europe placer un de ſes ſujets au premier rang

des hommes illustres. Sa mort ne changea rien au sort de *Voltaire*, et M. de *Maurepas* joignait aux préjugés de *Fleuri* une haine plus forte encore pour tout ce qui s'élevait au-dessus des hommes ordinaires.

Voltaire avait prodigué à *Louis XV*, jusqu'à son voyage en Prusse, des éloges exagérés, sans pouvoir le désarmer; il avait gardé un silence presque absolu depuis cette époque où les malheurs et les fautes de ce règne auraient rendu ses louanges avilissantes. Il osa être juste envers lui après sa mort, dans l'instant où la nation presque entière semblait se plaire à déchirer sa mémoire : et on a remarqué que les philosophes, qu'il ne protégea jamais, furent alors les seuls qui montrassent quelque impartialité, tandis que des prêtres chargés de ses bienfaits, insultaient à ses faiblesses.

Le nouveau règne offrit bientôt à *Voltaire* des espérances qu'il n'avait osé former. M. *Turgot* fut appelé au ministère. *Voltaire* connaissait ce génie vaste et profond, qui dans tous les genres de connaissances s'était créé des principes sûrs et précis auxquels il avait attaché toutes ses opinions, d'après lesquelles il dirigeait toute sa conduite, gloire qu'aucun autre homme d'Etat n'a mérité de partager avec lui. Il savait qu'à une ame passionnée pour la vérité et pour le bonheur des hommes, M. *Turgot* unissait un courage supérieur à toutes les craintes, une grandeur de caractère au-dessus de toutes les dissimulations, qu'à ses yeux les plus grandes places n'étaient qu'un moyen d'exécuter ses vues salutaires, et ne lui paraîtraient plus qu'un vil esclavage, s'il perdait cette espérance. Enfin il savait qu'affranchi de tous

les préjugés, et haïssant en eux les ennemis les plus dangereux du genre-humain, M. *Turgot* regardait la liberté de penser et d'imprimer comme un droit de chaque citoyen, un droit des nations entières dont les progrès de la raison peuvent seuls appuyer le bonheur sur une base inébranlable.

Voltaire vit dans la nomination de M. *Turgot* l'aurore du règne de cette raison si long-temps méconnue, plus long-temps persécutée; il osa espérer la chute rapide des préjugés, la destruction de cette politique lâche et tyrannique qui, pour flatter l'orgueil ou la paresse des gens en place, condamnait le peuple à l'humiliation et à la misère.

Cependant ses tentatives en faveur des serfs du mont Jura furent inutiles, et il essaya vainement d'obtenir pour d'*Etallonde*, et pour la mémoire du chevalier de *la Barre*, cette justice éclatante que l'humanité et l'honneur national exigeaient également. Ces objets étaient étrangers au département des finances, et cette supériorité de lumières, de caractère et de vertu, que M. *Turgot* ne pouvait cacher, lui avait fait de tous les autres ministres, de tous les intrigans subalternes, autant d'ennemis qui, n'ayant à combattre en lui ni ambition ni projets personnels, s'acharnaient contre tout ce qu'ils croyaient d'accord avec ses vues justes et bienfesantes.

On ne pouvait d'ailleurs rendre la liberté aux serfs du mont Jura, sans blesser le parlement de Besançon; la revision du procès d'Abbeville eût humilié celui de Paris; et une politique mal-adroite avait rétabli les anciens parlemens, sans profiter de

leur

leur destruction et du peu de crédit de ceux qui les avaient remplacés, pour porter dans les lois et dans les tribunaux une réforme entière dont tous les hommes instruits sentaient la nécessité. Mais un ministère faible et ennemi des lumières, n'osa ou ne voulut pas saisir cette occasion où le bien eût encore moins trouvé d'obstacles que dans l'instant si honteusement manqué par le chancelier *Maupeou*.

C'est ainsi que par complaisance pour les préjugés des parlemens, le ministère laissa perdre pour la réforme de l'éducation les avantages que lui offrait la destruction des jésuites. On n'avait même pris, en 1774, aucune précaution pour empêcher la renaissance des querelles qui, en 1770, avaient amené la destruction de la magistrature. On n'avait eu qu'un seul objet, l'avantage de s'assurer une reconnaissance personnelle qui donnât aux auteurs du changement un moyen d'employer utilement contre leurs rivaux de puissance, le crédit des corps dont le rétablissement était leur ouvrage.

Ainsi le seul avantage que *Voltaire* put obtenir du ministère de M. *Turgot*, fut de soustraire le petit pays de Gex à la tyrannie des fermes. Séparé de la France par des montagnes, ayant une communication facile avec Genève et la *Suisse*, cette malheureuse contrée ne pouvait être assujettie au régime fiscal sans devenir le théâtre d'une guerre éternelle entre les employés du fisc et les habitans, sans payer des frais de perception plus onéreux que la valeur même des impositions. Le peu d'importance de cette opération aurait dû la rendre facile. Cependant elle était

depuis long-temps inutilement follicitée par M. de *Voltaire*.

Une partie des provinces de la France ont échappé par différentes caufes au joug de la ferme générale, ou ne l'ont porté qu'à moitié ; mais les fermiers ont fouvent avancé leurs limites, enveloppé dans leurs chaînes des cantons ifolés que des priviléges féodaux avaient long-temps défendus. Ils croyaient que leur dieu *Terme*, comme celui des Romains, ne devait reculer jamais, et que fon premier pas en arrière ferait le préfage de la deftruction de l'empire. Leur oppofition ne pouvait balancer auprès de M. *Turgot* une opération jufteet bienfefante qui, fans nuire au fifc, foulageait les citoyens, épargnait des injuftices et des crimes, rappelait dans un canton dévafté, la profpérité et la paix.

Le pays de Gex fut donc affranchi, moyennant une contribution de trente mille livres ; et *Voltaire* put écrire à fes amis, en parodiant un vers de Mithridate :

Et mes derniers regards ont vu fuir les commis.

Les édits de 1776 auraient augmenté le refpect de *Voltaire* pour M. *Turgot* fi d'avance il n'avait pas fenti fon ame et connu fon génie. Ce grand-homme d'État avait vu que, placé à la tête des finances dans un moment où gêné par la maffe de la dette, par les obftacles que les courtifans et le miniftre prépondérant oppofaient à toute grande réforme dans l'adminiftration, à toute économie importante, il ne pouvait diminuer les impôts, et il voulut du moins foulager le peuple et dédommager

les propriétaires en leur rendant les droits dont un régime oppresseur les avait privés.

Les corvées qui portaient la désolation dans les campagnes, qui forçaient le pauvre à travailler sans salaire, et enlevaient à l'agriculture les chevaux du laboureur, furent changées en un impôt payé par les seuls propriétaires. Dans toutes les villes, de ridicules corporations fesaient acheter à une partie de leurs habitans le droit de travailler; ceux qui subsistaient par leur industrie ou par le commerce, étaient obligés de vivre sous la servitude d'un certain nombre de privilégiés, ou de leur payer un tribut. Cette institution absurde disparut, et le droit de faire un usage libre de leurs bras ou de leur temps fut restitué aux citoyens.

La liberté du commerce des grains, celle du commerce des vins; l'une gênée par des préjugés populaires, l'autre par des priviléges tyranniques, extorqués par quelques villes, fut rendue aux propriétaires; et ces lois sages devaient accélérer les progrès de la culture, et multiplier les richesses nationales en assurant la subsistance du peuple.

Mais ces édits bienfaiteurs furent le signal de la perte du ministre qui avait osé les concevoir. On souleva contre eux les parlemens intéressés à maintenir les jurandes, source féconde de procès lucratifs; non moins attachés au régime réglementaire qui était pour eux un moyen d'agiter l'esprit du peuple; irrités de voir porter sur les propriétaires riches le fardeau de la construction des chemins, sans espérer qu'une lâche condescendance continuât d'alléger pour eux le poids des subsides, et surtout effrayés de la

prépondérance que femblait acquérir un miniftre dont l'efprit populaire les menaçait de la chute de leur pouvoir.

Cette ligue fervit l'intrigue des ennemis de M. *Turgot*, et on vit alors combien la manière dont ils avaient rétabli les tribunaux était utile à leurs deffeins fecrets et funeftes à la nation. On apprit alors combien il eft dangereux pour un miniftre de vouloir le bien du peuple; et peut-être qu'en remontant à l'origine des événemens, on trouverait que la chute même des miniftres réellement coupables a eu pour caufe le bien qu'ils ont voulu faire, et non le mal qu'ils ont fait.

Voltaire vit dans le malheur de la France, la deftruction des efpérances qu'il avait conçues pour les progrès de la raifon humaine. Il avait cru que l'intolérance, la fuperftition, les préjugés abfurdes qui infectaient toutes les branches de la légiflation, toutes les parties de l'adminiftration, tous les états de la fociété, difparaîtraient devant un miniftre ami de la juftice, de la liberté et des lumières. Ceux qui l'ont accufé d'une baffe flatterie, ceux qui lui ont reproché avec amertume l'ufage qu'il a fait, trop fouvent peut-être, de la louange pour adoucir les hommes puiffans, et les forcer à être humains et juftes, peuvent comparer ces louanges à celles qu'il donnait à M. *Turgot*, furtout à cette *Epître à un homme* qu'il lui adreffa au moment de fa difgrâce. Ils diftingueront alors l'admiration fentie de ce qui n'eft qu'un compliment; et ce qui vient de l'ame, de ce qui n'eft qu'un jeu d'imagination; ils verront que *Voltaire* n'a eu d'autre tort que d'avoir cru

pouvoir traiter les gens en place comme les femmes. On prodigue à toutes à peu-près les mêmes louanges et les mêmes protestations; et le ton seul distingue ce qu'on sent, de ce qu'on accorde à la galanterie. *Voltaire* encensant les rois, les ministres pour les attirer à la cause de la vérité, et *Voltaire* célébrant le génie et la vertu, n'a pas le même langage. Ne veut-il que louer, il prodigue les charmes de son imagination brillante, il multiplie ces idées ingénieuses qui lui sont si familières; mais rend-il un hommage avoué par son cœur, c'est son ame qui s'échappe, c'est sa raison profonde qui prononce. Dans son voyage à Paris, son admiration pour M. *Turgot* perçait dans tous ses discours; c'était l'homme qu'il opposait à ceux qui se plaignaient à lui de la décadence de notre siècle, c'était à lui que son ame accordait son respect. Je l'ai vu se précipiter sur ses mains, les arroser de ses larmes, les baiser malgré ses efforts, et s'écriant d'une voix entrecoupée de sanglots : *Laissez-moi baiser cette main qui a signé le salut du peuple.*

Depuis long-temps *Voltaire* désirait de revoir sa patrie, et de jouir de sa gloire au milieu du même peuple témoin de ses premiers succès, et trop souvent complice de ses envieux. M. de *Villette* venait d'épouser à Ferney mademoiselle de *Varicour*, d'une famille noble du pays de Gex, que ses parens avaient confiée à madame *Denis* : *Voltaire* les suivit à Paris, séduit en partie par le désir de faire jouer devant lui la tragédie d'*Irène* qu'il venait d'achever. Le secret avait été gardé. La haine n'avait pas eu le temps de préparer ses poisons, et l'enthousiasme public ne lui

permit pas de se montrer. Une foule d'hommes, de femmes de tous les rangs, de toutes les professions, à qui ses vers avaient fait verser de douces larmes, qui avaient tant de fois admiré son génie sur la scène et dans ses ouvrages, qui lui devaient leur instruction, dont il avait guéri les préjugés, à qui il avait inspiré une partie de ce zèle contre le fanatisme, dont il était dévoré, brûlaient du désir de voir le grand-homme qu'ils admiraient. La jalousie se tut devant une gloire qu'il était impossible d'atteindre, devant le bien qu'il avait fait aux hommes. Le ministère, l'orgueil épiscopal furent obligés de respecter l'idole de la nation. L'enthousiasme avait passé jusque dans le peuple; on s'arrêtait devant ses fenêtres; on y passait des heures entières, dans l'espérance de le voir un moment; sa voiture forcée d'aller au pas, était entourée d'une foule nombreuse qui le bénissait et célébrait ses ouvrages.

L'académie française qui ne l'avait adopté qu'à cinquante-deux ans, lui prodigua les honneurs, et le reçut moins comme un égal que comme le souverain de l'empire des lettres. Les enfans de ces courtisans orgueilleux qui l'avaient vu avec indignation vivre dans leur société sans bassesse, et qui se plaisaient à humilier en lui la supériorité de l'esprit et des talens, briguaient l'honneur de lui être présentés, et de pouvoir se vanter de l'avoir vu.

C'était au théâtre où il avait régné si long-temps, qu'il devait attendre les plus grands honneurs. Il vint à la troisième représentation d'Irène, pièce faible, à la vérité, mais remplie de beautés, et où les rides de l'âge laissaient voir encore l'empreinte sacrée du

blie. Lui seul attira les regards d'un peuple avide de démêler ses traits, de suivre ses mouvemens, d'observer ses gestes. Son buste fut couronné sur le théâtre au milieu des applaudissemens, des cris de joie, des larmes d'enthousiasme et d'attendrissement. Il fut obligé, pour sortir, de percer la foule entassée sur son passage; faible, se soutenant à peine, les gardes qu'on lui avait donnés pour l'aider lui étaient inutiles; à son approche on se retirait avec une respectueuse tendresse; chacun se disputait la gloire de l'avoir soutenu un moment sur l'escalier; chaque marche lui offrait un secours nouveau, et on ne souffrait pas que personne s'arrogeât le droit de le soutenir trop long-temps.

Les spectateurs le suivirent jusque dans son appartement : les cris de *vive Voltaire*, *vive la Henriade*, *vive Mahomet*, *vive la Pucelle*, retentissaient autour de lui. On se précipitait à ses pieds, on baisait ses vêtemens. Jamais homme n'a reçu des marques plus touchantes de l'admiration, de la tendresse publique; jamais le génie n'a été honoré par un hommage plus flatteur. Ce n'était point à sa puissance, c'était au bien qu'il avait fait que s'adressait cet hommage. Un grand poëte n'aurait eu que des applaudissemens, les larmes coulaient sur le philosophe qui avait brisé les fers de la raison et vengé la cause de l'humanité.

L'ame sublime et passionnée de Voltaire fut attendrie de ces tributs de respect et de zèle. *On veut me faire mourir de plaisir*, disait-il; mais c'était le cri de la sensibilité, et non l'adresse de l'amour propre. Au milieu des hommages de l'académie française,

il était frappé surtout de la possibilité d'y introduire une philosophie plus hardie. *On me traite mieux que je ne mérite*, me disait-il un jour. *Savez-vous que je ne désespère point de faire proposer l'éloge de Coligny ?*

Il s'occupait, pendant les représentations d'Irène, à revoir son Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, et à y porter de nouveaux coups au fanatisme. Au milieu des acclamations du théâtre, il avait observé avec un plaisir secret que les vers les plus applaudis étaient ceux où il attaquait la superstition et les noms qu'elle a consacrés. C'était vers cet objet qu'il reportait tout ce qu'il recevait d'hommages. Il voyait, dans l'admiration générale, la preuve de l'empire qu'il avait exercé sur les esprits, de la chute des préjugés qui était son ouvrage.

Paris possédait en même temps le célèbre *Franklin* qui, dans un autre hémisphère, avait été aussi l'apôtre de la philosophie et de la tolérance. Comme *Voltaire*, il avait souvent employé l'arme de la plaisanterie qui corrige la folie humaine, et apprend à en voir la perversité comme une folie plus funeste, mais digne aussi de pitié. Il avait honoré la philosophie par le génie de la physique, comme *Voltaire* par celui de la poësie. *Franklin* achevait de délivrer les vastes contrées de l'Amérique du joug de l'Europe, et *Voltaire* de délivrer l'Europe du joug des anciennes théocraties de l'Asie. *Franklin* s'empressa de voir un homme dont la gloire occupait depuis long-temps les deux mondes : *Voltaire*, quoiqu'il eût perdu l'habitude de parler anglais, essaya de soutenir la conversation dans cette langue, puis bientôt reprenant

la femme : *Je n'ai pu résister au désir de parler un moment la langue de* M. *Franklin.*

Le philosophe américain lui présenta son petit-fils, en demandant pour lui sa bénédiction : *God and Liberty*, (*) dit *Voltaire*, *voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de* M. *Franklin.* Ils se revirent à une séance publique de l'académie des sciences ; le public contemplait avec attendrissement, placés à côté l'un de l'autre, ces deux hommes nés dans des mondes différens, respectables par leur vieillesse, par leur gloire, par l'emploi de leur vie, et jouissant tous deux de l'influence qu'ils avaient exercée sur leur siècle. Ils s'embrassèrent au bruit des acclamations ; on a dit que c'était *Solon* qui embrassait *Sophocle*. Mais le *Sophocle* français avait détruit l'erreur, et avancé le règne de la raison ; et le *Solon* de Philadelphie appuyant sur la base inébranlable des droits des hommes, la constitution de son pays, n'avait point à craindre de voir pendant sa vie même ses lois incertaines préparer des fers à son pays, et ouvrir la porte à la tyrannie.

L'âge n'avait point affaibli l'activité de *Voltaire*, et les transports de ses compatriotes semblaient la redoubler encore. Il avait formé le projet de réfuter tout ce que le duc de *Saint-Simon*, dans ses *Mémoires* encore secrets, avait accordé à la prévention et à la haine, dans la crainte que ces *Mémoires*, auxquels la probité reconnue de l'auteur, son état, son titre de contemporain pouvaient donner quelque autorité, ne parussent dans un temps où personne ne fût assez

(*) Dieu et la Liberté.

voifin des événemens pour défendre la vérité, et confondre l'erreur.

En même temps il avait déterminé l'académie françaife à faire fon dictionnaire fur un nouveau plan. Ce plan confiftait à fuivre l'hiftoire de chaque mot depuis l'époque où il avait paru dans la langue, de marquer les fens divers qu'il avait eus dans les différens fiècles, les acceptions différentes qu'il avait reçues; d'employer, pour faire fentir ces différentes nuances, non des phrafes faites au hafard, mais des exemples choifis dans les auteurs qui avaient eu le plus d'autorité. On aurait eu alors le véritable Dictionnaire littéraire et grammatical de la langue; les étrangers, et même les Français, y auraient appris à en connaître toutes les fineffes.

Ce Dictionnaire aurait offert aux gens de lettres une lecture inftructive qui eût contribué à former le goût, qui eût arrêté les progrès de la corruption. Chaque académicien devait fe charger d'une lettre de l'alphabet. *Voltaire* avait pris l'A; et pour exciter fes confrères, pour montrer combien il était facile d'exécuter ce plan, il voulait en peu de mois terminer la partie dont il s'était chargé.

Tant de travaux avaient épuifé fes forces. Un crachement de fang, caufé par les efforts qu'il avait faits pendant les répétitions d'Irène, l'avait affaibli. Cependant l'activité de fon ame fuffifait à tout, et lui cachait fa faibleffe réelle. Enfin privé du fommeil par l'effet de l'irritation d'un travail trop continu, il voulut s'en affurer quelques heures pour être en état de faire adopter à l'académie, d'une manière irrévocable, le plan du Dictionnaire contre lequel

quelques objections s'étaient élevées; et il résolut de prendre de l'opium. Son esprit avait toute sa force; son ame, toute son impétuosité, et toute sa mobilité naturelle; son caractère, toute son activité et toute sa gaieté, lorsqu'il prit le calmant qu'il croyait nécessaire. Ses amis l'avaient vu se livrer, dans la soirée même, à toute sa haine contre les préjugés, l'exhaler avec éloquence, et bientôt après ne plus les envisager que du côté ridicule, et s'en moquer avec cette grâce et ces rapprochemens singuliers qui caractérisaient ses plaisanteries. Mais il prit de l'opium à plusieurs reprises, et se trompa sur les doses, vraisemblablement dans l'espèce d'ivresse que les premières avaient produite. Le même accident lui était arrivé près de trente ans auparavant, et avait fait craindre pour sa vie. Cette fois, ses forces épuisées ne suffirent point pour combattre le poison. Depuis long-temps il souffrait des douleurs de vessie, et dans l'affaiblissement général de ses organes, celui qui déjà était affecté, contracta bientôt un vice incurable.

A peine dans le long intervalle entre cet accident funeste et sa mort, pouvait-il reprendre sa tête pendant quelques momens de suite, et sortir de la léthargie où il était plongé. C'est pendant un de ces intervalles qu'il écrivit au jeune comte de *Lalli*, déjà si célèbre par son courage, et qui depuis a mérité de l'être par son éloquence et son patriotisme, ces lignes, les dernières que sa main ait tracées, où il applaudissait à l'autorité royale dont la justice venait d'anéantir un des attentats du despotisme parlementaire. Enfin il expira le 30 de mai 1778.

Grâce aux progrès de la raison et au ridicule répandu sur la superstition, les habitans de Paris sont, tant qu'ils se portent bien, à l'abri de la tyrannie des prêtres; mais ils y retombent, dès qu'ils sont malades. L'arrivée de *Voltaire* avait allumé la colère des fanatiques, blessé l'orgueil des chefs de la hiérarchie ecclésiastique; mais en même temps elle avait inspiré à quelques prêtres l'idée de bâtir leur réputation et leur fortune sur la conversion de cet illustre ennemi. Sans doute ils ne se flattaient pas de le convaincre, mais ils espéraient le résoudre à dissimuler. *Voltaire* qui désirait pouvoir rester à Paris, sans y être troublé par les délations sacerdotales, et qui par une vieille habitude de sa jeunesse croyait utile pour l'intérêt même des amis de la raison, que des scènes d'intolérance ne suivissent point ses derniers momens, envoya chercher dès sa première maladie un aumônier des incurables qui lui avait offert ses services, et qui se vantait d'avoir reconcilié avec l'Eglise l'abbé de l'*Attaignant*, connu par des scandales d'un autre genre.

L'abbé *Gauthier* confessa *Voltaire*, et reçut de lui une profession de foi par laquelle il déclarait qu'il mourait dans la religion catholique où il était né.

A cette nouvelle qui scandalisa un peu plus les hommes éclairés qu'elle n'édifia les dévots, le curé de Saint-Sulpice courut chez son paroissien qui le reçut avec politesse et lui donna, suivant l'usage, une aumône honnête pour ses pauvres. Mais jaloux que l'abbé *Gauthier* l'eût gagné de vîtesse, il trouva que l'aumônier des incurables avait été trop facile; qu'il aurait fallu exiger une profession de foi plus

décillée, un désaveu exprès de toutes les doctrines contraires à la foi, que *Voltaire* avait pu être accusé de soutenir. L'abbé *Gauthier* prétendait qu'on aurait tout perdu en voulant tout avoir. Pendant cette dispute *Voltaire* guérit; on joua Irène, et la conversion fut oubliée. Mais au moment de la rechute, le curé revint bien déterminé à ne pas enterrer *Voltaire* s'il n'obtenait pas cette rétractation si désirée.

Ce curé était un de ces hommes moitié hypocrites, moitié imbécilles, parlant avec la persuasion stupide d'un énergumène, agissant avec la souplesse d'un jésuite, humble dans ses manières jusqu'à la bassesse, arrogant dans ses prétentions sacerdotales, rampant auprès des grands, charitable pour cette populace dont on dispose avec des aumônes, et fatiguant les simples citoyens de son impérieux fanatisme. Il voulait absolument faire reconnaître au moins à *Voltaire* la divinité de *Jésu-Christ* à laquelle il s'intéressait plus qu'aux autres dogmes. Il le tira un jour de sa léthargie, en lui criant aux oreilles: *Croyez-vous à la divinité de Jésu-Christ? Au nom de* DIEU, *Monsieur, ne me parlez plus de cet homme-là, et laissez-moi mourir en repos*, répondit *Voltaire*.

Alors le Prêtre annonça qu'il ne pouvait s'empêcher de lui refuser la sépulture. Il n'en avait pas le droit, car, suivant les lois, ce refus doit être précédé d'une sentence d'excommunication, ou d'un jugement séculier. On peut même appeler comme d'abus de l'excommunication. La famille, en se plaignant au parlement, eût obtenu justice. Mais elle craignit le fanatisme de ce corps, la haine de ses membres pour *Voltaire* qui avait tonné tant de fois contre ses

injuſtices et combattu ſes prétentions. Elle ne ſentit point que le parlement ne pouvait ſans ſe déshonorer, s'écarter des principes qu'il avait ſuivis en faveur des janſéniſtes, qu'un grand nombre de jeunes magiſtrats n'attendaient qu'une occaſion d'effacer, par quelque action éclatante, ce reproche de fanatiſme qui les humiliait, de s'honorer en donnant une marque de reſpect à la mémoire d'un homme de génie qu'ils avaient eu le malheur de compter parmi leurs ennemis, et de montrer qu'ils aimaient mieux réparer leurs injuſtices, que venger leurs injures. La famille ne ſentit pas combien lui donnait de force cet enthouſiaſme que *Voltaire* avait excité, enthouſiaſme qui avait gagné toutes les claſſes de la nation, et qu'aucune autorité n'eût oſé attaquer de front.

On préféra de négocier avec le miniſtere. N'oſant ni bleſſer l'opinion publique en ſervant la vengeance du clergé, ni déplaire aux prêtres en les forçant de ſe conformer aux lois, ni les punir en érigeant un monument public au grand-homme dont ils troublaient ſi lâchement les cendres, et en le dédommageant des honneurs eccléſiaſtiques qu'il méritait ſi peu, par des honneurs civiques dûs à ſon génie et au bien qu'il avait fait à la nation, les miniſtres approuverent la propoſition de tranſporter le corps de *Voltaire* dans l'Egliſe d'un monaſtère dont ſon neveu était abbé. Il fut donc conduit à Scellieres. Les prêtres étaient convenus de ne pas troubler l'exécution de ce projet. Cependant deux grandes dames, très-dévotes, écrivirent à l'évêque de Troyes pour l'engager à s'oppoſer à l'inhumation, en qualité d'évêque diocéſain. Mais heureuſement, pour l'hon-

tion de l'évêque, ces lettres arrivèrent trop tard : et Voltaire fut enterré.

L'académie française était dans l'usage de faire un service aux cordeliers pour chacun de ses membres. L'archevêque de Paris, *Beaumont*, si connu par son ignorance et son fanatisme, défendit de faire ce service. Les cordeliers obéirent à regret, sachant bien que les confesseurs de *Beaumont* lui pardonnaient la vengeance, et ne lui prêchaient pas la justice. L'académie résolut alors de suspendre cet usage jusqu'à ce que l'insulte faite au plus illustre de ses membres, eût été réparée. Ainsi *Beaumont* servit malgré lui à détruire une superstition ridicule.

Cependant le roi de Prusse ordonna pour *Voltaire* un service solennel dans l'Eglise catholique de Berlin. L'académie de Prusse y fut invitée de sa part ; et ce qui était plus glorieux pour *Voltaire*, dans le camp même où à la tête de cent cinquante mille hommes il défendait les droits des princes de l'Empire, et en imposait à la puissance autrichienne ; il écrivit l'éloge de l'homme illustre dont il avait été le disciple et l'ami, à qui peut-être il n'avait jamais pardonné l'indigne et honteuse violence exercée contre lui à Francfort par ses ordres, mais vers lequel un sentiment d'admiration et un goût naturel le ramenaient sans cesse, même malgré lui. Cet éloge était une bien noble compensation de l'indigne vengeance des prêtres.

De tous les attentats contre l'humanité, que dans les temps d'ignorance et de superstition les prêtres ont obtenu le pouvoir de commettre avec impunité, celui qui s'exerce sur des cadavres est, sans doute, le moins *nuisible* ; et à des yeux philosophiques,

leurs outrages ne peuvent paraître qu'un titre de gloire. Cependant le respect pour les restes des personnes qu'on a chéries, n'est point un préjugé : c'est un sentiment inspiré par la nature même qui a mis au fond de nos cœurs une sorte de vénération religieuse pour tout ce qui nous rappelle des êtres que l'amitié ou la reconnaissance nous ont rendus sacrés. La liberté d'offrir à leurs dépouilles ces tristes hommages est donc un droit précieux pour l'homme sensible; et l'on ne peut sans injustice lui enlever la liberté de choisir ceux que son cœur lui dicte, encore moins lui interdire cette consolation, au gré d'une caste intolérante qui a usurpé, avec une audace trop long-temps soufferte, le droit de juger et de punir les pensées.

D'ailleurs son empire sur l'esprit de la populace n'est pas encore détruit; un chrétien privé de la sépulture est encore, aux yeux du petit peuple, un homme digne d'horreur et de mépris, et cette horreur dans les ames soumises aux préjugés s'étend jusque sur sa famille. Sans doute si la haine des prêtres ne poursuivait que des hommes immortalisés par des chefs-d'œuvre, dont le nom a fatigué la renommée, dont la gloire doit embrasser tous les siècles, on pourrait leur pardonner leurs impuissans efforts; mais leur haine peut s'attacher à des victimes moins illustres; et tous les hommes ont les mêmes droits.

Le ministère un peu honteux de sa faiblesse, crut échapper au mépris public en empêchant de parler de *Voltaire* dans les écrits, ou dans les endroits où la police est dans l'usage de violer la liberté, sous prétexte d'établir le bon ordre qu'elle confond trop

souvent

souvent avec le respect pour les sottises établies ou protégées.

On défendit aux papiers publics de parler ni de sa mort, et les comédiens eurent ordre de ne jouer aucune de ses pièces. Les ministres ne songèrent pas que de pareils moyens d'empêcher qu'on ne s'irritât contre leur faiblesse, ne serviraient qu'à en donner une nouvelle preuve, et montreraient qu'ils n'avaient ni le courage de mériter l'approbation publique ni celui de supporter le blâme.

Ce simple récit des événemens de la vie de Voltaire a fait assez connaître son caractère et son ame; la bienfesance, l'indulgence pour les faiblesses, la haine de l'injustice et de l'oppression en forment les principaux traits. On peut le compter parmi le très-petit nombre des hommes en qui l'amour de l'humanité a été une véritable passion. Cette passion, la plus noble de toutes, n'a été connue que dans nos tems modernes; elle est née du progrès des lumières; et sa seule existence suffit pour confondre les aveugles partisans de l'antiquité, et les calomniateurs de la philosophie.

Mais les heureuses qualités de Voltaire étaient souvent égarées par une mobilité naturelle que l'habitude de faire des tragédies avait encore augmentée. Il passait en un instant de la colère à l'attendrissement, de l'indignation à la plaisanterie. Né avec des passions violentes, elles l'entraînèrent trop loin quelquefois, et sa mobilité le priva des avantages ordinaires aux ames passionnées: la fermeté dans la conduite, et ce courage que la crainte ne peut arrêter quand il faut agir, et qui ne s'ébranle point

par la préfence du danger qu'il a prévu. On l'a vu fouvent s'expofer à l'orage prefqu'avec témérité, rarement on l'a vu le braver avec conftance : et ces alternatives d'audace et de faibleffe ont fouvent affligé fes amis, et préparé d'indignes triomphes à fes lâches ennemis.

Il fut conftant dans l'amitié. Celle qui le liait à *Génonville*, au préfident *de Maifons*, à *Formont*, à *Cideville*, à la marquife *du Châtelet*, à d'*Argental*, à d'*Alembert*, troublée rarement par des nuages paffagers, ne fe termina que par la mort. On voit dans fes ouvrages que peu d'hommes fenfibles ont confervé auffi long-temps que lui le fouvenir des amis qu'ils ont perdus dans la jeuneffe.

On lui a reproché fes nombreufes querelles; mais dans aucune, il n'a été l'aggreffeur ; mais fes ennemis, ceux du moins pour lefquels il fut irréconciliable, ceux qu'il dévoua au mépris public, ne s'étaient point bornés à des attaques perfonnelles ; ils s'étaient rendus fes délateurs auprès des fanatiques et avaient voulu appeler fur fa tête le glaive de la perfécution. Il eft affligeant fans doute d'être obligé de placer dans cette lifte des hommes d'un mérite réel : le poëte *Rouffeau*, les deux *Pompignan* (*), *Larcher*, et même *Rouffeau* de Genève. Mais n'eft-il pas plus

(*) L'un deux vient d'effacer, par une conduite noble et patriotique, les taches que fes délations épifcopales avaient répandues fur fa vie. On le voit adopter aujourd'hui, avec courage, les mêmes principes de liberté que dans fes ouvrages il reprochait avec amertume aux philofophes, et contre lefquels il invoquait la vengeance du defpotifme. On fe tromperait fi, d'après cette contradiction, on l'accufait de mauvaife foi. Rien n'eft plus commun que des hommes qui joignant à une ame honnête et à un fens droit, un

excusable de porter trop loin, dans sa vengeance, les droits de la défense naturelle, et d'être injuste en cédant à une colère dont le motif est légitime, que de violer les lois de l'humanité en compromettant les droits, la liberté, la sureté d'un citoyen pour satisfaire son orgueil, ses projets d'hypocrisie, ou son attachement opiniâtre à ses opinions.

On a reproché à *Voltaire* son acharnement contre *Maupertuis;* mais cet acharnement ne se borna-t-il pas à couvrir de ridicule un homme qui, par de basses intrigues, avait cherché à le déshonorer et à le perdre, et qui pour se venger de quelques plaisanteries avait appelé à son secours la puissance d'un roi irrité par ses insidieuses délations.

On a prétendu que *Voltaire* était jaloux, et on y a répondu par ce vers de Tancrède:

De qui dans l'univers peut-il être jaloux?

Mais, dit-on, *il l'était de Buffon.* Quoi? l'homme dont la main puissante ébranlait les antiques colonnes du temple de la superstition, et qui aspirait à changer en hommes ces vils troupeaux qui gémissaient depuis si long-temps sous la verge sacerdotale, eût-il été jaloux de la peinture heureuse et brillante des mœurs de quelques animaux, ou de la combinaison plus ou moins adroite de quelques vains systêmes démentis par les faits.

Il l'était de J. J. Rousseau : il est vrai que sa

esprit timide, n'osent examiner certains principes, ni penser d'après eux-mêmes, sur certains objets, avant de se sentir appuyés par l'opinion.

hardieſſe excita celle de *Voltaire*, mais le philoſophe qui voyait le progrès des lumières adoucir, affranchir et perfectionner l'eſpèce humaine, et qui jouiſſait de cette révolution comme de ſon ouvrage, était-il jaloux de l'écrivain éloquent qui eût voulu condamner l'eſprit humain à une ignorance éternelle? L'ennemi de la ſuperſtition était-il jaloux de celui qui ne trouvant plus aſſez de gloire à détruire les autels, eſſayait vainement de les relever?

Voltaire ne rendit pas juſtice aux talens de *Rouſſeau*, parce que ſon eſprit juſte et naturel avait une répugnance involontaire pour les opinions exagérées; que le ton de l'auſtérité lui préſentait une teinte d'hypocriſie dont la moindre nuance devait révolter ſon ame indépendante et franche; qu'enfin, accoutumé à répandre la plaiſanterie ſur tous les objets, la gravité dans les petits détails des paſſions, ou de la vie humaine, lui paraiſſait toujours un peu ridicule. Il fut injuſte, parce que *Rouſſeau*, l'avait irrité en répondant, par des injures, à des offres de ſervice; parce que *Rouſſeau*, en l'accuſant de le perſécuter, lorſqu'il prenait ſa défenſe, ſe permettait de le dénoncer lui-même aux perſécuteurs.

Il était jaloux de Monteſquieu: mais il avait à ſe plaindre de l'auteur de l'eſprit des lois qui affectait pour lui de l'indifférence, et preſque du mépris, moitié par une morgue mal-adroite, moitié par une politique timide; et cependant ce mot célèbre de *Voltaire: L'humanité avait perdu ſes titres, Monteſquieu les a retrouvés et les lui a rendus*, eſt encore le plus bel éloge de l'Eſprit des lois; et ce mot paſſe même les bornes de la juſtice. Il n'eſt vrai du moins que

pour la France, puifque, fans parler des Ouvrages d'*Althufius* (*) et de quelques autres, les droits de l'humanité font réclamés avec plus de force et de franchife dans *Locke* et dans *Sidnei* que dans *Montefquieu*.

Voltaire a fouvent critiqué l'Efprit des lois, mais prefque toujours avec juftice. Et ce qui prouve qu'il a eu raifon de combattre *Montefquieu*, c'eft que nous voyons aujourd'hui les préjugés les plus abfurdes et les plus funeftes s'appuyer de l'autorité de cet homme célèbre, et que, fi le progrès des lumières n'avait enfin brifé le joug de toute efpèce d'autorité dans les queftions qui ne doivent être foumifes qu'à la raifon, l'ouvrage de *Montefquieu* ferait aujourd'hui plus de mal à la France qu'il n'a pu faire de bien à l'Europe. L'enthoufiafme de fes partifans a été porté jufqu'à dire que *Voltaire* n'était pas en état de le juger, ni même de l'entendre. Irrité du ton de ces critiques, il a pu mêler quelque teinte d'humeur à fes juftes obfervations. N'eft-elle pas juftifiée par une hauteur fi ridicule?

La mode d'accufer *Voltaire* de jaloufie était même parvenue au point que l'on attribuait à ce fentiment et fes fages obfervations fur l'ouvrage d'*Helvétius*, que par refpect pour un philofophe perfécuté, il avait eu la délicateffe de ne publier qu'après fa mort, et jufqu'à fa colère contre le fuccès éphémère de quelques mauvaifes tragédies : comme fi on ne pouvait être bleffé, fans aucun retour fur foi-même,

(*) Jurifconfulte allemand, du XVI fiècle. Il foutenait, dès ce temps-la, que la fouveraineté des États appartient au peuple.

de ces réputations usurpées, souvent si funestes aux progrès des arts et de la philosophie. Combien, dans un autre genre, les louanges prodiguées à *Richelieu*, à *Colbert* et quelques autres ministres, n'ont-elles pas arrêté la marche de la raison dans les sciences politiques?

En lisant les ouvrages de *Voltaire*, on voit que personne n'a possédé peut-être la justesse d'esprit à un plus haut degré. Il la conserve au milieu de l'enthousiasme poëtique, comme dans l'ivresse de la gaieté; par-tout elle dirige son goût et règle ses opinions : et c'est une des principales causes du charme inexprimable que ses ouvrages ont pour tous les bons esprits. Aucun esprit n'a pu, peut-être, embrasser plus d'idées à la fois, n'a pénétré avec plus de sagacité tout ce qu'un seul instant peut saisir, n'a montré même plus de profondeur dans tout ce qui n'exige pas ou une longue analyse, ou une forte méditation. Son coup d'œil d'aigle a plus d'une fois étonné ceux mêmes qui devaient à ces moyens des idées plus approfondies, des combinaisons plus vastes et plus précises. Souvent, dans la conversation, on le voyait en un instant choisir entre plusieurs idées, les ordonner à la fois, et pour la clarté et pour l'effet, les revêtir d'une expression heureuse et brillante.

De là ce précieux avantage d'être toujours clair et simple, sans jamais être insipide, et d'être lu avec un égal plaisir, et par le peuple des lecteurs et par l'élite des philosophes. En le lisant avec réflexion, on trouve dans ses ouvrages une foule de maximes d'une philosophie profonde et vraie qui échappent

aux lecteurs ſuperficiels, parce qu'elles ne commandent point l'attention, et qu'elles n'exigent aucun effort pour être entendues.

Si on le conſidère comme poëte, on verra que dans tous les genres où il s'eſt eſſayé, l'ode et la comédie ſont les ſeuls où il n'ait pas mérité d'être placé au premier rang. Il ne réuſſit point dans la comédie, parce qu'il avait, comme on l'a déjà remarqué, le talent de ſaiſir le ridicule des opinions, et non celui des caractères, qui, pouvant être mis en action, eſt ſeul propre à la comédie. Ce n'eſt pas que dans un pays où la raiſon humaine ſerait affranchie de toutes ſes liſières, où la philoſophie ſerait populaire, on ne pût mettre avec ſuccès ſur le théâtre des opinions à la fois dangereuſes et abſurdes; mais ce genre de liberté n'exiſte encore pour aucun peuple.

La poëſie lui doit la liberté de pouvoir s'exercer dans un champ plus vaſte; et il a montré comment elle peut s'unir avec la philoſophie; de manière que la poëſie, ſans rien perdre de ſes grâces, s'élève à de nouvelles beautés, et que la philoſophie, ſans ſéchereſſe et ſans enflure, conſerve ſon exactitude et ſa profondeur.

On ne peut lire ſon théâtre ſans obſerver que l'art tragique lui doit les ſeuls progrès qu'il ait faits depuis *Racine;* et ceux mêmes qui lui refuſeraient la ſupériorité ou l'égalité du talent de la poëſie, ne pourraient ſans aveuglement ou ſans injuſtice, méconnaître ces progrès. Ses dernières tragédies prouvent qu'il était bien éloigné de croire avoir atteint le but de cet art ſi difficile. Il ſentait que

l'on pouvait encore rapprocher davantage la tragédie de la nature, sans lui rien ôter de sa pompe et de sa noblesse; qu'elle peignait encore trop souvent des mœurs de convention, que les femmes y parlaient trop de leur amour, qu'il fallait les offrir sur le théâtre comme elles sont dans la société, ne montrant d'abord leur passion que par les efforts qu'elles font pour la cacher, et ne s'y abandonnant que dans les momens où l'excès du danger et du malheur ne permet plus de rien ménager. Il croyait que des hommes simples, grands par leur seul caractère, étrangers à l'intérêt et à l'ambition, pouvaient offrir une source de beautés nouvelles, donner à la tragédie plus de variété et de vérité. Mais il était trop faible pour exécuter ce qu'il avait conçu; et si l'on excepte le rôle du père d'Irène, ses dernières tragédies sont plutôt des leçons que des modèles.

Si donc un homme de génie dans les arts est, surtout, celui qui en les enrichissant de nouveaux chefs-d'œuvre en a reculé les bornes, quel homme a plus mérité que *Voltaire* ce titre qui lui a été cependant refusé par des écrivains, la plupart trop éloignés d'avoir du génie pour sentir ce qui en est le vrai caractère.

C'est à *Voltaire* que nous devons d'avoir conçu l'histoire sous un point de vue plus vaste, plus utile que les anciens. C'est dans ses écrits qu'elle est devenue, non le récit des événemens, le tableau des révolutions d'un peuple, mais celui de la nature humaine, tracé d'après les faits; mais le résultat philosophique de l'expérience de tous les siècles et de toutes les nations. C'est lui qui le premier a

introduit dans l'histoire la véritable critique, qui a montré le premier que la probabilité naturelle des événemens, devait entrer dans la balance avec la probabilité des témoignages; et que l'historien philosophe doit non-seulement rejeter les faits miraculeux, mais peser avec scrupule les motifs de croire ceux qui s'écartent de l'ordre commun de la nature.

Peut-être a-t-il abusé quelquefois de cette règle si sage qu'il avait donnée, et dont le calcul peut rigoureusement démontrer la vérité. Mais on lui devra toujours d'avoir débarrassé l'histoire de cette foule de faits extraordinaires, adoptés sans preuves, qui frappant davantage les esprits, étouffaient les événemens les plus naturels et les mieux constatés; et avant lui la plupart des hommes ne savaient de l'histoire que les fables qui la défigurent. Il a prouvé que les absurdités du polithéisme n'avaient jamais été chez les grandes nations que la religion du vulgaire, et que la croyance d'un DIEU unique, commune à tous les peuples, n'avait pas eu besoin d'être révélée par des moyens surnaturels. Il a montré que tous les peuples ont reconnu les grands principes de la morale, toujours d'autant plus pure que les hommes ont été plus civilisés et plus éclairés. Il nous a fait voir que souvent l'influence des religions a corrompu la morale, et que jamais elle ne l'a perfectionnée.

Comme philosophe, c'est lui qui le premier a présenté le modèle d'un simple citoyen embrassant dans ses vœux et dans ses travaux, tous les intérêts de l'homme dans tous les pays et dans tous les siècles, s'élevant contre toutes les erreurs, contre

toutes les oppressions, défendant, répandant toutes les vérités utiles.

L'histoire de ce qui s'est fait en Europe en faveur de la raison et de l'humanité, est celle de ses travaux et de ses bienfaits. Si l'usage absurde et dangereux d'enterrer les morts dans l'enceinte des villes, et même dans les temples, a été aboli dans quelques contrées; si dans quelques parties du continent de l'Europe, les hommes échappent par l'inoculation à un fléau qui menace la vie et souvent détruit le bonheur; si le clergé des pays soumis à la religion romaine, a perdu sa dangereuse puissance, et va perdre ses scandaleuses richesses; si la liberté de la presse y a fait quelques progrès; si la Suède, la Russie, la Pologne, la Prusse, les Etats de la maison d'Autriche ont vu disparaître une intolérance tyrannique; si même en France, et dans quelques Etats d'Italie on a osé lui porter quelques atteintes; si les restes honteux de la servitude féodale ont été ébranlés en Russie, en Danemarck, en Bohême et en France; si la Pologne même en sent aujourd'hui l'injustice et le danger; si les lois absurdes et barbares de presque tous les peuples, ont été abolies, ou sont menacées d'une destruction prochaine; si par-tout on a senti la nécessité de réformer les lois et les tribunaux; si dans le continent de l'Europe les hommes ont senti qu'ils avaient le droit de se servir de leur raison; si les préjugés religieux ont été détruits dans les premières classes de la société, affaiblis dans les cours et dans le peuple; si leurs défenseurs ont été réduits à la honteuse nécessité d'en soutenir l'utilité politique; si l'amour de l'huma-

nité est devenu le langage commun de tous les gouvernemens; si les guerres sont devenues moins fréquentes; si on n'ose plus leur donner pour prétexte l'orgueil des souverains, ou des prétentions que la rouille des temps a couvertes; si l'on a vu tomber tous les masques imposteurs sous lesquels des castes privilégiées étaient en possession de tromper les hommes; si pour la première fois la raison commence à répandre sur tous les peuples de l'Europe un jour égal et pur : partout dans l'histoire de ces changemens on trouvera le nom de *Voltaire*, presque par-tout on le verra ou commencer le combat, ou décider la victoire.

Mais obligé presque toujours de cacher ses intentions, de masquer ses attaques, si ses ouvrages sont dans toutes les mains, les principes de sa philosophie sont peu connus.

L'erreur et l'ignorance sont la cause unique des malheurs du genre-humain, et les erreurs superstitieuses sont les plus funestes, parce qu'elles corrompent toutes les sources de la raison, et que leur fatal enthousiasme instruit à commettre le crime sans remords. La douceur des mœurs, compatible avec toutes les formes de gouvernement, diminue les maux que la raison doit un jour guérir, et en rend les progrès plus faciles. L'oppression prend elle-même le caractère des mœurs chez un peuple humain; elle conduit plus rarement à de grandes barbaries; et dans un pays où l'on aime les arts, et surtout les lettres, on tolère par respect pour elles la liberté de penser qu'on n'a point encore le courage d'aimer pour elle-même.

Il faut donc chercher à inspirer ces vertus douces qui consolent, qui conduisent à la raison, qui sont à la portée de tous les hommes, qui conviennent à tous les âges de l'humanité, et dont l'hypocrisie même fait encore quelque bien. Il faut surtout les préférer à ces vertus austères qui dans les ames ordinaires ne subsistent guère sans un mélange de dureté dont l'hypocrisie est à la fois si facile et si dangereuse; qui souvent effraient des tyrans, mais qui rarement consolent les hommes, dont enfin la nécessité prouve le malheur des nations de qui elles embellissent l'histoire.

C'est en éclairant les hommes, c'est en les adoucissant qu'on peut espérer de les conduire à la liberté par un chemin sûr et facile. Mais on ne peut espérer ni de répandre les lumières ni d'adoucir les mœurs, si des guerres fréquentes accoutument à verser le sang sans remords, et à mépriser la gloire des talens paisibles; si, toujours occupés d'opprimer ou de se défendre, les hommes mesurent leur vertu par le mal qu'ils ont pu faire, et font de l'art de détruire le premier des arts utiles.

Plus les hommes seront éclairés, plus ils seront libres (*), et il leur en coûtera moins pour y parvenir. Mais n'avertissons point les oppresseurs de former une ligue contre la raison, cachons-leur l'étroite et nécessaire union des lumières et de la liberté, ne leur apprenons point d'avance qu'un peuple sans préjugés est bientôt un peuple libre.

Tous les gouvernemens, si on en excepte les théocraties, ont un intérêt présent de régner sur

(*) Questions sur les miracles.

un peuple doux, et de commander à des hommes éclairés. Ne les avertissons pas qu'ils peuvent avoir un intérêt plus éloigné à laisser les hommes dans l'abrutissement. Ne les obligeons pas à choisir entre l'intérêt de leur orgueil, et celui de leur repos et de leur gloire. Pour leur faire aimer la raison, il faut qu'elle se montre à eux toujours douce, toujours paisible; qu'en demandant leur appui, elle leur offre le sien, loin de les effrayer par des menaces imprudentes. En attaquant les oppresseurs avant d'avoir éclairé les citoyens, on risquera de perdre la liberté et d'étouffer la raison. L'histoire offre la preuve de cette vérité. Combien de fois, malgré les généreux efforts des amis de la liberté, une seule bataille n'a-t-elle pas réduit des nations à une servitude de plusieurs siècles ?

De quelle liberté même ont joui les nations qui l'ont recouvrée par la violence des armes, et non par la force de la raison ? d'une liberté passagère, et tellement troublée par des orages, qu'on peut presque douter qu'elle ait été pour elles un véritable avantage. Presque toutes n'ont-elles pas confondu les formes républicaines avec la jouissance de leurs droits, et la tyrannie de plusieurs avec la liberté ? Combien de lois injustes, et contraires aux droits de la nature, ont déshonoré le code de toutes les nations qui ont recouvré leur liberté dans les siècles où la raison était encore dans l'enfance ?

Pourquoi ne pas profiter de cette expérience funeste, et savoir attendre des progrès des lumières une liberté plus réelle, plus durable et plus paisible ? pourquoi acheter par des torrens de sang, par des boulever-

femens inévitables, et livrer au hafard ce que le temps doit amener furement et fans facrifice? C'eft pour être plus libre, c'eft pour l'être toujours qu'il faut attendre le moment où les hommes, affranchis de leurs préjugés, guidés par la raifon, feront enfin dignes de l'être, parce qu'ils connaîtront les véritables droits de la liberté.

Quel fera donc le devoir d'un philofophe? Il attaquera la fuperftition, il montrera aux gouvernemens la paix, la richeffe, la puiffance, comme l'infaillible récompenfe des lois qui affurent la liberté religieufe, il les éclairera fur tout ce qu'ils ont à craindre des prêtres dont la fecrète influence menacera toujours le repos des nations où la liberté d'écrire n'eft pas entière : car peut-être avant l'invention de l'imprimerie était-il impoffible de fe fouftraire à ce joug auffi honteux que funefte; et tant que l'autorité facerdotale n'eft pas anéantie par la raifon, il ne refte point de milieu entre un abrutiffement abfolu et des troubles dangereux.

Il fera voir que fans la liberté de penfer le même efprit, dans le clergé, ramènerait les mêmes affaffinats, les mêmes fupplices, les mêmes profcriptions, les mêmes guerres civiles; que c'eft feulement en éclairant les peuples qu'on peut mettre les citoyens et les princes à l'abri de ces attentats facrés. Il montrera que des hommes qui veulent fe rendre les arbitres de la morale, fubftituer leur autorité à la raifon, leurs oracles à la confcience, loin de donner à la morale une bafe plus folide en l'uniffant à des croyances religieufes, la corrompent et la détruifent, et cherchent non à rendre les hommes

vertueux, mais à en faire les instrumens aveugles de leur ambition et de leur avarice; et si on lui demande ce qui remplacera les préjugés qu'il a détruits, il répondra : *Je vous ai délivrés d'une bête féroce qui vous dévorait, et vous demandez ce que je mets à la place!* (*)

Et si on lui reproche de revenir trop souvent sur les mêmes objets, d'attaquer avec acharnement des erreurs trop méprisables, il répondra qu'elles sont dangereuses tant que le peuple n'est pas désabusé, et que s'il est moins glorieux de combattre les erreurs populaires que d'enseigner aux sages des vérités nouvelles, il faut, lorsqu'il s'agit de briser les fers de la raison, d'ouvrir un chemin libre à la vérité, savoir préférer l'utilité à la gloire.

Au lieu de montrer que la superstition est l'appui du despotisme, s'il écrit pour des peuples soumis à un gouvernement arbitraire, il prouvera qu'elle est l'ennemie des rois; et entre ces deux vérités, il insistera sur celle qui peut servir la cause de l'humanité, et non sur celle qui peut y nuire, parce qu'elle peut être mal entendue.

Au lieu de déclarer la guerre au despotisme, avant que la raison ait rassemblé assez de force, et d'appeler à la liberté des peuples qui ne savent encore ni la connaître ni l'aimer, il dénoncera aux nations, et à leurs chefs, toutes ces oppressions de détail, communes à toutes les constitutions, et que dans toutes ceux qui commandent comme ceux qui obéissent, ont également intérêt de détruire. Il parlera d'adoucir et de simplifier les lois, de réprimer les

(*) *Examen important*, &c.

vexations des traitans, de détruire les entraves dans lesquelles une fausse politique enchaîne la liberté et l'activité des citoyens, afin que du moins il ne manque au bonheur des hommes que d'être libres, et que bientôt on puisse présenter à la liberté des peuples plus dignes d'elle.

Tel est le résultat de la philosophie de *Voltaire*, et tel est l'esprit de tous ses ouvrages.

Que des hommes qui, s'il n'avait pas écrit, feraient encore les esclaves des préjugés, ou trembleraient d'avouer qu'ils en ont secoué le joug, accusent *Voltaire* d'avoir trahi la cause de la liberté, parce qu'il l'a défendue sans fanatisme et sans imprudence; qu'ils le jugent d'après une disposition des esprits postérieure de dix ans à sa mort, et d'un demi-siècle à sa philosophie, d'après des opinions qui sans lui n'auraient jamais été qu'un secret entre les sages; qu'ils le condamnent pour avoir distingué le bien qui peut exister sans la liberté, du bonheur qui naît de la liberté même; qu'ils ne voyent pas que si *Voltaire* eût mis dans ses premiers ouvrages philosophiques les principes du vieux *Brutus*, c'est-à-dire ceux de l'acte d'indépendance des Américains, ni *Montesquieu*, ni *Rousseau* n'auraient pu écrire leurs ouvrages; que si, comme l'auteur du *Systême de la nature*, il eût invité les rois de l'Europe à maintenir le crédit des prêtres, l'Europe serait encore superstitieuse, et resterait long-temps esclave; qu'ils ne sentent pas que dans les écrits, comme dans la conduite, il ne faut déployer que le courage qui peut être utile: peu importe à la gloire de *Voltaire*. C'est par les hommes éclairés qu'il doit être jugé, par

par ceux qui savent distinguer, dans une suite d'ouvrages différens, par leur forme, par leur style, par leurs principes même, le plan secret d'un Philosophe qui fait aux préjugés une guerre courageuse, mais adroite; plus occupé de les vaincre que de montrer son génie, trop grand pour tirer vanité de ses opinions, trop ami des hommes pour ne pas mettre sa première gloire à leur être utile.

Voltaire a été accusé d'aimer trop le gouvernement d'un seul, et cette accusation ne peut en imposer qu'à ceux qui n'ont pas lu ses ouvrages. Il est vrai qu'il haïssait davantage le despotisme aristocratique qui joint l'austérité à l'hypocrisie, et une tyrannie plus dure à une morale plus perverse; il est vrai qu'il n'a jamais été la dupe des corps de magistrature de France, des nobles Suédois et Polonais qui appelaient *liberté* le joug sous lequel ils voulaient écraser le peuple : et cette opinion de *Voltaire* a été celle de tous les philosophes qui ont cherché la définition d'un Etat libre dans leur cœur et dans leur raison, et non, comme le pédant *Mabli*, dans les exemples des anarchies tyranniques de l'Italie et de la Gréce.

On l'accuse d'avoir trop loué le faste de la cour de *Louis XIV :* cette accusation est fondée. C'est le seul préjugé de sa jeunesse qu'il ait conservé. Il y a bien peu d'hommes qui puissent se flatter de les avoir secoués tous. On l'accuse d'avoir cru qu'il suffisait au bonheur d'un peuple d'avoir des artistes célèbres, des orateurs et des poëtes : jamais il n'a pu le penser. Mais il croyait que les arts et les lettres adoucissent les mœurs, préparent à la raison une route plus

facile et plus sûre ; il penſait que le goût des arts et des lettres dans ceux qui gouvernent, en amolliſſant leur cœur, leur épargne ſouvent des actes de violence et des crimes, et que dans des circonſtances ſemblables, le peuple le plus ingénieux et le plus poli ſera toujours le moins malheureux.

Ses pieux ennemis l'ont accuſé d'avoir attaqué, de mauvaiſe foi, la religion de ſon pays, et de porter l'incrédulité juſqu'à l'athéiſme : ces deux inculpations ſont également fauſſes. Dans une foule d'objections fondées ſur des faits, ſur des paſſages tirés de livres regardés comme inſpirés par DIEU même, à peine a-t-on pu lui reprocher, avec juſtice, un petit nombre d'erreurs qu'on ne pouvait imputer à la mauvaiſe foi, puiſqu'en les comparant au nombre des citations juſtes, des faits rapportés avec exactitude, rien n'était plus inutile à ſa cauſe. Dans ſa diſpute avec ſes adverſaires, il a toujours dit : On ne doit croire que ce qui eſt prouvé, on doit rejeter ce qui bleſſe la raiſon, ce qui manque de vraiſemblance ; et ils lui ont toujours répondu : On doit adopter et adorer tout ce qui n'eſt pas démontré impoſſible.

Il a paru conſtamment perſuadé de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, ſans ſe diſſimuler la force des objections qu'on oppoſe à cette opinion. Il croyait voir dans la nature un ordre régulier, mais ſans s'aveugler ſur des irrégularités frappantes qu'il ne pouvait expliquer.

Il était perſuadé, quoiqu'il fût encore éloigné de cette certitude abſolue devant laquelle ſe taiſent toutes les difficultés ; et l'ouvrage intitulé : *Il faut prendre*

un parti, ou le *principe d'action* (*) renferme peut-être les preuves les plus fortes de l'existence d'un Etre suprême, qu'il ait été possible jusqu'ici aux hommes de rassembler.

Il croyait à la liberté dans le sens où un homme raisonnable peut y croire, c'est-à-dire qu'il croyait au pouvoir de résister à nos penchans, et de peser les motifs de nos actions.

Il resta dans une incertitude presque absolue sur la spiritualité, et même sur la permanence de l'ame après le corps; mais comme il croyait cette dernière opinion utile, de même que celle de l'existence de DIEU, il s'est permis rarement de montrer ses doutes, et a presque toujours plus insisté sur les preuves que sur les objections.

Tel fut *Voltaire* dans sa philosophie: et l'on trouvera peut-être, en lisant sa vie, qu'il a été plus admiré que connu; que malgré le fiel répandu dans quelques-uns de ses ouvrages polémiques, le sentiment d'une bonté active le dominait toujours; qu'il aimait les malheureux plus qu'il ne haïssait ses ennemis; que l'amour de la gloire ne fut jamais en lui qu'une passion subordonnée à la passion plus noble de l'humanité. Sans faste dans ses vertus et sans dissimulation dans ses erreurs, dont l'aveu lui échappait avec franchise, mais qu'il ne publiait pas avec orgueil, il a existé peu d'hommes qui aient honoré leur vie par plus de bonnes actions, et qui l'aient souillée par moins d'hypocrisie. Enfin, on se souviendra qu'au milieu de sa gloire, après avoir illustré la scène française par tant de chefs-d'œuvre, lorsqu'il

(*) Philosophie, tome I.

exerçait en Europe, sur les esprits, un empire qu'aucun homme n'avait jamais exercé sur les hommes, ce vers si touchant :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage,

était l'expression naïve du sentiment habituel qui remplissait son ame.

Fin de la Vie de Voltaire.

CHOIX

DE PIECES JUSTIFICATIVES

POUR LA VIE

DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT DES EDITEURS.

Nous avons joint ici quelques lettres qui peuvent ſervir à faire mieux connaître M. de *Voltaire* et ſes ennemis.

Un hommage rendu par un prince du ſang à un jeune homme que ſon état éloignait de lui, et que la gloire n'en rapprochait pas encore, nous a paru mériter d'être conſervé.

La *note* qui a été remiſe par le célèbre *le Kain*, doit intéreſſer les gens de lettres; le grand acteur y peint naïvement l'enthouſiaſme de *Voltaire* pour l'art dramatique, et pour le talent du théâtre; et on y voit en même temps comment, malgré cet enthouſiaſme et l'intérêt d'avoir des acteurs dignes de ſes ouvrages, il cherchait à détourner ce jeune homme d'un état trop avili par le préjugé, et joignait noblement à ſes conſeils les moyens d'en embraſſer un autre. Ce trait eſt un de ceux qui prouvent le mieux que la bonté était le ſentiment dominant de l'ame de *Voltaire*.

CHOIX

DE PIECES JUSTIFICATIVES.

VERS

DE S. A. S. LE PRINCE DE CONTI,

A M. DE VOLTAIRE.

1718.

PLUTON ayant fait choix d'une jeune pucelle,
Et voulant donner à sa belle
Une marque de son amour,
Commanda qu'une fête et superbe et galante
Réparât les horreurs de son triste séjour.
Pour satisfaire son attente,
Il fait assembler à sa cour
Tous ceux dont le bon goût et la délicatesse
Pouvaient contribuer au spectacle pompeux
Qu'il préparait à sa maîtresse.
Parmi tous ces hommes fameux,
Il choisit ceux dont le génie
S'était signalé dans tous lieux
Par la plus noble poësie.
Chacun à réussir travailla de son mieux.
Pour remporter le prix et Corneille et Racine
Unirent leur veine divine :
Chaque auteur en vain disputa,
Et voulut gagner le suffrage

Du Dieu qui demandait l'ouvrage;
Bien que des deux esprits la pièce l'emportât,
L'on ignorait encor qu'elle eût eu l'avantage.
Enfin le jour venu de cet événement,
De tant d'auteurs la cohorte nombreuse
Recherchait la gloire flatteuse
De remporter l'honneur de l'applaudissement.
Tandis qu'à faire cette brigue,
Toute la troupe se fatigue,
Sans se donner du mouvement,
Racine avec Corneille, au sein de l'Elysée,
Rappelaient l'histoire passée
Du temps où de la France ils étaient l'ornement.
Ils avaient su par ceux qui venaient de la Terre,
Du théâtre français le funeste abandon,
Que depuis leur décès le délicat parterre
Ne pouvait rien trouver de bon.
Ce malheur leur causait une tristesse extrême.
Ils connaissaient que dans Paris l'on aime
D'un spectacle nouveau les doux amusemens;
Qu'abandonnés par Melpomène,
Les auteurs n'avaient plus ces nobles sentimens
Qui font la grâce de la scène.
Depuis leur séjour en ces lieux,
Ils avaient fait la connaissance
D'un démon sans expérience,
Mais dont l'esprit vif, gracieux,
Surpassait déjà les plus vieux
Par ses talens et sa science.
Pour réparer les maux du théâtre obscurci,
Ce démon fut par eux choisi.
Ils lui font prendre forme humaine;
Des règles de leur art à fond l'ayant instruit,
Sur les bords fameux de la Seine

Sous le nom d'Arouet cet esprit fut conduit.
Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganipe,
Pour son premier projet il fait le choix d'Oedipe:
Et quoique dès long-temps ce sujet fût connu,
Par un style plus beau cette pièce changée,
Fit croire des Enfers Racine revenu,
Ou que Corneille avait la sienne corrigée. (*)

LETTRE

DE L'ABBÉ DESFONTAINES,

A M. DE VOLTAIRE.

Ce 31 mai 1724.

Je n'oublierai jamais, Monsieur, les obligations infinies que je vous ai. Votre bon cœur est encore bien au-dessus de votre esprit, et vous êtes l'ami le plus essentiel qui ait jamais été. Le zèle avec lequel vous m'avez servi, me fait en quelque sorte plus d'honneur que la malice et la noirceur de mes ennemis ne m'a causé d'affront par l'indigne traitement qu'ils m'ont fait souffrir. Il faut se retirer pendant quelque temps. *Fallax infamia terret.*

J'ai une lettre de cachet qui m'exile à trente lieues de Paris. C'est avec plaisir que je vais chercher la solitude; mais je suis bien fâché que cette retraite me soit ordonnée. C'est un reste de triomphe pour les malheureux auteurs de ma disgrâce. Je consens d'aller en

(*) Ces vers font autant d'honneur au prince de *Conti* qu'en a fait à *la Motte* son approbation d'Oedipe. Ils annoncèrent tous deux à la France un digne successeur de *Corneille* et de *Racine*, et jamais prophétie ne fut mieux accomplie.

province, et j'y vais très-volontiers. Mais tâchez, Monsieur, de faire ensorte que l'ordre du roi soit levé par une autre lettre de cachet en cette forme :

Le roi informé de la fausseté de l'accusation intentée contre le sieur abbé Desfontaines, consent qu'il demeure à Paris.

Si vous obtenez cet ordre de M. de *Maurepas*, c'est un coup essentiel. Au surplus je promets, *parole d'honneur*, à M. de *Maurepas*, de m'en aller incessamment, et de ne point revenir à Paris qu'après lui en avoir demandé la permission secrétement.

Voilà, mon cher ami, ce que je vous prie à présent d'obtenir pour moi. Je vous aurai encore une obligation infinie de ce nouveau service. C'est, à mon gré, ce qu'on peut faire de plus simple pour réparer le scandale et l'injustice, en attendant que je puisse faire mieux et que j'aye les lumières nécessaires pour découvrir les ressorts cachés de l'horrible intrigue de mes ennemis.

Malgré la noirceur de l'accusation et le penchant du public à croire tous les accusés coupables, j'ai la satisfaction de voir les personnes même indifférentes prendre mon parti. Les *Nadal*, les *Danchet*, les *de Pons*, les *Fréret* sont les seuls, dit-on, qui traitent ma personne comme toute ma vie je traiterai leurs infames ouvrages et leur indigne caractère. *Genus irritabile vatum.*

J'ai un plan d'apologie qui sera beau et curieux, et que je travaillerai à la campagne. Je suis trop connu dans le monde pour qu'il convienne à un homme comme moi de me taire après un si exécrable affront; et je le ferai de façon que j'aurai l'honneur de le présenter à M. de *Maurepas* pour le prier de me permettre de le faire paraître. On y verra tout ce qui m'est arrivé de malheureux, et mes malheurs toujours causés par des gens de lettres, surtout l'histoire de ma sortie des jésuites.

Adieu, mon cher ami, je me recommande à vous.

Desfontaines.

LETTRE
DU SIEUR DEMOULIN,
A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 12 d'auguste 1738.

MONSIEUR,

Nous vous remercions très-humblement de toutes vos bontés, et des facilités que vous voulez bien nous accorder pour vous payer. Nous en conserverons un précieux souvenir, et nous vous en marquerons notre vive reconnaissance dans toutes les occasions. Votre créance est bien assurée, et nous vous prions d'être persuadé que nous l'acquitterons le plutôt qu'il nous sera possible. Je suis en avance dans plusieurs bonnes affaires, et notre zèle à obliger est cause que nous ne sommes pas à notre aise.

Vous me rendez justice, Monsieur, en ne me croyant point coupable d'aucune mauvaise intention. J'ose même vous protester que jamais je n'en ai eu, et que jamais amant n'a aimé plus tendrement une maîtresse, que je vous ai toujours aimé, malgré tout ce qui est arrivé. J'ai des vivacités, il est vrai; vous me les avez souvent reprochées avec raison, mais je ne le cède à personne pour la droiture de cœur, la pureté des intentions et la fidelle exécution, quand il s'agit de rendre service.

Je sais qu'on m'a fort calomnié, et je sais encore que les personnes qui déclamaient le plus contre moi, en vous quittant venaient au logis pour m'animer contre vous. Depuis ce temps-là j'ai rendu à une de ces personnes, des services assez considérables; et si les occasions

se présenteraient d'obliger les autres, je le ferais volontiers. C'est là la seule vengeance que je prétends en tirer.

Si vous me croyez utile à quelque chose, et même dans ce qui peut exiger de la discrétion, honorez-moi de vos commissions, et soyez, je vous supplie, assuré d'une prompte et secrète expédition.

Ma femme vous assure de ses très-humbles respects.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Demoulin.

Billet du même.

Je soussigné reconnais que M. de *Voltaire* ayant prêté à ma femme et à moi la somme de *vingt-sept mille livres*, et vu le mauvais état de nos affaires, ayant bien voulu se restreindre à la somme de *trois mille livres* par contrat obligatoire, passé entre nous chez *Ballot*, notaire, le 12 de juin 1736, il nous a remis et accordé 750 livres restant des trois mille livres à payer, et m'en a donné une rétrocession pleine et entière. Ce 19 de janvier 1743.

Demoulin. (*)

(*) Voyez dans la Correspondance générale une lettre de M. de *Voltaire* à la dame *Demoulin*, du mois de décembre 1738. On y trouvera aussi plusieurs lettres relatives à celles qui suivent ici. Les tables des noms et des dates en faciliteront la recherche.

LETTRES
DU LIBRAIRE JORE,
A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A Paris, ce 20 de décembre 1738.

MONSIEUR,

Je vous fupplie d'excufer le mauvais état de ma fortune, et la fouftraction de tous mes papiers qui m'a empêché jufqu'ici de reconnaître le mauvais procédé de ceux qui ont abufé de mon malheur, pour me forcer à vous faire un procès injufte, et à laiffer imprimer un factum odieux. Je les défavoue tous deux entièrement. La malice de vos ennemis n'a fervi qu'à me faire connaître la bonté de votre caractère. Vous avez la bonté de me pardonner d'avoir écouté de mauvais confeils. Je vous jure que je m'en fuis repenti au moment même que j'ai eu le malheur d'agir contre vous. J'ai bien reconnu combien on m'avait trompé. Vous n'ignorez pas la jaloufie des gens de lettres; voilà à quoi elle s'eft portée. On m'a aigri, on s'eft fervi de moi pour vous nuire; j'en fuis fi fâché que je vous promets de ne jamais voir ceux qui m'ont forcé à vous manquer à ce point; et je réparerai le tort extrême que j'ai eu, par l'attachement conftant que je veux vous vouer toute ma vie.

Je vous prie, Monfieur, de me rendre votre amitié, et de croire que mon cœur n'a jamais eu de part à la

malice de vos ennemis, et que c'eſt mon cœur ſeul qui m'engage à vous le dire.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

Monſieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

LETTRE II.

A Paris, le 30 de décembre 1738.

MONSIEUR,

J'AI déjà eu l'honneur de vous écrire, le 20 du préſent mois, dans l'amertume de mon cœur, pour vous demander pardon, et pour vous marquer le ſincère repentir que j'éprouve du procès injuſte que *votre* ennemi (que vous connaiſſez) m'avait engagé de vous intenter. Je vous ai déjà marqué mon regret, et l'*horreur* que j'ai d'avoir attaqué ſi cruellement celui qui était mon bienfaiteur. Je vous diſais que j'avais reconnu l'erreur où l'on m'avait mis. Soyez ſûr, Monſieur, que mon affliction eſt égale à ma faute. Daignez, Monſieur, pouſſer votre généroſité juſqu'à m'accorder le pardon que j'oſe vous demander. Je déſavoue le factum *injuſte* et calomnieux que l'on a mis ſous mon nom, et que j'ai eu le malheur de ſigner. J'étais aveuglé; on m'a ſéduit. Je vous le répète encore, j'en ſuis au déſeſpoir. J'en ai tombé malade. Il n'y a rien que je ne faſſe, le reſte de ma vie, pour réparer ma faute. Enfin, Monſieur, ſi vous étiez témoin de mon affliction d'avoir été trompé par de mauvais conſeils, vous auriez pitié de mon état. Ayez la bonté au moins de me faire dire que vous avez celle de me pardonner, ſi vous ne daignez m'écrire de votre main. Je payerais tous les

frais du procès, si j'avais de l'argent; et il n'y a rien que je ne fasse, tout le reste de ma vie, pour vous témoigner en particulier et en public le repentir, l'admiration pour votre caractère, et le très-profond respect avec lequel je suis,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.
Jore.

LETTRE III.

Paris, le 3 de juin 1742.

J'AI reçu, Monsieur, les 300 livres que vous avez eu encore la bonté de me faire donner. Cette nouvelle manière de vous venger d'un homme infortuné, dont le plus grand malheur a été de s'oublier avec vous, et qui en est au désespoir depuis si long-temps, ne sortira jamais de mon cœur. Vos bontés augmentent le sincère repentir que j'en ai; elles m'étonnent, elles m'inspirent le respect et l'attachement le plus tendre. Il faut que ceux qui m'avaient séduit, soient des monstres. Ils ne vous connaissent pas comme je vous connais. Ma vie doit être employée à vous marquer mon dévouement. Je n'ai point de termes pour vous dire ce que vous m'inspirez. Permettez-moi seulement de me présenter devant vous, et de venir vous remercier. C'est la grâce que je vous prie d'ajouter à vos générosités.

Je suis avec respect et la plus tendre reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.
Jore.

LETTRE IV.

A Milan, ce 20 d'octobre 1768.

MONSIEUR,

Grace à la penſion que vous avez la bonté de me faire, je me ſuis trouvé en état de ſubſiſter à Milan, joint à quelques écoliers que j'avais, auxquels j'aidais à ſe perfectionner dans la langue françaiſe, et qui, malheureuſement pour moi, quittent cette ville pour voyager. Dans quel état vais-je me trouver, grand Dieu! privé de ce ſecours. Je vous fus autrefois utile pour écrire ſous votre dictée; ne pourrai-je plus vous être d'aucune utilité? Si Milan était un endroit où l'on imprimât en français, je pourrais m'y occuper à corriger des épreuves, et par cette occupation me garantir de la misère qui me menace, et que vous pourriez me faire éviter, Monſieur, en m'appelant auprès de vous où je me perſuade que vous devez avoir quelqu'un qui peut vous être moins néceſſaire que je pourrais vous l'être.

J'eſpère, Monſieur, que réfléchiſſant ſur mon état préſent, et combien il eſt différent de celui dans lequel vous m'avez vu, vous vous porterez à le ſoulager, d'autant que ce changement ne m'eſt arrivé ni par libertinage ni par mauvaiſe conduite.

Lorſque M. de *Cideville* me procura l'honneur de vous connaître, il n'envisageait, ainſi que moi, que d'augmenter ma fortune; aurait-il pu prévoir l'injuſtice que l'on m'a faite, et que ma ruine totale devait s'enſuivre?

Je me flatte que, touché de mon triſte ſort, vous m'honorerez d'une réponſe qui diſſipera cet avenir affreux

affreux que j'envifage, et que je ne puis éviter fans vos bontés. Dans cette confiance, permettez que je me dife avec refpect,

Monfieur,

Votre très-humble, &c.
Jore.
Chez M. le comte *Alari.*

LETTRE V.

A Milan, ce 23 d'avril 1769.

MONSIEUR,

A mon retour des îles Boromée, où fon excellence M. le comte *Frédéric* m'a gardé trois femaines, pour y prendre l'air, et me remettre de la maladie que j'ai eue, MM. *Origoni* et *Parraviccini* m'ont remis 25 fequins de Florence, par votre ordre, dont je leur ai donné reçu au compte de MM. *François* et *Louis Bontems* de Genève.

Je ne puis affez vous en marquer ma reconnaiffance, et vous ne pouviez, Monfieur, m'envoyer plus à propos ce fecours, manquant de linge et d'habits. Quoique votre générofité portât l'ordre de me compter ce que j'aurais befoin fans en limiter la fomme, j'ai cru ne devoir pas abufer de vos bontés; et j'ai, fur l'inftant même, employé ces 25 fequins en un habit que j'ai trouvé fait fur ma taille, et en quatre chemifes que je fais faire : ce qui me mettra au moins en état de paraître décemment dans les maifons de condition où l'on a la bonté de m'admettre. J'y ai fait part de vos bontés, et l'on m'a loué de n'avoir exigé que cette fomme, quoique votre générofité ne l'eût pas bornée.

Que je finirais avec tranquillité ma carrière, au cas que j'euffe le malheur de vous furvivre, fi vous vouliez

bien m'assurer de quoi supporter l'état affreux de ma situation, état que j'ai si peu mérité ! Je l'espère de vos bontés, Monsieur. Je n'aurais alors plus à désirer que de me procurer l'occasion de vous en aller marquer ma vive reconnaissance. J'en attends l'heureux moment avec impatience, et vous supplie d'être persuadé du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

Chez M. le comte *Alari*, où mes lettres me viennent franches de port.

LETTRE VI.

A Milan, le 25 de septembre 1773.

MONSIEUR,

Vivement pénétré de gratitude et transporté de joie, je vous remercie de la consolante promesse que vous me faites de me tirer de ma misère, et des 8 louis que vous m'avez envoyés. Ils ne pouvaient m'arriver plus à propos pour me tirer du plus grand embarras. Je ne vous dis point, crainte de vous accabler, tout ce qui se passe dans mon ame, me flattant que les dispositions de la vôtre ont changé à mon avantage, vous assurant que je le mérite par les sentimens de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

LETTRE

DE M. SAINT-HYACINTHE,

A M. DE BURIGNY.

A Belleville, le 2 de mai 1739.

JE vous renvoie, Monfieur, le manufcrit que vous m'avez fait la grâce de me confier. Vous croyez peut-être que je l'ai lu avec plaifir, vous ne vous trompez pas; mais fi vous concluez que j'ai été content après l'avoir lu, vous vous trompez. Charmé de ce que j'avais vu, je n'ai que mieux fenti le befoin que j'avais du refte; au plaifir de la lecture a fuccédé beaucoup de colère contre l'auteur.

Votre indolence, Monfieur, ou, pour parler plus franchement, votre pareffe doit exciter contre vous tous ceux qui favent juger de ce que vous êtes capable de faire. Si vous êtes affez indifférent à la gloire pour dédaigner les applaudiffemens qui vous reviendraient de la perfection de cet ouvrage, la juftice que le public vous a rendue fur ce que vous lui avez donné, vous engage à lui donner encore une chofe qu'il attend et qu'il fouhaite avec impatience. Perfonne n'a remonté avec plus de jufteffe ni avec plus de fineffe jufqu'au fources, perfonne ne les a expliquées avec plus de délicateffe et d'exactitude. Je vais ameuter tous vos amis pour vous perfécuter jufqu'à ce que vous ayez donné l'ouvrage complet. Je mettrai à la tête cette comteffe fur les lévres de laquelle les Grâces ont mis la perfuafion; après quoi nous verrons fi nous vous laifferons être, à votre aife, pareffeux pour quelque temps.

Vous m'avez rendu juftice, Monfieur, lorfque vous

avez assuré que je n'étais en nulle liaison avec l'auteur de la *Voltairomanie*, quel qu'il soit ; et je vous proteste encore à présent que je n'ai point lu cette pièce en son entier. J'y jetai simplement les yeux, parce qu'on me dit que l'auteur m'y avait cité au sujet de M. de Voltaire ; ce que je ne vis pas sans indignation. Je voudrais bien savoir de quel droit on cite le nom de M. de Voltaire et le mien, lorsque ni l'un ni l'autre ne se trouve dans l'ouvrage qu'on cite ? On fait plus ; eh ! qu'en avez-vous pensé, Monsieur ? on y décide de mon intention. La déification dont on parle, n'est qu'un ouvrage d'imagination, un tissu de fictions qu'on a liées ensemble pour en faire un récit suivi. On y a eu en vue de marquer en général les défauts où tombent les savans de divers genres et de diverses nations. On y a donc été obligé d'imaginer des choses qui, quoique rapportées comme des choses particulières, ne doivent être regardées que comme des généralités applicables à tous les savans qui peuvent tomber dans ces défauts. On ne peut faire une allégorie ni un caractère, que l'imagination d'un lecteur ne puisse appliquer à quelqu'un que l'auteur même n'aura jamais connu. Ainsi ce qui n'aura dans un ouvrage de fiction qu'un objet général, en devient un particulier par la malignité d'une fausse interprétation. Si cela est permis, Monsieur, il ne faut plus songer à écrire, à moins que le public, plus réservé, ne juge de l'intention d'un auteur conformément au but général de l'ouvrage, et qu'il ne fasse retomber sur l'interprète, la malignité de l'interprétation.

Quand je vis de quelle manière l'écrivain de la *Voltairomanie* décidait de mon intention, je vous avoue, Monsieur, que je fus extrêmement surpris que celui qu'on en disait l'auteur, pût ainsi manquer à tous les égards. Ma surprise égala mon indignation et sa témérité, pour ne pas me servir d'un terme plus dur.

Il eſt vrai que par la nature de l'ouvrage, on doit s'attendre à tout.

J'appris que M. de *Voltaire* mépriſait cette pièce au point de n'y pas répondre. Il fait à merveille; le fort de ces ſortes d'ouvrages eſt de périr en naiſſant. C'eſt les conſerver que d'en parler. M. de *Voltaire* a quelque choſe de mieux à faire. Cultivant à préſent les *Muſas ſeveriores*, il apprend d'elles à s'élever dans ces régions tranquilles où les vapeurs de la terre ne s'élèvent point : *Sapientum templa ſerena.*

Voici, Monſieur, les deux madrigaux de M. de *Bignicourt* que je ne pus vous dire qu'imparfaitement la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir à Paris.

Des traits d'une injuſte colère
Vous payez mes feux en ce jour:
Iris, pourquoi voulez-vous faire
La Haine fille de l'Amour ?

Autre.

Iris, vous dédaignez les feux
Qu'en moi vos charmes ont fait naître :
Mon deſtin n'eſt pas d'être heureux,
Mais mon cœur méritait de l'être.

Faites-moi ſavoir, je vous prie, ſi vous connaiſſez le manuſcrit ſur les tournois que M. de *Rieux* a acheté, et quand le temps ſera conforme à la ſaiſon, n'oubliez point, Monſieur, que vous avez à Belleville un très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

Saint-Hyacinthe.

LETTRE

DE M. D'ARGENSON, *l'aîné*,

A M. DE VOLTAIRE.

Paris, le 7 de fevrier 1739.

C'EST un vilain homme que l'abbé *Desfontaines*, Monsieur; son ingratitude est assurément pire encore que les crimes qui vous avaient donné lieu de l'obliger. N'appréhendez point de n'avoir pas les puissances pour vous. Une fois il m'arriva, en dinant chez monsieur le cardinal, d'avancer la proposition qu'il était curé d'une grosse cure en Normandie; je révoltai toute l'assistance contre moi. Son Eminence me le fit répéter trois fois. Je me voyais perdu d'estime et de fortune sans le prévôt des marchands qui me témoigna ce fait. Monsieur le chancelier pense de même sur le compte de ce . . . de police. M. *Hérault* doit penser de même, ou il serait justiciable de ceux qu'il justicie. Monsieur le chancelier estime vos ouvrages; il m'en a parlé plusieurs fois dans des promenades à Fresne. Mais de tous les chevaliers, le plus prévenu contre votre ennemi, c'est mon frère. J'ai été le voir à la réception de votre lettre; il m'a dit que l'affaire en était à ce que monsieur le chancelier avait ordonné, que l'abbé *Desfontaines* serait mandé pour déclarer si les libelles en question étaient de lui, et pour signer l'affirmatif ou le négatif, sinon contraint. Je vous assure que cela sera bien mené. Je solliciterai monsieur le chancelier en mon particulier, ces jours-ci.

J'embrasse vos intérêts avec chaleur et avec plaisir. La chose est bien juste. Je vous ai toujours connu

ennemi de la satire ; vous vous indignez contre les fripons, vous riez des sots : je compte en faire tout autant, tout de mon mieux, et je me crois honnête homme. Ce n'est là que juger; faire part de son jugement à ses amis, c'est médire : la religion le défend ainsi que le bon sens, et même l'instinct. Ainsi vous m'avez toujours paru éloigné d'un si mauvais penchant; vos écrits avoués, et dignes de vous, et vos discours m'y ont toujours confirmé. Travaillez en repos, Monsieur, vingt-cinq autres ans; mais faites des vers, malgré votre serment qui est dans la préface de *Newton*. Avec quelque clarté, quelque beauté, quelque dignité que vous ayez entendu et rendu le systême philosophique de cet anglais, ne méprisez pas pour cela les poëmes, les tragédies, et les épitres en vers : nous serons toujours éclairés et nourris dans la scène physique, mais nous ne lirons bientôt plus pour nous amuser, et nous n'irons plus à la comédie, faute de bons auteurs en vers et en prose.

Adieu, Monsieur; pourquoi allez-vous parler de protection et de respect à un ancien ami, et qui le sera toujours ?

LETTRE

DU SIEUR DE BONNEVAL, (*)

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 27 de février 1737.

J'AI été chez vous hier matin, Monsieur, pour avoir l'honneur de vous voir; on m'a dit que vous étiez à la cour. Vous eussiez sans doute été surpris de ma visite, mais vous l'eussiez été davantage du motif qui l'occasionnait. Cependant je m'étais rassuré par les réflexions qui viennent naturellement à un esprit du premier ordre; et je me disais: Il est vrai que depuis 1725 je n'ai presque jamais eu l'honneur de voir M. de *Voltaire*, mais il n'ignore pas qu'il est dans une sphère qui ne permet pas à tout le monde de le voir; il ne peut ignorer l'admiration que je lui ai vouée, et il ne pourrait en douter sans faire tort à mon discernement. Personne n'est plus en état aujourd'hui que moi de lui rendre justice, par l'habitude où j'ai été pendant un an de le voir dans ces sociétés où l'esprit et le cœur peuvent se montrer ce qu'ils sont, sans danger. C'est de-là que j'en ai jugé assez favorablement pour être persuadé qu'il aime à obliger.

Cette manière de penser, Monsieur, m'a conduit chez vous pour vous prier de me prêter dix pistoles dont j'ai un besoin instant, et de vous offrir pour la restitution une délégation de la même somme sur les arrérages d'une rente que m'a laissée une dame de votre connaissance,

(*) Ce *Bonneval* est un fripon qui m'a volé autrefois dix louis, qui a été chassé de chez *Montmartel*, et qui a fait un libelle contre moi. (*Apostille de M. de Voltaire sur l'original de cette lettre.*)

et qui ne vit plus depuis plusieurs années. Si les morts avaient quelque crédit, j'emploîrais sa médiation auprès de vous. Vous ne l'auriez pas refusée vivante : peut-être vit-elle encore dans votre mémoire ; du moins elle le méritait par ses sentimens pour vous. Je les ai connus jusqu'à sa mort, dont j'ai été le triste témoin.

Cette prière que je vous aurais faite chez vous, Monsieur, je vous la fais aujourd'hui par écrit ; et si vous voulez y faire droit, vous le pouvez en m'adressant à qui il vous plaira, de votre part, et je lui remettrai la délégation. Je croirais offenser la délicatesse de vos sentimens, si j'employais ici ces tours d'une éloquence usée pour vous disposer à me rendre le service que je vous demande. Exposer un besoin à une personne qui pense noblement, c'est avoir tout dit ; j'ajouterai seulement que ma reconnaissance sera aussi vive que durable.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble, &c.

De Bonneval.
Rue Sainte-Anne, chez M. *Dionis.*

LETTRE

DE M. PRAULT, *fils, libraire à Paris*,

A MADAME DE CHAMPBONIN, *à Vassy.*

Paris, le 24 de janvier 1739.

MADAME,

Vous savez que c'est à un magistrat, connu par sa vertu et son mérite, que j'ai l'obligation de connaître M. de *Voltaire* dont il est ami. J'ai souhaité pendant long-temps illustrer mon commerce des ouvrages d'un homme que

je ne connaiſſais encore que par les talens de ſon eſprit, et qui depuis m'a ſi fort attaché à lui par les qualités de ſon cœur. Ma jeuneſſe, ma bonne volonté, ma ſincérité, titres qui valent toujours auprès de lui, ont achevé ce que la recommandation avait commencé. Depuis ce temps, ſa confiance m'a rendu l'inſtrument de tant d'actions de générosité, qu'autant par juſtice pour lui que par reconnaiſſance pour celles dont je me ſuis particulièrement reſſenti, je me crois obligé d'en rendre partout un témoignage authentique, et de répondre à l'injuſte accuſation du libelle intitulé *la Voltairomanie*, que tous les honnêtes gens ne voient qu'avec indignation.

Voici l'hiſtoire des ouvrages de M. de *Voltaire* depuis que je le connais, et je ſuis en état de la prouver par des pièces juſtificatives.

J'ai commencé par imprimer la Henriade avec des corrections conſidérables; et M. de *Voltaire*, en me la donnant, en abandonna le profit à un jeune homme que ſes talens lui ont attaché, et à qui il a fait encore préſent de ſa tragédie de la Mort de Céſar. Il permit, dans le même temps, à un autre libraire de réimprimer Zaïre dont le privilége était expiré. Il m'a donné, à moi, ſes tragédies d'Oedipe, Mariamne, et Brutus. J'ai imprimé l'Enfant prodigue: celui qui fut chargé d'en faire le marché m'en demanda un prix ſi honnête, que bien loin de conteſter avec lui, je lui donnai cent francs au-deſſus du prix qu'il m'en avait demandé. Quelques jours après, M. de *Voltaire* m'écrivit qu'il n'exigerait jamais d'argent (*) pour le prix de ſes pièces, ni pour aucun autre de ſes ouvrages, mais ſeulement des livres. Enfin il a fait préſent de ſes Elémens de *Newton* à ſes libraires d'Hollande. Peu de temps après, on en a fait une édition ſous le titre de Londres; et je ſais que le libraire qui l'avait faite à l'inſu de M. de *Voltaire*, crut cependant avant de la faire paraître, lui devoir l'attention de la lui

(*) C'eſt-à-dire pour lui-même.

communiquer, et de se soumettre à ses corrections. L'édition en état de paraître, M. de *Voltaire* en a acheté cent cinquante exemplaires pour faire des présens à Paris, qu'il a payés, et qui lui reviennent, avec la reliûre, à près de cent pistoles.

Voilà, Madame, ce que les ouvrages de M. de *Voltaire* lui ont produit; voilà plutôt de quoi confondre le calomniateur, et vous voyez quelle foi on peut ajouter aux impostures dont son ouvrage est tissu.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, &c.

Prault, fils.

Déclaration de l'abbé Guyot Desfontaines, à la police.

Je déclare que je ne suis point l'auteur d'un libelle imprimé, qui a pour titre *la Voltairomanie*, et que je le désavoue en son entier, regardant comme calomnieux tous les faits qui sont imputés à M. de *Voltaire* dans ce libelle, et que je me croirais déshonoré si j'avais eu la moindre part à cet écrit, ayant pour lui tous les sentimens d'estime due à ses talens, et que le public lui accorde si justement. Fait à Paris, ce 4 d'avril 1739.

Desfontaines.

N. B. *L'original est entre les mains de M. Hérault.*

LETTRE

DE M. DE CHAMPBONIN,

A SON FILS,

Au bureau des fortifications, à Paris.

A Champbonin, ce 15 de mai 1739.

Ce n'est plus à Cirey, mon fils, qu'il faut que vous écriviez à M. de *Voltaire*; il vient de partir pour Bruxelles avec M. et madame *du Châtelet*. Vous vous imaginez assez dans quelle douleur son absence nous laisse. Jamais il ne fut d'ami plus tendre et plus respectable. Nous regrettons sensiblement les quatre années qu'il a passées en Champagne. Ce temps heureux où nous avons vécu avec *lui*, doit vous rappeler comme à nous, mon fils, les marques d'amitié dont il nous a comblés; elles sont telles pour nous en particulier, que je n'aurais pu faire que les mêmes choses pour votre fortune, si elles eussent été en mon pouvoir. Eh! que ne lui devez-vous point de reconnaissance! Rien ne l'engageait à vous donner des marques si singulières d'attachement, et j'espère que vous n'oublierez jamais l'excès de ses bontés. Ce n'est pas assez de les partager avec nous, il faut que vous nous surpassiez en reconnaissance. Aimez-le comme votre père: vous lui devez tous les sentimens dont vous êtes capable, et j'en serai plus touché que de ceux que vous avez pour moi.

Votre mère est pénétrée de regrets aussi-bien que moi; vous connaissez notre amitié pour lui, et tous deux nous pleurons la douceur qu'il attachait à la sienne pour nous.

M. et madame la comteſſe de *la Neuville*, de qui vous me demandez des nouvelles, regrettent auſſi infiniment la ſociété de M. de *Voltaire*. Il part adoré de tout le canton, et nous gémiſſons tous de ſon abſence. M. et madame *du Châtelet* nous flattent de leur retour à Cirey, dès que leurs affaires ſeront finies.

Ecrivez bien régulièrement à Bruxelles, et comptez, mon fils, ſur mon amitié et celle de votre mère qui vous embraſſe.

Champbonin.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ PREVOST,

A M. DE VOLTAIRE.

Le 15 de janvier 1740.

Je ſouhaiterais extrêmement, Monſieur, de vous devenir utile en quelque choſe; c'eſt un ancien ſentiment que j'ai fait éclater pluſieurs fois dans mes écrits, que j'ai communiqué à M. *Thiriot* dans plus d'une occaſion, et qui s'eſt renouvelé fort vivement depuis l'affaire de *Prault*. Je ne puis ſoutenir qu'une infinité de miſérables, s'acharnant contre un homme tel que vous, les uns par malignité pure, les autres par un faux air de probité et de juſtice, s'efforcent de communiquer le poiſon de leur cœur aux plus honnêtes gens.

Il m'eſt venu à l'eſprit que le goût du public, qui s'eſt aſſez ſoutenu juſqu'à préſent pour ma façon d'écrire, me rend plus propre qu'un autre à vous rendre quelque ſervice. L'admiration que j'ai pour vos talens, et l'attachement particulier dont je fais profeſſion pour votre

personne, suffiraient bien pour m'y porter avec beaucoup de zèle ; mais mon propre intérêt s'y joint : et si je puis servir, dans quelque mesure, à votre réputation, vous pouvez être aussi utile pour le moins à ma fortune.

Voilà deux points, Monsieur, qui demandent un peu d'explication ; elle sera courte, car je n'ai que le fait à exposer.

1°. J'ai pensé qu'une *Défense de M. de Voltaire et de ses ouvrages*, composée avec soin, force, simplicité, &c. pourrait être un fort bon livre, et forcerait peut-être, une fois pour toutes, la malignité à se taire : je la diviserais en deux ; l'une, regarderait sa personne ; l'autre, ses écrits. J'y emploirais tout ce que l'habitude d'écrire pourrait donner de lustre à mes petits talens, et je ne demanderais d'être aidé que de quelques mémoires pour les faits. L'ouvrage paraîtrait avant la fin de l'hiver.

2°. Le dérangement de mes affaires est tel que si le ciel, ou quelqu'un inspiré de lui, n'y met ordre, je suis à la veille de repasser en Angleterre. Je ne m'en plaindrais pas si c'était ma faute ; mais depuis cinq ans que je suis en France, avec autant d'amis qu'il y a d'honnêtes gens à Paris, avec la protection d'un prince du sang qui me loge dans son hôtel (*), je suis encore sans un bénéfice de cinq sous. Je dois environ cinquante louis pour lesquels mes créanciers réunis m'ont fait assigner, &c. ; et le cas est si pressant, qu'étant convenu avec eux d'un terme qui expire le premier du mois prochain, je suis menacé d'un décret de prise de corps, si je ne les satisfais dans ce temps. De mille personnes opulentes avec lesquelles ma vie se passe, je veux mourir si j'en connais une à qui j'aye la hardiesse de demander cette somme, et de qui je me croye sûr de l'obtenir.

Il est question de savoir si M. de *Voltaire*, moitié engagé par sa générosité et par son zèle pour les gens de lettres, moitié par le dessein que j'ai de m'employer

(*) Le prince de Conti.

à ſon ſervice, voudrait me délivrer du plus cruel embarras où je me ſois trouvé de ma vie. L'entrepriſe eſt digne de lui ; et la ſeule nouveauté de rétablir dans ſes affaires un homme qui ne peut s'aider de la protection d'un prince du ſang, et j'oſe dire de l'amitié de tout Paris, me paraît une amorce ſingulière.

Au reſte, j'ai deux manières de reſtituer ; l'une en ſentiment de reconnaiſſance, et je ſerais réduit à celle-là ſi la mort me ſurprenait, car je ne poſsède pas un ſou de revenu, mais je ſuis dans un âge, je jouis d'une ſanté qui me promettent une longue vie ; l'autre voie de reſtitution, eſt de donner à prendre ſur mes libraires ; elle pourrait me ſervir avec mes créanciers, s'ils entendaient raiſon : mais des tapiſſiers et des tailleurs, qu'on a différé un peu de payer, n'y trouvent point aſſez de ſureté. Un homme de lettres conçoit mieux la ſolidité de cette reſſource.

Je finis, Monſieur, car voilà en vérité une lettre fort extraordinaire. Je me flatte qu'autant je trouverai de plaiſir à me vanter du bienfait, ſi vous me l'accordez, autant vous voudrez bien prendre ſoin d'enſevelir ma prière ſi quelque raiſon, que je ne chercherai pas même à pénétrer, ne vous permet pas de la recevoir auſſi favorablement que je l'eſpère. Mais dans l'un ou l'autre cas, vous regarderez, s'il vous plaît, Monſieur, comme un de vos plus dévoués ſerviteurs et de vos admirateurs les plus paſſionnés,

L'abbé Prévoſt.

P. S. Vous vous imaginerez bien que c'eſt le récit que *Prault* m'a fait de vos généroſités, qui m'a fait naître les deux idées que je viens de vous propoſer.

RAPPORT

Fait à l'académie des ſciences par meſſieurs Pitot et Clairaut, le 26 d'avril 1741, ſur le mémoire de M. de Voltaire, touchant les forces vives.

NOUS avons examiné par ordre de l'académie, un mémoire de M. de *Voltaire* intitulé : *Doutes ſur la meſure des forces motrices et ſur leur nature.* Ce mémoire contient deux parties ; la première eſt une expoſition abrégée des principales raiſons qui ont été données pour prouver que les forces des corps, en mouvement, ſont comme leurs quantités de mouvement, c'eſt-à-dire, comme les maſſes multipliées par leurs ſimples vîteſſes, et non par les quarrés, ainſi que le prétendent ceux qui reçoivent la théorie des *forces vives.* Les raiſons que M. de *Voltaire* rapporte, ne ſont pas avancées comme des démonſtrations, ce ſont ſimplement des doutes qu'il propoſe ; mais les doutes d'un homme éclairé, qui reſſemblent beaucoup à une déciſion.

Nous n'entrerons point dans l'examen de cette première partie, parce que l'auteur ne paraît y avoir eu en vue que de rendre les plus fortes raiſons qui ont été données contre les forces vives, d'une manière aſſez claire et aſſez abrégée pour que les lecteurs puiſſent ſe les rappeler promptement.

Dans la ſeconde partie, M. de *Voltaire* conſidère la nature de la *force.* Comme il a conclu que la *force motrice* n'eſt autre choſe que le produit de la maſſe par la ſimple vîteſſe, il n'admet point de diſtinction entre les *forces mortes* et les *forces vives.* Lorſque l'on dit que la force d'un corps en mouvement diffère infiniment de celle d'un corps en repos, c'eſt, ſuivant lui, comme ſi l'on diſait qu'un liquide eſt infiniment plus liquide quand il coule que quand il ne coule pas.

Il

Il dit enfuite que fi la force n'eft autre chofe que le produit de la maffe par la vîteffe, elle n'eft précifément que le corps lui-même agiffant, ou prêt à agir : et il rejette ainfi l'opinion des philofophes qui ont crû que la force était un être à part, une fubftance qui anime les corps, et qui en eft diftinguée, que la force doit fe trouver dans les êtres fimples, appelés *monades*, &c.

M. de *Voltaire* remarquant, comme plufieurs l'ont déjà fait, que la quantité de mouvement augmente dans plufieurs cas, et étant toujours convaincu que la force n'eft autre chofe que la quantité de mouvement, il demande fi les philofophes qui ont foutenu la confervation d'une même quantité de force dans la nature, ont plus de raifon que ceux qui voudraient la confervation d'une même quantité d'efpèces d'individus, de figures, &c.

Il demande enfuite, fi de ce qu'un corps élaftique qui en choque un plus grand, lui communique plus de quantité de mouvement, et par conféquent, felon lui, plus de force qu'il n'en avait, il ne s'enfuit pas évidemment que les corps ne communiquent point de force : enforte que la maffe et le mouvement ne fuffifant pas pour la communication du mouvement, il faut encore l'inertie fans laquelle la matiére ne réfifterait pas, et fans laquelle il n'y aurait nulle action.

M. de *Voltaire* croit encore que l'inertie, la maffe et le mouvement ne fuffifent pas. Il penfe qu'il faut un principe qui tienne tous les corps de la nature en mouvement, et leur communique inceffamment une force agiffante, ou prête d'agir ; et ce principe doit être, felon lui, la gravitation, foit qu'elle ait une caufe mécanique, foit qu'elle n'en ait pas.

La gravitation, continue-t-il, ne peut pas non plus fatisfaire à tous les effets de la nature ; elle eft très-loin d'expliquer la force des corps organifés ; il leur

faut encore un principe interne, comme celui du reſſort.

M. de *Voltaire* termine ſon mémoire en diſant que puiſque la force active du reſſort produit les mêmes effets que toute force quelconque, on en peut conclure que la nature qui va ſouvent à différens buts par la même voie, va auſſi au même but par différens chemins; et qu'ainſi la véritable phyſique conſiſte à tenir regiſtre des opérations de la nature, avant que de vouloir tout aſſervir à une loi générale.

De toutes les queſtions, difficiles à approfondir, que renferment les deux parties de ce mémoire, il paraît que M. de *Voltaire* eſt très au fait de ce qui a été donné en phyſique, et qu'il a lui-même beaucoup médité ſur cette ſcience.

A Paris, le 26 avril 1741.

Pitot, *Clairaut*.

Je certifie la copie ci-deſſus être conforme à l'original. A Paris, le 27 avril 1741.

Dortous' de Mairan, ſecrétaire perpétuel de l'académie royale des ſciences.

LETTRE

DE L'AVOCAT MANNORY, (*)

A M. DE VOLTAIRE.

Ce 10 de mai 1744.

Il y a long-temps, Monſieur, que vous n'avez entendu parler de moi, et il eſt bien fâcheux que je ne rappelle vos idées à mon ſujet que pour vous entretenir de mes malheurs; mais je connais trop les ſentimens de votre cœur pour manquer de confiance. Mon père vit toujours, il a 80 ans; il eſt extrêmement caſſé et affaibli. J'aurai plus de cent mille francs de bien, et je n'en ai jamais reçu un écu. Ma profeſſion eſt difficile; il y faut des ſecours ſur leſquels j'avais compté, et qui m'ont manqué. J'ai eſſuyé des maladies longues et conſidérables : j'ai enfin rétabli ma ſanté; mais pendant ce temps mon cabinet s'eſt trouvé vide. J'avais à faire alors, Monſieur, à une propriétaire riche et dévote, j'avais extrêmement dépenſé dans ſa maiſon pour m'ajuſter; elle m'a inhumainement mis dehors, et j'ai perdu toutes mes dépenſes et mes arrangemens. Enfin, Monſieur, le pauvre M. de *Fimarçon* s'eſt adreſſé à moi; j'ai cru ſes affaites bonnes, je m'y ſuis livré tout entier. Mes maladies m'avaient affaibli mon cabinet de la moitié. J'ai perdu l'autre moitié pour ne penſer quà M. de *Fimarçon*.

Je me flattais qu'en le tirant d'affaire, je me ferais honneur, et que ſa reconnaiſſance me dédommagerait ſuffiſamment. Rien n'a réuſſi, Monſieur. Pendant ce temps

(*) Il a reçu de moi l'aumône, et a fait contre moi un libelle. (*Apoſtille de M. de Voltaire.*)

j'ai été trois mois à trouver une maiſon. J'en ai loué une le 23 décembre. Depuis cet inſtant les ouvriers y ſont. Voilà donc ſix mois que je ſuis ſans maiſon, ſans cabinet, et par conſéquent ſans travail.

Jugez, Monſieur, de ma ſituation. Je ne tirerais pas un écu de mon père. Quand on a été dur toute ſa vie, on ne devient pas bon et généreux à 80 ans. M. *Dodun*, l'ancien receveur général, de qui j'ai loué, dans l'ile, m'a fait attendre, mais il a dépenſé quatre mille francs pour m'ajuſter, et je ſerai au mieux. J'ai des meubles qui, en les feſant aller aux lieux, me ſuffiront. Il ne me manque donc, Monſieur, que de pouvoir ſatisfaire à la dépenſe de mon emménagement qui ne laiſſera pas que d'être un objet, de payer quelques petites dettes que j'ai depuis ſix mois, et d'avoir une faible ſomme devant moi pour ouvrir mon cabinet, et vivre en attendant la pratique qui viendra ſurement.

J'ai toujours entendu dire, Monſieur, qu'il était permis aux malheureux de ſe vanter un peu. En profitant de ce privilége que je n'ai que trop acquis par ma ſituation qui eſt cruelle, je puis me vanter de ne craindre aucun des avocats qui ont actuellement de l'emploi. Si j'ai du ſecours, je vais reprendre dans l'inſtant; mon cabinet a ſa valeur. Dans un an, mon emploi peut être conſidérable; et mon père me laiſſera enfin ce qu'il ne pourra pas emporter. Si je n'ai point de ſecours, ma maiſon me devient inutile. Je ne pourrai plus reparaître au palais, et je ſuis perdu ſans reſſource, car je ne ſuis bon à aucune autre choſe. Je donnerai toutes les ſuretés que je pourrai; je m'engagerai ſolidairement avec ma femme; je ſerai même des lettres de change, pourvu que l'on me donne des délais ſuffiſans.

M'abandonnerez-vous, Monſieur? oublierez-vous l'ancienne amitié que vous avez eue pour moi? je ſuis un de vos plus vieux ſerviteurs, et l'apologiſte

d'Oedipe ne doit pas périr dans la misère au milieu de si belles espérances ; il ne s'agit que de l'aider un peu. Ce sera un avocat que vous ferez ; et s'il devient bon, l'opération n'est pas indigne de vous. Jusqu'à présent, Monsieur, vous avez fait tant de choses différentes, et dans tous les genres, que celle-là vous manquait peut-être. J'attends tout de vous, Monsieur ; les temps sont affreux, puisque personne n'est sensible aux talens. Vous seul les connaissez tous, vous les protégez ; et si vous pensez que je puisse faire quelque chose, vous ne m'abandonnerez certainement pas. Ma fortune dépend donc du jugement que vous porterez de moi. J'attends votre décision avec confiance. Je demeure, rue de la comédie française, chez M. *Dubois*, au palais royal. En attendant que vous me mettiez en état de gagner l'île, je compte que vous m'honorerez d'une réponse. Je suis avec le plus tendre respect, Monsieur, votre très-humble, &c.

Mannory.

AUTRE DU MEME.

Ce jeudi matin.

Vous m'avez permis, Monsieur, de vous importuner encore, après votre retour de la campagne. Je suis honnête en robe, mais je manque totalement d'habit, et je ne puis me présenter devant personne. Cela dérange toutes mes affaires. Avez-vous pensé à M. *Thiriot* ? je vous prie, Monsieur, de me le marquer. Je suis depuis six jours avec quatre sous dans ma poche. Vous m'avez promis quelques légers secours ; ne me les refusez pas aujourd'hui, Monsieur. Dès que je serai habillé, je serai en état de suivre mes affaires, et ma situation changera. On m'annonce beaucoup d'affaires

au palais, mais elles ne font pas encore arrivées. Nous touchons aux vacances; le temps n'eft pas favorable. Souffrirez-vous, Monfieur, que je meure de faim; je n'ai mangé hier et avant hier que du pain. C'était fête; je n'ai pu décemment fortir en robe, et mon habit n'eft pas mettable. Je n'ai ofé aller chez perfonne, et je n'avais pas d'argent pour avoir quelque chofe chez moi. L'état eft affreux. De grâce, Monfieur, donnez au porteur de cette lettre ce que vous pouvez pour mon foulagement préfent; il eft fûr. Mandez-moi fi monfieur *Thiriot* fait quelque chofe. Laifferez-vous périr de misère un ancien ferviteur, un homme qui, j'ofe le dire, a quelques talens, et qui eft actuellement à la vue du port? fon vaiffeau eft un peu délabré; mais il ne s'agit que de le fecourir pour entrer dans le port.

Je fuis avec la plus vive reconnaiffance, Monfieur, votre, &c.

Mannory.

LETTRE

DE M. J. J. ROUSSEAU, A M. DE VOLTAIRE.

Paris, le 11 de décembre 1745.

MONSIEUR,

IL y a quinze ans que je travaille pour me rendre digne de vos regards et des foins dont vous favorifez les jeunes mufes en qui vous découvrez quelque talent. Mais pour avoir fait la mufique d'un opéra, je me trouve, je ne fais comment, métamorphofé en muficien. C'eft, Monfieur, en cette qualité que

M. le duc de *Richelieu* m'a chargé des fcènes dont vous avez lié les divertiffemens de la Princeffe de Navarre. Il a même exigé que je fiffe, dans les canevas, les changemens néceffaires pour les rendre convenables à votre nouveau fujet. J'ai fait mes refpectueufes repréfentations; monfieur le duc a infifté, j'ai obéi. C'eft le feul parti qui convienne à l'état de ma fortune. M. *Ballot* s'eft chargé de vous communiquer ces changemens. Je me fuis attaché à les rendre en moins de mots qu'il était poffible. C'eft le feul mérite que je puis leur donner. Je vous fupplie, Monfieur, de vouloir les examiner, ou plutôt d'en fubftituer de plus dignes de la place qu'ils doivent occuper.

Quant au récitatif, j'efpère auffi, Monfieur, que vous voudrez bien le juger avant l'exécution, et m'indiquer les endroits où je me ferai écarté du beau et du vrai, c'eft-à-dire de votre penfée. Quel que foit pour moi le fuccès de ces faibles effais, ils me feront toujours glorieux s'ils me procurent l'honneur d'être connu de vous, et de vous montrer l'admiration et le profond refpect avec lefquels j'ai l'honneur d'être,

Monfieur,

Votre très-humble, &c.
J. J. Rouffeau, citoyen de Genève.

AUTRE DU MEME.

A Paris, le 30 de janvier 1750.

MONSIEUR,

UN *Rousseau* (*) se déclara autrefois votre ennemi, de peur de se reconnaître votre inférieur : un autre *Rousseau* ne pouvant approcher du premier par le génie, veut imiter ses mauvais procédés. Je porte le même nom qu'eux, mais n'ayant ni les talens de l'un ni la suffisance de l'autre, je suis encore moins capable d'avoir leurs torts envers vous. Je consens bien de vivre inconnu, mais non déshonoré; et je croirais l'être si j'avais manqué au respect que vous doivent tous les gens de lettres, et qu'ont pour vous tous ceux qui en méritent eux-mêmes.

Je ne veux point m'étendre sur ce sujet, ni enfreindre, même avec vous, la loi que je me suis imposée de ne jamais louer personne en face. Mais, Monsieur, je prendrai la liberté de vous dire que vous avez mal jugé d'un homme de bien, en le croyant capable de payer d'ingratitude et d'arrogance la bonté et l'honnêteté dont vous avez usé envers lui au sujet des fêtes de *Ramire* (**). Je n'ai point oublié la lettre dont vous m'honorâtes dans cette occasion; elle a achevé de me convaincre que, malgré de vaines calomnies, vous êtes véritablement le protecteur des talens naissans qui en ont besoin. C'est en faveur de ceux dont je fesais l'essai que vous daignâtes me promettre de l'amitié. Leur sort fut malheureux, et j'aurais dû m'y attendre. Un solitaire qui

(*) *Jean-Baptiste*. On ne connaît point l'autre *Rousseau*; ce n'est pas celui de Toulouse, auteur du *Journal encyclopédique*, ni celui de Gotha.

(**) La Princesse de Navarre.

ne fait point parler, un homme timide, découragé, n'osa se présenter à vous. Quel eût été mon titre? Ce ne fut point le zèle qui me manqua, mais l'orgueil; et n'osant m'offrir à vos yeux, j'attendis du temps quelque occasion favorable pour vous témoigner mon respect et ma reconnaissance.

Depuis ce jour j'ai renoncé aux lettres et à la fantaisie d'acquérir de la réputation; et désespérant d'y arriver comme vous, à force de génie, j'ai dédaigné de tenter, comme les hommes vulgaires, d'y parvenir à force de manège; mais je ne renoncerai jamais à mon admiration pour vos ouvrages. Vous avez peint l'amitié et toutes les vertus en homme qui les connaît et les aime. J'ai entendu murmurer l'envie, j'ai méprisé ses clameurs, et j'ai dit sans crainte de me tromper: ces écrits qui m'élèvent l'ame et m'enflamment le courage, ne sont point les productions d'un homme indifférent pour la vertu.

Vous n'avez pas, non plus, bien jugé d'un républicain, puisque j'étais connu de vous pour tel. J'adore la liberté; je déteste également la domination et la servitude, et ne veux en imposer à personne. De tels sentimens sympathisent mal avec l'insolence; elle est plus propre à des esclaves, ou à des hommes plus vils encore, à de petits auteurs jaloux des grands.

Je vous proteste donc, Monsieur, que non-seulement *Rousseau* de Genève n'a point tenu les discours que vous lui avez attribués, mais qu'il est incapable d'en tenir de pareils. Je ne me flatte pas de mériter l'honneur d'être connu de vous, mais si jamais ce bonheur m'arrive, ce ne sera, j'espère, que par des endroits dignes de votre estime.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

J. J. Rousseau, citoyen de Genève.

LETTRE

DE M. LE MARQUIS D'ADHEMAR,

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 25 de novembre 1750.

J'AVAIS été inſtruit dans le temps, Monſieur, de l'ingratitude et de l'inſolence du petit d'*Arnaud* envers vous, et j'en avais marqué mon indignation. Je priai même M. d'*Argental* de remonter à l'origine de la *lettre* à *Fréron*, et d'en prendre copie. Cette lettre était ſue de tout le monde, et ſe débitait d'une manière ſi déſavantageuſe, que je voulus voir la préface dont on ſe plaignait, et qu'on accuſait d'être tronquée. Elle me parut auſſi ſimple que je pouvais le déſirer, et je n'y retrouvai à redire que le nom de l'auteur et ſon ſtyle. Enfin, Monſieur, je ne doute point que le grand roi que vous ſervez, ne vous rende promptement juſtice. On eſt heureux d'avoir à défendre la vérité devant le monarque qui l'éclaire et qui la protége.

Cependant, malgré cette aſſurance, je vous exhorte encore, Monſieur, au plus grand courage. Les grandes réputations et la parfaite tranquillité ne vont guère de compagnie.

Mais pour revenir à notre petit homme, on me dit dans le moment qu'il vient d'écrire une nouvelle lettre à *Fréron* où il aſſure que tout eſt raccommodé. Au nom de Dieu, Monſieur, en ſoutenant les vrais talens, gardez-vous de ces lourds frélons ; ils ne ſe ſouviennent de ce qu'ils vous doivent que pour en punir leur bienfaiteur. Je me rappelle à ce propos qu'une perſonne (*) me

(*) M. *Dutartre*.

disait un jour qu'étant placé à l'amphithéâtre auprès de l'abbé *Desfontaines* et de d'*Arnaud*, il entendit le premier reprocher à l'autre quelque attachement pour vous. Mais, Monsieur, répondit d'*Arnaud*, vous ne faites pas attention qu'il m'oblige, et que je lui dois de la reconnaissance : Eh bien, reprit l'abbé, on peut prendre de lui lorsqu'on a des besoins, mais il faut en dire du mal.

Vous voyez que l'homme s'est souvenu de la morale, et qu'il n'a pas tardé de la mettre en pratique.

Adieu, Monsieur, méprisez cette vile engeance, et tâchez de vous armer de philosophie sur les événemens. La vérité triomphe toujours à la longue, et l'envie se trouve abattue sous le poids des grandes réputations.

LETTRE

DU SIEUR GUYOT DE MERVILLE, (*)

A M. DE VOLTAIRE.

A Lyon, le 15 d'avril 1755.

Vous ne pouvez pas ignorer, Monsieur, que je suis établi à Genève depuis deux ans. Dans l'espèce de nécessité où les mauvais procédés des comédiens français de Paris m'ont mis de fuir leur présence, il n'y avait point de retraite qui convînt mieux au penchant naturel que j'ai pour le repos et pour la liberté. Je suis d'autant plus content de mon choix, que d'autres raisons vous ont déterminé pour le même asile. Mais ce n'est pas

(*) La réponse de M. de *Voltaire* se trouve au tome quatrième de la Correspondance générale, placée par erreur dans l'année 1754, ainsi qu'un extrait de cette lettre.

assez que nos goûts s'accordent, il faut encore que nos sentimens se concilient. Quel désagrément pour l'un et pour l'autre si, habitant les mêmes lieux et fréquentant les mêmes maisons, nous ne pouvions ni nous voir ni nous parler qu'avec contrainte et peut-être avec aigreur! Je sais que je vous ai offensé. Mais je ne l'ai fait par aucune de ces passions qui déshonorent autant l'humanité que la littérature.

Mon attachement à *Rousseau*, ma complaisance pour l'abbé *Desfontaines* sont les seules causes du mal que j'ai voulu vous faire, et que je ne vous ai point fait. Leur mort vous a vengé de leurs inspirations, et le peu de fruit des sacrifices que je leur ai faits, m'a consolé de leur mort.

Mille gens pourraient vous dire, Monsieur, que je vous estime plus que vos partisans les plus zélés, parce que je vous estime moins légèrement et moins aveuglément qu'eux. La preuve en est incontestable. D'*Auberval*, comédien à Lyon, dont vous avez goûté les talens, et dont vous adoreriez le caractère, si vous le connaissiez comme moi, peut vous certifier que je le chargeai trois jours avant votre départ subit et imprévu, des vers que je vous envoie. Je profitais du passage que vous fesiez en cette ville, où je n'étais aussi qu'en passant. Ces vers sont encore plus de saison que jamais, puisque je serai à Genève le 22 de ce mois, et que nous y voilà fixés tous les deux. Je n'ai rien à y ajouter que les offres suivantes.

J'ai fait, en quatre volumes manuscrits, la critique de vos ouvrages. Je vous la remettrai. Il y a à la tête de ma première comédie une lettre dont *Rousset* m'écrivit autrefois que vous aviez été choqué, je la supprimerai dans l'édition que je prépare de mes œuvres. L'abbé *Desfontaines* a fait imprimer deux pièces de vers qu'il m'avait suggérées contre vous, je les supprimerai aussi. C'est à ce prix que je veux mériter votre amitié.

Je ferai plus. Mes *Oeuvres diverses* en deux volumes sont dédiées à un gentilhomme du pays de Vaud qui brûle de vous voir, et que vous ferez bien aise de connaître; pour convaincre le public de la sincérité de mes intentions et de ma conduite à votre égard, je suis prêt, si vous le permettez, à vous dédier mon théâtre en quatre volumes. Je ne crois pas que vous puissiez rien exiger de plus.

Mais à propos d'édition, il est bien temps, Monsieur, que vous pensiez, ainsi que moi, à en faire paraître une de vos ouvrages, sous vos yeux et de votre aveu. Le public l'attend avec impatience, parce qu'il ne croira jamais vous tenir que vous ne vous donniez vous-même. Vous êtes à Genève en place pour cela; et je me charge, si vous voulez, d'une partie du matériel de cette impression, comme vous m'avez chargé à la Haie, il y a plus de trente ans, de la correction des épreuves de la Henriade.

J'envoie copie de cette lettre et des vers qui l'accompagnent, à M. de *Montpéroux* qui m'honore de son estime et de son affection. Je me flatte qu'il voudra bien appuyer le tout. Mais est-il besoin que monsieur le résident joigne sa recommandation à ma démarche? Ne savez-vous pas, Monsieur, qu'il est plus grand de reconnaître ses fautes que de n'en jamais faire, et plus glorieux de pardonner que de se venger? Je parle à *Voltaire*, et c'est *Merville* qui lui parle. Vous voyez que je finis en poëte; mais ce n'est pas en poëte, c'est en ami, c'est en admirateur, c'est en homme qui pense, que je vous assure de l'estime singulière et du dévouement parfait avec lequel je suis, Monsieur, &c.

Guyot de Merville.

LETTRE

DE M. J. J. ROUSSEAU, (*)

A M. DE VOLTAIRE.

10 de septembre 1755.

C'EST à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, et vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre chef. Sensible d'ailleurs à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes citoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi, éclairez un peuple digne de vos leçons : et vous qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos mœurs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire et de l'immortalité.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup pour ma part le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monsieur, ce retour serait un miracle si grand, qu'il n'appartient qu'à DIEU de le faire; et si pernicieux, qu'il n'appartient qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur

(*) Voyez la lettre de M. de *Voltaire* à M. *Rousseau*, du 30 d'auguste 1755; tome quatrième de la Correspondance générale.

les vôtres. Je conviens de toutes les difgrâces qui pourfuivent les hommes célèbres dans la littérature, je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, qui paraiffent indépendans de nos vaines connaiffances : les hommes ont ouvert fur eux-mêmes tant de fources de misères, que quand le hafard en détourne quelqu'une, ils n'en font guère plus heureux. D'ailleurs il y a dans le progrès des chofes, des liaifons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du philofophe, quand il y voudra réfléchir.

Ce n'eft ni *Térence*, ni *Cicéron*, ni *Virgile*, ni *Sénèque*, ni *Tacite* qui ont produit les crimes des Romains et les malheurs de Rome. Mais fans le poifon lent et fecret qui corrompait infenfiblement le plus vigoureux gouvernement dont l'hiftoire ait fait mention, *Cicéron*, ni *Lucrèce*, ni *Sallufte* ni tous les autres, n'euffent point exifté, ou n'euffent point écrit. Le fiècle aimable de *Lélius* et de *Térence* amenait de loin le fiècle brillant d'*Augufte* et d'*Horace*, et enfin les fiècles horribles de *Sénèque* et de *Néron*, de *Tacite* et de *Domitien*. Le goût des fciences et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente bientôt à fon tour : et s'il eft vrai que tous les progrès humains font pernicieux à l'efpèce, ceux de l'efprit et des connaiffances qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où elles font néceffaires pour l'empêcher d'augmenter : c'eft le fer qu'il faut laiffer dans la plaie, de peur que le bleffé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, fi j'avais fuivi ma première vocation, et que je n'euffe ni lu ni écrit, j'en aurais été fans doute plus heureux. Cependant fi les lettres étaient maintenant anéanties, je ferais privé de l'unique plaifir qui me refte. C'eft dans leur fein que je me confole de tous mes maux ; c'eft parmi leurs illuftres enfans que je goûte les douceurs de l'amitié, que j'apprends

à jouir de la vie et à mépriser la mort. Je leur dois
le peu que je suis, je leur dois même l'honneur d'être
connu de vous. Mais consultons l'intérêt dans nos
affaires, et la vérité dans nos écrits; quoiqu'il faille
des philosophes, des historiens, et de vrais savans
pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitans,
si le sage *Memnon* m'a dit vrai, je ne connais rien de si
fou qu'un peuple de sages. Convenez-en, Monsieur;
s'il est bon que de grands génies instruisent les hommes,
il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions. Si
chacun se mêle d'en donner, où seront ceux qui les
voudront recevoir? Les boiteux, dit *Montaigne*, sont
mal propres aux exercices du corps; et aux exercices
de l'esprit, les ames boiteuses. Mais en ce siècle savant
on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher
aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger,
et non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de dandins;
le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs
sentences, les quais regorgent de leurs écrits, et j'entends
critiquer l'*Orphelin*, parce qu'on l'applaudit, à tel gri-
maud si peu capable d'en voir les défauts qu'à peine
en sent-il les beautés.

Recherchons la première source de tous les désordres
de la société, nous trouverons que tous les maux des
hommes leur viennent plus de l'erreur que de l'igno-
rance, et que ce que nous ne savons point nous nuit
beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or
quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs que
la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût pas prétendu
savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni
Galilée pour avoir dit qu'elle tournait; si les seuls phi-
losophes en eussent réclamé le titre, l'*Encyclopédie* n'eût
point eu de persécuteurs; si cent mirmidons n'aspiraient
point à la gloire, vous jouiriez paisiblement de la vôtre,
ou du moins vous n'auriez que des adversaires dignes
de

de vous. Ne ſoyez donc point ſurpris de ſentir quelques épines inſéparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis ſont les cortéges de votre gloire, comme les acclamations ſatiriques étaient ceux dont on accablait les triomphateurs. C'eſt l'empreſſement que le public a pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez; mais les falſifications n'y ſont pas faciles, car ni le fer ni le plomb ne s'allient avec l'or.

Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos et à notre inſtruction : mépriſez de vaines clameurs par leſquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre eſt une terrible réponſe à de mauvaiſes injutes. Eh, qui oſerait vous attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous ne continuerez qu'à en faire d'inimitables? Je ſuis ſenſible à votre invitation; et ſi cet hiver me laiſſe en état d'aller au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aime encore mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; et quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y trouver que le *lotos* qui n'eſt que la pâture des bêtes, ou le *moli* qui empêche les hommes de le devenir.

Je ſuis de tout mon cœur, avec reſpect, &c.

J. J. Rouſſeau, citoyen de Genève.

LETTRE DE M. L'ABBÉ AUBERT, A M. DE VOLTAIRE.

En lui envoyant le recueil de ses fables.

A Paris, le 10 de janvier 1758.

O toi dont les sublimes chants
Imitent les sons fiers des clairons, des trompettes,
Daigne écouter mes chansonnettes,
Daigne favoriser mes timides accens.
Des cœurs ambitieux admirable interprète,
Ta muse fait parler les princes, les héros;
La mienne fait jaser le serin, la fauvette;
Par l'organe de l'âne, elle enseigne les sots.
Si quelquefois, dans d'heureuses images,
J'ai peint avec succès le vice ou la vertu,
Voltaire, c'est à toi que l'hommage en est dû:
J'ai relu cent fois tes ouvrages.

J'ai toujours pensé, Monsieur, que le premier devoir d'un homme qui voulait se faire un nom, dans quelque genre de poësie que ce fût, était de se former sur vos ouvrages; et le second, de vous offrir ses essais. Je m'acquitte de ce dernier en comptant beaucoup sur votre indulgence et sur vos avis. Jusqu'à présent les personnes que j'ai consultées m'ont toutes donné des conseils si opposés que je ne sais quel parti prendre. L'un me reproche d'imiter trop *la Fontaine*, et l'autre de ne pas l'imiter assez; celui-ci se plaint que mes morales sont

trop longues, celui-là qu'elles sont trop courtes; un troisième voudrait m'obliger à les supprimer toutes, alléguant pour raison, malgré l'exemple de tous les fabulistes, que le but d'une fable doit se faire sentir assez de soi-même, pour se passer de cette espèce de commentaire que l'on appelle morale. Il y en a qui voudraient que mes fables fussent toutes aussi simples que celle de *la cigale et la fourmi*, comme si un fabuliste était condamné à n'être lu que par des enfans.

Cette variété d'opinions sur mon recueil m'a mis souvent dans le cas de m'appliquer la fable du *meunier, son fils et l'âne*.

Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

Vous voyez, Monsieur, combien j'ai besoin d'être fixé par des avis sûrs et dont on ne puisse appeler. Je me déciderai, Monsieur, d'après les vôtres, si je vaux la peine que l'auteur de la Henriade sacrifie quelques momens à la lecture d'une cinquantaine de fables, et qu'il daigne m'écrire ce qu'il en pense. J'attends, Monsieur, cette faveur de votre attention à encourager les talens naissans, et je me ferai, en tout temps, l'honneur de prendre des leçons du plus beau génie de la France.

Je suis, &c.

EPITRE DU MEME. (*)

MA mufe n'eft pas affez vaine
Pour efpérer, par fes effais,
Egaler les brillans fuccès
De l'ingénieux la Fontaine.
Elle connaît tout le danger
Du goût décidé qui l'entraîne ;
Mais tu daignas l'encourager :
Et fi fon vol eft téméraire,
Dès qu'elle t'a déjà fu plaire,
Que rifque-t-elle à s'y livrer ?
Depuis qu'au pays de la feinte
Un vif penchant me fait errer,
Sans ceffe une importune crainte
Devant moi venait fe montrer.
Aujourd'hui la douce efpérance
Y guide, y ranime mes pas ;
Je cède au féduifant appas
D'une trop flatteufe indulgence.
Eh, comment ne s'enivrer pas
D'un encens que ta main difpenfe?

Je n'ai pas les charmans pinceaux
De l'ami de la Sablière ;
Mais fur l'homme et fur fes défauts,
Je puis dans de rians tableaux,
Répandre à mon tour la lumière,
Et du fceptre jufqu'au rabot,
Prouver à l'homme qu'il eft un fot.

(*) A l'occafion de la lettre de M. de *Voltaire* à l'auteur des fables, du 22 de mars 1758, tome cinquième de la Correfpondance générale.

Tous les animaux, dans mes fables,
Lions, fourmis, aigles, moineaux,
Peuvent, par quelques traits nouveaux,
Trahir l'orgueil de mes femblables.
Ta voix a chanté des héros;
Mais qu'il foit d'Athène ou de Rome,
De Pétersbourg ou de Paris,
Tes philofophiques écrits
Font voir que tout héros eſt homme.
Ecoutons ce ruftre hébété
Que fait raifonner la Fontaine:
Il voudrait, plein de vanité,
Que celui qui créa le chêne
Dans fes œuvres l'eût confulté.
L'homme eft plus ou moins entêté
De quelque orgueilleufe faibleffe.
L'apologue fut inventé
Pour corriger avec adreffe
Des grands l'infolente fierté,
Des flatteurs l'indigne baffeffe,
Des petits l'indocilité.
Heureux fi, plein d'un zèle extrême
Sur les ridicules d'autrui,
Un auteur corrigeait lui-même
Les défauts qu'on remarque en lui.
Mais quoi que l'on en puiffe dire,
Fier d'un fi glorieux accueil,
On verra croître mon orgueil
Si mes fables te font fourire.

OBSERVATIONS

De M. de Chauvelin, l'ambaſſadeur, ſur une lettre de M. de Voltaire au roi de Pruſſe, écrite par ordre du miniſtère, 1759. (*)

LA lettre eſt très-bien, le fonds et le ton en ſont à merveilles ; je n'y ferai que deux obſervations.

1°. Je ne ſais ſi je lui préſenterais auſſi déciſivement l'idée de reſtitution ; je crois qu'elle lui ſera toujours amère, et je ne ſais ſi elle ne bleſſerait pas ſa gloire autant que ſon intérêt. Peut-être faudrait-il adoucir ce paſſage.

2°. Je crois qu'il conviendrait de lui expliquer davantage le fond d'un ſyſtême de pacification fondé ſur les idées propres à lui, qu'il développe dans ſa dernière lettre. En conſéquence je lui dirais, ce me ſemble :

Vous ne voulez pas faire la paix ſans les Anglais, vous avez raiſon, votre honneur y eſt intéreſſé ; mais pourquoi ne feriez-vous pas faire la paix aux Anglais en même temps qu'à vous ? n'avez-vous pas acquis aſſez de droits ſur leur eſtime, aſſez d'aſcendant ſur eux pour qu'ils ſacrifient quelques-uns de leurs avantages à l'honneur de vous aſſurer les vôtres ? Alors les Français, en compenſation d'un tel bienfait, ne feront-ils pas excités et autoriſés à déterminer leurs alliés à des ſacrifices équivalens à ceux que les Anglais auront faits pour eux en votre faveur ? Alors ne ferez-vous pas l'auteur et le mobile de cette condeſcendance réciproque qui ramènera tout à un équilibre déſirable et utile à tout

(*) On n'a point trouvé cette lettre au roi ; voyez celle qu'il écrit à *Voltaire*, du 22 de ſeptembre 1759, tome ſecond de ſa Correſpondance.

l'univers ? En un mot, si vous déterminez les Anglais à ne pas envahir l'empire des mers, la propriété de toutes les colonies, et le commerce universel, doutez-vous que les Français n'engagent vos ennemis à renoncer aux prétentions qui vous feraient nuisibles ?

Il me semble que cette tirade, maniée par le génie de M. de *Voltaire*, embellie des grâces nerveuses de son style, et ajoutée aux notions qu'il a des prises du roi de Prusse, et des objets les plus propres à l'émouvoir, peut mettre dans tout son jour l'idée d'un plan qu'il ferait très-heureux que ce prince saisît, adoptât, et conduisît à sa maturité.

LETTRE

DE M. LE COMTE DE TRESSAN,

A M. DE VOLTAIRE.

A Commerci, ce 29 de juillet 1759.

SA Majesté polonaise, Monsieur, veut que je supplée à sa vue pour répondre à la lettre charmante qu'elle vient de recevoir de vous. Ce prince m'ordonne de vous assurer de son amitié pour vous, et de sa haute estime pour vos ouvrages.

Sa Majesté confirme de nouveau l'attestation qu'elle m'avait ordonné de vous envoyer au sujet de l'exacte vérité de tous les faits contenus dans votre Histoire de *Charles XII*. Elle apprend par vous, Monsieur, avec un plaisir sensible que le roi son gendre, en renouvelant les anciens priviléges de vos terres, vous donne une marque distinguée de sa bienveillance et de son estime. Mais je sens, Monsieur, tout ce que vous perdriez si

vous ne voyiez pas du moins les caractères d'une main que vous baiseriez avec tant de plaisir ; un seul mot de ce prince adoré, qui exécute sans cesse tout ce que vous aimez à célébrer dans les grands rois, sera mille fois plus précieux pour vous, que tout ce que le plus fidelle de vos serviteurs et amis pourrait vous dire.

Tressan.

P. S. Du roi *Stanislas*, à peine lisible.

Je vous réponds de cœur, au défaut de vue, pour vous assurer que je conserve toujours les sentimens d'une parfaite estime et amitié pour vous.

P. S. De M. de *Tressan.*

Votre cœur vous fera deviner que mon cher et aimable maître vous écrit : *Je vous réponds de cœur, au défaut de vue*, *&c.* Plaignez une ame active (et celle des rois le sont si rarement.) *Eheu !* plaignez-la d'être privée du bonheur de revoir ses ouvrages, de ne pouvoir plus lire, écrire, peindre, jouer des instrumens, et voir votre ancienne amie chez qui le roi vient d'écrire ce petit mot.

LETTRES

DU SIEUR CLEMENT, *de Dijon*,

A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A Dijon, ce 6 de décembre 1759.

MONSIEUR,

Si je ne favais pas que votre fageffe vous fait affez méprifer les petiteffes des grands, pour n'en pas être fufceptible, je ne ferais pas furpris que vous euffiez dédaigné de répondre à la lettre que j'ai ofé vous écrire, et où mon cœur vous a peint tout ce qu'il reffentait. J'étais convaincu, quand ma main vous a tracé des caractères fidelles interprètes de mes fentimens, que la nobleffe des vôtres ne vous permettait pas d'être infenfible à la douleur d'un malheureux, et que vous faviez effuyer des pleurs que l'infortune a fait couler : j'étais perfuadé que l'on n'implore pas en vain votre bonté, que vos bras s'ouvraient facilement pour y donner un afile à l'innocence, que votre cœur enfin était encore plus grand que votre efprit. Voilà ce dont j'étais perfuadé, dont je le fuis encore, et ce qui m'a enhardi à vous expofer ma trifte fituation dans ma première lettre. Jugez à préfent, Monfieur, fi votre filence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas, vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits par la plus noire ingratitude; que je ferais affez lâche,

assez criminel pour n'en être pas plus reconnaissant. Ah! Monsieur, n'ayez pas, si vous le voulez, égard à mes autres prières, mais ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma probité! C'est le seul bien qui me reste; c'est ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale. Vos soupçons le flétriraient; votre générosité, votre grandeur d'ame peuvent en conserver, en relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls biens; ils sont à vous, ils y seront toujours. Quand même vous me refuseriez ce que je vous demande avec tant d'ardeur, mais que vous n'êtes pas en droit de m'accorder, quand, dis-je, vous me le refuseriez, je serais toujours convaincu que votre vertu le permet, que des raisons qui me sont inconnues.vous y engagent, et je ne soupirerais alors qu'après le bonheur de les connaître. Enfin, Monsieur, quelles que soient vos bontés, faites-les savoir à un jeune homme que l'incertitude met dans l'état le plus triste, et qui ne vous en aimera pas moins, quand vous ne recevriez pas les vœux qu'il vous adresse.

Peut-être, Monsieur, n'avez-vous pas reçu ma première lettre. Si cela était, et que vous désirassiez la voir, vous pourriez me le dire.

Voici mon adresse : *A Clément fils, chez son père, procureur à Dijon, derrière les Minimes.*

LETTRE II.

Dijon, 17 de mai 1762.

Monsieur, permettez qu'un de ceux qui aime le plus les belles-lettres, fans pouvoir les cultiver, et les génies qui les cultivent avec fuccès, vous renouvelle aujourd'hui des hommages fincères qui le flattent plus que vous. Les fentimens que mon ingénuité vous a découverts ont paru vous toucher; je fuis affez payé de ma tendreffe, fi vous l'avez fentie comme moi.

La bonté que vous m'avez témoignée m'engage à vous demander une grâce. Dans quelques momens que de trifles occupations laiffent à mon goût pour la poëfie, j'ai eu le deffein téméraire d'entreprendre une tragédie fur le fujet le plus fingulier et le plus intéreffant qui foit peut-être dans notre hiftoire moderne. C'eft la mort de *Charles I* et l'ufurpation de *Cromwel*. Les difficultés de traiter ce fujet étaient grandes, et un an de travail ne les a pas encore furmontées. Je n'ai fait jufqu'ici que le plan de ma pièce, après l'avoir changé plufieurs fois, et brûlé impitoyablement un acte entier, et plus, qui ne répondait pas à l'idée que je m'étais formée de la beauté de mon fujet. Je ne me fuis cependant pas découragé, et j'ai recommencé de nouveau. Ce qui a cependant ralenti mon ardeur, c'eft que j'ai appris que vous travaillez, depuis quelque temps, fur le même fonds, et que vous donneriez tôt ou tard cette pièce au public.

Vous devez bien penfer, Monfieur, que ma témérité n'irait pas jufqu'à me donner un concurrent tel que vous. Il n'appartient qu'à peu de génies d'entrer dans la même lice que fes maîtres, et de les vaincre. J'abandonnerais bientôt mon deffein, fi j'étais sûr qu'il fût le

vôtre, d'autant plus que ce ferait peut-être le feul ouvrage que je puiffe faire pendant ma vie obfcure, relégué dans le fond d'une ville où il y a des gens d'efprit qui ne s'en fervent pas, et qui haïffent ou méprifent ceux qui s'en fervent. Mes jours feront abrégés par le travail, feul bien, feul plaifir que la fortune n'a pu m'ôter; et *Cromwel*, feul à qui je donnerai tout ce que j'ai encore à vivre, confervera la mémoire d'un jeune homme qui fut vieux trop tôt, parce qu'il penfa de trop bonne heure.

Oui, Monfieur, j'ai tâché de cultiver les Mufes dès l'âge de fept ans; et vous pouvez juger combien une étude affidue ufe la fanté d'un enfant. Mais excufez-moi fi je vous entretiens fi long-temps de chofes fi peu intéreffantes. Apprenez-moi donc, je vous prie, fi je dois continuer mon projet, et fi vous ne l'avez pas vous-même exécuté. Daignez m'éclairer de vos leçons; j'en ai trop befoin, et mon zèle eft trop vif pour que vous ne m'en donniez pas. Vos lumières pourront me découvrir des obftacles que je n'ai pas prévus, ou des beautés que je ne pouvais imaginer. Vous m'animerez dans un travail difficile, vous me montrerez les écueils. Je m'y précipiterais fans vous, et votre génie m'aidera à les franchir. Ne refufez pas, de grâce, un jeune homme qui cherche à s'inftruire et qui refpecte fes maîtres; qui vous aime, parce qu'il aime vos ouvrages et que votre ame y eft; qui vous doit tout, parce que vos écrits lui ont appris à penfer.

Je fuis, Monfieur, avec toute l'eftime du cœur, &c.

Clément.

LETTRE III.

Paris, le 5 de décembre 1768.

J'AI brifé mes entraves, Monfieur; j'ai fecoué la pouffière claffique. Me voici libre, et à peu-près heureux à Paris, dans le centre des arts, où j'ai depuis fi long-temps défiré de cultiver les lettres. Mais, Monfieur, que les arts, les lettres et le bon goût ont étrangement dépéri dans ce pays! que tout ce que j'y vois s'accorde peu avec les idées que je m'étais formées d'après la lecture de nos modèles! Je me trouve ici comme tombé des nues. Je n'y entends perfonne, et l'on ne m'y entend point. On me parle de comédies qui font pleurer, et je vois des tragédies qui me font rire. On me dit de travailler dans ce goût-là; et je ne fais ce que c'eft que ce goût-là. Cependant il faudra bien m'y faire, et je commence à entrevoir que cela n'eft pas fi difficile.

En vérité, Monfieur, je ne fais ce qu'on penfera un jour de notre fiècle; mais je fais bien moi qu'il reffemble furieufement à celui de *Sénéque* et de *Silius italicus*. C'eft vous qui avez vu finir les beaux jours de notre littérature, et qui nous en avez fi long-temps confolés: et vous avez la douleur de ne laiffer après vous aucun efpoir de nous confoler de votre abfence.

Pardonnez, Monfieur, cette complainte à un trifte partifan du vieux goût, à un admirateur de vos ouvrages. Il n'eft pas poffible que je m'accoutume jamais à trouver beau ce qui ne le fera jamais, qu'à condition que *Molière*, *Racine*, *Boileau* et vous ferez déteftables.

Mais je viens enfin au principal objet de ma lettre, qui eft de vous remercier de la connaiffance que vous m'avez procurée de M. de *la Harpe*. Je n'ai qu'à me louer de fa politeffe et de fes confeils, et furtout de la vénération qu'il témoigne pour vous. Il jure par votre

nom, comme *Philoctète* jurait par *Hercule*; et je ne doute point qu'il ne remplisse glorieusement le rôle de *Philoctète*. Il ferait certainement bien en état de s'opposer au torrent et de combattre les monstres de notre littérature, mais le mal est trop invétéré; son exemple vient trop tard, et il ne fera que se sauver du naufrage général.

Je n'ai pas trouvé les esprits fort prévenus en faveur de ma Médée non-magicienne. On me fait mauvais gré d'avoir ôté cette brillante décoration qui fait un si bel effet aux yeux des clercs et du peuple. On me dit aussi que ces évocations magiques de *Longepierre* ne sont pas sans agrément, et qu'après tout ses vers redeviennent assez bons pour nos oreilles. J'ai eu beau dire, après vous, qu'une femme sorcière ne peut nous toucher ni nous intéresser, que la magie détruit tout l'effet, et rend tout autre personnage que *Médée* ridicule devant elle, que c'est un monstre dégoûtant de tuer ses enfans sans raison, puisqu'elle peut les emmener dans son char: j'ai dit mille autres choses semblables, mais on ne m'en a tenu compte; et dans ce siècle philosophe, j'ai trouvé qu'on aimait encore assez les sorcières, sans y croire.

Enfin, Monsieur, j'ai remis ma pièce entre les mains de M. *le Kain*, et j'attends son avis pour la lire à messieurs les comédiens assemblés. Je n'en augure pas un grand succès, mais je m'en consolerai en fesant mieux.

Comme mes revenus ne sont pas assez considérables pour vivre ici en simple feseur de vers, je cherche à m'y placer un peu honnêtement, ou comme secrétaire ou comme instituteur dans quelque maison considérable. Si par vos connaissances, Monsieur, vous pouviez m'aider dans mes vues, je joindrais cette bonté à celles que vous avez déjà eues pour moi, et ma reconnaissance vivrait autant que moi-même.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec l'admiration et l'attachement le plus sincère, &c.

Clément.

LETTRE DE L'EX-JESUITE PAULIAN, A M. DE VOLTAIRE.

A Avignon, ce 4 de décembre 1765.

MONSIEUR,

IL eſt bien flatteur pour moi que le plus beau génie de ce ſiècle veuille bien jeter les yeux ſur quelqu'un de mes ouvrages. Je ſuis fâché que la troiſième édition du dictionnaire que vous demandez ne ſoit pas encore finie. Dès que ce dictionnaire, augmenté d'un volume, paraîtra, j'aurai l'honneur de vous en faire hommage: j'eſpère qu'il ſera moins indigne que celui-ci de vous être préſenté. En attendant, je vous prie d'accepter un exemplaire de mon *Traité de paix entre Deſcartes et Newton*. S'il mérite votre approbation, je ſuis aſſuré qu'il méritera par-là même l'immortalité.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

Paulian, ancien profeſſeur de phyſique du collége d'Avignon, de la compagnie de *Jéſus*.

LETTRE

DE M. THIRIOT,

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce vendredi 13 de janvier 1769.

Nec ſi plura velim, tu dare deneges.

Il n'y a que vous au monde, mon ancien ami, mon honneur et mon ſoutien, avec qui je puiſſe prendre l'air et le ton dont je vous écris.

Frontis ad urbanæ deſcendo præmia.

Il y a deux ans que je paye habituellement les tributs que la vieilleſſe doit à la nature. L'aſthme était mon incommodité dominante et familière; mais un régime auſtère et une plante que j'ignore et dont je n'uſe plus, mais dont j'ai heureuſement une bonne proviſion, en a fait diſparaître tous les ſymptômes à la fin de l'été. Ma ſanté eſt donc auſſi bonne que je pouvais le ſouhaiter; mais ma petite fortune et mes affaires ſont dans le plus grand dérangement. J'ai payé trois années, de 600 livres chacune, pour remplir les engagemens que j'avais pris pour le mariage de ma fille.

Voici més revenus : 1200 livres du roi de Pruſſe, dont il ne me reſte que 1000 livres, les 200 livres payant tous les papiers littéraires dont je lève mes extraits, payant auſſi des copies des pièces et autres ouvrages qu'il faut y joindre. Ces 1000 livres du roi de Pruſſe, avec 2600 livres viagères ſur l'hôtel de ville, et 400 livres par

par an fur M. le comte de *Lauraguais*, me donnaient l'efpérance de me tirer d'affaire, en payant même mon engagement de 600 livres. Mais une nouvelle charge perpétuelle m'eft furvenue par la néceffité de prendre une feconde femme pour me fervir et me fecourir dans mes infirmités.

Vous me fites l'amitié de m'écrire, au commencement de 1766, lorfque je vous demandais d'être infcrit fur la feuille de vos bienfaits, que j'avais attendu trop tard, que j'en ferais puni, que j'attendrais; qu'il aurait fallu vous parler de mon grenier dans le temps de la moiffon, que tout le monde avait glané, hors moi, parce que je ne m'étais pas préfenté. Vous me promettiez de réparer ma négligence; vous ajoutiez, de la manière la plus agréable et la plus confolante, que vous m'aimiez comme on aime dans la jeuneffe.

Cela m'a rappelé avec quelle vivacité vous entreprîtes et vous pourfuivîtes, fur la fin de la régence, de faire mettre fur ma tête la moitié de votre penfion, et comme, par vos inftances, M. le duc de *Melun* s'intéreffa au fuccès de ce projet fous le miniftère de M. le duc. Mais les triftes événemens qui fe fuccédèrent coup fur coup, renversèrent une fi rare marque d'amitié et de bienfefance dont la gazette de Hollande fit une mention particulière. C'eft ce qui m'a toujours encouragé de vous dire, s'il en était befoin, comme *Horace* le dit à *Mécène* en lui rappelant fes bienfaits: *Nec fi plura velim, tu dare deneges*; et c'eft ce qui me fefait dire dernièrement à table, chez M. le lieutenant civil, qu'il n'y avait que M. de *Voltaire* à qui je puffe demander avec plaifir, et de qui je puffe recevoir de même.

Je ne vous écrirai point de nouvelles de littérature, parce que je fuis trop plein de petits chagrins domeftiques.

NOTE

Sur M. de Voltaire, et faits particuliers concernant ce grand-homme, recueillis par moi (*) pour servir à son histoire, par M. l'abbé du Vernet.

L'amitié d'un grand-homme est un bienfait des Dieux.
OEDIPE, acte Ier, scène Ière.

PUIS-JE ne pas me glorifier d'un titre qui a fait à la fois mon état, ma fortune et le bonheur de ma vie? L'extrait que j'en vais donner justifiera l'épigraphe que j'ai choisie, et qui pourrait paraître un peu trop orgueilleuse.

La paix de 1748, en rappelant les plaisirs de tout genre dans la ville de Paris, devint l'époque mémorable d'une nouvelle institution de quelques sociétés bourgeoises qui se réunirent pour le seul plaisir de jouer la comédie.

La première fut établie à l'hôtel de *Soyecourt*, au faubourg Saint-Honoré; la seconde, à l'hôtel de *Clermont-Tonnerre*, au Marais; la troisième, à l'hôtel de *Jabac*, rue Saint-Méri. C'est de ce dernier théâtre dont je suis le fondateur.

De tous les jeunes gens qui jouissaient alors de quelque célébrité sur ces différens théâtres, et dont quelques-uns se sont fixés dans nos provinces, je suis le seul qui soit resté à Paris; et c'est une faveur que je dois plus à ma bonne étoile qu'à la supériorité de mon talent. Voici comment la chose est arrivée.

Le propriétaire de l'hôtel de *Jabac*, forcé de faire des réparations urgentes dans l'intérieur de la salle que nous occupions, nous mit dans la nécessité de demander à

(*) *Le Kain.*

meſſieurs les comédiens de *Clermont-Tonnerre*, la permiſſion de jouer alternativement avec eux ſur leur théâtre; traité qui fut ſtipulé entre eux et nous au mois de juillet 1749, en payant la moitié des frais. Nous y débutâmes par Sidney et George-Dandin.

Il n'eſt pas difficile de ſe figurer que la concurrence de ces deux ſociétés excita dans le public quelques conteſtations dont le réſultat ne pouvait être favorable aux uns ſans diminuer de la conſidération dont les autres avaient joui juſqu'alors. On était partagé ſur les talens de meſſieurs *tels et tels*, ſur ceux des demoiſelles *telles et telles*. Les unes étaient plus jolies, plus décentes que les autres; mais ces dernières avaient plus d'uſage du théâtre, plus de grâce, plus de fineſſe, &c. C'eſt ainſi que le public s'amuſait et prenait parti, ſoit pour meſſieurs de *Tonnerre*, ſoit pour meſſieurs de *Jabac*. Mais qui pourra jamais croire qu'une ſociété de jeunes gens, qui réuniſſait le plaiſir et la décence, pût exciter la jalouſie et les plaintes des grands chantres de *Melpomène?*

Le crédit de ces derniers nous fit fermer notre théâtre; et ce fut un prêtre janſéniſte qui en obtint la réhabilitation. M. l'abbé de *Chauvelin*, conſeiller-clerc au parlement de Paris, daigna s'intéreſſer pour des élèves contre leurs maîtres et nous fit jouer le Mauvais riche, comédie nouvelle en cinq actes et en vers, de M. d'*Arnaud*. La pièce eut peu de ſuccès au jugement de la plus brillante aſſemblée qu'il y eût alors à Paris. C'était au mois de février 1750.

M. de *Voltaire* y fut invité par l'auteur; et ſoit indulgence pour M. d'*Arnaud*, ſoit pure bonté pour les acteurs qui s'étaient donné toute la peine imaginable pour faire valoir un ouvrage faible et ſans intérêt, ce grand-homme parut aſſez content, et s'informa ſcrupuleuſement qui était celui qui avait joué le rôle de l'*amoureux*. On lui répondit que c'était le fils d'un marchand orfévre de Paris, lequel jouait la comédie pour ſon plaiſir, mais

qui aspirait réellement à en faire son état. Il témoigna à M. d'*Arnaud* le désir de me connaître, et le pria de m'engager à l'aller voir le surlendemain.

Le plaisir que me causa cette invitation fut encore plus grand que ma surprise ; mais ce que je ne pourrais peindre, c'est ce qui se passa dans mon ame à la vue de cet homme dont les yeux étincelaient de feu, d'imagination et de génie. En lui adressant la parole, je me sentis pénétré de respect, d'enthousiasme, d'admiration et de crainte ; j'éprouvais à la fois toutes ces sensations, lorsque M. de *Voltaire* eut la bonté de mettre fin à mon embarras, en m'ouvrant ses deux bras, et en *remerciant* DIEU *d'avoir créé un être qui l'avait ému et attendri en proférant d'assez mauvais vers.*

Il me fit ensuite plusieurs questions sur mon état, sur celui de mon père, sur la manière dont j'avais été élevé, et sur mes idées de fortune. Après l'avoir satisfait sur tous ces points, et après ma part d'une douzaine de tasses de chocolat mélangé avec du café, seule nourriture de M. de *Voltaire* depuis cinq heures du matin jusqu'à trois heures après midi, je lui répondis, avec une fermeté intrépide, que je ne connaissais d'autre bonheur sur la terre que de jouer la comédie ; qu'un hasard cruel et douloureux me laissant le maître de mes actions, et jouissant d'un petit patrimoine d'environ sept cents cinquante livres de rente, j'avais lieu d'espérer qu'en abandonnant le commerce et le talent de mon père, je ne perdrais rien au change si je pouvais un jour être admis dans la troupe des comédiens du roi.

„ Ah ! mon ami, s'écria M. de *Voltaire*, ne prenez jamais ce parti-là ; croyez-moi, jouez la comédie pour votre plaisir, mais n'en faites jamais votre état. C'est le plus beau, le plus rare ; le plus difficile des talens ; mais il est avili par des barbares et proscrit par des hypocrites. Un jour la France estimera votre art, mais alors il n'y aura plus de *Baron*, plus de *le Couvreur*, plus de *Dangeville*.

Si vous voulez renoncer à votre projet, je vous prêterai dix mille francs pour commencer votre commerce, et vous me les rendrez quand vous pourrez. Allez, mon ami, revenez me voir vers la fin de la semaine ; faites bien vos réflexions, et donnez-moi une réponse positive. »

Etourdi, confus, et pénétré jusqu'aux larmes des bontés et des offres généreuses de ce grand-homme que l'on disait avare, dur et sans pitié, je voulus m'épancher en remercîmens. Je commençai quatre phrases sans pouvoir en terminer une seule. Enfin, je pris le parti de lui faire ma révérence en balbutiant ; et j'allais me retirer lorsqu'il me rappela pour me prier de lui réciter quelques lambeaux des rôles que j'avais déjà joués. Sans trop examiner la question, je lui proposai, assez maladroitement, de lui déclamer le grand couplet de Gustave, au second acte. *Point, point de Piron*, me dit-il avec une voix tonnante et terrible, *je n'aime pas les mauvais vers ; dites-moi tout ce que vous savez de Racine.*

Je me souvins heureusement qu'étant au collége de Mazarin, j'avais appris la tragédie entière d'Athalie, après avoir entendu répéter nombre de fois cette pièce aux écoliers qui devaient la jouer. Je commençai donc la première scène, en jouant alternativement *Abner* et *Joad*. Mais je n'avais pas encore tout-à-fait rempli ma tâche, que M. de *Voltaire* s'écria aussitôt avec un enthousiasme divin : *Ah ! mon Dieu ! les beaux vers ! Ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que toute la pièce est écrite avec la même chaleur, la même pureté, depuis la première scène jusqu'à la dernière, c'est que la poësie en est par-tout inimitable. Adieu, mon cher enfant*, ajouta-t-il en m'embrassant, *je vous prédis que vous aurez la voix déchirante, que vous ferez un jour les plaisirs de Paris ; mais ne montez jamais sur un théâtre public.*

Voilà le précis le plus vrai de ma première entrevue avec M. de *Voltaire*. La seconde fut plus décisive,

puisqu'il consentit, après les plus vives instances de ma part, à me recueillir chez lui comme son pensionnaire, et à faire bâtir au-dessus de son logement un petit théâtre où il eut la bonté de me faire jouer avec ses pièces et toute ma société. Il ne voyait qu'avec un déplaisir horrible qu'il nous en avait coûté jusqu'alors beaucoup d'argent pour amuser le public et nos amis.

La dépense que cet établissement momentané causa à M. de *Voltaire*, et l'offre désintéressée qu'il m'avait faite quelques jours auparavant, me prouvèrent, d'une manière bien sensible, qu'il était aussi généreux et aussi noble dans ses procédés que ses ennemis étaient injustes, en lui prêtant le vice de la sordide économie. Ce sont des faits dont j'ai été le témoin. Je dois encore un autre aveu à la vérité : c'est que M. de *Voltaire* m'a non-seulement aidé de ses conseils pendant plus de six mois, mais qu'il m'a défrayé pendant ce temps; et que depuis que je suis au théâtre, je puis prouver avoir été gratifié par lui de plus de deux mille écus. Il me nomme aujourd'hui son *grand acteur*, son *Garrick*, son *enfant chéri* : ce sont des titres que je ne dois qu'à ses bontés pour moi; mais ceux que j'adopte au fond de mon cœur, sont ceux d'un *élève respectueux et pénétré de reconnaissance.*

Pourrais-je n'être pas affecté d'un sentiment aussi respectable, puisque c'est à M. de *Voltaire* seul que je dois les premières notions de mon art, et que c'est à sa seule considération que M. le duc d'*Aumont* a bien voulu m'accorder mon ordre de début au mois de septembre 1750.

Il est résulté de ces premières démarches que, par une persévérance à toute épreuve, je suis enfin, au bout de dix-sept mois, parvenu à surmonter tous les obstacles de la ville et de la cour, et à me faire inscrire sur le tableau de messieurs les comédiens du roi, au mois de février 1752.

Quiconque voudra bien lire tous ces détails, en

obſerver la filiation, reconnaîtra que je ſuis loin de reſſembler à ces cœurs ingrats qui rougiſſent d'un bienfait; et qui, pour conſommer leur ſcélérateſſe, calomnient indignement leurs bienfaiteurs. J'en ai connu plus d'un de cette eſpèce à l'égard de M. de *Voltaire*. J'ai été témoin des vols qui lui ont été faits par des gens de toutes ſortes d'états. Il a plaint les uns, mépriſé tacitement les autres, mais jamais il n'a tiré vengeance d'aucun. Les libraires, qu'il a prodigieuſement enrichis par les différentes éditions de ſes ouvrages, l'ont toujours déchiré publiquement; mais il n'y en a pas un ſeul qui ait oſé l'attaquer en juſtice, parce que tous avaient tort.

M. de *Voltaire* eſt toujours reſté fidelle à ſes amis. Son caractère eſt impétueux; ſon cœur eſt bon : ſon ame eſt compatiſſante et ſenſible. Modeſte au ſuprême degré ſur les louanges que lui ont prodigué les rois, les gens de lettres, et le peuple réuni pour l'entendre et l'admirer. Profond et juſte dans ſes jugemens ſur les ouvrages d'autrui, rempli d'aménité, de politeſſe et de grâces dans le commerce civil; inflexible ſur les gens qui l'ont offenſé; voilà ſon caractère deſſiné d'après nature.

On ne pourra jamais lui reprocher d'avoir attaqué le premier ſes adverſaires; mais après les premières hoſtilités commiſes, il s'eſt montré comme un lion ſorti de ſon repaire, et fatigué de l'aboyement des roquets qu'il a fait taire par le ſeul aſpect de ſa crinière hériſſée. Il y en a quelques-uns qu'il a écraſés en les courbant ſous ſa patte majeſtueuſe; les autres ont pris la fuite.

Je lui ai entendu dire mille fois qu'il était au déſeſpoir de n'avoir pu être l'ami de *Crébillon*; qu'il avait toujours eſtimé ſon talent plus que ſa perſonne, mais qu'il ne lui pardonnerait jamais d'avoir refuſé d'approuver Mahomet.

Je ne dirai rien de la ſublimité de ſes talens en tout genre. Il n'en eſt aucun où il n'ait répandu beaucoup d'érudition, de grâce, de goût et de philoſophie. Du

reſte, c'eſt à l'Europe entière à faire ſon éloge. Ses ouvrages répandus d'un pôle à l'autre, font des matériaux ſuffiſans pour l'entreprendre. Heureux celui qui ſaura les apprécier, et parler dignement d'un homme auſſi célèbre et auſſi rare. Tout le monde connaît ſa facilité pour écrire, mais perſonne n'a vu ce dont mes yeux ont été les témoins pour ſa tragédie de Zulime.

Son ſecrétaire avait égaré, ou brûlé comme brouillon inutile, le cinquième acte de cette tragédie. M. de *Voltaire* le refit de nouveau en très-peu de temps, et ſur de nouvelles idées qui lui furent ſuſcitées par les circonſtances.

Je lui ai vu faire un nouveau-rôle de *Cicéron* dans le quatrième acte de Rome ſauvée, lorſque nous jouâmes cette pièce au mois d'auguſte 1750, ſur le théâtre de madame la ducheſſe *du Maine*, au château de Sceaux. Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de rien entendre de plus vrai, de plus pathétique et de plus enthouſiaſte que M. de *Voltaire* dans ce rôle. C'était en vérité, *Cicéron* lui-même tonnant de la tribune aux harangues ſur le deſtructeur de la patrie, des lois, des mœurs et de la religion. Je me ſouviendrai toujours que madame la ducheſſe *du Maine*, après lui avoir témoigné ſon étonnement et ſon admiration ſur ce nouveau rôle qu'il venait de compoſer, lui demanda quel était celui qui avait joué le rôle de *Lentulus Sura*, et que M. de *Voltaire* lui répondit : *Madame, c'eſt le meilleur de tous.* Ce pauvre hère qu'il traitait avec tant de bonté, c'était moi-même ; et ce n'était pas ce qui flatta le plus les marquis, les comtes et les chevaliers dont j'étais alors le camarade.

Je ne finirai point cet article ſans citer encore quelques anecdotes qui ſont à ma connaiſſance, et qui ſerviront peut-être à donner encore quelques idées particulières du caractère de M. de *Voltaire*.

Perſonne n'ignore qu'à la mort du célèbre *Baron*,

ainſi qu'à la retraite de *Beaubourg*, l'emploi tragique et comique de ces deux grands comédiens fut donné à *Sarraſin* qui ne ſuivait alors que de bien loin les traces de ſes maîtres. C'eſt ce qui lui attira une aſſez bonne plaiſanterie de M. de *Voltaire*, lorſque ce dernier le chargea du rôle du Brutus dans la tragédie de ce nom. On répétait la pièce au théâtre, et la molleſſe de *Sarraſin* dans ſon invocation au dieu *Mars*, le peu de fermeté, de grandeur et de majeſté qu'il mettait dans tout le premier acte, impatienta tellement M. de *Voltaire*, qu'il lui dit avec une ironie ſanglante ; *Monſieur, ſongez-donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les conſuls Romains, et qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme ſi vous diſiez : Ah! bonne Vierge, faites-moi gagner un lot de cent francs à la loterie !*

Il réſulta de ce nouveau genre de donner des leçons, que *Sarraſin* n'en fut ni plus vigoureux ni plus mâle, parce que ni l'une ni l'autre de ces qualités n'étaient en lui, et qu'il ne fut vraiment bon acteur que dans les choſes pathétiques. Il ignorait l'art de peindre les paſſions avec énergie. On ne lui vit jamais l'ame de *Mithridate* ni la nobleſſe d'*Auguſte*.

L'on connaît la célébrité que mademoiſelle *Dumeſnil* s'était acquiſe dans le rôle de *Mérope*, et qu'elle a conſtamment ſoutenue pendant vingt ans ; cette même célébrité ne fut cependant pas à l'abri du ſarcaſme de M. de *Voltaire*. Lorſqu'il fit répéter Mérope pour la première fois, il trouvait que cette fameuſe actrice ne mettait ni aſſez de force ni aſſez de chaleur dans le quatrième acte, quand elle invective *Poliſonte*. *Il faudrait*, lui dit mademoiſelle *Dumeſnil*, *avoir le diable au corps pour arriver au ton que vous voulez me faire prendre. Eh, vraiment oui, Mademoiſelle*, lui répondit M. de *Voltaire*, *c'eſt le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts.* Je crois que M. de *Voltaire* diſait alors une grande vérité.

Il était un jour queftionné fur la préférence que les uns accordaient à mademoifelle *Dumefnil* fur mademoifelle *Clairon*, et fur l'enthoufiafme que cette dernière excitait au grand regret de celle qui lui avait fervi de modèle. Ceux qui tenaient encore au vieux goût, prétendaient que pour attacher l'ame, la remuer et la déchirer, *il fallait avoir*, comme mademoifelle *Dumefnil*, *de la machine à Corneille.*, et que mademoifelle *Clairon* n'en avait point. *Elle l'a dans la gorge*, s'écria M. de *Voltaire* : et la queftion fut jugée.

Une très-jeune et jolie demoifelle, fille d'un procureur au parlement, jouait avec moi le rôle de Palmire dans Mahomet, fur le théâtre de M. de *Voltaire*. Cette aimable enfant qui n'avait que quinze ans, était fort éloignée de pouvoir débiter avec force et énergie les imprécations qu'elle vomit contre fon tyran. Elle n'était que jeune, jolie et intéreffante ; auffi M. de *Voltaire* s'y prit-il à fon égard avec plus de douceur, et pour lui remontrer combien elle était éloignée de la fituation de fon rôle, il lui dit : „ Mademoifelle, figurez-vous que Mahomet eft un impofteur, un fourbe, un fcélérat qui a fait poignarder votre père, qui vient d'empoifonner votre frère, et qui, pour couronner fes bonnes œuvres, veut abfolument coucher avec vous. Si tout ce petit manège vous fait un certain plaifir, ah, vous avez raifon de le ménager comme vous faites ; mais pour le peu que cela vous répugne, voici, Mademoifelle, comme il faut vous y prendre. „

Alors M. de *Voltaire* répétant lui-même cette imprécation, donna à cette pauvre innocente, rouge de honte et tremblante de peur, une leçon d'autant plus précieufe qu'elle joignait le précepte à l'exemple. Elle devint par la fuite une actrice très-agréable.

En 1755, étant aux Délices, près de Genève, dans la maifon que M. de *Voltaire* venait d'acquérir du procureur général *Tronchin*, je devins le dépofitaire de

l'Orphelin de la Chine que l'auteur avait fait d'abord en trois actes, et qu'il nommait fes *magots*. C'eſt en conférant avec lui ſur cet ouvrage d'un caractère noble et d'un genre auſſi neuf, qu'il me dit : „ Mon ami, vous avez les inflexions de la voix naturellement douces, gardez-vous bien d'en laiſſer échapper quelques-unes dans le rôle de *Gengis*. Il faut bien vous mettre dans la tête que j'ai voulu peindre un tigre qui, en careſſant ſa femelle, lui enfonce ſes griffes dans les reins. Si vos camarades trouvent quelques longueurs dans le cours de l'ouvrage, je leur permets de faire des coupures; ce ſont des citoyens qu'il faut quelquefois ſacrifier au ſalut de la république; mais faites en ſorte que l'on en uſe modérément, car les faux connaiſſeurs ſont ſouvent plus à craindre, pour ces ſortes de changemens, que ceux qui ſont bonnement ignorans. "

Après mon départ de Ferney, au mois d'avril 1762, M. de *Voltaire* eut la fantaiſie de faire jouer ſur ſon petit théâtre ſa tragédie de l'Orphelin de la Chine. Le libraire *Cramer* s'était exercé avec M. le duc de *Villars* ſur le rôle de *Gengis*. Il n'y a perſonne qui ne ſoit inſtruit de la prétention de ce grand ſeigneur pour bien enſeigner à jouer la comédie. Auſſi fit-il de ſon élève *Cramer* un froid et plat déclamateur; et c'eſt ce dont M. de *Voltaire* ne tarda pas à s'apercevoir. Dès la première répétition, il ſentit plus que jamais que l'on pouvait être en même temps duc, bel eſprit, et le fils d'un grand-homme, mais que ni l'un ni l'autre de ces titres ne donnaient du talent pour exercer les beaux arts, des connaiſſances pour les approfondir, et du goût pour les bien juger.

M. de *Voltaire* ſe mit à perſifler ſon *Cramer*, et promit de le tourmenter juſqu'à ce qu'il eût changé ſa diction. Le fidelle génevois fit des études incroyables pour oublier tout ce que ſon maître lui avait appris, et revint au bout de quinze jours à Ferney pour répéter

de nouveau son rôle avec M. de *Voltaire*, qui s'apercevant d'un très grand changement, s'écria avec joie à madame *Denis : Ma nièce, Dieu soit loué! Cramer a dégorgé son duc.*

Depuis plus de trente ans l'on n'avait pas encore vu de cabale aussi forte que celle qui s'éleva contre M. de *Voltaire* à la première représentation de la tragédie d'Oreste (si toutefois on en excepte celle qui fut faite contre Adélaïde du Guesclin) sifflée depuis trois heures jusqu'à huit. Cependant la plus saine partie du public, celle dont le jugement seul demeure, parce qu'il est impartial, l'emportait de temps en temps sur les fanatiques de *Crébillon*, et témoignait alors sa satisfaction par les acclamations les moins suspectes. C'est dans un de ces momens de transport et d'ivresse que M. de *Voltaire* s'élançant à mi-corps de sa loge, se mit à crier de toutes ses forces : *Applaudissez, applaudissez, braves Athéniens, c'est du Sophocle tout pur.*

Cette franchise et cette admirable présence d'esprit caractérisaient à chaque heure du jour l'homme unique dont nous avons recueilli quelques anecdotes. En voici une qui le montre tel que la nature l'avait formé, c'est-à-dire vif, éloquent et toujours philosophe.

En 1743, à la troisième ou quatrième représentation de Mérope, M. de *Voltaire* fut frappé d'un défaut de dialogue dans les rôles de *Polifonte* et d'*Erox*. De retour de chez madame la marquise *du Châtelet* où il avait soupé, il rectifia ce qui lui avait paru vicieux dans cette scène du premier acte, fit un paquet de ses corrections, et donna ordre à son domestique de les porter chez le sieur *Paulin*, homme très-estimable, mais acteur très-médiocre, et qu'il élevait, disait-il, à la brochette, pour jouer les tyrans. Le domestique observa à son maître qu'il était plus de minuit, et qu'à cette heure il lui était impossible de réveiller M. *Paulin*. *Va, va,* lui répliqua l'auteur de Mérope, *les tyrans ne dorment jamais.*

DECLARATION.

De M. de Voltaire au roi de Prusse, remise de sa main au ministre de sa Majesté à Francfort, 1753.

Je suis mourant ; je proteste devant DIEU et devant les hommes que n'étant plus au service de sa Majesté le roi de Prusse, je ne lui suis pas moins attaché, ni moins soumis à ses volontés pour le peu de temps que j'ai à vivre.

Il m'arrête à Francfort pour le livre de ses poësies dont il m'avait fait présent. Je reste en prison jusqu'à ce que le livre revienne de Hambourg. J'ai rendu au ministre de sa Majesté prussienne à Francfort toutes les lettres que j'avais conservées de sa Majesté, comme des marques chères des bontés dont elle m'avait honoré. Je rendrai à Paris toutes les autres lettres qu'il pourra me redemander.

Sa Majesté veut ravoir un contrat qu'elle avait daigné faire avec moi ; je suis assurément prêt à le rendre comme tout le reste, et dès qu'il sera retrouvé, je le rendrai ou le ferai rendre. Cet écrit, qui n'était point un contrat, mais un pur effet de la bonté du roi, ne tirant à aucune conséquence, était sur un papier de la moitié plus petit que celui que d'*Arget* porta de ma chambre à l'appartement du roi à Potsdam. Il ne contenait autre chose que des remercîmens de ma part, de la pension dont sa Majesté me gratifiait avec la permission du roi mon maître, de celle qu'il accordait à ma nièce après ma mort, et de la croix et de la clef de chambellan.

Le roi de Prusse avait daigné mettre au bas de ce petit feuillet, autant qu'il m'en souvient : *Je signe de*

grand cœur le marché que j'avais envie de faire il y a plus de quinze ans. Ce papier, absolument inutile à sa Majesté, à moi, au public, sera certainement rendu dès qu'il sera retrouvé parmi mes autres papiers. Je ne peux, ni ne veux en faire le moindre usage. Pour lever tout soupçon, je me déclare criminel de lèse-Majesté envers le roi de France mon maître, et le roi de Prusse, si je ne rends le papier à l'instant qu'il sera entre mes mains.

Ma nièce, qui est auprès de moi dans ma maladie, s'engage sous le même serment à le rendre si elle le retrouve. En attendant que je puisse avoir communication de mes papiers à Paris, j'annulle entièrement ledit écrit; je déclare ne prétendre rien de sa Majesté le roi de Prusse, et je n'attends rien dans l'état cruel où je suis que la compassion que doit sa grandeur d'ame à un homme mourant, qui avait tout sacrifié et qui a tout perdu pour s'attacher à lui, qui l'a servi avec zèle, qui lui a été utile, qui n'a jamais manqué à sa personne, et qui comptait sur la bonté de son cœur. Je suis obligé de dicter, ne pouvant écrire. Je signe avec le plus profond respect, la plus pure innocence, et la douleur la plus vive.

Voltaire.

LES J'AI VU,

Attribués faussement à M. de Voltaire, et qui le firent mettre à la Bastille, sous la régence, en 1716.

Tristes et lugubres objets,
J'ai vu la Bastille et Vincennes,
Le Châtelet, Bicêtre, et mille prisons pleines
De braves citoyens, de fidelles sujets:
J'ai vu la liberté ravie,
De la droite raison la règle poursuivie:
J'ai vu le peuple gémissant
Sous un rigoureux esclavage:
J'ai vu le soldat rugissant
Crever de faim, de soif, de dépit et de rage:
J'ai vu les sages contredits,
Leurs remontrances inutiles:
J'ai vu des magistrats vexer toutes les villes
Par des impôts crians et d'injustes édits:
J'ai vu sous l'habit d'une femme (*)
Un démon nous donner la loi,
Sacrifier son Dieu, sa religion, son ame
Pour séduire l'esprit d'un trop crédule roi:
J'ai vu un homme épouvantable, (**)
Ce barbare ennemi de tout le genre-humain,
Exercer dans Paris, les armes à la main,
Une police abominable:
J'ai vu les tyrans impunis:
J'ai vu les gens d'honneur persécutés, bannis:

(*) Madame de *Maintenon*.
(**) M. d'*Argenson*.

J'ai vu même l'erreur en tous lieux triomphante,
La vérité trahie, et la foi chancellante;
J'ai vu le lieu saint avili;
J'ai vu Port-royal aboli;
J'ai vu l'action la plus noire
Qui puisse jamais arriver;
L'eau de tout l'Océan ne pourrait la laver,
Et nos derniers neveux auront peine à la croire:
J'ai vu dans ce séjour par la grâce habité,
Des sacriléges, des profanes
Remuer et tourmenter les mânes
Des corps marqués au sceau de l'immortalité.
Ce n'est pas tout encor; j'ai vu la prélature
Se vendre, ou devenir le prix de l'imposture:
J'ai vu les dignités en proie aux ignorans:
J'ai vu les gens de rien tenir les premiers rangs:
J'ai vu de saints prélats devenir la victime
Du feu divin qui les anime.
O temps! ô mœurs! j'ai vu dans ce siècle maudit
Ce cardinal, l'ornement de la France
Plus grand encor, plus saint qu'on ne le dit,
Ressentir les effets d'une horrible vengeance:
J'ai vu l'hypocrite honoré:
J'ai vu, c'est tout dire, le jésuite adoré.
J'ai vu ces maux sous le règne funeste
D'un prince que jadis la colère céleste
Accorda, par vengeance, à nos désirs ardens:
J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Fin de Pièces justificatives.

MEMOIRES

MEMOIRES

POUR SERVIR A LA VIE

DE M. DE VOLTAIRE,

ECRITS PAR LUI-MEME.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Nous imprimons ici ces mémoires ſinguliers dont une partie ſeulement a été refondue dans les *commentaires ſur la vie et les ouvrages de l'auteur de la Henriade.* (*)

Voltaire les commença peu de temps après l'aventure de Francfort, et enſuite les abandonna. Il eſt même très-vraiſemblable qu'il les avait oubliés, et que même long-temps avant de mourir il n'avait plus l'idée de les laiſſer après lui.

Une copie trouvée dans ſes papiers, fut imprimée quelque temps après ſa mort; elle fut lue par *Frédéric* qui parut inſenſible à ce qu'elle renfermait d'injurieux, ſans doute parce que ſa raiſon lui fit apercevoir que les traits lancés contre ſon avarice, ſa dureté, et ſes prétentions poëtiques, paraiſſent renfermer tout ce qu'un ſentiment de vengeance avait pu raſſembler contre lui, donnaient plus de poids à ce qu'on diſait, dans le même ouvrage, de ſon génie et de ſon courage.

(*) Mélanges littéraires, tome II.

Ces mémoires assurent en effet au roi de Prusse tout ce qu'ils ne lui ôtent point; et dans ce sens, les satires dont les auteurs sont instruits, et respectent les vraisemblances, servent souvent plus la renommée de ceux qui en sont l'objet, qu'un silence qui permet quelquefois aux imputations du vulgaire de s'accréditer, et expose les historiens à devenir l'écho des calomnies populaires.

MEMOIRES

POUR SERVIR A LA VIE

DE M. DE VOLTAIRE,

ECRITS PAR LUI-MEME.

J'ETAIS las de la vie oisive et turbulente de Paris, de la foule des petits-maîtres, des mauvais livres imprimés avec approbation et privilége du roi, des cabales des gens de lettres, des bassesses et du brigandage des misérables qui déshonoraient la littérature. Je trouvai, en 1733, une jeune dame qui pensait à peu-près comme moi, et qui prit la résolution d'aller passer plusieurs années à la campagne, pour y cultiver son esprit loin du tumulte du monde: c'était madame la marquise *du Châtelet*, la femme de France qui avait le plus de disposition pour toutes les sciences.

Son père, le baron de *Breteuil*, lui avait fait apprendre le latin qu'elle possédait comme madame *Dacier;* elle savait par cœur les plus beaux morceaux d'*Horace*, de *Virgile* et de *Lucrèce;* tous les ouvrages philosophiques de *Cicéron* lui étaient familiers. Son goût dominant était pour les mathématiques et pour la métaphysique. On a rarement uni

plus de justesse d'esprit, et plus de goût, avec plus d'ardeur de s'instruire; elle n'aimait pas moins le monde et tous les amusemens de son âge et de son sexe. Cependant elle quitta tout pour aller s'ensevelir dans un château delabré sur les frontières de la Champagne et de la Lorraine, dans un terrain très-ingrat et très-vilain. Elle embellit ce château qu'elle orna de jardins assez agréables. J'y bâtis une galerie; j'y formai un très-beau cabinet de physique. Nous eûmes une bibliothéque nombreuse. Quelques savans vinrent philosopher dans notre retraite. Nous eûmes deux ans entiers le célèbre *Kœnig*, qui est mort professeur à la Haie, et bibliothécaire de madame la princesse d'*Orange*. *Maupertuis* vint avec *Jean Bernouilli;* et dès-lors *Maupertuis*, qui était né le plus jaloux des hommes, me prit pour l'objet de cette passion qui lui a été toujours très-chère.

J'enseignai l'anglais à madame *du Châtelet*, qui au bout de trois mois le sut aussi bien que moi, et qui lisait également *Locke*, *Newton* et *Pope*. Elle apprit l'italien aussi vîte; nous lûmes ensemble tout *le Tasse* et tout l'*Arioste*. De sorte que quand *Algarotti* vint à Cirey où il acheva son *Neutonianismo per le dame*, il la trouva assez savante dans sa langue pour lui donner de très-bons avis dont il profita. *Algarotti* était un vénitien fort aimable, fils d'un marchand fort riche; il voyageait dans toute l'Europe, savait un peu de tout, et donnait à tout de la grâce.

Nous ne cherchions qu'à nous instruire dans cette délicieuse retraite, sans nous informer de ce qui se passait dans le reste du monde. Notre plus grande attention se tourna long-temps du côté de *Leibnitz*

et de *Newton*. Madame *du Châtelet* s'attacha d'abord à *Leibnitz*, et développa une partie de son systême dans un livre très-bien écrit, intitulé : *Institutions de physique*. Elle ne chercha point à parer cette philosophie d'ornemens étrangers : cette afféterie n'entrait point dans son caractère mâle et vrai. La clarté, la précision et l'élégance composaient son style. Si jamais on a pu donner quelque vraisemblance aux idées de *Leibnitz*, c'est dans ce livre qu'il la faut chercher. Mais on commence aujourd'hui à ne plus s'embarrasser de ce que *Leibnitz* a pensé.

Née pour la vérité, elle abandonna bientôt les systêmes, et s'attacha aux découvertes du grand *Newton*. Elle traduisit en français tout le livre des principes mathématiques ; et depuis, lorsqu'elle eut fortifié ses connaissances, elle ajouta à ce livre que si peu de gens entendent, un commentaire algébrique qui n'est pas davantage à la portée du commun des lecteurs. M. *Clairault*, l'un de nos meilleurs géomètres, a revu exactement ce commentaire. On en a commencé une édition ; il n'est pas honorable pour notre siècle qu'elle n'ait pas été achevée.

Nous cultivions à Cirey tous les arts. J'y composai Alzire, Mérope, l'Enfant prodigue, Mahomet. Je travaillai pour elle à un essai sur l'Histoire générale depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours : je choisis cette époque de *Charlemagne*, parce que c'est celle où *Bossuet* s'est arrêté, et que je n'osais toucher à ce qui avait été traité par ce grand-homme. Cependant elle n'était pas contente de l'Histoire universelle de ce prélat. Elle ne la trouvait qu'éloquente ; elle était indignée que presque tout l'ouvrage de *Bossuet*

roulât fur une nation auffi méprifable que celle des Juifs.

Après avoir paffé fix années dans cette retraite, au milieu des fciences et des arts, il fallut que nous allaffions à Bruxelles, où la maifon *du Châtelet* avait depuis long-temps un procès confidérable contre la maifon de *Honsbrouk*. J'eus le bonheur d'y trouver un petit-fils de l'illuftre et infortuné grand-penfionnaire de *Witt*, qui était premier préfident de la chambre des comptes. Il avait une des plus belles bibliothèques de l'Europe, qui me fervit beaucoup pour l'Hiftoire générale ; mais j'eus à Bruxelles un bonheur plus rare et qui me fut plus fenfible : j'accommodai le procès pour lequel les deux maifons fe ruinaient en frais depuis foixante ans. Je fis avoir à M. le marquis *du Châtelet* deux cents vingt mille livres, argent comptant ; moyennant quoi tout fut terminé.

Lorfque j'étais encore à Bruxelles, en 1740, le gros roi de Pruffe *Frédéric Guillaume*, le moins endurant de tous les rois, fans contredit le plus économe et le plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. Son fils, qui s'eft fait une réputation fi fingulière, entretenait un commerce affez régulier avec moi depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père et de fils qui fe reffemblaffent moins que ces deux monarques. Le père était un véritable vandale, qui dans tout fon règne n'avait fongé qu'à amaffer de l'argent, et à entretenir à moins de frais qu'il fe pouvait les plus belles troupes de l'Europe. Jamais fujets ne furent plus pauvres que les fiens, et jamais roi ne

fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de sa noblesse, laquelle avait mangé bien vîte le peu d'argent qu'elle en avait tiré; et la moitié de cet argent était rentrée encore dans les coffres du roi par les impôts sur la consommation. Toutes les terres royales étaient affermées à des receveurs qui étaient en même temps exacteurs et *juges*; de façon que quand un cultivateur n'avait pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenait son habit de juge, et condamnait le délinquant au double. Il faut observer que quand ce même juge ne payait pas le roi, le dernier du mois, *il était* lui-même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tuait-il un lièvre, ébranchait-il un arbre dans le voisinage des terres du roi, ou avait-il commis quelque autre faute, il fallait payer une amende. Une fille sesait-elle un enfant, il fallait que la mère, ou le père, ou les parens donnassent de l'argent au roi pour la façon.

Madame la baronne de *Knipausen*, la plus riche veuve de Berlin, c'est-à-dire qui possédait sept à huit mille livres de rente, fut accusée d'avoir mis au monde un sujet du roi dans la seconde année de son veuvage: le roi lui écrivit de sa main que, pour sauver son honneur, elle envoyât sur le champ trente mille livres à son trésor; elle fut obligée de les emprunter, et fut ruinée.

Il avait un ministre à la Haie nommé *Luicius:* c'était assurément de tous les ministres des têtes couronnées le plus mal payé; ce pauvre homme pour se chauffer fit couper quelques arbres dans le

jardin d'Hons-lardik, apparte
maison de Prusse; il reçut bient
du roi son maître qui lui re
d'appointemens. *Luicius* désespé
avec le seul rasoir qu'il eût : on
son secours, et lui sauva malhe
J'ai retrouvé depuis son Excelle
je lui ai fait l'aumône à la porte
la vieille cour; palais appartenant
et où ce pauvre ambassadeur avait
ans.

Il faut avouer que la Turquie est
en comparaison du despotisme exerc
Guillaume. C'est par ces moyens qu'i
vingt-huit ans de règne, à entasser dan
son palais de Berlin environ vingt mi
bien enfermés dans des tonneaux garni
de fer. Il se donna le plaisir de meub
grand appartement du palais de gros effe
massif, dans lesquels l'art ne surpassait pas l
Il donna aussi à la reine sa femme, en co
cabinet dont tous les meubles étaient d'or, j
pommeaux des pelles et pincettes, et jusqu'a
tières.

Le monarque sortait à pied de ce palais
d'un méchant habit de drap bleu, à bouto
cuivre, qui lui venait à la moitié des cuiss
quand il achetait un habit neuf, il sesait servi
vieux boutons. C'est dans cet équipage que
majesté, armée d'une grosse canne de sergent, se
tous les jours la revue de son régiment de géan
Ce régiment était son goût favori et sa plus grand

dépenſe. Le premier rang de ſa compagnie était composé d'hommes dont le plus petit avait ſept pieds de haut : il les feſait acheter aux bouts de l'Europe et de l'Aſie. J'en vis encore quelques-uns après ſa mort. Le roi ſon fils qui aimait les beaux hommes et non les grands hommes, avait mis ceux-ci chez la reine ſa femme en qualité d'édukes. Je me ſouviens qu'ils accompagnèrent un vieux carroſſe de parade qu'on envoya au-devant du marquis de *Beauvau* qui vint complimenter le nouveau roi au mois de novembre 1740. Le feu roi *Frédéric Guillaume* qui avait autrefois fait vendre tous les meubles magnifiques de ſon père, n'avait pu ſe défaire de cet énorme carroſſe dédoré. Les édukes qui étaient aux portières pour le ſoutenir, en cas qu'il tombât, ſe donnaient la main par-deſſus l'impériale.

Quand *Frédéric Guillaume* avait fait ſa revue, il allait ſe promener par la ville ; tout le monde s'enfuyait au plus vîte : s'il rencontrait une femme, il lui demandait pourquoi elle perdait ſon temps dans la rue : *Va-t-en chez toi, gueuſe ; une honnête femme doit être dans ſon ménage.* Et il accompagnait cette remontrance ou d'un bon ſoufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. C'eſt ainſi qu'il traitait auſſi les miniſtres du ſaint évangile quand il leur prenait envie d'aller voir la parade.

On peut juger ſi ce vandale était étonné et fâché d'avoir un fils plein d'eſprit, de grâces, de politeſſe et d'envie de plaire, qui cherchait à s'inſtruire, et qui feſait de la muſique et des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire, il le jetait

au feu : le prince jouait-il de la flûte, le
la flûte, et quelquefois traitait son Al
comme il traitait les dames et les préc
parade.

Le prince, lassé de toutes les attention
père avait pour lui, résolut un beau matin,
de s'enfuir, sans bien savoir encore s'i
Angleterre ou en France. L'économie pate
le mettait pas à portée de voyager comm
d'un fermier général ou d'un marchand au
emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* e
devaient l'accompagner. *Kat* était le fils uniq
brave officier général. *Keit* était gendre de cette
baronne de *Knipausen* à qui il en avait coûté dix
écus pour faire des enfans. Le jour et l'heure é
déterminés; le père fut informé de tout; on a
en même temps le prince et ses deux compag
de voyage. Le roi crut d'abord que la prin
Guillemine sa fille, qui depuis a épousé le pr
margrave de Bareith, était du complot; et com
il était expéditif en fait de justice, il la jeta, à co
de pieds, par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'
plancher. La reine mère qui se trouva à cette exp
dition dans le temps que *Guillemine* allait faire
faut, la retint à peine par ses jupes. Il en resta
la princesse une contusion au-dessous du teto
gauche, qu'elle a conservée toute sa vie comme une
marque des sentimens paternels, et qu'elle m'a fait
l'honneur de me montrer.

Le prince avait une espèce de maîtresse, fille d'un
maître d'école de la ville de Brandebourg, établie

à Potſdam. Elle jouait du clavecin aſſez mal ; le prince royal l'accompagnait de la flûte. Il crut être amoureux d'elle, mais il ſe trompait ; ſa vocation n'était pas pour le ſexe. Cependant comme il avait fait ſemblant de l'aimer, le père fit faire à cette demoiſelle le tour de la place de Potſdam, conduite par le bourreau qui la fouettait ſous les yeux de ſon fils.

Après l'avoir régalé de ce ſpectacle, il le fit transférer à la citadelle de Cuſtrin, ſituée au milieu d'un marais. C'eſt là qu'il fut enfermé ſix mois, ſans domeſtiques, dans une eſpèce de cachot ; et au bout de ſix mois on lui donna un ſoldat pour le ſervir. Ce ſoldat, jeune, beau, bien fait, et qui jouait de la flûte, ſervit en plus d'une manière à amuſer le priſonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis ſa fortune. Je l'ai vu à la fois valet de chambre et premier miniſtre, avec toute l'inſolence que ces deux poſtes peuvent inſpirer.

Le prince était depuis quelques ſemaines dans ſon château de Cuſtrin, lorſqu'un vieil officier, ſuivi de quatre grenadiers, entra dans ſa chambre, fondant en larmes. *Frédéric* ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le cou. Mais l'officier, toujours pleurant, le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre, et qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupait celle de ſon ami *Kat* ſur un échafaud dreſſé immédiatement ſous la croiſée. Il tendit la main à *Kat*, et s'évanouit. Le père était préſent à ce ſpectacle, comme il l'avait été à celui de la fille fouettée.

Quant à *Keit*, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande. Le roi dépêcha des ſoldats pour le prendre :

il ne fut manqué que d'un
pour le Portugal, où il de
clément *Frédéric Guillaume.*

Le roi n'en voulait pas de
était de faire couper la tête à
qu'il avait trois autres garçon
des vers, et que c'était assez p
Prusse. Les mesures étaient de
condamner le prince royal à la n
été le czarowitz fils aîné du czar

Il ne paraît pas bien décidé p
et humaines, qu'un jeune homme
coupé, pour avoir voulu voyager.
trouvé à Berlin des juges aussi hab.
Russie. En tout cas son autorité patern
L'empereur *Charles VI*, qui prétenda
royal, comme prince de l'empire, n
jugé à mort que dans une diète, env
de *Sekendorff* au père pour lui faire les
remontrances. Le comte de *Sekendorff*,
depuis en Saxe où il s'est retiré, m'a jure
eu beaucoup de peine à obtenir qu'on n
pas la tête au prince. C'est ce même *Seke*
a commandé les armées de Bavière, et dont
devenu roi de Prusse, fait un portrait affre
l'histoire de son père, qu'il a insérée dans u
taine d'exemplaires des *Mémoires de Brandebou*
Après cela, servez les princes, et empêchez qu
leur coupe la tête.

Au bout de dix-huit mois, les sollicitations

(*) J'ai donné à l'électeur Palatin l'exemplaire dont le ro
Prusse m'avait fait présent.

l'empereur et les larmes de la reine de Prusse obtinrent la liberté du prince héréditaire qui se mit à faire des vers et de la musique plus que jamais. Il lisait *Leibnitz*, et même *Wolf* qu'il appelait un compilateur de fatras, et il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les sciences à la fois.

Comme son père lui accordait peu de part aux affaires, et que même il n'y avait point d'affaires dans ce pays, où tout consistait en revues, il employa son loisir à écrire aux gens de lettres de France qui étaient un peu connus dans le monde. Le principal fardeau tomba sur moi. C'était des lettres en vers; c'était des traités de métaphysique, d'histoire, de politique. Il me traitait d'homme divin: je le traitais de *Salomon*. Les épithètes ne nous coûtaient rien. On a imprimé quelques-unes de ces fadaises dans le recueil de mes œuvres; et heureusement on n'en a pas imprimé la trentième partie. Je pris la liberté de lui envoyer une très-belle écritoire de *Martin*; il eut la bonté de me faire présent de quelques colifichets d'ambre. Et les beaux esprits des cafés de Paris s'imaginèrent avec horreur que ma fortune était faite.

Un jeune courlandais nommé *Keyserling*, qui fesait aussi des vers français tant bien que mal, et qui en conséquence était alors son favori, nous fut dépêché à Cirey des frontières de la Poméranie. Nous lui donnâmes une fête: je fis une belle illumination, dont les lumières dessinaient les chiffres et le nom du prince royal, avec cette devise: *L'espérance du genre-humain*. Pour moi, si j'avais voulu concevoir des espérances personnelles, j'en étais très en droit,

car on m'écrivait *mon cher a*
souvent, dans les dépêches,
d'amitié qu'on me destinait qu
trône. Il y monta enfin lorsque F
et il commença par envoyer en
extraordinaire un manchot nomm
français réfugié, et alors officie
Il disait qu'il y avait un *ministre* a
à qui il manquait une main, *et qu*
de tout ce qu'il devait au *roi* de
envoyait un ambassadeur qui *n'av*
Camas, en arrivant au cabaret, me dé
homme, qu'il avait fait son page,
qu'il était trop fatigué pour venir ch
me priait de me rendre chez lui sur l'h
avait le plus grand et le plus magnific
me faire de la part du roi son maître.
dit madame *du Châtelet*; on vous envoi
les diamans de la couronne. Je courus,
l'ambassadeur qui pour toute valise avait
chaise un quartaut de vin de la cave du feu
le roi régnant m'ordonnait de boire. Je
en protestations d'étonnement et de reconn
sur les marques liquides des bontés de sa m
substituées aux solides dont elle m'avait
et je partageai le quartaut avec *Camas*.

Mon *Salomon* était alors à Strasbourg. *La fa*
lui avait pris, en visitant ses longs et étroits *état*
allaient depuis Gueldres jusqu'à la *mer Baltiq*
de voir incognito les frontières et les *troupes*
France.

Il se donna ce plaisir dans Strasbourg sous le nom

du

du comte *du Four*, riche seigneur de Bohême. Son frère le prince royal, qui l'accompagnait, avait pris aussi son nom de guerre; et *Algarotti*, qui s'était déjà attaché à lui, était le seul qui ne fût pas en masque.

Le roi m'envoya à Bruxelles une relation de son voyage, moitié prose et moitié vers, dans un goût approchant de *Bachaumont* et de *Chapelle*, c'est-à-dire, autant qu'un roi de Prusse peut en approcher. Voici quelques endroits de sa lettre :

„ Après des chemins affreux, nous avons trouvé des gîtes plus affreux encore.

Car des hôtes intéressés,
De la faim nous voyant pressés,
D'une façon plus que frugale,
Dans une chaumière infernale
En nous empoisonnant nous volaient nos écus.
O siècle différent du temps de Lucullus !

Des chemins affreux, mal nourris, mal abreuvés; ce n'était pas tout : nous essuyâmes encore bien des accidens; et il faut assurément que notre équipage ait un air bien singulier, puisqu'en chaque endroit où nous passâmes, on nous prit pour quelque chose d'autre.

Les uns nous prenaient pour des rois ;
D'autres pour des filous courtois ;
D'autres pour gens de connaissance.
Parfois le peuple s'attroupait,
Entre les yeux nous regardait
En badauds curieux remplis d'impertinence.

Vie de Voltaire. S

Le maître de la poste de K
qu'il n'y avait point de salut sans
que le cas nous mettait dans la
faire nous-mêmes, ou de ne point
il fallut prendre le premier parti
prussiennes que j'avais sur mon
dèrent merveilleusement.

Nous arrivâmes à Strasbourg, et
douane et le visiteur parurent conten

Ces scélérats nous épiaient;
D'un œil le passe-port lisaient
De l'autre lorgnaient notre bo
L'or, qui toujours fut de resso
Par lequel Jupin jouissait
De Danaé qu'il caressait;
L'or par qui César gouvernait
Le monde, heureux sous son em
L'or plus Dieu que Mars et l'Am
Ce même or fut nous introduire
Le soir dans les murs de Strasbour

On voit par cette lettre qu'il n'était pas
devenu le meilleur de nos poëtes, et que sa
sophie ne regardait pas avec indifférence le
dont son père avait fait provision.

De Strasbourg il alla voir ses Etats de la
Allemagne, et me manda qu'il viendrait inco
me voir à Bruxelles. Nous lui préparâmes une
maison; mais étant tombé malade dans le petit chât
de Meuse, à deux lieues de Clèves, il m'écrivit qu
comptait que je ferais les avances. J'allai donc l
présenter mes profonds hommages. *Maupertuis* qu

avait déjà ses vues, et qui était possédé de la rage d'être président d'une académie, s'était présenté lui-même, et logeait avec *Algarotti* et *Keyserling* dans un grenier de ce palais. Je trouvai à la porte de la cour un soldat pour toute garde. Le conseiller privé *Rambonet*, ministre d'Etat, se promenait dans la cour en soufflant dans ses doigts. Il portait de grandes manchettes de toile, sales, un chapeau troué, une vieille perruque de magistrat dont un côté entrait dans une de ses poches, et l'autre passait à peine l'épaule. On me dit que cet homme était chargé d'une affaire d'Etat importante; et cela était vrai.

Je fus conduit dans l'appartement de sa Majesté. Il n'y avait que les quatre murailles. J'aperçus dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat, de deux pieds et demi de large, sur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu : c'était le roi qui suait et tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis la révérence, et commençai la connaissance par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier médecin. L'accès passé, il s'habilla, et se mit à table. *Algarotti*, *Keyserling*, *Maupertuis*, et le ministre du roi auprès des Etats-Généraux, nous fûmes du souper, où l'on traita à fond de l'immortalité de l'ame, de la liberté, et des androgynes de *Platon*.

Le conseiller *Rambonet* était pendant ce temps-là monté sur un cheval de louage : il alla toute la nuit, et le lendemain arriva aux portes de Liége, où il instrumenta au nom du roi son maître, tandis que deux mille hommes des troupes de Vésel mettaient

la ville de Liége à contribution. C
dition avait pour prétexte quelque
roi prétendait fur un faubourg. Il me
de travailler à un manifefte, et j'en fi
que mauvais, ne doutant pas qu'un r
foupais et qui m'appelait fon ami, ne c
jours raifon. L'affaire s'accommoda bie
nant un million qu'il exigea en ducats
qui fervirent à l'indemnifer des frais de
de Strasbourg, dont il s'était plaint dans
lettre.

Je ne laiffai pas de me fentir attaché à
il avait de l'efprit, des grâces; et de plus il
ce qui fait toujours une grande féduction,
la faibleffe humaine. D'ordinaire ce font no
gens de lettres qui flattons les rois; celu
louait depuis les pieds jufqu'à la tête, tan
l'abbé *Desfontaines* et d'autres gredins me diffa
dans Paris, au moins une fois la femaine.

Le roi de Pruffe, quelque temps avant la
de fon père, s'était avifé d'écrire contre les prin
de *Machiavel*. Si *Machiavel* avait eu un prince p
difciple, la première chofe qu'il lui eût recomman
aurait été d'écrire contre lui. Mais le prince ro
n'y avait pas entendu tant de fineffe. Il avait éc
de bonne foi dans le temps qu'il n'était pas encor
fouverain, et que fon père ne lui fefait pas aime
le pouvoir defpotique. Il louait alors de tout fon
cœur la modération, la juftice; et dans fon enthou-
fiafme il regardait toute ufurpation comme un crime.
Il m'avait envoyé fon manufcrit à Bruxelles pour
le corriger et le faire imprimer; et j'en avais déjà

fait présent à un libraire d'Hollande, nommé *Van Duren*, le plus insigne fripon de son espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'*Anti-Machiavel*, tandis que le roi de Prusse, qui avait cent millions dans ses coffres, en prenait un aux pauvres Liégeois par la main du conseiller *Rambonet*. Je jugeai que mon *Salomon* ne s'en tiendrait pas là. Son père lui avait laissé soixante et six mille quatre cents hommes complets d'excellentes troupes; il les augmentait, et paraissait avoir envie de s'en servir à la première occasion.

Je lui représentai qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le temps même qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. Il me permit d'arrêter l'édition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit service; mais le libraire demanda tant d'argent que le roi, qui d'ailleurs n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que de payer pour ne l'être pas.

Lorsque j'étais en Hollande occupé de cette besogne, l'empereur *Charles VI* mourut, au mois d'octobre 1740, d'une indigestion de champignons qui lui causa une apoplexie; et ce plat de champignons changea la destinée de l'Europe. Il parut bientôt que *Frédéric II*, roi de Prusse, n'était pas aussi ennemi de *Machiavel* que le prince royal avait paru l'être. Quoiqu'il roulât déjà dans sa tête le projet de son invasion en Silésie, il ne m'appela pas moins à sa cour.

Je lui avais déjà signifié que je ne pouvais m'établir auprès de lui, que je devais préférer l'amitié à

l'ambition, que j'étais attaché à ma
et que philofophe pour philofophe
une dame qu'un roi.

Il approuvait cette liberté, quoiq
les femmes. J'allai lui faire ma cour au
Le cardinal de *Fleuri* m'écrivit une
pleine d'éloges pour l'*Anti-Machiavel*,
teur; je ne manquai pas de la lui mont
blait déjà fes troupes, fans qu'aucun de
ni de fes miniftres pût pénétrer fon
marquis de *Beauvau*, envoyé auprès de
complimenter, croyait qu'il allait fe déc
la France en faveur de *Marie-Thérèfe*,
Hongrie et de Bohême, fille de *Charles*
voulait appuyer l'élection à l'empire de F
Lorraine, grand duc de Tofcane, époux
reine; qu'il pouvait y trouver de grands ava

Je devais croire plus que perfonne qu'en
nouveau roi de Pruffe allait prendre ce parti
m'avait envoyé, trois mois auparavant, u
politique de fa façon dans lequel il regar
France comme l'ennemie naturelle et la dépréd
de l'Allemagne. Mais il était dans fa nature de
toujours tout le contraire de ce qu'il difait et c
qu'il écrivait, non par diffimulation, mais p
qu'il écrivait et parlait avec une efpèce d'enth
fiafme, et agiffait enfuite avec une autre.

Il partit au 15 de décembre, avec la fièvre quart
pour la conquête de la Siléfie, à la tête de trente mill
combattans, bien pourvus de tout, et bien difciplinés;
il dit au marquis de *Beauvau* en montant à cheval: *Je
vais jouer votre jeu; fi les as me viennent, nous partagerons.*

Il a écrit depuis l'hiſtoire de cette conquête ; il me l'a montrée toute entière. Voici un des articles curieux du début de ces annales ; j'eus ſoin de le tranſcrire de préférence, comme un monument unique.

Que l'on joigne à ces conſidérations, des troupes toujours prêtes d'agir, mon épargne bien remplie, et la vivacité de mon caractère ; c'étaient les raiſons que j'avais de faire la guerre à Marie-Thérèſe, reine de Bohême et d'Hongrie. Et quelques lignes enſuite, il y avait ces propres mots : *L'ambition, l'intérêt, le déſir de faire parler de moi, l'emportèrent ; et la guerre fut réſolue.*

Depuis qu'il y a des conquérans, ou des eſprits ardens qui ont voulu l'être, je crois qu'il eſt le premier qui ſe ſoit ainſi rendu juſtice. Jamais homme peut-être n'a plus ſenti la raiſon, et n'a plus écouté ſes paſſions. Ces aſſemblages de philoſophie et de dérèglemens d'imagination ont toujours compoſé ſon caractère.

C'eſt dommage que je lui aye fait retrancher ce paſſage quand je corrigeai depuis tous ſes ouvrages ; un aveu ſi rare devait paſſer à la poſtérité, et ſervir à faire voir ſur quoi ſont fondées preſque toutes les guerres. Nous autres gens de lettres, poëtes, hiſtoriens, déclamateurs d'académie, nous célébrons ces beaux exploits : et voilà un roi qui les fait, et qui les condamne.

Ses troupes étaient déjà en Siléſie quand le baron de *Gotter*, ſon miniſtre à Vienne, fit à *Marie-Thérèſe* la propoſition incivile de céder de bonne grâce au roi électeur ſon maître les trois quarts de cette province, moyennant quoi le roi de Pruſſe lui

prêterait trois millions d'écus, et
empereur.

Marie-Thérèse n'avait alors ni trou
ni crédit ; et cependant elle fut inflex
mieux risquer de tout perdre que de
prince qu'elle ne regardait que comm
ses ancêtres, et à qui l'empereur son pè
la vie. Ses généraux rassemblèrent à
mille hommes ; son maréchal *Neuperg*,
mandait, força le roi de Prusse de recevoi
sous les murs de Neifs, à Molwitz. L
prussienne fut d'abord mise en déroute pa
lerie autrichienne ; et, dès le premier ch
qui n'était pas encore accoutumé à voir des
s'enfuit jusqu'à Opelcim, à douze grandes l
champ où l'on se battait. *Maupertuis*, qui a
faire une grande fortune, s'était mis à sa sui
cette campagne, s'imaginant que le roi lui f
moins fournir un cheval. Ce n'était pas la cou
du roi. *Maupertuis* acheta un âne deux duca
jour de l'action, et se mit à suivre sa Majest
son âne du mieux qu'il put. Sa monture ne
fournir la course ; il fut pris et dépouillé par
housards.

Frédéric passa la nuit couché sur un grabat da
un cabaret de village près de Ratibor, sur les confin
de la Pologne. Il était désespéré, et se croyait rédui
à traverser la moitié de la Pologne pour rentrer dans
le nord de ses Etats, lorsqu'un de ses chasseurs arriva
du camp de Molwitz, et lui annonça qu'il avait
gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée
un quart d'heure après par un aide de camp. La

nouvelle était vraie. Si la cavalerie pruſſienne était mauvaiſe, l'infanterie était la meilleure de l'Europe. Elle avait été diſciplinée pendant trente ans par le vieux prince d'*Anhalt*. Le maréchal de *Shwerin* qui la commandait, était un élève de *Charles XII*; il gagna la bataille auſſitôt que le roi de Pruſſe ſe fut enfui. Le monarque revint le lendemain, et le général vainqueur fut à peu-près diſgracié.

Je retournai philoſopher dans la retraite de Cirey. Je paſſais les hivers à Paris où j'avais une foule d'ennemis; car m'étant aviſé d'écrire, long-temps auparavant, l'Hiſtoire de *Charles XII*, de donner pluſieurs pièces de théâtre, de faire même un poëme épique, j'avais comme de raiſon pour perſécuteurs tous ceux qui ſe mêlaient de vers et de proſe. Et comme j'avais même pouſſé la hardieſſe juſqu'à écrire ſur la philoſophie, il fallait bien que les gens qu'on appelle *dévots*, me traitaſſent d'athée, ſelon l'ancien uſage.

J'avais été le premier qui eût oſé développer à ma nation les découvertes de *Newton*, en langage intelligible. Les préjugés cartéſiens, qui avaient ſuccédé en France aux préjugés péripatéticiens, étaient alors *tellement* enracinés, que le chancelier d'*Agueſſeau* regardait comme un homme ennemi de la raiſon et de l'Etat quiconque adoptait des découvertes faites en Angleterre. Il ne voulut jamais donner de privilége pour l'impreſſion des Elémens de la philoſophie de *Newton*.

J'étais grand admirateur de *Locke*: je le regardais comme le ſeul métaphyſicien raiſonnable; je louai ſurtout cette retenue ſi nouvelle, ſi ſage en même.

temps, et si hardie, avec laquelle
n'en saurons jamais assez par les lu
raison pour affirmer que DIEU ne
don du sentiment et de la pensée
matière.

On ne peut concevoir avec quel a
avec quelle intrépidité d'ignorance, o
contre moi sur cet article. Le sentim
n'avait point fait de bruit en France
parce que les docteurs lisaient St *Thoma*
et que le gros du monde lisait des roma
j'eus loué *Locke*, on cria contre lui et c
Les pauvres gens qui s'emportaient dans ce
ne savaient surement ni ce que c'est que l
ni ce que c'est que l'*esprit*. Le fait est que
savons rien de nous-mêmes, que nous
mouvement, la vie, le sentiment et la pens
savoir comment; que les élémens de la matiè
sont aussi inconnus que le reste; que nous s
des aveugles qui marchons et raisonnons à t
et que *Locke* a été très-sage en avouant que c
pas à nous à décider de ce que le Tout-puissa
peut pas faire.

Cela, joint à quelques succès de mes pièces
théâtre, m'attira une bibliothéque immense de b
chures dans lesquelles on prouvait que j'étais
mauvais poëte, athée, et fils d'un paysan.

On imprima l'histoire de ma vie dans laquelle o
me donna cette belle généalogie. Un allemand n'
pas manqué de ramasser tous les contes de cette
espèce, dont on avait farci les libelles qu'on impri-
mait contre moi. On m'imputait des aventures avec

des personnes que je n'avais jamais connues, et avec d'autres qui n'avaient jamais existé.

Je trouve, en écrivant ceci, une lettre de M. le maréchal de *Richelieu*, qui me donnait avis d'un gros libelle où il était prouvé que sa femme m'avait donné un beau carrosse, et quelque autre chose, dans le temps qu'il n'avait point de femme. Je m'étais d'abord donné le plaisir de faire un recueil de ces calomnies; mais elles se multiplièrent au point que j'y renonçai.

C'était-là tout le fruit que j'avais tiré de mes travaux. Je m'en consolais aisément, tantôt dans la retraite de Cirey, et tantôt dans la bonne compagnie de Paris.

Tandis que les excrémens de la littérature me fesaient ainsi la guerre, la France la fesait à la reine d'Hongrie: et il faut avouer que cette guerre n'était pas plus juste; car après avoir solennellement stipulé, garanti, juré la pragmatique sanction de l'empereur *Charles VI*, et la succession de *Marie-Thérèse* à l'héritage de son père; après avoir eu la Lorraine pour prix de ces promesses, il ne paraissait pas trop conforme au droit des gens de manquer à un tel engagement. On entraîna le cardinal de *Fleuri* hors de ses mesures. Il ne pouvait pas dire comme le roi de Prusse, que c'était la vivacité de son tempérament qui lui fesait prendre les armes. Cet heureux prêtre régnait à l'âge de quatre-vingt-six ans, et tenait les rênes de l'Etat d'une main très-faible. On s'était uni avec le roi de *Prusse* dans le temps qu'il prenait la Silésie; on avait envoyé en Allemagne deux armées pendant que *Marie-Thérèse* n'en avait point. L'une

de ces armées avait pénétré jusqu
Vienne sans trouver d'ennemis : o
Bohême à l'électeur de Bavière qu
reur, après avoir été nommé lieute
armées du roi de France. Mais on f
les fautes qu'il fallait pour tout perdı

Le roi de Prusse ayant pendant ce
son courage et gagné des batailles, sesa
les Autrichiens. *Marie* lui abandonna
grand regret, le comté de Glats av
S'étant détaché de la France sans mé
ces conditions, au mois de juin 1742, i
qu'il s'était mis dans les remèdes, et qu'i
aux autres malades de se rétablir.

Ce prince se voyait alors au comble c
sance, ayant à ses ordres cent trente mill
de troupes victorieuses, dont il avait formé
lerie, tirant de la Silésie le double de ce qu'
produit à la maison d'Autriche, affermi
nouvelle conquête, et d'autant plus heure
toutes les autres puissances souffraient. Les pri
ruinent aujourd'hui par la guerre : il s'y était e

Ses soins se tournèrent alors à embellir la vi
Berlin, à bâtir une des plus belles salles d'opér
soient en Europe, à faire venir des artistes en
genre; car il voulait aller à la gloire par tous
chemins, et au meilleur marché possible.

Son père avait logé à Potsdam dans une vilai
maison; il en fit un palais. Potsdam devint u
jolie ville. Berlin s'agrandissait; on commençait
y connaître les douceurs de la vie que le feu ro
avait très-négligées : quelques personnes avaient des

meubles; la plupart même portaient des chemises; car sous le règne précédent on ne connaissait guère que des devants de chemise qu'on attachait avec des cordons; et le roi régnant n'avait pas été élevé autrement. Les choses changeaient à vue d'œil: Lacédémone devenait Athènes. Des déserts furent défrichés, cent trois villages furent formés dans des marais desséchés. Il n'en fesait pas moins de la musique et des livres: ainsi il ne fallait pas me savoir si mauvais gré de l'appeler le *Salomon* du Nord. Je lui donnais dans mes lettres ce sobriquet qui lui demeura long-temps.

Les affaires de la France n'étaient pas alors si bonnes que les siennes. Il jouissait du plaisir secret de voir les Français périr en Allemagne, après que leur diversion lui avait valu la Silésie. La cour de France perdait ses troupes, son argent, sa gloire et son crédit, pour avoir fait *Charles VII* empereur; et cet empereur perdait tout, pour avoir cru que les Français le soutiendraient.

Le cardinal de *Fleuri* mourut le 29 de janvier 1743, âgé de quatre-vingt-dix ans: jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère, et jamais ministre n'avait gardé sa place plus long-temps. Il commença sa fortune, à l'âge de soixante-treize ans, par être roi de France, et le fut jusqu'à sa mort sans contradiction; affectant toujours la plus grande modestie, n'amassant aucun bien, n'ayant aucun faste, et se bornant uniquement à régner. Il laissa la réputation d'un esprit fin et aimable plutôt que d'un génie, et passa pour avoir mieux connu la cour que l'Europe.

J'avais eu l'honneur de le voir
madame la maréchale de *Villars*,
qu'ancien évêque de la petite vilaine
dont il s'était toujours intitulé *évêque p*
divine, comme on le voit dans qu
fes lettres. *Fréjus* était une très-laid
avait répudiée le plutôt qu'il avait pu
de *Villeroi*, qui ne favait pas que l'évê
long-temps l'amant de la maréchale
fit nommer par *Louis XIV* précepteur
de précepteur il devint premier min
manqua pas de contribuer à l'exil du m
bienfaiteur. C'était, à l'ingratitude près
bon homme. Mais comme il n'avait auc
il écartait tous ceux qui en avaient, dan
genre que ce pût être.

Plufieurs académiciens voulurent que
place à l'académie françaife. On demanda, a
du roi, qui prononcerait l'oraifon funèbre du
à l'académie. Le roi répondit que ce ferait
maîtreffe, la ducheffe de *Châteauroux*, le v
mais le comte de *Maurepas*, fecrétaire d'Etat,
voulut point : il avait la manie de fe brouiller
toutes les maîtreffes de fon maître, et il s'e
trouvé mal.

Un vieil imbécille, précepteur du dauphin, au
fois théatin, et depuis évêque de Mirepoix, nom
Boyer, fe chargea par principe de confcience
feconder le caprice de M. de *Maurepas*. Ce *Boye*
avait la feuille des bénéfices, le roi lui abandonnait
toutes les affaires du clergé : il traita celle-ci comme
un point de difcipline eccléfiaftique. Il repréfenta

que c'était offenser DIEU qu'un profane comme moi succédât à un cardinal. Je savais que M. de *Maurepas* le fesait agir ; j'allai trouver ce ministre ; je lui dis : une place à l'académie n'est pas une dignité bien importante, mais après avoir été nommé, il est triste d'être exclus. Vous êtes brouillé avec madame de *Châteauroux* que le roi aime, et avec M. le duc de *Richelieu* qui la gouverne, quel rapport y a-t-il, je vous prie, de vos brouilleries avec une pauvre place à l'académie française ? Je vous conjure de me répondre franchement : en cas que madame de *Châteauroux* l'emporte sur M. l'évêque de *Mirepoix*, vous y opposerez-vous ? ... Il se recueillit un moment et me dit : *Oui, et je vous écraserai.*

Le prêtre enfin l'emporta sur la maîtresse. Et je n'eus point une place dont je ne me souciais guère. J'aime à me rappeler cette aventure qui fait voir les petitesses de ceux qu'on appelle grands, et qui marque combien les bagatelles sont quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal que dans ses deux dernières années. La maison d'Autriche renaissait de sa cendre. La France était pressée par elle et par l'Angleterre. Il ne nous restait alors d'autre ressource que dans le roi de Prusse qui nous avait entraînés dans la guerre, et qui nous avait abandonnés au besoin.

On imagina de m'envoyer secrétement chez ce monarque pour sonder ses intentions, pour voir s'il ne serait pas d'humeur à prévenir les orages qui

devaient tomber tôt ou tard de VIe
avoir tombé fur nous, et s'il ne v
prêter cent mille hommes dans l'occ
affurer fa Siléfie. Cette idée était tor
de M. de *Richelieu* et de madame
Le roi l'adopta; et M. *Amelot*, min
étrangères, mais miniftre très-fubaltc
feulement de preffer mon départ.

Il fallait un prétexte. Je pris celui
avec l'ancien évêque de Mirepoix. Le
cet expédient. J'écrivis au roi de Pru
pouvais plus tenir aux perfécutions d
et que j'allais me réfugier auprès *d'u*
fophe, loin des tracafferies d'un bigot.
prélat fignait toujours, l'*anc. évêq. de M*
abrégé; et que fon écriture était affez
on lifait: *L'ane de Mirepoix*, au lieu de l'
fut un fujet de plaifanteries; et *jamais*
ne fut plus gaie.

Le roi de Pruffe, qui n'y allait pas de ma
quand il fallait frapper fur les moines e
prélats de cour, me répondit avec un dé
railleries fur l'âne de *Mirepoix*, et me pr
venir. J'eus grand foin de faire lire mes lettre
réponfes. L'évêque en fut informé. Il alla fe pl
à *Louis XV* de ce que je le fefais, difait-il,
pour un fot dans les cours étrangères. Le ro
répondit que c'était une chofe dont on était
venu, et qu'il ne fallait pas qu'il y prît garde.

Cette réponfe de *Louis XV*, qui n'eft guère d
fon caractère, m'a toujours paru extraordinai
J'avais à la fois le plaifir de me venger de l'évêq
qu

qui m'avait exclu de l'académie, celui de faire un voyage très-agréable; et celui d'être à portée de rendre service au roi et à l'Etat. M. de *Maurepas* entrait même avec chaleur dans cette aventure, parce qu'alors il gouvernait M. *Amelot*, et qu'il croyait être le ministre des affaires étrangères.

Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'il fallut mettre madame *du Châtelet* de la confidence. Elle ne voulait point, à quelque prix que ce fût, que je la quittasse pour le roi de Prusse; elle ne trouvait rien de si lâche et de si abominable dans le monde que de se séparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint, pour l'apaiser, qu'elle entrerait dans le mystère, et que les lettres passeraient par ses mains.

J'eus tout l'argent que je voulus pour mon voyage, sur mes simples reçus de M. de *Montmartel*. Je n'en abusai pas. Je m'arrêtai quelque temps en Hollande, pendant que le roi de Prusse courait d'un bout à l'autre de ses Etats pour faire des revues. Mon séjour ne fut pas inutile à la Haie. Je logeai dans le palais de la vieille cour qui appartenait alors au roi de Prusse par ses partages avec la maison d'*Orange*. Son envoyé, le jeune comte de *Podevils*, amoureux et aimé de la femme d'un des principaux membres de l'Etat, attrapait par les bontés de cette dame des copies de toutes les résolutions secrètes de leurs Hautes-puissances très-mal intentionnées contre nous. J'envoyais ces copies à la cour; et mon service était très-agréable.

Quand j'arrivai à Berlin, le roi me logea chez lui,

comme il avait fait dans mes pr
Il menait à Potsdam la vie qu'il a
depuis son avénement au trône. C
quelque petit détail.

Il se levait à cinq heures du mati
six en hiver. Si vous voulez savoir l
royales de ce lever, quelles étaient l
les petites entrées, quelles étaient les
son grand aumônier, de son grand ch
son premier gentilhomme de la cham
huissiers; je vous répondrai qu'un la
allumer son feu, l'habiller, et le ra
s'habillait-il presque tout seul. Sa cha
assez belle; une riche balustrade d'argent
petits amours très-bien sculptés, sembla
l'estrade d'un lit dont on voyait les ridea
derrière les rideaux était, au lieu de lit, un
thèque : et quant au lit du roi, c'était *un g*
sangles avec un matelas mince, caché par u
vent. *Marc-Aurèle* et *Julien*, ses deux apôtres
plus grands-hommes du stoïcisme, n'étaient p
mal couchés.

Quand sa Majesté était habillée *et botté*
stoïque donnait quelques momens à la
d'*Epicure* : il fesait venir deux ou trois favoris,
lieutenans de son régiment, soit pages, soit édu
ou jeunes cadets. On prenait du café. Celui à
on jetait le mouchoir, restait demi-quart d'heure
à tête. Les choses n'allaient pas jusqu'aux dernièr
extrémités, attendu que le prince, du vivant de so
père, avait été fort maltraité dans ses amours de
passade, et non moins mal guéri. Il ne pouvait

jouer le premier rôle : il fallait se contenter des seconds.

Ces amusemens d'écoliers étant finis, les affaires d'Etat prenaient la place. Son premier ministre arrivait par un escalier dérobé, avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait au second étage dans la maison de *Federsdoff*, ce soldat devenu valet de chambre et favori, qui avait autrefois servi le roi prisonnier dans le château de Custrin. Les secrétaires d'Etat envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en apportait l'extrait : le roi fesait mettre les réponses à la marge, en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainsi en une heure. Rarement les secrétaires d'Etat, les ministres en charge l'abordaient : il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi son père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi en bottes fesait dans son jardin la revue de son régiment des gardes : et à la même heure, tous les colonels en fesaient autant dans toutes les provinces. Dans l'intervalle de la parade et du dîner, les princes ses frères, les officiers généraux, un ou deux chambellans mangeaient à sa table, qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, et où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas, il se retirait seul dans son cabinet, et fesait des vers jusqu'à cinq ou six heures. Ensuite

venait un jeune homme nommé d
fecrétaire de *Valori*, envoyé de Fra
lecture. Un petit concert commença
le roi y jouait de la flûte auffi bien
artifte. Les concertans exécutaient
compofitions; car il n'y avait aucu
cultivât, et il n'eût pas effuyé chez
mortification qu'eut *Epaminondas* d'av
favait pas la mufique.

On foupait dans une petite falle
fingulier ornement était un tableau d
donné le deffin à *Pêne* fon peintre, l
meilleurs coloriftes. C'était une belle p
voyait des jeunes gens embraffant des fe
nymphes fous des fatyres, des amours q
au jeu des Encolpes, et des Gitons: *quelques*
qui fe pâmaient en regardant ces combats,
terelles qui fe baifaient, des boucs fautan
chèvres, et des béliers fur des brebis.

Les repas n'étaient pas fouvent moins
phiques. Un furvenant qui nous aurait *écou*
voyant cette peinture, aurait cru entendre l
fages de la Gréce au bordel. Jamais on ne
en aucun lieu du monde avec tant de liber
toutes les fuperftitions des hommes; et jamais
ne furent traitées avec plus de *plaifanterie e*
mépris. DIEU était refpecté; mais tous ceux
avaient trompé les hommes en fon nom, n'étai
pas épargnés.

Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes
prêtres. En un mot *Frédéric* vivait fans cour, fan
confeil, et fans culte.

Quelques juges de province voulurent faire brûler je ne sais quel pauvre paysan accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse : on n'exécutait personne sans que le roi eût confirmé la sentence, loi très-humaine qui se pratique en Angleterre et dans d'autres pays; *Frédéric* écrivit au bas de la sentence, qu'il donnait dans ses Etats *liberté de conscience et de v...*

Un prêtre d'auprès de Stettin, très-scandalisé de cette indulgence, glissa dans un sermon sur *Hérode* quelques traits qui pouvaient regarder le roi son maître : il fit venir ce ministre de village à Potsdam en le citant au consistoire, quoiqu'il n'y eût à la cour pas plus de consistoire que de messe. Le pauvre homme fut amené : le roi prit une robe et un rabat de prédicant, d'*Argens*, l'auteur des *Lettres juives*, et un baron de *Polnits* qui avait changé trois ou quatre fois de religion, se revêtirent du même habit; on mit un tome du *Dictionnaire* de *Bayle* sur une table, en guise d'évangile, et le coupable fut introduit par deux grenadiers devant ces trois ministres du Seigneur. *Mon frère*, lui dit le roi, *je vous demande au nom de* DIEU *sur quel Hérode vous avez prêché.....* *Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfans*, répondit le bon homme. *Je vous demande*, ajouta le roi, *si c'était Hérode premier du nom, car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs.* Le prêtre de village ne sut que répondre. *Comment !* dit le roi, *vous osez prêcher sur un Hérode, et vous ignorez quelle était sa famille ! vous êtes indigne du saint ministère. Nous vous pardonnons cette fois, mais sachez que nous vous excommunierons si jamais vous prêchez quelqu'un sans le connaître.*

Alors on lui délivra sa sentence et
signa trois noms ridicules, inventé.
allons demain à Berlin, ajouta le r
derons grâce pour vous à nos frères :
de nous venir parler. Le prêtre al.
chercher les trois ministres : on se mc
le roi qui était plus plaisant que libéra
pas de payer son voyage.

Frédéric gouvernait l'Eglise aussi de
que l'Etat. C'était lui qui prononçait
quand un mari et une femme voulaie
ailleurs. Un ministre lui cita un jour l'a
ment, au sujet d'un de ces divorces : *Moïs*
menait ses Juifs comme il voulait, et moi
mes Prussiens comme je l'entends.

Ce gouvernement singulier, ces mœu
plus étranges, ce contraste de stoïcisme e
réisme, de sévérité dans la discipline mil.
de mollesse dans l'intérieur du palais, d
avec lesquels on s'amusait dans son cabinet.
soldats qu'on fesait passer trente-six fois
baguettes sous les fenêtres du monarque q
regardait, des discours de morale, et une l
effrénée, tout cela composait un tableau biz
que peu de personnes connaissaient alors, e
depuis a percé dans l'Europe.

La plus grande économie présidait dans Posf.
à tous ses goûts. Sa table, et celle de ses officiers
de ses domestiques, étaient réglées à trente-tr
écus par jour, indépendamment du vin. Et au li
que chez les autres rois ce sont des officiers de l
couronne qui se mêlent de cette dépense, c'était so

valet de chambre *Federsdoff* qui était à la fois son grand-maître d'hôtel, son grand échanson, et son grand panetier.

Soit économie, soit politique, il n'accordait pas la moindre grâce à ses anciens favoris, et surtout à ceux qui avaient risqué leur vie pour lui quand il était prince royal. Il ne payait pas même l'argent qu'il avait emprunté alors : et comme *Louis XII* ne vengeait pas les injures du duc d'*Orléans*, le roi de Prusse oubliait les dettes du prince royal.

Cette pauvre maîtresse qui avait été fouettée pour lui par la main du bourreau, était alors mariée à Berlin au commis du bureau des fiacres ; car il y avait dix-huit fiacres dans Berlin ; et son amant lui fesait une pension de soixante et dix écus qui lui a toujours été très-bien payée. Elle s'appelait madame *Shommers*, grande femme, maigre, qui ressemblait à une sybille, et n'avait nullement l'air d'avoir mérité d'être fouettée pour un prince.

Cependant quand il allait à Berlin, il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil. C'était un très beau spectacle pour les hommes vains, c'est-à-dire, pour presque tout le monde, de le voir à table entouré de vingt princes de l'Empire, servi dans la plus belle vaisselle d'or de l'Europe, et trente beaux pages et autant de jeunes édukes superbement parés, portant de grands plats d'or massif. Les grands officiers paraissaient alors, mais hors de là on ne les connaissait point.

On allait après dîner à l'opéra, dans cette grande salle de trois cents pieds de long qu'un de ses chambellans nommé *Knoberslof* avait bâtie sans architecte.

Les plus belles voix, les meilleurs à ses gages. La *Barbarini* dansai théâtre : c'est elle qui depuis épous chancelier. Le roi avait fait enlever danseuse par des soldats qui l'emmenèr même jusqu'à Berlin. Il en était un p parce qu'elle avait les jambes d'un ho était incompréhensible, c'est qu'il lui de deux mille livres d'appointemens.

Son poëte italien, à qui il fesait me les opéra dont lui-même fesait toujou n'avait que douze cents livres de gages ; il faut considérer qu'il était fort laid, e dansait pas. En un mot, la *Barbarini* touc seule plus que trois ministres d'Etat ensem le poëte italien, il se paya un jour par se Il décousut dans une chapelle du premie Prusse de vieux galons d'or dont elle était Le roi qui jamais ne fréquenta de chapelle, d ne perdait rien. D'ailleurs il venait d'écrit dissertation en faveur des voleurs, qui est imp dans les recueils de son académie : et il ne pas à propos, cette fois-là, de détruire ses écrits lès faits.

Cette indulgence ne s'étendait pas sur le milita Il y avait dans les prisons de Spandau un vie gentilhomme de Franche-Comté, haut de six pied que le feu roi avait fait enlever pour sa belle taille on lui avait promis une place de chambellan, et on lui en donna une de soldat. Ce pauvre homme déserta bientôt avec quelques-uns de ses camarades; il fut saisi, et ramené devant le feu roi auquel il eut

la naïveté de dire qu'il ne ſe repentait que de n'avoir pas tué un tyran comme lui. On lui coupa pour réponſe le nez et les oreilles ; il paſſa par les baguettes trente-ſix fois ; après quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore quand M. de *Valori*, notre envoyé, me preſſa de demander ſa grâce au très-clément fils du très-dur *Frédéric-Guillaume.* Sa Majeſté ſe plaiſait à dire que c'était pour moi qu'il feſait jouer *la Clemenza di Tito*, opéra plein de beautés du célèbre *Metaſtaſio*, mis en muſique par le roi lui-même, aidé de ſon compoſiteur. Je pris mon temps pour recommander à ſes bontés ce pauvre franc-comtois ſans oreilles et ſans nez ; et je lui détachai cette ſemonce.

Génie univerſel, ame ſenſible et ferme,
Quoi ! lorſque vous régnez il eſt des malheureux !
Aux tourmens d'un coupable, il vous faut mettre un terme,
Et n'en mettre jamais à vos ſoins généreux.

Voyez autour de vous les Prières tremblantes,
Filles du Repentir, maîtreſſes des grands cœurs,
S'étonner d'arroſer de larmes impuiſſantes
Les mains qui de la terre ont dû ſécher les pleurs.

Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce ſpectacle brillant où triomphe Titus !
Pour achever la fête, égalez ſa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte ; mais on a le privilége de dire ce qu'on veut en vers. Le roi promit quelque adouciſſement ; et même pluſieurs mois après, il eut la bonté de mettre le gentilhomme dont

il s'agissait à l'hôpital, à six sous p
refusé cette grâce à la reine sa mère
ment ne l'avait demandée qu'en prof

Au milieu des fêtes, des opéra, de
négociation secrète avançait. Le roi tro
je lui parlasse de tout, et j'entremêla
questions sur la France et sur l'Autrich
l'*Enéide* et de *Tite-Live*. La conversati
quelquefois : le roi s'échauffait, et m
tant que notre cour frapperait à toutes
pour obtenir la paix, il ne s'aviserait
battre pour elle. Je lui envoyais de ma
son appartement, mes réflexions sur un
mi-marge. Il répondait sur une colonne à
diesses. J'ai encore ce papier où je lui disais
vous que la maison d'Autriche ne vous rede
Silésie à la première occasion? Voici sa rép
marge :

> *Ils seront reçus, biribi,*
> *A la façon de barbari, mon ami.*

Cette négociation d'une espèce nouvelle finit
un discours qu'il me tint dans un de ses mouven
de vivacité contre le roi d'Angleterre, son
oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas. *Celui*
Prusse disait : *George est l'oncle de Frédéric, m*
George ne l'est pas du roi de Prusse. Enfin il me dit
Que la France déclare la guerre à l'Angleterre, et j
marche.

Je n'en voulais pas davantage. Je retournai vite
à la cour de France : je rendis compte de mon
voyage. Je lui donnai l'espérance qu'on m'avait

donnée à Berlin. Elle ne fut point trompeuse : et le printemps suivant le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohême avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Si j'avais conté à quelque bon parisien mon aventure et le service que j'avais rendu, il n'eut pas douté que je ne fusse promu à quelque beau poste. Voici quelle fut ma récompense.

La duchesse de *Châteauroux* fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle; il lui avait pris envie de chasser M. *Amelot*, parce qu'il était bégue, et que ce petit défaut lui déplaisait; elle haïssait de plus cet *Amelot*, parce qu'il était gouverné par M. de *Maurepas*; il fut renvoyé au bout de huit jours, et je fus enveloppé dans sa disgrâce.

Il arriva quelque temps après que *Louis XV* fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz : M. de *Maurepas* et sa cabale prirent ce temps pour perdre madame de *Châteauroux*. L'évêque de Soissons, *Fitz-James*, fils du bâtard de *Jacques II*, regardé comme un saint, voulut, en qualité de premier aumônier, convertir le roi, et lui déclara qu'il ne lui donnerait ni absolution ni communion, s'il ne chassait sa maîtresse et sa sœur la duchesse de *Lauraguais*, et leurs amis. Les deux sœurs partirent chargées de l'exécration du peuple de Metz. Ce fut pour cette action que le peuple de Paris, aussi sot que celui de Metz, donna à *Louis XV* le surnom de *Bien-aimé*. Un polisson, nommé *Vadé*, imagina ce titre que les almanachs prodiguèrent. Quand ce prince se porta

bien, il ne voulut être que le maîtreſſe. Ils s'aimèrent plus qu devait rentrer dans ſon miniſtère; de Paris pour Verſailles, quand ell ment des ſuites de la rage que ſa dé cauſée. Elle fut bientôt oubliée.

Il fallait une maîtreſſe. Le choix demoiſelle *Poiſſon*, fille d'une femme d'un payſan de la Ferté-ſous-Jouare, qu quelque choſe à vendre du blé aux des vivres. Ce pauvre homme était al condamné pour quelque malverſatior marié ſa fille au ſous-fermier *le Normar* d'Etiole, neveu du fermier général *le N Tournehem*, qui entretenait la mère. La bien élevée, ſage, aimable, remplie de gr talens, née avec du bon ſens et un bon c connaiſſais aſſez : je fus même le *confiden* amour. Elle m'avouait qu'elle avait toujour ſecret preſſentiment qu'elle ſerait aimée *du* qu'elle s'était ſenti une violente inclination po ſans trop la démêler.

Cette idée qui aurait pu paraître *chimérique* ſa ſituation, était fondée ſur ce qu'on l'avait ſo menée aux chaſſes que feſait le roi dans *la forê* Sénar. *Tournehem*, l'amant de ſa mère, avait maiſon de campagne dans le voiſinage. On prom nait madame d'*Etiole* dans une jolie calèche. Le r la remarquait, et lui envoyait ſouvent des chevreuils Sa mère ne ceſſait de lui dire qu'elle était *plus jolie* que madame de *Châteauroux*; et le bon homme *Tournehem* s'écriait ſouvent : *Il faut avouer que la*

fille de madame Poiſſon eſt un morceau de roi. Enfin quand elle eut tenu le roi entre ſes bras, elle me dit qu'elle croyait fermement à la deſtinée; et elle avait raiſon. Je paſſai quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le roi feſait la campagne de 1746.

Cela me valut des récompenſes qu'on n'avait jamais données ni à mes ouvrages ni à mes ſervices. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie. Je fus nommé hiſtoriographe de France: et le roi me fit préſent d'une charge de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. Je conclus que pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtreſſe d'un roi que d'écrire cent volumes.

Dès que j'eus l'air d'un homme heureux, tous mes confrères les beaux-eſprits de Paris ſe déchaînèrent contre moi avec toute l'animoſité et l'acharnement qu'ils devaient avoir contre quelqu'un à qui on donnait toutes les récompenſes qu'ils méritaient.

J'étais toujours lié avec la marquiſe *du Châtelet* par l'amitié la plus inaltérable et par le goût de l'étude. Nous demeurions enſemble à Paris et à la campagne. Cirey eſt ſur les confins de la Lorraine: le roi *Staniſlas* tenait alors ſa petite et agréable cour à Luneville. Tout vieux et tout dévot qu'il était, il avait une maîtreſſe: c'était madame la marquiſe de Bouflers. Il partageait ſon ame entre elle et un jéſuite nommé *Menou*, le plus intrigant et le plus hardi prêtre que j'aye jamais connu. Cet homme avait attrapé au roi *Staniſlas*, par les importunités de ſa femme qu'il avait gouvernée, environ un

million, dont partie fut empl
magnifique maiſon pour lui et pou
dans la ville de Nanci. Cette mai
vingt-quatre mille livres de rente :
la table de *Menou*, et douze pour
voudrait.

La maîtreſſe n'était pas, à beauco
traitée. Elle tirait à peine alors du
de quoi avoir des jupes ; et cepen
enviait ſa portion, et était furieuſem
la marquiſe. Ils étaient ouvertement
pauvre roi avait tous les jours bien de
ſortir de la meſſe, à rapatrier ſa maî
confeſſeur.

Enfin notre jéſuite ayant entendu parler
du Châtelet, qui était très-bien faite et e
belle, imagina de la ſubſtituer à madame de
Staniſlas ſe mêlait quelquefois de faire *d'aſſez*
petits ouvrages : *Menou* crut qu'une femm
réuſſirait mieux qu'une autre auprès de ſu
voilà qui vient à Cirey pour ourdir cette belle
il cajole madame *du Châtelet*, et nous dit qu
Staniſlas ſera enchanté de nous voir : *il re*
dire au roi que nous brûlons d'envie de ven
faire notre cour. *Staniſlas* recommande à ma
de *Boufflers* de nous amener.

Et en effet, nous allâmes paſſer à Lunéville to
l'année 1749. Il arriva tout le contraire *de ce q*
voulait le révérend père. Nous nous attachâmes
madame de *Boufflers*. Et le jéſuite eut deux femme
à combattre.

La vie de la cour de Lorraine était aſſez agréable,

quoiqu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues et des tracasseries. *Poncet*, évêque de Troyes, perdu de dettes et de réputation, voulut sur la fin de l'année augmenter notre cour et nos tracasseries: quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation de ses oraisons funèbres et de ses sermons. Il obtint par nos dames d'être grand aumônier du roi, qui fut flatté d'avoir un évêque à ses gages, et à de très-petits gages.

Cet évêque ne vint qu'en 1750. Il débuta par être amoureux de madame de *Boufflers*, et fut chassé. Sa colère retomba sur *Louis XV*, gendre de *Stanislas*: car étant retourné à Troyes, il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des billets de confession, inventés par l'archevêque de Paris, *Beaumont*; il tint tête au parlement, et brava le roi. Ce n'était pas le moyen de payer ses dettes; mais c'était celui de se faire enfermer. Le roi de France l'envoya prisonnier en Alsace, dans un couvent de gros moines allemands. Mais il faut revenir à ce qui me touche.

Madame *du Châtelet* mourut dans le palais de *Stanislas*, après deux jours de maladie. Nous étions tous si troublés, que personne de nous ne songea à faire venir ni curé, ni jésuite, ni sacrement. Elle n'eut point les horreurs de la mort: il n'y eut que nous qui les sentîmes. Je fus saisi de la plus douloureuse affliction. Le bon roi *Stanislas* vint dans ma chambre me consoler, et pleurer avec moi. Peu de ses confrères en font autant en de pareilles occasions. Il voulut me retenir: je ne pouvais plus supporter Lunéville, et je retournai à Paris.

Ma destinée était de courir de
j'aimasse ma liberté avec idolâtr
à qui j'avais souvent signifié q
jamais madame *du Châtelet* pour
force m'attraper quand il fut de
Il jouissait alors d'une paix qu'il
des victoires, et son loisir était tou
faire des vers, ou à écrire l'histoire
de ses campagnes. Il était bien sûr,
ses vers et sa prose, étaient fort au
prose et de mes vers, quant au fon
mais il croyait que, pour la forme,
qualité d'académicien donner quelqu
ses écrits; il n'y eut point de séduction
n'employât pour me faire venir.

Le moyen de résister à un roi victori
musicien et philosophe, et qui fesait
m'aimer! je crus que je l'aimais. En
encore le chemin de Potsdam au mois de
Astolphe ne fut pas mieux reçu dans le palai
Etre logé dans l'appartement qu'avait eu le
de *Saxe*, avoir à ma disposition les cuisinie
quand je voulais manger chez moi, et les
quand je voulais me promener, c'étaient le
dres faveurs qu'on me fesait. Les soupers
très-agréables. Je ne sais si je me trompe,
semble qu'il y avait bien de l'esprit; le roi en
et en fesait avoir; et ce qu'il y a de plus extra
naire, c'est que je n'ai jamais fait de repas si li
Je travaillais deux heures par jour avec sa Maje
je corrigeai tous ses ouvrages, ne manquant jam
de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorsq

je raturais tout ce qui ne valait rien. Je lui rendais raison par écrit de tout; ce qui composa une rhétorique et une poëtique à son usage; il en profita, et son génie le servit encore mieux que mes leçons. Je n'avais nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait une vie libre, et je ne concevais rien de plus agréable que cet état.

Alcine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu tournée, redoubla ses potions enchantées pour m'enivrer tout-à-fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien. Une maîtresse ne s'explique pas plus tendrement; il s'efforçait de dissiper dans cette lettre la crainte que m'inspiraient son rang et son caractère: elle portait ces mots singuliers:

Comment pourrais-je jamais causer l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime et qui me sacrifie sa patrie et tout ce que l'humanité a de plus cher?.... Je vous respecte comme mon maître en éloquence. Je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant que dans votre patrie, et chez un ami qui a un cœur reconnaissant? J'ai respecté l'amitié qui vous liait à madame du Châtelet, mais après elle j'étais un de vos plus anciens amis. Je vous promets que vous serez heureux ici autant que je vivrai.

Voilà une lettre telle que peu de majestés en écrivent. Ce fut le dernier verre qui m'enivra. Les protestations de bouche furent encore plus fortes que celles par écrit. Il était accoutumé à des démonstrations de tendresse singulières avec des favoris plus

jeunes que moi; et oubliant u
n'étais pas de leur âge, et que je 1
belle, il me la prit pour la baife
fienne, et je me fis fon efclave. I.
miffion du roi de France pour aj
maîtres. Le roi de Pruffe fe chargea

Il écrivit pour me demander au 1
Je n'imaginais pas qu'on fût choqu
qu'un gentilhomme ordinaire de la
eft l'efpèce la plus inutile de la cou
inutile chambellan à Berlin. On me
permiffion. Mais on fut très-piqué; et
pardonna point. Je déplus fort au roi
fans plaire davantage à celui de Pru
moquait de moi dans le fond de fon cœ

Me voilà donc avec une clef d'argent d
à mon habit, une croix au cou, et vingt n
de penfion. *Maupertuis* en fut malade, et j
aperçus pas. Il y avait alors un médecin
nommé *la Métrie*, le plus franc athée de t
facultés de médecine de l'Europe : homme d
gai, plaifant, étourdi, tout auffi inftruit de la
qu'aucun de fes confrères, et fans contredit
mauvais médecin de la terre dans la pratique;
grâces à Dieu, ne pratiquait-il point. *Il s'était m*
de toute la faculté à Paris, et avait même écrit co
les médecins beaucoup de perfonnalités qu'ils
pardonnèrent point; ils obtinrent contre lui
décret de prife de corps. *La Métrie* s'était do
retiré à Berlin, où il amufait affez par fa gaieté
écrivant d'ailleurs, et fefant imprimer tout ce qu'o
peut imaginer de plus effronté fur la morale. Se

livres plûrent au roi qui le fit, non pas son médecin, mais son lecteur.

Un jour, après la lecture, *la Métrie* qui disait au roi tout ce qui lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur et de ma fortune. Laissez faire, lui dit le roi, on presse l'orange, et on la jette quand on a avalé le jus. *La Métrie* ne manqua pas de me rendre ce bel apophthegme, digne de *Denis* de Syracuse.

Je résolus dès-lors de mettre en sureté les pelures de l'orange. J'avais environ trois cents mille livres à placer. Je me gardai bien de mettre ce fonds dans les Etats de mon *Alcine;* je le plaçai avantageusement sur les terres que le duc de *Virtemberg* possède en France. Le roi qui ouvrait toutes mes lettres se douta bien que je ne prétendais pas rester auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le possédait comme *Denis.* Il fallait que je rabotasse continuellement, et que je revisse encore son histoire de Brandebourg, et tout ce qu'il composait.

La Métrie mourut après avoir mangé chez milord *Tirconel*, envoyé de France, tout un pâté farci de truffes, après un très-long dîné. On prétendit qu'il s'était confessé avant de mourir; le roi en fut indigné; il s'informa exactement si la chose était vraie; on l'assura que c'était une calomnie atroce, et que *la Métrie* était mort comme il avait vécu, en reniant DIEU et les médecins. Sa Majesté satisfaite composa sur le champ son oraison funèbre, qu'il fit lire en son nom à l'assemblée publique de l'académie par *d'Arget*, son secrétaire, et il donna six cents livres de pension à une fille de joie que *la Métrie*

avait amenée de Paris, quand il
femme et ses enfans.

Maupertuis qui savait l'anec
d'orange, prit son temps pour r
que j'avais dit que la charge d'at
vacante. Cette calomnie ne réussit pa
ensuite que je trouvais les vers du r
cela réussit.

Je m'aperçus que depuis ce temps
du roi n'étaient plus si gais; on me c
de vers à corriger; ma disgrâce était c

Algarotti, d'*Arget*, et un autre fran
Chasot, qui était un de ses meilleurs
quittèrent tous à la fois. Je me disposai
autant. Mais je voulus auparavant me
plaisir de me moquer d'un livre que
venait d'imprimer. L'occasion était belle;
jamais rien écrit de si ridicule et de si fou
homme proposait sérieusement de faire ur
droit aux deux pôles, de disséquer des têtes d
pour connaître la nature de l'ame par leurs ce
de bâtir une ville où l'on ne parlerait que la
creuser un trou jusqu'au noyau de la terr
guérir les maladies en enduisant les malades de
résine, et enfin de prédire l'avenir en exaltant son

Le roi rit du livre, j'en ris, tout le monde en
Mais il se passait alors une scène plus sérieuse
propos de je ne sais quelle fadaise de mathématiqu
que *Maupertuis* voulait ériger en découverte. U
géomètre plus savant, nommé *Kœnig*, bibliothécair
de la princesse d'*Orange*, à la Haie, lui fit apercevoir
qu'il se trompait, et que *Leibnitz*, qui avait autrefois

examiné cette vieille idée, en avait démontré la fausseté dans plusieurs de ses lettres, dont il lui montra des copies.

Maupertuis, président de l'académie de Berlin, indigné qu'un associé étranger lui prouvât ses bévues, persuada d'abord au roi, que Kœnig, en qualité d'homme établi en Hollande, était son ennemi, et avait dit beaucoup de mal de la prose et de la poësie de sa Majesté à la princesse d'Orange.

Cette première précaution prise, il aposta quelques pauvres pensionnaires de l'académie qui dépendaient de lui, et fit condamner Kœnig comme faussaire, à être rayé du nombre des académiciens. Le géomètre de Hollande avait pris les devants, et avait renvoyé la patente de la dignité d'académicien de Berlin.

Tous les gens de lettres de l'Europe furent aussi indignés des manœuvres de Maupertuis qu'ennuyés de son livre. Il obtint la haine et le mépris de ceux qui se piquaient de philosophie et de ceux qui n'y entendaient rien. On se contentait à Berlin de lever les épaules, car le roi ayant pris parti dans cette malheureuse affaire, personne n'osait parler; je fus le seul qui élevai la voix. Kœnig était mon ami; j'avais à la fois le plaisir de défendre la liberté des gens de lettres avec la cause d'un ami, et celui de mortifier un ennemi qui était autant l'ennemi de la modestie que le mien. Je n'avais nul dessein de rester à Berlin; j'ai toujours préféré la liberté à tout le reste. Peu de gens de lettres en usent ainsi. La plupart sont pauvres; la pauvreté énerve le courage; et tout philosophe à la cour devient aussi esclave que le premier officier de la couronne. Je sentis

combien ma liberté devait dépla
abfolu que le grand turc. C'étai
dans l'intérieur de fa maifon, il l
protégeait *Maupertuis*, et fe moquai
de perfonne. Il fe mit à écrire con
voya fon manufcrit dans ma cham
miniftres de fes plaifirs fecrets, no
il tourna beaucoup en ridicule le tro
la terre, fa méthode de guérir avec
poix réfine, le voyage au pôle auf.
latine, et la lâcheté de fon académie qui
la tyrannie exercée fur le pauvre *Kœnig*.
fa devife était : point de bruit fi je ne
brûler tout ce qu'on avait écrit fur cet
excepté fon ouvrage.

Je lui renvoyai fon ordre, fa clef de ch
fes penfions; il fit alors tout ce qu'il put
garder, et moi tout ce que je pus pour l
Il me rendit fa croix et fa clef, il voulı
foupaffe avec lui; je fis donc encore un fe
Damoclès; après quoi je partis avec prom
revenir, et avec le ferme deffein de ne le re
ma vie.

Ainfi nous fûmes quatre qui nous échapp
en peu de temps, *Chafot*, d'*Arget*, *Algarotti* et
Il n'y avait pas en effet moyen d'y tenir. On
bien qu'il faut fouffrir auprès des rois; mais *Fréd*
abufait un peu trop de fa prérogative. La fociét
fes lois, à moins que ce ne foit la fociété du li
et de la chèvre. *Frédéric* manquait toujours à
première loi de la fociété, de ne rien dire de défo
bligeant à perfonne. Il demandait fouvent à fes

chambellan *Polnitz*, s'il ne changerait pas volontiers de religion pour la quatrième fois, et il offrait de payer cent écus comptant pour sa conversion. Eh mon Dieu, mon cher *Polnitz*, lui disait-il, j'ai oublié le nom de cet homme que vous volâtes à la Haie, en lui vendant de l'argent faux pour du fin; aidez un peu ma mémoire, je vous prie. Il traitait à-peu-près de même le pauvre d'*Argens*. Cependant ces deux victimes restèrent. *Polnitz* ayant mangé tout son bien, était obligé d'avaler ces couleuvres pour vivre; il n'avait pas d'autre pain; et d'*Argens* n'avait pour tout bien dans le monde que ses *Lettres juives*, et sa femme nommée *Cochois*, mauvaise comédienne de province, si laide qu'elle ne pouvait rien gagner à aucun métier, quoiqu'elle en fît plusieurs. Pour *Maupertuis* qui avait été assez mal avisé pour placer son bien à Berlin, ne songeant pas qu'il vaut mieux avoir cent pistoles dans un pays libre, que mille dans un pays despotique, il fallait bien qu'il restât dans les fers qu'il s'était forgés.

En sortant de mon palais d'*Alcine*, j'allai passer un mois auprès de madame la duchesse de *Saxe-Gotha*, la meilleure princesse de la terre, la plus douce, la plus sage, la plus égale, et qui, Dieu merci, ne fesait point de vers. De là je fus quelques jours à la maison de campagne du landgrave de Hesse, qui était beaucoup plus éloigné de la poësie que la princesse de *Gotha*. Je respirais. Je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'était là que m'attendait ma très-bizarre destinée.

Je tombai malade à Francfort; une de mes nièces, veuve d'un capitaine au régiment de Champagne,

femme très-aimable, remplie de talens,
plus était regardée à Paris comme bonne c
eut le courage de quitter Paris pour venir n
sur le Mein; mais elle me trouva prise
guerre. Voici comme cette belle aventu
passée. Il y avait à Francfort un nommé
banni de Dresde, après y avoir été mis au
et condamné à la brouette, devenu dépu
Francfort agent du roi de Prusse, qui se
volontiers de tels ministres, parce qu'ils n'
de gages que ce qu'ils pouvaient attrape
passans.

Cet ambassadeur et un marchand nommé S
condamné ci-devant à l'amende pour fausse
naie, me signifièrent de la part de sa Majesté
de Prusse, que j'eusse à ne point sortir de Franc
jusqu'à ce que j'eusse rendu les effets précieux
j'emportais à sa Majesté. Hélas! Messieurs, je n'e
porte rien de ce pays-là, je vous jure, pas mê
les moindres regrets. Quels sont donc les joyau
de la couronne brandebourgeoise que vous red
mandez? *c'être, monsir*, répondit *Freitag*, *l'œuvre d
poëshie du roi mon gracieux maître.* Oh! *je lui rendra*
sa prose et ses vers de tout mon cœur, lui répliquai-
je, quoiqu'après tout j'aye plus d'un droit à cet
ouvrage. Il m'a fait présent d'un bel exemplaire
imprimé à ses dépens. Malheureusement cet exem-
plaire est à Leipsick avec mes autres effets. Alors
Freitag me proposa de rester à Francfort, jusqu'à
ce que le trésor qui était à Leipsick fût arrivé; et il
me signa ce beau billet.

» Monsir, sitôt le gros ballot de Leipsick sera ici,

„ où est l'œuvre de *poëshie* du roi mon maître, que „ sa Majesté demande, et l'œuvre de poëshie rendu „ à moi, vous pourrez partir où vous paraîtra bon. „ A Francfort, 1 de juin 1753. *Freitag*, résident du „ roi mon maître. „ J'écrivis au bas du billet, *bon pour l'œuvre de poëshie du roi votre maître* : de quoi le résident fut très-satisfait.

Le 17 de juin arriva le grand ballot de *poëshies*. Je remis fidellement ce sacré dépôt, et je crus pouvoir m'en aller sans manquer à aucune tête couronnée : mais dans l'instant que je partais, on m'arrête, moi, mon secrétaire et mes gens ; on arrête ma nièce ; quatre soldats la traînent au milieu des boues chez le marchand *Smith*, qui avait je ne sais quel titre de conseiller privé du roi de Prusse. Ce marchand de Francfort se croyait alors un général prussien : il commandait douze soldats de la ville dans cette grande affaire, avec toute l'importance et la grandeur convenables. Ma nièce avait un passe-port du roi de France, et de plus, elle n'avait jamais corrigé les vers du roi de Prusse. On respecte d'ordinaire les dames dans les horreurs de la guerre ; mais le conseiller *Smith* et le résident *Freitag*, en agissant pour *Fréderic*, croyaient lui faire leur cour en traînant le pauvre beau sexe dans les boues.

On nous fourra tous deux dans une espèce d'hôtellerie, à la porte de laquelle furent postés douze soldats : on en mit quatre autres dans ma chambre, quatre dans un grenier où l'on avait conduit ma nièce, quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon secrétaire sur de la paille. Ma nièce avait à la vérité un petit lit ; mais ses

quatre foldats avec la baïonnette au bo
lui tenaient lieu de rideaux et de femmes
Nous avions beau dire que nous en
Céfar, que l'empereur avait été élu dans
que mon fecrétaire était florentin, et 1
Majefté impériale, que ma nièce et moi n
fujets du roi très-chrétien, et que nous n'a
à démêler avec le margrave de Brandebo
nous répondit que le margrave avait plus
dans Francfort que l'empereur. Nous fûme
jours prifonniers de guerre, et il nous fallu
cent quarante écus par jour.

Le marchand *Smith* s'était emparé de to
effets, qui me furent rendus plus légers de
On ne pouvait payer plus chèrement l'*au*
poëshie du roi de Pruffe. Je perdis environ la *f*
qu'il avait dépenfée pour me faire venir chez
et pour prendre de mes leçons. Partant nous *fi*
quittes.

Pour rendre l'aventure complette, un cer
Van Duren, libraire à la Haie, fripon de *profeffio*
et banqueroutier par habitude, était alors retiré
Francfort. C'était le même homme à qui j'avais *f*
préfent, treize ans auparavant, du manufcrit o
l'*Anti-Machiavel* de *Frédéric*. On retrouve fes ami
dans l'occafion. Il prétendit que fa *Majefté lui*
redevait une vingtaine de ducats, et que j'en étais
refponfable. Il compta l'intérêt, et l'intérêt de *l'intérêt*.
Le fieur *Fickard*, bourgmeftre de Francfort, qui était
même le bourgmeftre régnant, comme cela fe dit,
trouva en qualité de bourgmeftre le *compte très-*
jufte, et en qualité de régnant, il me fit débourfer

trente ducats, en prit vingt-six pour lui, et en donna quatre au fripon de libraire.

Toute cette affaire d'ostrogoths et de vandales étant finie, j'embrassai mes hôtes, et je les remerciai de leur douce réception.

Quelque temps après, j'allai prendre les eaux de Plombières; je bus surtout celles du Léthé, bien persuadé que les malheurs, de quelque espèce qu'ils soient, ne sont bons qu'à oublier. Ma nièce, madame *Denis*, qui fesait la consolation de ma vie, et qui s'était attachée à moi par son goût pour les lettres, et par la plus tendre amitié, m'accompagna de Plombières à Lyon. J'y fus reçu avec des acclamations par toute la ville, et assez mal par le cardinal de *Tençin*, archevêque de Lyon, si connu par la manière dont il avait fait sa fortune en rendant catholique ce *Law* ou *Lass*, auteur du systême qui bouleversa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la conversion de *Law* avait commencée. Le systême le rendit si riche qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut ministre d'Etat; et en qualité de ministre il m'avoua confidemment qu'il ne pouvait me donner à dîner en public, parce que le roi de France était fâché contre moi de ce que je l'avais quitté pour le roi de Prusse. Je lui dis que je ne dînais jamais, et qu'à l'égard des rois, j'étais l'homme du monde qui prenais le plus aisément mon parti, aussi-bien qu'avec les cardinaux. On m'avait conseillé les eaux d'Aix en Savoie; quoiqu'elles fussent sous la domination d'un roi, je pris ma route pour aller en boire. Il fallait passer par Genève: le fameux médecin *Tronchin*,

établi à Genève depuis peu, me déc[...]
eaux d'Aix me tueraient, et qu'il me fe[...]

J'acceptai le parti qu'il me proposait. Il [...] à aucun catholique de s'établir à Genè[...] les cantons Suisses protestans. Il me pa[...] d'acquérir des domaines dans les seuls [...] terre où il ne m'était pas permis d'en avoi[...]

J'achetai par un marché singulier, et d[...] avait point d'exemple dans le pays, un [...] d'environ soixante arpens, qu'on me vendit [...] de ce qu'il eût coûté auprès de Paris : mais [...] n'est jamais trop cher; la maison est jolie [...] mode; l'aspect en est charmant; il étonne et [...] point. C'est d'un côté le lac de Genève, [...] ville de l'autre; le Rhône en sort à gros bou[...] et forme un canal au bas de mon jardin; la [...] d'Arve qui descend de la Savoie se précipite [...] le Rhône; plus loin on voit encore une autre ri[...] Cent maisons de campagne, cent jardins [...] ornent les bords du lac et des rivières; dan[...] lointain s'élèvent les Alpes, et à travers leurs pr[...] pices on découvre vingt lieues de montagnes c[...] vertes de neiges éternelles. J'ai encore une plus be[...] maison, et une vue plus étendue à Lausane; m[...] ma maison auprès de Genève est beaucoup pl[...] agréable. J'ai dans ces deux habitations ce que le[...] rois ne donnent point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, l[...] repos et la liberté; et j'ai encore ce qu'ils donnent [...] quelquefois, et que je ne tiens pas d'eux; je mets [...] en pratique ce que j'ai dit dans le Mondain.

Oh, le bon temps que ce siècle de fer!

Toutes les commodités de la vie en ameublemens, en équipages, en bonne chère, se trouvent dans mes deux maisons; une société douce et de gens d'esprit remplit les momens que l'étude et le soin de ma santé me laissent. Il y a là de quoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confrères les gens de lettres: cependant je ne suis pas né riche, il s'en faut beaucoup. On me demande par quel art je suis parvenu à vivre comme un fermier général; il est bon de le dire, afin que mon exemple serve. J'ai vu tant de gens de lettres pauvres et méprisés, que j'ai conclu dès long-temps que je ne devais pas en augmenter le nombre.

Il faut être en France enclume ou marteau: j'étais né enclume. Un patrimoine court devient tous les jours plus court, parce que tout augmente de prix à la longue, et que souvent le gouvernement a touché aux rentes et aux espèces. Il faut être attentif à toutes les opérations que le ministère toujours obéré et toujours inconstant fait dans les finances de l'Etat. Il y en a toujours quelqu'une dont un particulier peut profiter, sans avoir obligation à personne; et rien n'est si doux que de faire sa fortune par soi-même: le premier pas coûte quelques peines; les autres sont aisés. Il faut être économe dans sa jeunesse; on se trouve dans sa vieillesse un fonds dont on est surpris. C'est le temps où la fortune est le plus nécessaire, c'est celui où je jouis; et après avoir vécu chez des rois, je me suis fait roi chez moi, malgré des pertes immenses.

Depuis que je vis dans cette opulence paisible et dans la plus extrême indépendance, le roi de Prusse

eſt revenu à moi; il m'envoya, en 17
qu'il avait fait de ma tragédie de Mé
ſans contredit ce qu'il avait jamais f
mauvais. Depuis ce temps il a continué
j'ai toujours été en commerce de lettres a
la margrave de *Bareith* qui m'a conſervé
inaltérables.

Pendant que je jouiſſais dans ma ret
vie la plus douce qu'on puiſſe imaginer
petit plaiſir philoſophique de voir que l
l'Europe ne goûtaient pas cette heureuſe tra
et de conclure que la ſituation d'un parti
ſouvent préférable à celle des plus *grands*
ques, comme vous allez voir.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la
pour quelques arpens de neige, en 1756:
même temps l'impératrice reine d'Hongrie,
avoir quelque envie de reprendre, ſi *elle* pc
ſa chère Siléſie, que le roi de Pruſſe lui avait arr
Elle négociait dans ce deſſein avec l'impératr
Ruſſie, et avec le roi de Pologne, ſeulemer
qualité d'électeur de Saxe; car on ne négocie p
avec les Polonais. Le roi de France *de ſon*
voulait ſe venger ſur les Etats d'Hanovre, du
que l'électeur d'Hanovre, roi d'Angleterre, lui ſ
ſur mer. *Frédéric*, qui était alors allié avec la Fran
et qui avait un profond mépris pour notre gouv
nement, préféra l'alliance de l'Angleterre à *celle*
France, et s'unit avec la maiſon d'Hanovre, comp
tant empêcher d'une main les Ruſſes d'avancer dan
ſa Pruſſe, et de l'autre les Français de *venir* e
Allemagne; il ſe trompa dans ces deux idées; mais

il en avait une troisième dans laquelle il ne se trompa point; ce fut d'envahir la saxe sous prétexte d'amitié, et de faire la guerre à l'impératrice reine d'Hongrie avec l'argent qu'il pilla chez les Saxons.

Le marquis de Brandebourg, par cette manœuvre singulière, fit seul changer tout le systême de l'Europe. Le roi de France voulant le retenir dans son alliance, lui avait envoyé le duc de *Nivernois*, homme d'esprit et qui fesait de très-jolis vers. L'ambassade d'un duc et pair et d'un poëte semblait devoir flatter la vanité et le goût de *Frédéric;* il se moqua du roi de France, et signa son traité avec l'Angleterre le jour même que l'ambassadeur arriva à Berlin; joua très-poliment le duc et pair, et fit une épigramme contre le poëte.

C'était alors le privilége de la poësie de gouverner les Etats. Il y avait un autre poëte à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable, en un mot l'abbé de *Bernis*, depuis cardinal. Il avait débuté par faire des vers contre moi, et ensuite était devenu mon ami, ce qui ne lui servait à rien; mais il était devenu celui de madame de *Pompadour*, et cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnasse en ambassade à Venise; il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le roi de Prusse dans ce beau livre de *poëshies*, que ce M. *Freitag* redemandait à Francfort avec tant d'instance, avait glissé un vers contre l'abbé de *Bernis*.

Evitez de Bernis la stérile abondance.

Je ne crois pas que ce livre et ce vers fussent

parvenus jusqu'à l'abbé : mais comme
DIEU se servit de lui pour venger la
de Prusse. L'abbé conclut un traité offe
avec M. de *Staremberg*, ambassadeur d
dépit de *Rouillé*, alors ministre des affair
Madame de *Pompadour* présida à cette
Rouillé fut obligé de signer le traité co
avec l'abbé de *Bernis*, ce qui était sans
ministre *Rouillé*, il faut l'avouer, était le
secrétaire d'Etat que jamais roi de Franc
le pédant le plus ignorant qui fût dan
Il avait demandé un jour si la Vétérav
Italie. Tant qu'il n'y eut point d'affaires
à traiter, on le souffrit : mais dès qu'on eut
objets, on sentit son insuffisance, on le ren
l'abbé de *Bernis* eut sa place.

Mademoiselle *Poisson*, dame *le Norman*
quise de *Pompadour*, était réellement premier
d'Etat. Certains termes outrageans, lâchés
elle par *Frédéric* qui n'épargnait ni les femmes
poëtes, avaient blessé le cœur de la marquise,
contribuèrent pas peu à cette révolution dan
affaires, qui réunit en un moment les maison
France et d'Autriche, après plus de deux cents
d'une haine réputée immortelle. La cour de Fra
qui avait prétendu en 1741 écraser l'Autriche,
soutint en 1756, et enfin l'on vit la France,
Russie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'All
magne, et le fiscal de l'Empire, déclarés contre l
seul marquis de Brandebourg.

Ce prince, dont l'aïeul pouvait à peine entretenir
vingt mille hommes, avait une armée de cent mille

fantassins,

fantassins, et de quarante mille cavaliers, bien composée, encore mieux exercée, pourvue de tout; mais enfin il y avait plus de quatre cents mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva, dans cette guerre, que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. *Frédéric* prit la Saxe, la France prit les Etats de *Frédéric* depuis la ville de Gueldre jusqu'à Minden sur le Véser, et s'empara pour un temps de tout l'électorat d'Hanovre, et de la Hesse, alliée de *Frédéric*: l'impératrice de Russie prit toute la Prusse: ce roi, battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, et ensuite en fut battu dans la Bohême, le 18 de juin 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce monarque; pressé de tous côtés par les Russes, par les Autrichiens et par la France, lui-même se crut perdu. Le maréchal de *Richelieu* venait de conclure près de Stade un traité avec les Hanovriens et les Hessois, qui ressemblait à celui des Fourches Caudines. Leur armée ne devait plus servir; le maréchal était près d'entrer dans la Saxe avec soixante mille hommes; le prince de *Soubise* allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille, et était secondé de l'armée des Cercles de l'Empire; de là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second combat, et étaient déjà dans Breslau; un de leurs généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin, et l'avait mis à contribution: le trésor du roi de Prusse était presque épuisé, et bientôt il ne devait plus lui rester un village; on allait le mettre au ban de l'Empire; son procès était commencé; il était

déclaré rebelle; et s'il était pris, l'apparence était qu'il aurait été condamné à perdre la tête.

Dans ces extrémités, il lui passa dans l'esprit de vouloir se tuer. Il écrivit à sa sœur, madame la margrave de *Bareith* qu'il allait terminer sa vie: il ne voulut point finir la pièce sans quelques vers; la passion de la poësie était encore plus forte en lui que la haine de la vie. Il écrivit donc au marquis d'*Argens* une longue épître en vers, dans laquelle il lui fesait part de sa résolution, et lui disait adieu. Quelque singulière que soit cette épître par le sujet, et par celui qui l'a écrite, et par le personnage à qui elle est adressée, il n'y a pas moyen de la transcrire ici toute entière, tant il y a de répétitions; mais on y trouve quelques morceaux assez bien tournés pour un roi du Nord; en voici plusieurs passages :

Ami, le sort en est jeté;
Las de plier dans l'infortune,
Sous le joug de l'adversité,
J'accourcis le temps arrêté
Que la nature notre mère
A mes jours remplis de misère
A daigné prodiguer par libéralité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort,
Sans timidité, sans effort.
Adieu grandeurs, adieu chimères;
De vos bluettes passagères
Mes yeux ne sont plus éblouis.

. . .

Si votre faux éclat de ma naiſſante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des déſirs indiſcrets, long-temps évanouis,
Au ſein de la philoſophie,
Ecole de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui produit les erreurs du ſonge de la vie.
Adieu, divine volupté,
Adieu, plaiſirs charmans, qui flattez la molleſſe,
Et dont la troupe enchantereſſe,
Par des liens de fleurs enchaîne la gaîté.
Mais que fais-je, grand Dieu! courbé ſous la triſteſſe,
Eſt-ce à moi de nommer les plaiſirs, l'allégreſſe?
Et ſous la griffe du vautour,
Voit-on la tendre tourterelle
Et la plaintive Philomèle
Chanter ou reſpirer l'amour?
Depuis long-temps pour moi l'aſtre de la lumière
N'éclaira que des jours ſignalés par mes maux;
Depuis long-temps Morphée avare de pavots,
N'en daigne plus jeter ſur ma triſte paupière.
Je diſais ce matin, les yeux couverts de pleurs,
Le jour qui dans peu va paraître
M'annonce de nouveaux malheurs;
Je diſais à la nuit: tu vas bientôt renaître
Pour éterniſer mes douleurs.
Vous, de la liberté héros que je révère,
O manes de Caton, ô manes de Brutus!
Votre illuſtre exemple m'éclaire
Parmi l'erreur et les abus;
C'eſt votre flambeau funéraire
Qui m'inſtruit du chemin peu connu du vulgaire

Que nous avaient tracé vos antiques vertus.
J'écarte les romans et les pompeux fantômes
Qu'engendra de ses flancs la Superstition ;
Et pour approfondir la nature des hommes,
Pour connaître ce que nous sommes,
Je ne m'adresse point à la Religion.
J'apprends de mon maître Epicure
Que du temps la cruelle injure
Dissout les êtres composés ;
Que ce souffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organisés
N'est point de nature immortelle.
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle,
Il s'égare, il s'éclipse, il baisse avec les ans.
Sans doute il périra quand la nuit éternelle
Viendra nous arracher du nombre des vivans.
Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
Je souffre en ma douleur profonde
Plus de maux dans cet univers,
Que dans les fictions de la fable féconde
N'en a jamais souffert Prométhée aux Enfers.
Ainsi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un destin cruel et trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort brisent leurs chaînes ;
Sans m'embarrasser des moyens
Je romps les funestes liens
Dont la subtile et fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop long-temps attacha mon ame.

Tu vois dans ce cruel tableau
De mon trépas la juste cause.
Au moins ne pense pas du néant du caveau
Que j'aspire à l'apothéose.
Mais lorsque le printemps paraissant de nouveau,
De son sein abondant t'offre des fleurs écloses,
Chaque fois d'un bouquet de myrthes et de roses
Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Il m'envoya cette épître écrite de sa main. Il y a plusieurs hémistiches pillés de l'abbé de *Chaulieu* et de moi. Les idées sont incohérentes, les vers en général mal faits, mais il y en a de bons; et c'est beaucoup pour un roi de faire une épître de deux cents mauvais vers dans l'état où il était. Il voulait qu'on dît qu'il avait conservé toute la présence et toute la liberté de son esprit dans un moment où les hommes n'en ont guère.

La lettre qu'il m'écrivit témoignait les mêmes sentimens; mais il y avait moins de myrthes et de roses, et d'*Ixions* et de douleur profonde. Je combattis en prose la résolution qu'il disait avoir prise de mourir; et je n'eus pas de peine à le déterminer à vivre. Je lui conseillai d'entamer une négociation avec le maréchal de *Richelieu*, d'imiter le duc de *Cumberland;* je pris enfin toutes les libertés qu'on peut prendre avec un poëte désespéré, qui était tout près de n'être plus roi. Il écrivit en effet au maréchal de *Richelieu;* mais n'ayant pas de réponse, il résolut de nous battre. Il me manda qu'il allait combattre le prince de *Soubise;* sa lettre finissait par des vers

plus dignes de sa situation, de sa dignité, de son courage et de son esprit.

Quand on est voisin du naufrage,
Il faut en affrontant l'orage
Penser, vivre et mourir en roi.

En marchant aux Français et aux Impériaux, il écrivit à madame la margrave de *Bareith*, sa sœur, qu'il se ferait tuer : mais il fut plus heureux qu'il ne le disait, et qu'il ne le croyait. Il attendit, le 5 de novembre 1757, l'armée française et impériale dans un poste assez avantageux, à Rosbac, sur les frontières de la Saxe; et comme il avait toujours parlé de se faire tuer, il voulut que son frère le prince *Henri* acquittât sa promesse à la tête de cinq bataillons Prussiens qui devaient soutenir le premier effort des armées ennemies, tandis que son artillerie les foudroyerait, et que sa cavalerie attaquerait la leur.

En effet le prince *Henri* fut légèrement blessé à la gorge d'un coup de fusil; et ce fut, je crois, le seul prussien blessé à cette journée. Les Français et les Autrichiens s'enfuirent à la première décharge. Ce fut la déroute la plus inouie et la plus complète dont l'histoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac sera long-temps célèbre. On vit trente mille Français, et vingt mille Impériaux prendre une fuite honteuse et précipitée devant cinq bataillons et quelques escadrons. Les défaites d'Azincour, de Crécy, de Poitiers, ne furent pas si humiliantes.

La discipline et l'exercice militaire que son père avait établis, et que le fils avait fortifiés, furent la

véritable caufe de cette étrange victoire. L'exercice pruffien s'était perfectionné pendant cinquante ans. On avait voulu l'imiter en France comme dans tous les autres Etats ; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans, avec des Français peu difciplinables, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Pruffiens ; on avait même changé les manœuvres en France prefqu'à chaque revue, de forte que les officiers et les foldats, ayant mal appris des exercices nouveaux, et tous différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, et n'avaient réellement aucune difcipline ni aucun exercice. En un mot, à la feule vue des Pruffiens tout fut en déroute, et la fortune fit paffer *Frédéric*, en un quart d'heure, du comble du défefpoir à celui du bonheur et de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-paffager ; il craignait d'avoir à porter tout le poids de la puiffance de la France, de la Ruffie, et de l'Autriche, et il aurait bien voulu détacher *Louis XV* de *Marie-Thérèfe*.

La funefte journée de Rosbac fefait murmurer toute la France contre le traité de l'abbé de *Bernis* avec la cour de Vienne. Le cardinal de *Tençin*, archevêque de Lyon, avait toujours confervé fon rang de miniftre d'Etat, et une correfpondance particulière avec le roi de France ; il était plus oppofé que perfonne à l'alliance avec la cour Autrichienne. Il m'avait fait à Lyon une réception dont il pouvait croire que j'étais peu fatisfait : cependant l'envie de fe mêler d'intrigues, qui le fuivait dans fa retraite, et qui, à ce qu'on prétend, n'abandonne jamais les

hommes en place, le porta à se lier avec moi, pour engager madame la margrave de *Bareith* à s'en remettre à lui, et à lui confier les intérêts du roi son frère. Il voulait réconcilier le roi de Prusse avec le roi de France, et croyait procurer la paix. Il n'était pas bien difficile de porter madame de *Bareith* et le roi son frère à cette négociation; je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir que je voyais très-bien qu'elle ne réussirait pas.

Madame la margrave de *Bareith* écrivit de la part du roi son frère. C'était par moi que passaient les lettres de cette princesse et du cardinal: j'avais en secret la satisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire, et peut-être encore un autre plaisir, celui de sentir que mon cardinal se préparait un grand dégoût. Il écrivit une belle lettre au roi en lui envoyant celle de la margrave; mais il fut tout étonné que le roi lui répondît assez sèchement que le secrétaire d'Etat des affaires étrangères l'instruirait de ses intentions.

En effet l'abbé de *Bernis* dicta au cardinal la réponse qu'il devait faire: cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modèle de la lettre que lui envoyait l'abbé de *Bernis;* il m'envoya cette triste lettre qui finissait tout; et il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu comment on meurt de chagrin, et comment des ministres et de vieux cardinaux, qui ont l'ame si dure, ont pourtant assez de sensibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût: mon dessein avait été de me moquer de lui, de le mortifier, et non pas de le faire mourir.

Il y avait une espèce de grandeur dans le ministère de France à refuser la paix au roi de Prusse, après avoir été battu et humilié par lui ; il y avait de la fidélité et bien de la bonté de se sacrifier encore pour la maison d'Autriche : ces vertus furent long-temps mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens, les Brunswikois, les Hessois furent moins fidelles à leurs traités, et s'en trouvèrent mieux. Ils avaient stipulé avec le maréchal de *Richelieu* qu'ils ne serviraient plus contre nous ; qu'ils repasseraient l'Elbe, au-delà duquel on les avait renvoyés ; ils rompirent leur marché des Fourches Caudines, dès qu'ils furent que nous avions été battus à Rosbac. L'indiscipline, la désertion, les maladies détruisirent notre armée, et le résultat de toutes nos opérations fut, au printemps de 1758, d'avoir perdu trois cents millions et cinquante mille hommes en Allemagne pour *Marie-Thérèse*, comme nous avions fait dans la guerre de 1741, en combattant contre elle.

Le roi de Prusse qui avait battu notre armée dans la Turinge à Rosbac, s'en alla combattre l'armée autrichienne à soixante lieues de là. Les Français pouvaient encore entrer en Saxe, les vainqueurs marchaient ailleurs ; rien n'aurait arrêté les Français ; mais ils avaient jeté leurs armes, perdu leur canon, leurs munitions, leurs vivres, et surtout la tête. Ils s'éparpillèrent. On rassembla leurs débris difficilement. *Frédéric*, au bout d'un mois, remporte à pareil jour une victoire plus signalée et plus disputée sur l'armée d'Autriche, auprès de Breslau ; il reprend Breslau, il y fait quinze mille prisonniers ; le reste

de la Siléfie rentre fous fes lois : *Guftave-Adolphe* n'avait pas fait de fi grandes chofes. Il fallut bien alors lui pardonner fes vers, fes plaifanteries, fes petites malices, et même fes péchés contre le fexe féminin. Tous les défauts de l'homme difparurent devant la gloire du héros.

Aux Délices, 6 *de novembre* 1759.

J'avais laiffé là mes mémoires, les croyant auffi inutiles que les lettres de *Bayle* à madame fa chère mère, et que la vie de *Saint-Evremont* écrite par *des Maifeaux*, et que celle de l'abbé de *Mongon* écrite par lui-même : mais bien des chofes qui me paraiffent ou neuves ou plaifantes me ramènent au ridicule de parler de moi à moi-même.

Je vois de mes fenêtres la ville où régnait *Jean Chauvin*, le picard, dit *Calvin*, et la place où il fit brûler *Servet* pour le bien de fon ame. Prefque tous les prêtres de ce pays-ci penfent aujourd'hui comme *Servet*, et vont même plus loin que lui. Ils ne croient point du tout *Jéfus-Chrift* DIEU; et ces Meffieurs, qui ont fait autrefois main baffe fur le purgatoire fe font humanifés jufqu'à faire grâce aux ames qui font en enfer. Ils prétendent que leurs peines ne feront point éternelles, que *Théfée* ne fera pas toujours dans fon fauteuil, que *Sifyphe* ne roulera pas toujours fon rocher : ainfi, de l'enfer auquel ils ne croient plus, ils ont fait le purgatoire auquel ils ne croyaient pas. C'eft une affez jolie révolution dans l'hiftoire de l'efprit humain. Il y avait là de quoi fe couper la gorge, allumer des buchers, faire des Saint-Barthelemi ; cependant on ne s'eft pas

même dit d'injures, tant les mœurs sont changées.. Il n'y a que moi à qui un de ces prédicans en ait dit, parce que j'avais osé avancer que le picard *Calvin* était un esprit dur qui avait fait brûler *Servet* fort mal à propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement sectateurs de *Servet*, et qui m'injurient pour avoir trouvé mauvais que *Calvin* l'ait fait brûler à petit feu avec des fagots verts.

Ils ont voulu me prouver en forme que *Calvin* était un bon homme ; ils ont prié le conseil de Genève de leur communiquer les pièces du procès de *Servet* : le conseil plus sage qu'eux les a refusées ; il ne leur a pas été permis d'écrire contre moi dans Genève. Je regarde ce petit triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raison dans ce siècle.

La philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur ses ennemis à Lausane. Quelques ministres s'étaient avisés dans ce pays-là de compiler je ne sais quel mauvais livre contre moi, pour l'honneur, disaient-ils, de la religion chrétienne. J'ai trouvé sans peine le moyen de faire saisir les exemplaires, et de les supprimer par autorité du magistrat : c'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire, et à respecter un philosophe. Jugez si je ne dois pas aimer passionnément ce pays-ci. Etres pensans, je vous avertis qu'il est très-agréable de vivre dans une république aux chefs de laquelle on peut dire : venez demain dîner chez moi. Cependant je ne me suis pas encore trouvé assez libre ; et ce qui est, à mon gré, digne de quelque attention, c'est que, pour l'être parfaitement, j'ai acheté des

terres en France. Il y en avait deux à ma bienséance à une lieue de Genève, qui avaient joui autrefois de tous les priviléges de cette ville. J'ai eu le bonheur d'obtenir du roi un brevet par lequel ces priviléges me sont conservés. Enfin j'ai tellement arrangé ma destinée que je me trouve indépendant à la fois en Suisse, sur le territoire de Genève et en France.

J'entends parler beaucoup de liberté, mais je ne crois pas qu'il y ait eu en Europe un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra ou qui pourra.

Je ne pouvais certainement mieux prendre mon temps pour chercher cette liberté et le repos loin de Paris. On y était alors aussi fou et aussi acharné dans des querelles puériles que du temps de la fronde; il n'y manquait que la guerre civile; mais comme Paris n'avait ni un roi des halles, tel que le duc de *Beaufort*, ni un coadjuteur donnant la bénédiction avec un poignard, il n'y eut que des tracasseries civiles : elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés, comme j'ai déjà dit, par l'archevêque de Paris *Beaumont*, homme opiniâtre, fesant le mal de tout son cœur par excès de zèle, un fou sérieux, un vrai saint dans le goût de *Thomas* de Cantorbéri. La querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital, à laquelle le parlement de Paris prétendait nommer, et que l'archevêque réputait place sacrée, dépendante uniquement de l'Eglise. Tout Paris prit parti; les petites factions jansénistes et moliniste ne s'épargnèrent pas; le roi voulut traiter comme on fait quelquefois les gens qui se battent dans la rue; on leur jette des seaux d'eau

pour les féparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raifon; mais ils n'en furent que plus envenimés : il exila l'archevêque, il exila le parlement; mais un maître ne doit chaffer fes domeftiques que quand il eft sûr d'en trouver d'autres pour les remplacer; la cour fut enfin obligée de faire revenir le parlement; parce qu'une chambre nommée royale, compofée de confeillers d'Etat et de maîtres des requêtes, érigée pour juger les procès, n'avait pu trouver pratique. Les Parifiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette cour de juftice qu'on appelle parlement. Tous fes membres furent donc rappelés, et crurent avoir remporté une victoire fignalée fur le roi. Ils l'avertirent paternellement, dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas qu'il exilât une autre fois fon parlement, attendu, difaient-ils, *que cela était de mauvais exemple.* Enfin ils en firent tant que le roi réfolut au moins de caffer une de leurs chambres, et de réformer les autres. Alors ces meffieurs donnèrent tous leur démiffion, excepté la grand'chambre; les murmures éclatèrent : on déclamait publiquement au palais contre le roi. Le feu qui fortait de toutes les bouches prit malheureufement à la cervelle d'un laquais, nommé *Damiens*, qui allait fouvent dans la grand'falle. Il eft prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais feulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne paffe par la tête des hommes. Ce miférable avait été cuiftre au collége des jéfuites, collége où j'ai vu quelquefois les écoliers donner des coups de canif, et les cuiftres leur en rendre.

Damiens alla donc à Verfailles dans cette réfolution, et bleffa le roi au milieu de fes gardes et de fes courtifans avec un de ces petits canifs dont on taille des plumes.

On ne manqua pas, dans la première horreur de cet accident, d'imputer le coup aux jéfuites qui étaient, difait-on, en poffeffion par un ancien ufage. J'ai lu une lettre d'un père *Griffet* dans laquelle il difait : *Cette fois-ci ce n'eft pas nous, c'eft à préfent le tour de meffieurs.* C'était naturellement au grand prévôt de la cour à juger l'affaffin, puifque le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi. Le malheureux commença par accufer fept membres des enquêtes : il n'y avait qu'à laiffer fubfifter cette accufation, et exécuter le criminel ; par-là le roi rendait le parlement à jamais odieux, et fe donnait fur lui un avantage auffi durable que la monarchie. On croit que M. d'*Argenfon* porta le roi à donner à fon parlement la permiffion de juger l'affaire : il en fut bien récompenfé, car huit jours après il fut dépoffédé et exilé.

Le roi eut la faibleffe de donner de groffes penfions aux confeillers qui inftruifirent le procès de *Damiens*, comme s'ils avaient rendu quelque fervice fignalé et difficile. Cette conduite acheva d'infpirer à meffieurs des enquêtes une confiance nouvelle ; ils fe crurent des perfonnages importans ; et leurs chimères de repréfenter la nation et d'être les tuteurs des rois fe réveillèrent : cette fcène paffée, et n'ayant plus rien à faire, ils s'amusèrent à perfécuter les philofophes.

Omer Joly de Fleuri, avocat général du parlement de Paris, étala devant les chambres affemblées le

triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaise foi et l'hypocrisie aient jamais remporté. Plusieurs gens de lettres très-estimables par leur science et par leur conduite, s'étaient associés pour composer un dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain : c'était un très grand objet de commerce pour la librairie de France : le chancelier, les ministres encourageaient une si belle entreprise. Déjà sept volumes avaient paru; on les traduisait en italien, en anglais, en allemand, en hollandais; et ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français pouvait être regardé comme ce qui nous fesait alors le plus d'honneur, tant les excellens articles du *Dictionnaire encyclopédique* rachetaient les mauvais, qui sont pourtant en assez grand nombre. On ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage que trop de déclamations puériles, malheureusement adoptées par les auteurs du recueil, qui prenaient à toute main pour grossir l'ouvrage; mais tout ce qui part de ces auteurs est excellent.

Voilà *Omer Joly de Fleuri* qui, le 23 de février 1759, accuse ces pauvres gens d'être athées, déistes, corrupteurs de la jeunesse, rebelles au roi, &c. *Omer*, pour prouver ces accusations, cite St *Paul*, le procès de *Théophile*, et *Abraham Chaumeix*. (*) Il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parla, ou s'il l'avait lu, *Omer* était un étrange imbécille. Il demande justice à la cour contre

(*) *Abraham Chaumeix*, ci-devant vinaigrier, s'étant fait janséniste et convulsionnaire, était alors l'oracle du parlement de Paris. *Omer Fleuri* le cita comme un père de l'Eglise. *Chaumeix* a été depuis maître d'école à Moscou.

l'article *ame*, qui selon lui est le matérialisme tout pur. Vous remarquerez que cet article *ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre docteur de sorbonne qui se tue à déclamer à tort et à travers contre le matérialisme. Tout le discours d'*Omer Joly de Fleuri* fut un tissu de bévues pareilles. Il défère donc à la justice le livre qu'il n'a point lu ou qu'il n'a point entendu; et tout le parlement, sur la réquisition d'*Omer*, condamne l'ouvrage, non-seulement sans aucun examen, mais sans en avoir lu une page. Cette façon de rendre justice est fort au-dessous de celle de *Bridoye*, car au moins *Bridoye* pouvait rencontrer juste.

Les Editeurs avaient un privilége du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de reformer les priviléges accordés par sa Majesté; il ne lui appartient de juger ni d'un arrêt du conseil, ni de rien de ce qui est scellé à la chancellerie : cependant il se donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé; il nomma des conseillers pour décider des objets de géométrie et de métaphysique contenus dans l'*Encyclopédie*. Un chancelier un peu ferme aurait cassé l'arrêt du parlement comme très-incompétent : le chancelier de *Lamoignon* se contenta de révoquer le privilége, afin de n'avoir pas la honte de voir juger et condamner ce qu'il avait revêtu du sceau de l'autorité suprême. On croirait que cette aventure est du temps du père *Garasse*, et des arrêts contre l'émétique; cependant elle est arrivée dans le seul siècle éclairé qu'ait eu la France, tant il est vrai qu'il suffit d'un sot pour déshonorer une nation. On avouera sans peine que dans de telles

circonstances

circonſtances Paris ne devait pas être le ſéjour d'un philoſophe, et qu'*Ariſtote* fut très-ſage de ſe retirer à Calcis lorſque le fanatiſme dominait dans Athènes. D'ailleurs l'état d'homme de lettres à Paris eſt immédiatement au-deſſus de celui d'un bateleur : l'état de gentilhomme ordinaire de ſa Majeſté que le roi m'avait conſervé, n'eſt pas grand'choſe. Les hommes ſont bien ſots, et je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château, comme j'ai fait, y jouer la comédie et y faire bonne chère que d'être levraudé à Paris, comme *Helvétius*, par les gens tenant la cour de parlement, et par les gens tenant l'écurie de la ſorbonne. Comme je ne pouvais aſſurément ni rendre les hommes plus raiſonnables, ni le parlement moins pédant, ni les théologiens moins ridicules, je continuai à être heureux loin d'eux.

Je ſuis quaſi honteux de l'être, en contemplant du port tous les orages : je vois l'Allemagne inondée de ſang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos miniſtres renvoyés l'un après l'autre, ſans que nos affaires en aillent mieux, le roi de Portugal aſſaſſiné, non pas par un laquais, mais par les grands du pays, et cette fois-ci les jeſuites ne peuvent pas dire : *Ce n'eſt pas nous.* Ils avaient conſervé leur droit, et il a été bien prouvé depuis que les bons pères avaient ſaintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils diſent pour leurs raiſons qu'ils ſont ſouverains au Paraguai, et qu'ils ont traité avec le roi de Portugal de couronne à couronne.

Voici une petite aventure auſſi ſingulière qu'on en ait vu depuis qu'il y a eu des rois et des poëtes

ſur la terre : *Frédéric* ayant paſſé un temps aſſez long à garder les frontières de la Siléſie dans un camp inexpugnable, s'y eſt ennuyé, et pour paſſer le temps, il a fait une ode contre la France et contre le roi. Il m'envoya, au commencement de mai 1759, ſon ode ſignée *Frédéric*, et accompagnée d'un paquet énorme de vers et de proſe. J'ouvre le paquet et je m'aperçois que je ne ſuis pas le premier qui l'ait ouvert : il était viſible qu'en chemin il avait été décacheté. Je fus tranſi de frayeur en liſant dans l'ode les ſtrophes ſuivantes :

O nation folle et vaine,
Quoi, ſont-ce là ces guerriers
Sous Luxembourg, ſous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers?
Qui, vrais amans de la gloire,
Affrontaient pour la victoire
Les dangers et le trépas.
Je vois leur vil aſſemblage
Auſſi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats.

Quoi, votre faible monarque
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour ;
Lui qui déteſtant les peines,
Au haſard remet les rênes
De ſon empire aux abois,
Cet eſclave parle en maître,
Ce Céladon ſous un hêtre
Croit dicter le ſort des rois.

Je tremblai donc en voyant ces vers parmi lesquels il y en a de très-bons, ou du moins qui passeront pour tels. J'ai malheureusement la réputation méritée d'avoir jusqu'ici corrigé les vers du roi de Prusse. Le paquet a été ouvert en chemin, les vers transpireront dans le public, le roi de France les croira de moi, et me voilà criminel de lese-Majesté, et, qui pis est, coupable envers madame de *Pompadour*.

Dans cette perplexité, je priai le résident de France à Genève de venir chez moi; je lui montre le paquet; il convient qu'il a été décacheté avant de me parvenir. Il juge qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre, dans une affaire où il y allait de ma tête, que d'envoyer le paquet à M. le duc de *Choiseul*, ministre en France : en toute autre circonstance je n'aurais point fait cette démarche; mais j'étais obligé de prévenir ma ruine : je fesais connaître à la cour tout le fonds du caractère de son ennemi. Je savais bien que le duc de *Choiseul* n'en abuserait pas, et qu'il se bornerait à persuader le roi de France que le roi de Prusse était un ennemi irréconciliable qu'il fallait écraser, si on pouvait. Le duc de *Choiseul* ne se borna pas là; c'est un homme de beaucoup d'esprit, il fait des vers, il a des amis qui en font, il paya le roi de Prusse en même monnaie, et m'envoya une ode contre *Frédéric* aussi mordante, aussi terrible que l'était celle de *Frédéric* contre nous. En voici des échantillons détachés :

> Ce n'est plus cet heureux génie
> Qui des arts dans la Germanie
> Devait allumer le flambeau,

Epoux, fils et frère coupable,
C'eft celui qu'un père équitable
Voulut étouffer au berceau.

Cependant c'eft lui dont l'audace
Des neufs fœurs et du Dieu de Thrace
Croit réunir les attributs,
Lui qui chez Mars comme au Parnaffe
N'a jamais occupé de place
Qu'entre Zoïle et Mévius.

Vois, malgré la garde romaine,
Néron pourfuivi fur la fcène
Par les mépris des légions;
Vois l'oppreffeur de Syracufe
Sans fruit proftituant fa mufe
Aux infultes des nations.

Jufque-là, cenfeur moins fauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la nature et des amours.
Peux-tu condamner la tendreffe,
Toi qui n'en as connu l'ivreffe
Que dans les bras de tes tambours?

Le duc de *Choifeul*, en me fefant parvenir cette réponfe, m'affura qu'il allait la faire imprimer, fi le roi de Pruffe publiait fon ouvrage, et qu'on battrait *Frédéric* à coups de plume comme on efpérait le battre à coups d'épée. Il ne tenait qu'à moi, fi j'avais voulu me réjouir, de voir le roi de France et le roi

de Pruſſe faire la guerre en vers : c'était une ſcène nouvelle dans le monde. Je me donnai un autre plaiſir, celui d'être plus ſage que *Frédéric* : je lui écrivis que ſon ode était fort belle, mais qu'il ne devait pas la rendre publique, qu'il n'avait pas beſoin de cette gloire, qu'il ne devait pas ſe fermer toutes les voies de réconciliation avec le roi de France, l'aigrir ſans retour, et le forcer à faire les derniers efforts pour tirer de lui une juſte vengeance. J'ajoutai que ma nièce avait brûlé ſon ode, dans la crainte mortelle qu'elle ne me fût imputée. Il me crut, me remercia, non ſans quelques reproches d'avoir brûlé les plus beaux vers qu'il eût faits en ſa vie. Le duc de *Choiſeul* de ſon côté tint parole et fut diſcret.

Pour rendre la plaiſanterie complète j'imaginai de poſer les premiers fondemens de la paix de l'Europe ſur ces deux pièces qui devaient perpétuer la guerre juſqu'à ce que *Frédéric* fût écraſé. Ma correſpondance avec le duc de *Choiſeul* me fit naître cette idée ; elle me parut ſi ridicule, ſi digne de tout ce qui ſe paſſait alors, que je l'embraſſai ; et je me donnai la ſatiſfaction de prouver par moi-même ſur quels petits et faibles pivots roulent les deſtinées des royaumes. M. de *Choiſeul* m'écrivit pluſieurs lettres oſtenſibles, tellement conçues que le roi de Pruſſe pût ſe haſarder à faire quelques ouvertures de paix, ſans que l'Autriche pût prendre ombrage du miniſtère de France, et *Frédéric* m'en écrivit de pareilles dans leſquelles il ne riſquait pas de déplaire à la cour de Londres. Ce commerce très-délicat dure encore ; il reſſemble aux mines que font deux chats qui montrent d'un

côté patte de velours, et des griffes de l'autre. Le roi de Pruffe battu par les Ruffes et ayant perdu Drefde, a befoin de la paix; la France, battue fur terre par les Hanovriens, et fur mer par les Anglais, ayant perdu fon argent très-mal à propos, eft forcée de finir cette guerre ruineufe.

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en fommes.

Aux Délices, ce 27 de novembre 1759.

Je continue, et ce font toujours des chofes fingulières. Le roi de Pruffe m'écrit du 17 de décembre: *Je vous en manderai davantage de Drefde où je ferai dans trois jours;* et le troifième jour il eft battu par le maréchal *Daun*, et il perd dix-huit mille hommes. Il me femble que tout ce que je vois eft la fable du *Pot au lait.* Notre grand marin *Berrier*, ci-devant lieutenant de Police à Paris, et qui a paffé de ce pofte à celui de fecrétaire d'Etat et de miniftre des mers, fans avoir jamais vu d'autre flotte que la galiotte de Saint-Cloud et le coche d'Auxerre, notre *Berrier*, dis-je, s'était mis dans la tête de faire un bel armement naval pour opérer une defcente en Angleterre : à peine notre flotte a-t-elle mis le nez hors de Breft qu'elle a été battue par les Anglais, brifée par les rochers, détruite par les vents ou engloutie dans la mer.

Nous avons eu pour contrôleur général des finances un *Silhouette* que nous ne connaiffions que pour avoir traduit en profe quelques vers de *Pope* : il

paſſait pour un aigle; mais en moins de quatre mois l'aigle s'eſt changé en oiſon. Il a trouvé le ſecret d'anéantir le crédit au point que l'État a manqué d'argent tout d'un coup pour payer les troupes. Le roi a été obligé d'envoyer ſa vaiſſelle à la monnaie; une bonne partie du royaume a ſuivi cet exemple.

12 *de février* 1760.

Enfin, après quelques perfidies du roi de Pruſſe, comme d'avoir envoyé à Londres des lettres que je lui avais confiées, d'avoir voulu ſemer la zizanie entre nous et nos alliés, toutes perfidies très-permiſes à un grand roi, ſurtout en temps de guerre, je reçois des propoſitions de paix de la main du roi de Pruſſe, non ſans quelques vers; il faut toujours qu'il en faſſe. Je les envoie à Verſailles; je doute qu'on les accepte: il ne veut rien céder, et il propoſe pour dédommager l'électeur de Saxe qu'on lui donne Erford qui appartient à l'électeur de Maïence: il faut toujours qu'il dépouille quelqu'un; c'eſt ſa façon. Nous verrons ce qui réſultera de ces idées, et ſurtout de la campagne qu'on va faire.

Comme cette grande et horrible tragédie eſt toujours mêlée de comique, on vient d'imprimer à Paris les *poëshies du roi mon maître*, comme diſait *Freitag;* il y a une épître au maréchal *Keit* dans laquelle il ſe moque beaucoup de l'immortalité de l'ame et des chrétiens. Les dévots n'en ſont pas contens, les prêtres calviniſtes murmurent, ces pédans le regardaient comme le ſoutien de la bonne

caufe, ils l'admiraient quand il jetait dans des cachots les magiftrats de Leipfick, et qu'il vendait leurs lits pour avoir leur argent. Mais depuis qu'il s'eft avifé de traduire quelques paffages de *Sénèque*, de *Lucrèce* et de *Cicéron*, ils le regardent comme un monftre. Les prêtres canoniferaient *Cartouche* dévot.

ORDRE
DES VOLUMES.

ORDRE DES VOLUMES

De la nouvelle édition des Oeuvres de Voltaire, et division des matières, en 70 tomes in-8°.

PREMIERE DIVISION,

POESIE.

Poësie dramatique.

Tomes de la collection générale.		Tomes des divisions particulières.
1	THEATRE.	Tome I.
2	*idem*,	II.
3	*idem*,	III.
4	*idem*,	IV.
5	*idem*,	V.
6	*idem*,	VI.
7	*idem*,	VII.
8	*idem*,	VIII.
9	*idem*,	IX.

Poësie épique, héroïque, lyrique, &c.

10 LA HENRIADE.
11 LA PUCELLE.
12 POEMES.
13 EPITRES, STANCES, ODES.
14 CONTES, SATIRES, POESIES MELÉES.
15 LETTRES EN VERS ET EN PROSE.

SECONDE DIVISION.

PROSE.

HISTOIRE.

Histoire générale.

Tomes de la collection générale.		Tomes des divisions particulières.
16	ESSAI SUR LES MOEURS ET L'ESPRIT DES NATIONS.	Tome I.
17	*idem*,	II.
18	*idem*,	III.
19	*idem*,	IV.
20	SIECLE DE LOUIS XIV,	Tome I.
21	*idem*,	II.
22	PRECIS DU SIECLE DE LOUIS XV.	

Histoires particulières.

23	HISTOIRE DE CHARLES XII.	
24	HISTOIRE DE RUSSIE SOUS PIERRE I.	
25	ANNALES DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE.	
26	HISTOIRE DU PARLEMENT DE PARIS.	
27	MELANGES HISTORIQUES.	Tome I.
28	*idem*,	II.

Politique, Législation, &c.

29	POLITIQUE ET LEGISLATION, (*)	Tome I.
30	*idem*,	II.

(*) Dans quelques exemplaires livrés aux Souscripteurs, ces deux volumes sont tomés, par erreur, 44 et 45, la Philosophie de

PHILOSOPHIE.

Physique, Histoire naturelle, &c.

Tomes de la collection générale.		Tomes des divisions particulières.
31	PHILOSOPHIE DE NEWTON, &c.	

Métaphysique, Morale et Théologie.

32	PHILOSOPHIE GENERALE,	Tome I.
33	*idem*,	II.
34	*idem*,	III.
35	*idem*,	IV.
36	DIALOGUES.	
37	DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, A-AR.	Tome I.
38	*idem*, ART-CIC.	II.
39	*idem*, CIC-ENCH.	III.
40	*idem*, ENF-G.	IV.
41	*idem*, H-L.	V.
42	*idem*, M-P.	VI.
43	*idem*, Q-Z.	VII.

LITTERATURE.

44	ROMANS.	Tome I.
45	*idem*,	II.
46	FACETIES.	

Newton, 29, et ainsi des suivans jusques et compris le tome 45; mais il est facile de rétablir l'ordre en transportant les frontispices généraux à leur véritable place, et en changeant les chiffres au dos de la reliûre.

Tomes de la collection générale.	Tomes des divisions particulières.
47 MELANGES LITTERAIRES,	Tome I.
48 *idem*,	II.
49 *idem*,	III.
50 COMMENTAIRES SUR CORNEILLE,	Tome I.
51 *idem*,	II.

Correſpondance générale.

52 CORRESPONDANCE GENERALE, 1715-1737,	Tome I.
53 *idem*, 1738-1743,	II.
54 *idem*, 1744-1752,	III.
55 *idem*, 1753-1757,	IV.
56 *idem*, 1758-1760,	V.
57 *idem*, 1761-1762,	VI.
58 *idem*, 1763-1764,	VII.
59 *idem*, 1765-1766,	VIII.
60 *idem*, 1767-1768,	IX.
61 *idem*, 1769-1771,	X.
62 *idem*, 1772-1774,	XI.
63 *idem*, 1775-1778,	XII.

Correſpondances particulières.

64 CORRESPONDANCE DU ROI DE PRUSSE, 1736 juſqu'à mai 1740,	Tome I.
65 *idem*, juin 1740-1770,	II.
66 *idem*, 1771-1778,	III.
67 CORRESP. DE L'IMPER. DE RUSSIE, 1763-1777.	
68 CORRESP. DE D'ALEMBERT, 1746-1768,	Tome I.
69 *idem*, 1769-1778.	II.
70 VIE DE VOLTAIRE, &c. ET TABLES.	

TABLE

GENERALE ALPHABETIQUE

DES OEUVRES

DE VOLTAIRE,

EN 70 VOLUMES IN-8°.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES REDACTEURS.

DANS les anciennes éditions des Oeuvres de *Voltaire*, on trouve deux fortes de table. L'Effai fur les mœurs et l'efprit des nations, et le Siècle de *Louis XIV* font fuivis d'une lifte alphabétique des noms propres; et les Hiftoires de *Charles XII* et de Ruffie, de tables indicatives des faits.

Cette lifte et ces tables ont été confervées et réimprimées dans cette nouvelle édition. Mais leur utilité n'eft pas fans doute comparable à celle d'une *table générale alphabétique* dans laquelle font indiquées toutes les Oeuvres, et jufqu'aux plus petites pièces de vers ou de profe qui n'ont pu être placées avec celles de même genre dans la divifion générale des matières. Par cette table l'homme de lettres et l'homme du monde trouveront très-facilement les pièces qu'ils voudront chercher dans cette nombreufe collection.

On y a joint une autre *table* des Oeuvres préfentées dans l'ordre *chronologique*. Elle fera connaître la marche de l'efprit de *Voltaire*, fon influence fur les opinions de fon fiècle, et les progrès qu'il a fait faire à la philofophie ou à la raifon. Cette dernière table eft fuivie d'additions, d'éclairciffemens et de corrections.

Une opération de librairie auffi confidérable que celle-ci, exécutée hors du royaume, à cent vingt lieues des Rédacteurs et des Editeurs, ne pouvait être exempte de fautes. Et fi l'on confidère que dix

années de travaux de toute eſpèce, ont à peine ſuffi pour la terminer; que les ennemis de l'auteur et des Editeurs, ou plutôt ceux des lumières et de la philoſophie, ont oppoſé des obſtacles ſans nombre à ſa réuſſite, en ſoulevant à la fois l'autorité royale, le clergé, les corps de magiſtrature, dès les premières livraiſons, ſans parler d'une foule de libelles obſcurs par leſquels on eſpérait renverſer l'entrepriſe, en lui ôtant la faveur du public; ſi l'on fait attention aux accidens de tout genre qui arrivent dans des établiſſemens conſidérables, tels que ceux-ci qu'il a fallu créer à très-grands frais dans des lieux où tous les ſecours manquaient, on ſera ſurpris ſans doute que cette collection de *ſoixante-dix volumes* in-8°, et de *quatre-vingt-douze volumes* in-12, n'offre pas un plus grand nombre de fautes, et qu'on ait atteint, dans l'exécution typographique, une perfection peu commune, même dans les petits ouvrages exécutés en France.

Nous devons rendre ici cette juſtice aux Editeurs, qu'ils n'ont épargné ni ſoins ni dépenſes pour remplir l'attente du public. Ils ont ſacrifié des volumes entiers, déjà imprimés, plutôt que d'ajouter par forme de ſupplément aux matières anciennes, les nouvelles qui ſurvenaient trop tard, pour le recueil des Epitres, des Lettres, et pour pluſieurs autres parties de cette immenſe collection. Le noble motif de rendre à l'auteur un hommage digne de lui, les a ſeul ſoutenus dans le cours de cette longue et très-épineuſe carrière; et ce n'eſt pas là faire *une opération de finance*, comme quelques libelliſtes les en ont accuſés lâchement!

Quelle ſpéculation en effet que le courage d'imprimer à ſes frais la collection complette des Oeuvres de *Voltaire*, hors de la France et ſans appui, et de l'y faire entrer à travers des perſécutions de tous genres! Lorſque les Editeurs ont avancé, pendant dix ans, *trois millions* que cette entrepriſe leur coûte, et dont ils perdent les intérêts; lorſqu'ils ont formé une loterie gratuite de *deux cents mille livres* deſtinées à cinq mille ſouſcripteurs, et qu'ils ont eu la généroſité de tirer, quoiqu'ils n'en euſſent pas obtenu dix-huit cents; lorſqu'ils ont répandu gratuitement plus de trois cents exemplaires du prix de vingt louis, pour applanir tous les obſtacles qui s'élevaient à chaque pas; lorſqu'ils ont formé dans Paris, à grands frais, un établiſſement pour donner à cette édition la perfection du *ſatinage*, inconnu juſqu'à ce jour, qui pouvait ſeul ajouter un nouveau degré de beauté aux caractères de *Baskerville* qu'ils ont enlevés aux Anglais; lorſqu'ils ont enfin perdu dans cette orageuſe entrepriſe plus de ſix cents mille francs de leurs fonds (et qui ſont perdus ſans retour) lorſque ces Editeurs ont été dix fois ſur le point d'y voir leur fortune engloutie, et feront peut-être dix autres années à en raſſembler les malheureux débris, et cela pour le ſeul honneur de tenir l'engagement courageux qu'ils avaient contracté envers l'Europe entière, de lui préſenter dignement les Oeuvres d'un grand homme : qu'importe que de lâches ennemis les accuſent d'avoir ſpéculé en finance, ſans attacher d'autre idée à ce mot que celle d'une injure gratuite! Qu'importe qu'on ait ajouté beaucoup d'outrages à cet outrage; qu'importe enfin que

ſel ennemi de la philoſophie, outré de n'avoir pas été choiſi pour diriger cette édition, ſe venge en eſſayant de la décrier, en oſant imprimer qu'il faut regarder ce monument comme un outrage à la mémoire de *Voltaire!* (*) Et il n'a pas honte de propoſer au public une édition de *Voltaire* tronquée et mutilée, et d'en offrir la dédicace à l'*Aſſemblée nationale*, qui a répondu qu'elle n'accepterait aucune dédicace.

Le public éclairé qui ſait très-bien quels obſtacles il a fallu vaincre, quels monceaux d'or il a fallu ſacrifier, appréciera mieux ſans doute la ſuperbe édition qu'il a entre les mains, et la poſtérité rendra plus de juſtice à ceux qui lui ont fait un ſi magnifique préſent, au détriment de leur fortune et du repos de leur vie entière; et l'on pourra même leur appliquer, avec raiſon, cette deviſe :

De humano genere benè meritis.

(*) *Charles Paliſſot*, dans la dernière édition de ſes œuvres.

TABLE

GENERALE ALPHABETIQUE.

N. B. *Le premier chiffre, suivi d'une virgule, désigne le tome de la collection, et celui qui est au bout de la ligne indique la page.*

ABBREVIATIONS.

Trag. *tragédie :* com. *comédie :* op. *opéra :* ép. *épître :* sat. *satire :* dial. *dialogue :* hist. *histoire :* mél. *mélanges :* litt. *littéraire :* histor. *historique :* dict. *dictionnaire :* rom. *romans :* voy. *voyez :* tab. part. *table particulière*, &c. &c.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

N. B. *Cet article comprend toutes les lettres éparfes dans les différens volumes de cette collection, excepté celles de la correfpondance générale.* (*Voyèz les tables particulières des tomes* 52-63.) *Et celles des correfpondances particulières*, (*voyez les tomes* 64-69.)

M.

N.

O.

P.

Chanfon

Q.

R.

S.

T.

TRADUCTIONS EN VERS de fragmens d'auteurs anciens ou étrangers.

V.

Z.

TABLE

CHRONOLOGIQUE.

TABLE

CHRONOLOGIQUE

DES OEUVRES

DE VOLTAIRE,

OU EPOQUES DE LA PUBLICATION DE SES PRINCIPAUX OUVRAGES.

N. B. *Le chiffre indique le tome de la collection ; l'astérisque, les ouvrages imprimés ou recueillis pour la premiere fois dans cette édition ; et les guillemets, ceux dont la date n'est point certaine.* (*)

1706. EPITRE à M. le dauphin, fils unique de *Louis XIV*, pour un officier invalide, tome 13.

1712. * ODE sur le vœu de *Louis XIII*, *idem*.

1713. EPITRE à madame la comtesse de *Fontaine*, *idem*.

1714. LE CADENAS, L'ANTI-GITON, contes, 14.

* LA POLICE sous *Louis XIV*, poëme, 12.

1715. * LA BASTILLE, poëme, *idem*.

(*) Beaucoup de petits ouvrages de M. de *Voltaire* ont paru sans nom d'auteur ni d'imprimeur et sans date. Ce n'est que par une lecture reflechie des correspondances générale et particulières qu'on a pu trouver les dates de ces ouvrages.

1716. * LETTRE en vers à l'abbé de *Buffy*, tome 15.
1717. * EPITRE au duc d'*Orléans*, régent, 13.

Nota. *On n'indique ici que les plus anciennes de ces petites pièces, les autres se succedant presque sans interruption dans toutes les années de la vie de l'auteur; un grand nombre d'entre elles, et presque toutes les lettres paraissent pour la première fois dans cette édition.*

1718. OEDIPE, trag. (faite en 1713,) 1.
1719. LETTRES à M. de *Génonville*, sur Oedipe, *idem.*
1720. * ARTEMIRE, trag. *idem.*
1722. ” LE POUR ET CONTRE, (ou épître à *Uranie*) 12.
1723. LA HENRIADE, sous le titre de poëme de la Ligue, 10.
1724. MARIAMNE, trag. 1.
* LA FETE DE BELLEBAT, 12.
1725. L'INDISCRET, com. 7.
1726. ESSAI sur la poëfie épique, 10.
1727. ESSAI sur les guerres civiles de France, *idem.*
1728. 1729. LES LETTRES PHILOSOPHIQUES écrites en anglais à M. *Thiriot.*
1730. BRUTUS, trag. 1.
LA MORT de mademoiselle *le Couvreur*, poëme, 12.
1731. HISTOIRE de *Charles XII*, 23.
DEFENSE de milord *Bolingbrocke*, 33.
1732. LE TEMPLE du Goût, poëme, 12.
* ERYPHILE, trag. 1.
ZAÏRE, trag. 2.
SAMSON, op. (imprimé en 1750) 9.
1733. LES LETTRES PHILOSOPHIQUES en français (jointes au Dict. philos.)

” LE

» LE TEMPLE de l'Amitié, poëme, tome 12.

1734. ADELAÏDE DU GUESCLIN, trag. (imprimée en 1765) 2.

Les quatre premiers DISCOURS en vers ſur l'homme, 12.

SUR LA CAMPAGNE d'Italie, poëme, *idem.*

* TRAITÉ de métaphyſique, 32.

1735. LA MORT DE CESAR, trag. (faite en 1731) 2.

* TANIS ET ZELIDE ou les Rois paſteurs, op. 9.

1736. ALZIRE, trag. 2.

L'ENFANT PRODIGUE, com. 7.

LE MONDAIN, ſat. 14.

1737. Les trois derniers DISCOURS en vers ſur l'homme, 12.

1738. ELEMENS de philoſophie de *Newton*, (écrits vers 1735) 31.

* ESSAI ſur la nature du feu et ſa propagation, *ibid.*

* MEMOIRE ſur un ouvrage de phyſique de madame *du Châtelet*, *ibid.*

OBSERVATIONS ſur *J. Law*, *Melon* et *Dutot*, &c. 29.

LE PRESERVATIF, 47.

REMARQUES ſur les penſées de *Paſcal*, 32.

1739. DISCOURS ſur l'hiſtoire de *Charles XII*, 23.

* DEFENSE du newtonianiſme, 31.

* MEMOIRE ſur la ſatire, 47.

VIE de *Molière*, *idem.*

1740. ZULIME, trag. (imprimée en 1761) 3.

PANDORE, op. (imprimée en 1756) 9.

* EXPOSITION du livre des Inſtitutions phyſiques de madame *du Châtelet*, 31.

ELOGE des officiers, morts dans la guerre de 1741, *idem.*

ZADIG ou la Destinée, rom. 44.

1749. NANINE, com. 7.

LA FEMME QUI A RAISON, com. (imprimée en 1759) *idem.*

* DES EMBELLISSEMENS de Paris, 29.

* PANEGYRIQUE de saint *Louis*, 48.

1750. ORESTE, trag. 4.

LA VOIX du sage et du peuple, 29.

REMERCIMENT sincère à un homme charitable, 46.

* VOYAGE à Berlin, 12.

1751. » IDÉES de *la Mothe le Vayer*, 29.

» DE LA PAIX perpétuelle, *idem.*

1752. LE DUC DE FOIX, trag. 2.

ROME SAUVÉE, trag. 4.

SIECLE de *Louis XIV*, 20. 21.

DIATRIBE d'*Akakia*, 46.

MICROMEGAS, rom. 44.

» FRAGMENT des instructions pour le prince royal de .... 29.

1753. » DOUTES sur quelques points de l'histoire de l'Empire, 49.

* » LE TOMBEAU de la sorbonne, *idem.*

» PENSÉES sur l'administration publique, 29.

1754. * ANNALES de l'Empire, 25.

ELOGE historique de madame la marquise *du Châtelet*, 47.

1755. LA PUCELLE (commencée vers 1730, la première édition donnée par l'auteur est de 1762) 11.

L'ORPHELIN de la Chine, trag. 4.

1756. ESSAI fur les mœurs et l'efprit des nations depuis *Charlemagne*, &c. (fait pour madame *du Châtelet* vers l'année 1740. Quelques fragmens dérobés à l'auteur avaient été imprimés en 1754, fous le titre d'abrégé de l'hiftoire univerfelle) tome 16 - 19.

LE DESASTRE de Lisbonne, poëme, 12.

LES ARTICLES pour l'Encyclopédie, (joints au Dict. philof.)

„ REQUETE à tous les magiftrats du royaume, 29.

1757. ARTICLES pour l'Encyclopédie.

„ PRECIS du fiècle de *Louis XV*, 22.

1758. REFUTATION d'un écrit contre M. *Saurin*, 48.

CANDIDE ou l'Optimifme, rom. 44.

1759. SOCRATE, ouvrage dramatique, 8.

L'ECCLESIASTE, poëme, 12.

LE CANTIQUE des Cantiques, *idem.*

RELATION de la mort du jéfuite *Berthier*, &c. 46.

HISTOIRE de Ruffie fous *Pierre I*, (la feconde partie ne parut qu'en 1763) 24.

* MEMOIRES pour fervir à la vie de l'auteur, écrits par lui-même, 70. (A la fin de la vie de *Voltaire*, par M. le marquis de *Condorcet*.)

1760. TANCREDE, trag. 4.

L'ECOSSAISE, com. 8.

PLAIDOYER DE RAMPONEAU, et la plupart des facéties du tome 46.

LE PAUVRE DIABLE, fat. 14.

LE RUSSE à Paris, fat. *idem.*

LA VANITÉ, fat. *idem.*

1761. RESCRIT de l'empereur de la Chine, 46.

1765. LE TRIUMVIRAT, trag. tome 5.
MANDEMENT D'ALEXIS, &c. 46.
QUESTIONS fur les miracles, *idem.*
* LE PYRRHONISME de l'hiftoire, 27.
LA PHILOSOPHIE de l'hiftoire, (écrite en 1763 et 1764. L'auteur l'a depuis fait fervir d'introduction à l'Effai fur les mœurs et l'efprit des nations.) 16.

1766. ESSAI fur les profcriptions, ou Des confpirations contre les peuples, 28.
ESSAI fur les diffentions de Pologne, *idem.*
EXAMEN de l'hiftoire d'*Henri IV*, par *Bury*, *id.*
RELATION de la mort du chevalier de *la Barre*, 30.
AVIS au public fur les parricides des *Calas* et des *Sirven*, *idem.*
COMMENTAIRE fur le traité des délits et des peines, 29.
LE PHILOSOPHE IGNORANT, 32.
PETIT COMMENTAIRE fur l'éloge du dauphin, par M. *Thomas*, 47.
ANECDOTES fur *Bélifaire*, 46.

1767. LES SCYTHES, trag. 5.
CHARLOT ou la comteffe de Givry, com. 8.
EXAMEN IMPORTANT de *Bolingbrocke*, (fuppofé écrit en 1736) 33.
QUESTIONS de *Zapata*, *idem.*
LA DEFENSE de mon oncle, 27.
LETTRES à fon alteffe monfeigneur le prince de * * *, (*Brunfvick*) fur *Rabelais*, &c. 47.
L'HOMME aux quarante écus, 45.
LES HONNETETÉS littéraires, 48.
LE DINER du comte de *Boulainvilliers*, 36.

IL FAUT prendre un parti, ou le Principe d'action, tome 32.

" DE L'AME, par *Soranus*, *idem.*

" AVENTURE de la Mémoire, 45.

1775. DOM PEDRE, trag. (commencée en 1761) 6.
LE CRI du fang innocent, 30.
DIATRIBE à l'auteur des Ephémérides, 29.
VOYAGE de la Raifon, 45.
LES FILLES de Minée, conte, 14.
" LES OREILLES du comte de *Chefterfield*, rom. 45.

1776. LETTRES indiennes, chinoifes et tartares à monfieur *Paw*, 47.
* L'HOTE ET L'HOTESSE, divertiffement, 12.
LA BIBLE commentée, &c. 34. 35.
LETTRE à l'académie françaife, fur *Shakefpeare*, 49.
UN CHRETIEN contre fix juifs, 27.
COMMENTAIRE hiftorique fur la vie de l'auteur de la Henriade, 48.

1777. * HISTOIRE de l'établiffement du chriftianifme, 35.
* COMMEMTAIRE fur l'Efprit des lois, 29.
* DIALOGUES d'*Evhémère*, 36.
* LE PRIX de la juftice et de l'humanité, 29.

1778. * IRENE, trag. 6.
* AGATHOCLE, trag. *idem.*

M. de *Voltaire*, dans fon féjour à Paris, avait propofé de refaire le Dictionnaire de l'académie françaife; meffieurs les académiciens s'étaient partagé les lettres de l'alphabet, et il avait pris pour lui la lettre A, comme l'une des plus étendues. Il embraffait avec une ardeur

incroyable ce nouveau travail, aussi fastidieux qu'utile, quand la mort l'enleva du milieu de ses compatriotes, le 30 de mai 1778. Il est fort à désirer que l'académie exécute ce dictionnaire sur le plan proposé par M. de *Voltaire* et adopté par elle. Rien, sans doute, ne contribuerait davantage à fixer la langue française, et à la préserver de toute corruption. Cet ouvrage important paraît d'autant plus nécessaire qu'il règne encore dans la grammaire, l'orthographe, la prononciation, quantité de bizarreries et d'incertitudes qu'il pourrait faire disparaître. Il n'est guère douteux que la nation et l'Europe entière n'adoptassent les principes que l'académie en corps aurait consacrés dans ce nouveau dictionnaire.

ECLAIRCISSEMENS,

ADDITIONS

ET CORRECTIONS.

ECLAIRCISSEMENS,

ADDITIONS

ET CORRECTIONS.

N. B. *Quoique beaucoup de ces fautes n'existent pas dans un grand nombre d'exemplaires, on les relève dans cet errata pour les exemplaires où elles n'ont pas été corrigées.*

*L'*N *qui précède le chiffre marque qu'il faut compter par la première ligne des notes.*

TOME I. *Théâtre, tome I.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
7	19	prétentions	espérances
12	32	TABLE.	THEATRE. (*pour réclame.*)
92	24	*Après* rigueurs	*Mettez en titre :* PHILOCTETE. *Otez-le à la pénultième ligne.*
Id.	27	*Après* qui te prie ;	Hercule, sois le dieu de tes concitoyens ; Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens ! (*d*)

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
122	4	IIme PERSONNAGE.	Ier PERSONNAGE.
140	16	Amis, écoutez-moi,	Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois; Puifqu'il vous faut un roi, confultez-en mon choix.
153	1	*Notes, &c.*	*On aurait dû placer ici les Variantes en caractère romain, et enfuite les notes féparément, comme aux autres pièces.*
154	7	Pourquoi	Pour qui
201	4	dans fa	dans la
260	17	Hé bien,	Eh bien, (1)
307	5	veilles	villes
392	14	. . . en paffant s'abaiffer; Mais moins pour aplaudir	. . . . en paffant s'abaiffer, Moins pour être applaudi
396	11	* Lorfqu'en un, &c.	*Subftituez des guillemets aux quatre aftérifques.*
434	26	*Après :* coupable;	Lui feul a pu commettre un meurtre fi fatal Lui feul eft parricide.
Ib.	30	*Après :* rival	*fupprimez les points.*
455	11	alégreffe	allégreffe (2)

(1) Cette interjection Hé ne doit s'écrire par H que lorfqu'elle eft appellative ou quand elle exprime le rire; et l'h eft afpirée. On l'écrit par E quand elle marque la furprife, l'admiration. Les changemens de protes pendant un laps de dix ans, ont jeté à cet égard quelque variété dans cette édition. On ne relèvera qu'ici cette faute qui eft effentielle dans la poëfie, à caufe des hiatus. Le lecteur attentif y fuppléera aifément, ainfi qu'aux erreurs de ponctuation. Il lira partout: Eh quoi, Eh oui, &c. On n'a pu, par la même raifon, éviter quelque différence dans la manière d'écrire certains noms propres.

(2) Même variété par rapport à ce mot. M. de *Voltaire* a employé *allegreffe* dans les précédentes éditions de fes œuvres. Cette expreffion imitative eft moins feche et moins dure qu'*alégreffe*, adoptée dans le dictionnaire de l'académie. Elle paraît venir de l'italien *Allegrezza* plutôt que du latin *Alacritas*.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
456	14	une	ma
462	2	(cc)	*Après la variante, ajoutez cette autre leçon du même passage :*

Je vais mettre à ses pieds ce fer si redoutable...
Que dis-je ! où suis-je ! où vais-je, et quelle horreur m'accable !
D'où vient donc que le sang qui rejaillit sur moi,
Si justement versé, m'inspire un tel effroi ?
Je n'ai point cette paix que la justice donne ;
Quoi ! j'ai puni le crime, et c'est moi qui frissonne !
Dieux, pour les scélérats quels sont vos chatimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent leurs tourmens !

TOME II. *Théâtre, tome 2.*

3	19	fait	sait
15	N. 3	des plus (3)	les plus (3)
24	3	de ridicule	*ôtez* de
71	14	*Après :* ancêtres	*mettez le renvoi (c) et supprimez-le après* yeux
87	9	*Après :* conçois pas	*mettez le renvoi (e)*
100	13	au	aux

(3) Sottise d'un prote d'Allemagne, répétée plusieurs fois dans les volumes de la première livraison. Il croyait corriger le style de l'auteur et des éditeurs, après la révision des épreuves. Il suffit d'indiquer une seule fois cette faute.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
161	14	*Après :* condamnée	*mettez le renvoi* (*e*)
190	30	contre Charles, en un mot,	contre Charle, en un mot,
249	27	prétextes	prétexte
291	3	*Après :* TRAGEDIE	*mettez :* publiée en 1735, et repréſentée pour la première fois au théâtre français, le 29 *auguſte* 1743. (4)
293	1	*Après :* PREFACE	*mettez un renvoi* (*) *et en note :* On croit que cette préface eſt de l'abbé de *la Mare* à qui l'auteur avait donné ſon manuſcrit.
303	N. 2	exacte	*ôtez ce mot.*
344	13	à mes yeux;	à vos yeux;
360	23	dans la partie littéraire	dans le tome 9
365	19	a encore plus de gloire	a encore tiré plus de gloire
378	5	*Après :* Caſtillans	*ôtez l'aſtériſque et mettez-le après le mot :* gloire, *ligne* 8.
407	d.	peutêtre	peut être
436	29	chérirons-nous	chéririons-nous
439	26	ſouviens	ſouvien

TOME III. *Théâtre, tome 3.*

5	20	puiſque c'eſt moi	puiſque c'eſt toi
83	3	de 1741	de 1761. *Idem dans la table.*
89	24	coute	j'écoute
103	20	des mains	mes mains
111	d.	de lui	de moi
129	2-7	*Girard*	*Gérard*
138	25	*Après :* è breve	*ajoutez :* è longo inſieme

(4) M. de *Voltaire* ayant ſubſtitué auguſte à *août*, ſon intention paraît devoir être ſuivie par-tout dans les éditions de ſes œuvres.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
173	6	(*d*)	(*c*)
202	pén.	(*e*)	(*d*)
212	10	(*e*)	(*d*)
244	d.	*Eſope*	*Eſopus*
279	15	porte	porté
283	16	Ah, barbare!	Ah, Narbas!
286	22	(6)	(*b*)
297	5	alarmes?	alarmes....?
300	18	e n e ai	je ne l'ai
304	pén.	réſervées!	réſervés!
313	8	*Après :* couronnée	*mettez :* (6)
320	13	le récit	ce récit
330	7	de belles	des belles
333	17	expreſſions	expoſitions
345	17	nature	lecture
346	18	*vindici modus*	*vindice nodus*
347	9	des grands	de grands
348	18	le plus	les plus
371	10	ſeul	ſeule
Ib.	16	de ſcythe,	du ſcythe,
384	24	mes droits	vos droits
388	13	appaiſer	abaiſſer
391	26	*Après :* il ſe ſera, madame	*mettez :* (5)
402	8	implorer	l'implorer
421	10	des mortelles	de mortelles
428	19	tomber	trembler
Ib.	26	des dieux	les dieux
435	10	*merſis-ne*	*merſit-ne*

TOME IV. *Théâtre*, *tome* 4.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
30	15	vous aime!	nous aime!
50	16	*Après :* fidelle Pammène;	. . . .
68	8	mon tyran	ſon tyran
86	27	nos débiles	ſes débiles
102	10	Que je te plains!	Que je le plains!
112	10	leurs bras	leur bras
120	16	qu'*Antigone*	que *Chryſothémis*
124	N. 7	et l'on peut	et l'on ne peut
145	pén.	les fers	des fers
148	3	avant-courriers	avant-courrières
212	20	(9)	(q)
214	7	*Après :* rage	(s)
240	12	le peuple	un peuple
245	27	de Scipions	des Scipions
254	24	encêtres	ancêtres
255	17	Martien	Martian
257	18	quels attentats	quelques attentats
258	3	et celle	*ôtez :* et
260	pén.	ſous le ciel	ſous votre œil
262	32	je le vengerai	je la vengerai
Ib.	26	n'avait fait	n'avait point fait
267	15	pu la rendre	pu le rendre
274	19	*Lope*	*Lopez*
Ib.	22	Européens	Européans. *Mettez par-tout de même, et rétabliſſez ici au bas de la page cette note de M. de Voltaire :*

Le père *du Halde*, tous les auteurs

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
			des lettres édifiantes, tous les voyageurs ont toujours écrit *Européans*, et ce n'eſt que depuis quelques années qu'on s'eſt aviſé d'imprimer *Européens*.
289	11	ſous les pas	ſur les pas
300	21	la victoire	la victime
347	22	au-deſſus	au-deſſous
349	30	L'abbé *Mongault* était très-vaporeux. Employé à l'éducation &c.	L'abbé *Mongault* était très-vaporeux. Employé dans l'éducation du duc d'*Orléans*, fils du régent, comme l'abbé *Dubois* l'avait été dans celle du régent, il n'avait eu qu'une abbaye : et *Dubois* était devenu cardinal, premier miniſtre, &c.
Ib.	35	il n'aurait pas	et il n'aurait pas
360	N. 3	Ce S[t] *Léon* eſt le premier &c.	Ce S[t] *Léon* eſt le premier pape qui ait approuvé le ſupplice des hérétiques. Il dit dans ſes lettres que le tyran *Maxime* en puniſſant de mort *Priſcillien* a rendu un grand ſervice à l'Egliſe, et il pourſuivit avec violence ce qui reſtait de Priſcillianites en Eſpagne. Les légendaires, &c.
363	20	art	arts
366	15	hait	haït
369	6	changemens	changement
388	18	je ne puis	je ne peux (*bis*)
Ib.	23	la mort	ma mort
405	3	eſt équitable	es équitable

Pag. Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
405 6	tous qui	qui tous
Ib. 14	j'offenfai	j'offenfais
Ib. 23	je meurs	je me meurs
415 17	rendu	rendue
Ib. 23	(*l*)	(*m*)

TOME V. *Théâtre*, *tome* 5.

17 22	s'abaiffer	l'abaiffer
18 3	la faible	fa faible
56 20	cette	cet
93 5	1765	1764
99 12	des vérités	de vérités
111 15	vous oublirez	vous oubliriez
130 15	(*t*)	(*s*)
Ib. 16	(*s*)	(*t*)
171 27	*mentulâ*	*mentula*
172 11	imprudence	impudence
177 3	royaume d'*Antoine*	royaume d'*Antigone*
181 4	ces vers	ce vers
Ib. 17	les affaffinats	des affaffinats
210 2	*Elochivis*	*mettez en note :* l'auteur défignait par cette anagramme le duc de *Choifeul*, et par *Nalrifp*, le duc de *Praflin*.
217 7	la reconnaiffance	la connaiffance
250 1	dans des lieux	dans ces lieux
271 13	deffeins	deffins (5)

(5) Quoique ces deux mots paraiffent avoir une étymologie commune, on eft aujourd'hui affez généralement dans l'ufage de diftinguer par cette légère différence dans l'orthographe, les *deffeins* (projets) d'un général d'armée, et les *deffins* tracés par un deffinateur.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
295	9	épuiferaient	épuiferait
303	2	DES EDITEURS	DE LA PREMIERE EDITION, *et de même pour le titre courant.*
308	22	de gens	des gens
345	2	fublime ; (Arzame , c'eft fon nom)	fublime, Arzame; (c'eft fon nom)
369	12	ces	fes
373	17	avant que d'expirer	avant d'expirer
389	25	je le fais	je les fais
394	24	les mépris	le mépris
408	3	Des Guèbres	Les Guèbres
Ib.	14	du trône	d'un trône
416	19	je fais pourquoi	je ne fais pourquoi
441	1	„ Allez, &c.	*ôtez les guillemets aux huit lignes.*
443	25	ferait	feraient
466	10	Seigneur, à vos plaintes	A vos plaintes, Seigneur,

TOME VI. *Théâtre, tome* 6.

14	31	*Après :* Polixene	(3)
15	3	(3)	(4) *et changez de même dans le texte les autres renvois aux notes.*
21	20	une aigle	un aigle
36	30	fes dieux	les dieux
53	28	accable	accablent
55	28	crois-mois	crois-moi
80	2	l'*Effai fur l'hiftoire* &c.	l'*Effai fur les mœurs et l'efprit* &c.
Ib.	39	que nous y traitons	que nous y trainons
95	11	(*a*)	(1)

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
103	pén.	duc de *Bernis*	duc de *Nivernois*
Ib.	d.	*Malherbe*	*Malesherbes*
111	7	s'être méprisé	s'être méprise
117	pén.	Charles était	Charle était
140	16	t'ose	t'oses
166	8	Vineennes	Vineenne
225	19	je te tiens	je le tiens
284	25	il commande	il condamne
310	5	l'allumerai-je	l'allumerais-je
312	11	Sohhie	Sophie
332	13	les chefs	et les chefs
333	10	*fort*	fort
366	pén.	Sparthe	Sparte

TOME VII. *Théâtre, tome* 7.

24	22	Hé, oui	Eh, oui
60	pén.	ne put	ne peut
66	9	je crois	je croi
82	25	les biens	ses biens
93	5	j'allais	j'allai
113	19	est du bonheur	est un bonheur
128	4	sûr	sûre
134	19	sens-dessus-dessous	sans dessus-dessous (6)
140	16	de mes blessures	de ma blessure
186	12	me fait pitié	me fait grand'pitié
207	21	beaux mots	bons mots

(6) Les opinions ne sont pas trop d'accord sur ce point.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
226	10	qu'on vous bat, ou que Dans le logis vous avez mis le feu.	qu'on vous bat un peu (7) Ou qu'au logis vous avez mis le feu.
240	31	conviens	convien
301	8	ſa ſimple	la ſimple
313	25	ſes gens	ces gens
357	12	et quel	Eh, quel

TOME VIII. *Théâtre, tome 8.*

3	13	*Ptolomées*,	*Ptolomée*,
4	3	*Lockes*, des *Galilées.*	*Locke*, des *Galilée.*
11	pén.	vengez le public;	*vengez le public;*
32	d.	la forte	ſa forte
48	N. 2	*Après :* Saint-Omer	*ajoutez :* dirigé par des jéſuites anglais.
82	19	toué	tout
118	10	Bailli	Baillif
179	23	d'autre	d'autres
196	14	reçois	reçoi
203	18	en vos	à vos
291	5	ſelon qu'elles	ſelon ce qu'elles
298	6	foux	fou
317	27	ermitage	hermitage (*et par-tout de même*)
319	12	je ſuis	j'y ſuis
360	21	coiffe	coëffe
437	d.	peti	petits

(7) Ceci eſt conforme à la première édition de la Prude, imprimée ſéparément. On ne ſait comment la faute s'eſt gliſſée dans toutes les éditions ſuivantes. La gaieté et l'ironie ſe font aſſez ſentir dans le diſcours de madame *Burlet*.

TOME IX. *Théâtre, tome 9.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
5	16	*Après : à parodier*	(*à la ligne*) Répandons, &c.
8	10	en ces lieux	en ce lieu
21	16	de ces innocentes	de ses innocentes
47	d.	*Après :* 1745.	(*ajoutez à la ligne :*) la musique des divertissemens, par *Rameau.*
56	not.	Nous savons &c.	(*ôtez cette note qui est fausse*) (8)
123	19	prononce	prononcé
145	d.	*Après :* 1745	(*ajoutez à la ligne*) mise en musique, par *Rameau.*
164	18	nos bocages	ces bocages
190	2	*Après :* DE LA GLOIRE	(*mettez en titre*) Acte II. (*et en note au bas de la page*) cet acte, différent &c.
191	22	ta chaîne	ma chaîne
192	18	appui	appuis
200	1		(*Placez ici l'avertissement sur le* BARON D'OTRANTE :)

AVERTISSEMENT DES EDITEURS.

CETTE petite pièce fut faite pour M. *Gretry*, qui, à son retour d'Italie, avait passé six mois à Genève, d'où il se rendait fréquemment à Ferney. M. de *Voltaire* et madame *Denis*, sur quelques essais de musique qu'il leur fit entendre, conçurent une si grande espérance de ses talens qu'ils le pressèrent vivement d'aller les exercer à Paris; et pour l'y déterminer d'autant mieux, M. de *Voltaire* s'offrit de travailler dans un genre

(8) On a appris de l'ancien directeur des spectacles de Bordeaux que ce prologue avait été envoyé par M. de *Voltaire* au maréchal de *Richelieu*.

nouveau, dont il n'osait cependant espérer, disait-il, d'atteindre la sublimité. Il donna en effet le Baron d'Otrante à M. *Gretry*, qui vint le présenter aux comédiens italiens, comme l'ouvrage d'un jeune homme de province. Les comédiens refusèrent la pièce, en avouant cependant que l'auteur n'était pas sans talent et qu'il promettait beaucoup. Ils engagèrent même M. *Gretry* à mander au jeune homme que s'il voulait venir à Paris, on pourrait lui indiquer quelques changemens nécessaires pour faire admettre et représenter sa pièce; et qu'avec de la docilité et un peu d'étude de leur théâtre, il pourrait lui devenir utile par ses travaux, et se rendre digne d'y être attaché. Leur défiance venait principalement de la nouveauté de ce genre d'opéra comique, où l'un des principaux rôles était en italien, et tous les autres en français; mais si l'on a vu long-temps sur le même théâtre, dans des comédies, un principal personnage parler français, et tous les autres lui répondre en italien, pourquoi l'inverse n'aurait-il pas réussi dans un opéra comique rempli d'ailleurs de gaieté et de philosophie?

Quoi qu'il en soit, le jeune auteur reconnut son insuffisance, et ne jugea pas à propos de se déplacer. Il aima mieux renoncer à une gloire qu'il désespérait d'obtenir. Cet événement empêcha M. *Gretry* de mettre la pièce en musique, et l'auteur de la Henriade et de Mahomet de faire des opéra comiques. Il s'en tint à ses premiers essais, le Baron d'Otrante et les Deux tonneaux.

Il est assez remarquable que M. de *Voltaire* donna le premier un opéra à M. *Gretry*, comme il avait le premier, vers 1730, donné une tragédie lyrique (*) à *Rameau*, avant que ces deux grands musiciens se fussent encore exercés dans les genres où ils ont excellé. Le grand poëte découvrit leur génie et pressentit leurs succès. Si les encouragemens qu'il leur donna ont pu les déterminer à embrasser la carrière dramatique, on lui serait en partie redevable des chefs-d'œuvre dont ils ont enrichi la scène, et des progrès qu'ils ont fait faire à l'art musical. Quel homme grave, à ce prix, ne pardonnerait à M. de *Voltaire*, d'avoir fait des opéra comiques?

(*) Samson.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
220	7	deboire	de boire
223	2	*Après :* OPERA	(*ajoutez à ce titre*) mis en muſique par *Royer*, et enſuite par M. de *la Borde.*
346	5	au bords	aux bords
353	28	des forciers	de ſorciers
370	7 10	Oh, Ah!	Ho, Hé
383	23	ſaurai	ſaurais
407	10	autres	auteurs
439	26 27	les fils	le fils (*bis*)
447	10	fais	ſais
464	9	payerai-je	payerais-je (9)

TOME X. *La Henriade.*

11	17	au peuple	aux peuples
35	3	de langues	des langues
37	16	ces vers	les vers
43	14	dans des	dans de
51	18	de ces	de ſes
53	20	*Après :* flétrie,	(*point d'eſpacement.*)
87	10	ſans bornes	ſans borne
91	22	à ſes deſtins	à ſes deſſeins
93	3	dans le bois	dans les bois
97	18	ſont ſes armes	font ſes armes
100	19	Cependant que	(*on pourrait ſubſtituer*) Et cependant

(9) Les pièces de ce tome IX doivent être rangées ſuivant l'ordre chronologique comme il ſuit : Samſon, 1732. Tanis et Zelide, 1735. La Princeſſe de Navarre, 1745. Le Temple de la Gloire, 1745. Pandore. Le Baron d'Otrante. Le deux tonneaux. Jules Céſar. Héraclius.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
114	21	béniſſent ſon deſſein	béniſſent ſon deſtin
115	12	au plus	aux plus
212	24	ſes	ces
216	18	reine	roine
219	28	ſi Mons. du Pape	ſi Mons du Pape.
228	39	ces	ſes
233	9	les livres	des livres
295	9	le théâtre	ce théâtre
308	22	les	des
309	7	ſes *ſeize*	ces *ſeize*
310	21	place	playe
311	a. p.	ait jamais été donnée	aient jamais été données
321	9	de ſa religion	de la religion
324	d.	l'exécution	l'intention
332	26	réconcilier	concilier
385	24	puériles	puérils

TOME XI. *La Pucelle.*

18	27	imprudemment	impudemment
19	23	ci-intitulé	intitulé
47	20	DIEU	Dieu (*et ainſi par-tout dans les vers.*)
136	23	nouveaux Cyrus,	nouveau Cyrus,
292	41	à grand galop	au grand galop
343	d.	( )	(*k*)

TOME XII. *Poëmes.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
10	d.	(*k*)	(1) *de même à la note, page* 14.
17	11	il connut	il conçut
27	16	couchant	touchant
28	31	un des grands	un des plus grands
36	3	naturel	naturelle
39	6	l'importante	l'importune
44	7	fur lui-même	par lui-même
96	25	d'une	d'un
109	30	dérangés	dérangées
119	7	ces	fes
133	7	pardonnera	pardonna
145	20	du Vateau	de Watteau
148	27	Verfailles	Verfaille
152	9	de grace, &c.	(*tout ce vers en italique.*)
173	24	coloré	colorié
175	14	femble	femblent
182	2	repréfailles	repréfaille
189	9	demandais	demandai
Ib.	11	fculpteurs; et les peintres ont	fculpteurs; c'eft, me répondit-on, parce que les fculpteurs et les peintres ont
221	9	dans une joie	dans une pièce
228	26	nos provinces	fes provinces
247	23	Au milieu du baffin s'élève	Au milieu s'élève
Ib.	28	les eaux	fes eaux
249	5	nous-mêmes	nous-même
275	25	de fes	de ces
310	11	*Après :* toucher.	Rien n'y réfifte, homme, femme, ni fille.
313	25	*Après :* abhorrée,	Qui brave Rome, hélas! impunément;

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
316	13	*Après :* engagez mon héros,	Et qu'il y trouve une gloire nouvelle;
319	11	rechriſtianiſe	rechriſtianiſé
320	27	*Après :* en effet de lui,	C'était Caron amoureux de Mégère. Une infernale et hideuſe forcière Suit en tous lieux le Magot ambulant, Comme la chouette eſt jointe au chat-huant. *L'infame vieille*, &c.
321	2	*Après :* à ce couple odieux,	Si quelquefois dans leurs ardeurs ſecrettes Leurs os pointus joignent leurs deux ſquelettes, Dans leurs tranſports ils ſe pament ſoudain Du ſeul plaiſir de nuire au genre-humain. *Notre Euménide*, &c.
Ib.	26	*Après :* remonté.	Le lac au loin vomit de ſes abîmes
325	12	*Après :* tout ſon plaiſir.	J'ai quelquefois feſtoyé ma forcière; Mais ſi le ciel terminait ſa carrière, Je la verrais mourir à mes côtés Des dons cuiſans qui nous ont infectés, Sur un fumier rendant ſon ame au diable, Que ma vertu paiſible, inaltérable, Me défendrait de m'écarter d'un pas Pour la ſauver des portes du trépas. *D'un vrai Rouſſeau*, &c.
327	26	de commentateurs	des commentateurs
333	18	n'eſt bien ni mal	n'eſt ni bien ni mal
Ib.	d.	*Après :* nuire	Ils font venir la vieille à leur taudis.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
			La gaupe arrive, et de ses mains crochues,
			Que de l'enfer les chiens avaient mordues,
			Forme un gâteau de matières fondues
			Qui brûleraient les murs du paradis.
			Pour en répandre au loin les étincelles,
			Vachine a pris, &c.
340	22	*Après :* famille,	Et de chez elle écartait le bon sens.
341	16	*Après :* requinquée	Les cheveux teints d'une poudre musquée,
352	5	1724	1725
382	23	des tyrans	les tyrans
388	7	les trésors	ses trésors

TOME XIII. *Epîtres, Stances et Odes.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
59	N. d.	*Après :* dévotion	*ajoutez :* c'est d'après ce même tableau qu'a été gravé le portrait placé à la tête du premier volume de cette édition.
97	pén.	Sur le bord de cette fontaine	Près de l'onde castalienne
98	4	ses (*bis*)	ces (*bis*)
103	7	*Après :* la faiblesse	*Variante des deux derniers vers :*
			Il ferait aujourd'hui votre modèle auguste,
			Et votre exemple en tout, s'il avait été juste.
110	8	ses agréables plaines,	ces agréables plaines :

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
Ib.	11	les palais	le palais
181	29	affaire	à faire (10)
188	4	*Après :* Therfite	(*b*)
189	22	*Avant :* On lit	(*b*)
198	15	les talens	tes talens
199	N. 6	s'avilit	s'avilir
209	8	au doyen	aux doyens (*et mettez en note*) meffieurs l'abbé d'*Olivet* et de *Montcrif.* Celui-ci avait plus de 90 ans, et l'autre guère moins.
274	3	je pouvais	je pourrais
300	7	Au roi de Pruffe.	(*Cette adreffe eft fauffe et ces ftances font partie d'une lettre au préfident Hénault.*)
320	15	A madame *du Deffant.*	(*Il paraît par une lettre de la Correfpondance générale que cette pièce n'a point été adreffée à madame du Deffant.*)
348	N. 4	n'ont écrit	n'a écrit
373	16	favoris	favori
Ib.	19	et le plus grand	eft le plus grand

(10) Doit-on dire j'ai *affaire* à quelqu'un ou j'ai *à faire* à quelqu'un ? Voilà encore une de ces incertitudes que les livres claffiques ne lèvent point complettement, et que les exemples ne font qu'augmenter. M. d'*Alembert* écrivait : *affaire ;* et M. de *Voltaire : à faire.* Cette dernière façon paraît préférable en ce qu'elle peut également s'employer par rapport aux lieux et par rapport aux perfonnes. *Faire* eft une de ces expreffions vagues et générales comme le mot *chofe*, qu'on fubftitue à des mots plus précis, comme : j'ai à *plaider* à Rouen, j'ai à *parler* à *Simon.* On pourrait dire auffi j'ai *affaire* à Rouen, par fyncope, en fous-entendant *une ;* mais on ne peut pas dire dans ce fens : j'ai une affaire à *Simon.*

TOME XIV. *Contes*, *Satires*.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
5	9	caraetérife	caractérifent
16	8	les mains	fes mains
25	23	fur terre	fur la terre
31	22	remords	remord ;
34	20	*Après :* tous temps	Ce qui furtout l'emporte dans vos ames,
37	13	*Après :* mère	L'hymen encor offre d'autres plaifirs ;
55	3	élevé dans fon art, &c.	Cultivant tous les arts, et qui faurait le mieux En vers nobles et doux élégamment décrire, *Animer fur la toile*, &c.
74	ant. p.	fes plaifirs	ces plaifirs
77	ant. p.	*Après :* l'amour	Pour égayer notre mélancolique,
87	N. d.	parmi les ouvrages de littérature.	tome 3 des Mélanges littéraires.
128	19	un mandement	un mandement d'évêque
132	12	*Après :* auteurs,	Froids romanciers, plats verfificateurs ;
134	18	de Zoraïde	de Zoraïd
Ib.	19	la préfenterez	le préfenterez
184	16	attentif	attentive
199	20	Dieu livre, felon nous, à la gêne éternelle	Dieu, jufte felon nous, frappe de l'anathême
234	ant. p.	*Après :* faibleffe	(*o*)
240	41	*Spinofa*, circonfpect, &c.	*Ceci eft la dernière note, et doit être placé au bas de la page* 241, *avec le* N. B. *La note commence ainfi :*

(o)

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
			(*o*) *Baruch Spinosa*, théologien circonspect et fort honnête homme, &c. *Après la note, mettez le* N. B.
252	12	troupes	trompes
256	13	Et ce fyftême heureux qu'on dit de le nature	Et ce *fyftême* heureux qu'on dit *de la nature.*
260	11	de prêcher	d'outrager
276	N. 3	d'autres plaifanteries;	beaucoup de plaifanteries;
278	6	Il l'eft, le fut ou le doit être.	*D'autres copies portent :* il l'eft, il le fut ou doit l'être. *ou* il le fut, il l'eft ou doit l'être. (11)
303	7	prétendit	prétendait
306	N.	*Après : du Châtelet*	*Ajoutez :* On fait que *Bernard* a fait un poëme de l'*art d'aimer.*
317	11	fe rit	fe *rit*
324	N. 3	dans un libelle fait &c.	dans un libelle contre lui, publié en 1735, fit &c.
Ib.	d.	*Après :* Henri	*Ajoutez à la note :* Nous n'avons vu ailleurs aucune trace de cette anecdote. L'impromptu que M. de *Verrières* attribue à M. de *Voltaire* pourrait l'être avec plus de vraifemblance à quelqu'un de fes amis.
332	ant. p.	d'un grand prix	de grand prix
340	19	deux	doux
349	5	L'autre jour au fond d'un vallon, &c.	*Une autre copie porte :* Hier auprès de Charenton

(11) M. de *Voltaire* n'ayant jamais gardé ces petites poëfies qui lui échappaient en fi grand nombre, il n'eft pas etonnant qu'il fe trouve quelques variétés dans les différentes copies qu'on en a pu recueillir. On a choifi la meilleure leçon; mais quelquefois elle eft venue trop tard.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
			Un ferpent mordit Jean Fréron. Que croyez-vous &c.
352	6	c'eft qu'en prophète &c.	*Variante :* C'eft qu'alors il prophétifait &c.
357	7	*Après :* gloire	où rien n'a pu vous retenir,
383	4	du	d'un
Ib.	13	Au roi de Pruffe.	(*Otez ces vers qui font partie d'une lettre au roi de Pruffe.*)
385	3	à M. ***	*idem* d'une lettre à M. d'*Alembert.*
391	18	La cour a fifflé &c.	La cour a dénigré tes chants Dont Paris a dit des merveilles ; Hélas ! les oreilles des grands Sont fouvent de grandes oreilles.
397	2	*Après :* était finie	Petits papillons d'un moment, Invifibles marionnettes, Qui volez fi rapidement De Polichinelle au néant, Dites-moi donc ce que vous êtes. *Au terme* &c.

TOME XV. *Lettres en vers et en profe.*

4	ant. p.	des faux rapports	de faux rapports
6	22	*Après : du Temple*	*mettez un aftèrique, et lifez en note :* L'abbé de *Chaulieu.*
8-9	ant. p.	l'amour.. l'imagination.. volupté.. folie	l'Amour.. l'Imagination.. Volupté.. Folie.
21	26	que tout Paris &c.	(*Ce font deux vers.*)
24	19	des belles lettres	de belles-lettres

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
54	26	feu	fou
59	5	l'amitié	l'Amitié
122	N.	*Après :* d'*Argental*	*ajoutez :* qui était nommé à l'intendance de Saint-Domingue.
140	d.	*Après :* défuni, &c.	*mettez en note : Bernard* et *Rameau* ont depuis tellement changé cet opéra, que l'ancienne et la nouvelle partition n'ont presque rien de commun.
170	25	conforte	reconforte
175	8	bombillant	*ou :* bombinant
178	12	erreurs	erreur
186	16	vous, allez	vous allez
222	14	de bons	des bons
240	17	nos feigneurs	Noffeigneurs
289	15	Ce parlement	Mais ce parlement
315	pén.	le roi y perd	le roi perd
327	23	*Après : Vaudeuil*	*mettez en note :* fille de M. *Drouin de Vaudeuil*, premier préfident du parlement de Touloufe.
338	18	*Milles*	*Miller.*

TOME XVI. *Effai fur les mœurs, tome 1.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
1	6	*Du Châtelet* lorraine,	*Du Châtelet-Lorraine*
Ib.	8	*et fur l'efprit*	*et l'efprit*
Ib.	N. 2	*Après :* fa mort.	*ajoutez :* il fuppofe que la Philofophie de l'hiftoire fut faite pour madame *du Chatelet*, parce qu'il l'a fait fervir d'introduction à

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
			l'Eſſai ſur les mœurs des nations, compoſé pour cette dame; mais la Philoſophie de l'hiſtoire fut écrite beaucoup plus tard, et parut en 1765. Elle était dédiée à l'impératrice de Ruſſie *Catherine II.* Voici cette dédicace qui occupait toute une page en lettres majuſcules. A très-haute et très-auguſte princeſſe *Catherine II*, impératrice de toutes les Ruſſies, protectrice des arts et des ſciences, digne par ſon eſprit de juger des anciennes nations, comme elle eſt digne de gouverner la ſienne : Offert très-humblement par le neveu de l'auteur. L'auteur a depuis retouché cet ouvrage à différentes époques.
2	d.	*Après :* cette édition	*mettez en note :* (voy. Mél. hiſt. t. I.)
5	7	des petits	de petits
Ib.	N.	dans les œuvres Philoſophiques	dans le volume de Phyſique.
8	21	en a planté auſſi	en a mis auſſi
11	2	étaient	ſont
53	N. 6	en Perſe dans le même pays	en Perſe, dans le même pays
78	Note	*Après :* philoſophique	*ajoutez :* art. Brachmanes, Ezourvédam, &c. et les chap. 3 et 4 de l'Eſſai ſur les mœurs, &c.
82	pén.	nulle différente manière	nulles différentes manières

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
86	ant. p.	ſur l'hiſtoire générale	ſur les mœurs et l'eſprit des nations.
92	12	et qu'*Hérodote*	dont *Hérodote*
109	27	Syriacs,	Syriaques,
121	7	*Hérode*,	*Hérodote*,
122	pén.	de l'ennemi;	et l'ennemi;
172	20	légiſlation	légation
238	d.	*Zamolxis*	*Zalmoxis*
244	8	affreuſes:	affreux:
259	5	ils ont eu	les Chinois ont eu
270	24	adorée	adoré
273	9	Syriacs	Syriaques
299	23	rédigés	abrégés
320	23	parle	parlent
343	d.	*Après :* peuple	*ajoutez :* des provinces, toujours plus dur, plus ſuperſtitieux,
347	4	trompant leurs débiteurs	trompant leurs créanciers ou leurs débiteurs
350	2	Ni *Barnabé*, ni *Clément* ni *Ignace*	*Barnabé*, *Clément*, *Ignace*
439	30	Elle y avait	Elle leur avait
440	9	avait reçu	avaient reçu
471	14	*Raoul*	*Rolon*
477	7	*Rotharis*	*Retharis*
486	30	deux	d'eux

TOME XVII. *Eſſai ſur les mœurs, tome 2.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
2	11	chez qui il	où il
6	ant. p.	de leurs	de ſes
18	N. 16	*Après : habebitis*	*ajoutez : vitam*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
23	ant. p.	d'un oie	d'une oie
25	ant. p.	de dictionnaires d'hiſtoires	de dictionnaires et d'hiſtoires
34	8	concoururent	conclurent
40	ant. p.	du Viterbe	de Viterbe
46	d.	de Troyes	à Troyes.
68		*Dans l'addition :* 1242	*mettez :* 1142.
91	8	dura long-temps	fut de longue durée.
109	28	tous payent	tous payaient
133	3	s'élevaient	s'élevait
154	25	entre les lois	*ôtez :* entre
158	16	ſuivis	ſuivi
170	4	*Tartares*	*Tatares*
Ib.	26	habitaient	habitent
189	20	la Pouille; il pria	la Pouille. *Manfreddo* pria
198	N. 3 et d.	*Andra* (*bis*)	*Audra* (*bis*)
199	N. 18	*idem*	*idem.*
215		*Dans l'addition :* 1147	*mettez :* 1137,
217	2	ſes	ces
229	26	*Louis IV*	*Louis XIV*
232	4	auſſi	ainſi
238	9	*Noſſo de florentin*	*Noſſodei*, florentin
254	16	éhrétique	hérétique
255	14	élection	élections
256	20	ces odes	ſes odes
Ib.	pén.	tribunal	tribunat
259	18	d'*André.*	de *Louis.*
299	d.	de l'attention	d'attention.
313	9	trois mille	environ vingt mille
330	12	du Navarette,	de Navarette
Ib.	26	la rétablir	le rétablir,
331	5	les révoltes	les révoltés

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
339	2	fept mille ou 5,600,000 pour	fept mille marcs ou 5,600,000 livres pour
344	N. 30	fe joint à *Jouvenel;*	fe joint à *Juvenel;*
Ib.	N. d.	l'idée et de les délivrer de fauver	l'idée de les délivrer et de fauver
437	ant. p.	Aftruries	Afturies
Ib.	16	un de ces excès	un des excès
469	24	les titres	le titre
487	14	titre de chevalerie	titre de chevalier
546	N. d.	néceffaires	néceffaire
550	16	ces faibles	fes faibles

TOME XVIII. *Effai fur les mœurs, tome 3.*

3	28	ces projets	fes projets
Ib.	29	après être affuré	après s'être affuré
28	5	ces (*bis*)	fes (*bis*)
63	2	point le continent	point dans le continent
89	4	des Tures	les Turcs
137	18	emporte	remporte
146	N. 12	tribun alde	tribunal de
147	N. 13	1623	1523.
196	14	de républiques	des républiques
201	24	témoin la *Thamar*	témoin *Thamar*
Ib.	26	*Ammon*	*Amnon,*
Ib.	27	des fottifes	de fottifes
215	N. 18	le crime eft	le fanatifme eft
236	9	une nouvel	un nouvel
239	16	cinquième	treizième

Pag.	Lign	FAUTES.	CORRECTIONS.
265	N. 7	le plus favant et le plus éclairé ... le plus aimable	les plus favans et les plus éclairés ... les plus aimables
287	7	de la nouvelle	de nouvelle
289	16	de la raifon	de raifon
304	9	autres	auteurs
Ib.	26	ils paraiffaient n'avoir point de barbe	aucun n'avait de barbe.
308	23	auxquels	auxquelles
310	28	dans le fort	dans le fond
333	5	des premiers	les premiers
340	13	du cacao, du fagon	du coco, du fagou
Ib.	16	ces fruits	fes fruits
Ib.	22	cacaotiers	cocotiers
344	5	en longitude de terre	en longitude de cette terre
356	7	celle	celles
364	9	1657.	1757.
365	6	vous allez au Mariland	vous entrez dans le Mariland
370	N. 1	*Locke*	*Cook*
392	24	d'*Amayoud*	d'*Amayum*
394	18	padicha	padisha
397	N. (z)	*Après :* de l'Inde	*mettez :* et les événemens malheureux qui y font arrivés fous le règne de *Louis XV*, dans les *Fragmens fur l'Inde*, tome 26 de cette édition, et dans le Précis du fiècle de *Louis XV*, tome 22.
446	2	de plns beaux	des plus beaux
456	28	fa nation	la nation
486	26	eft	était
504	N. 4	et de la France	et de la Flandre
517	24	voulait	voulaient
548	26	de l'affaffinat	de l'affaffin.

TOME XIX. *Essai sur les mœurs, tome 4.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
9	27	cet incendie	la dissention
25	N. 24	fûs	fût
Ib.	N. 27	le comte de *Boulainvilliers*, &c.	*ôtez cette phrase, qui est dans le texte plus haut.*
29	N. pén.	font un devoir	font un devoir
40	23	envoyé	envoyés.
42	9	achepter	acheplé
43	20	avis peu	avez pu
Ib.	28	sujet et notre misère	sujet que notre misère
44	9	que je me	que je ne me
48	8	de vous voir	de ne vous voir
131	14	des armes	des armées
176	7	emprunte l'argent	emprunte de l'argent
222	N. 1	la rédaction	la relation
238	2	flotte invincible	(*en italique*)
257	23	dont ils font	dont les Hollandais font
Ib.	26	mais il avait déjà	mais ils avaient déjà
258	11	vallons	wallons
271	2	les plus dépendans	le plus dépendans
315	23	ces provinces	ses provinces
329	27	muraile	muraille
337	pén.	en a causé	en ont causé
368	4	des lois, des préjugés	de lois, de préjugés
391	28	p as moinsrange	pas moins étrange
394	13	parvenir. Jusqu'à présent dans	parvenir jusqu'à présent. Dans
404	23	en leurs juges	entre leurs juges
418	13	*Huhner*	*Hubner*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
422	21	*Après : menſonges imprimés*	*mettez en note :* Voyez *Polit. et Légiſl.* tome 29.
424	pén.	s'emparent	s'emparèrent

TOME XX. *Siècle de Louis XIV, tome 1.*

22	21	maréchal en 1722	*ôtez ces mots, qui ſont plus haut.*
52	d.	mort	morte
56	29	*Samſon*	*Sanſon*
63	17	de *Molière* et *Boindin*, fut	de *Molière*. *Boindin* fut
71	26	et c'eſt ſeul	et c'eſt le ſeul
73	26	CASSANDRE	CASSANDRE (*François*)
80	22	panſe	penſe,
81	22	vécu	vécut
89	7	n'eſt	n'était
124	15	qui ait	qui aient
135	19	procureur général	procureur du roi
147	8	mis	miſes
164	5	la Méthode des controverſes, ... les Principaux points de la religion catholique défendus, l'Inſtruction du chrétien, la Perfection du chrétien.	*tous ces titres de livres en italique.*
165	19	*Après : Foncemagne*	*mettez ce renvoi en note :* *Polit. et Légiſl.* tome 2.
173	18	fait	faite
174	11	*Polyſynodie*	*Poliſynodie*
Ib.	N. 5	il eſt auſſi	il eſt également

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
176	21	ſur des	ſur les
197	12	d'autre	d'autres
204	ant. p.	*Meulan*	*Mellan*
210	29	*Galiléo*	*Galilée*
235	N. 2	à un centième neufs marcs	à un centième quatre-vingt-dix-neuf marcs
248	15	au Suédois	aux Suédois
291	21	petit-fils	petits-fils
309	18	de ces	de ſes
343	21	avons appris	avons pris
371	d.	(17)	*mettez ce chiffre plus haut après le mot :* exécutées.
376	15	ces princes	ce prince
383	19	par les lettres	dans les lettres
449	ant. p.	ſe retrouva	ſe trouva
490	4	qu'elle impoſe	qu'elle n'impoſe.
517	15	fatigue	fatigué
518	12	qu'il l'avait été	qu'il ne l'avait été

TOME XXI. *Siècle de Louis XIV, tome 2.*

60	5	de grandeurs	de grandeur
83	10	commençait	commençaient
101	23	pour l'autre	par l'autre
102	20	de la *place du*	de *place du*
123	7	qui avait	qui avaient
143	N. 1	*Fourbin*	*Forbin*
150	12	contr'un	contre un
169	3	la priſe de Valenciennes, le paſſage du Rhin	*ces mots en italique.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
169	17	ministre	maître
198	N. 10	*Après :* opulente	*ajoutez :* des Républiques
201	2	fette	cette
218	20	partie	patrie
227	5	en parti	en partie
237	N. 20	comme les particuliers,	comme pour les particuliers,
277	18	des plus agréables et des plus	les plus agréables et les plus
282	8	*Swist*	*Swift*
334	N. 30	la tolérance établie	la tolérance est établie
338	11	d'Oaford	d'Oxford
370	29	ces	ses
404	16	des plus	les plus

TOME XXII. *Précis du siècle de Louis XV.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
54	6-7	*Joseph XI. . Charles XI*	*Joseph I. . Charles VI.*
61	21	trop pressante	trop puissante
64	pén.	ne trouve	ne retrouve
88	21	souverain	suzerain
99	12	en donnant de la jalousie en plusieurs endroits	en menaçant plusieurs endroits
103	pén.	on se relève	on se lève
108	2	*Courtin*	*Courten*
131	18	Normandie	le régiment de Normandie
133	4	*Après :* le maréchal	*ajoutez :* de *Noailles*,
163	19	ne font pas	ne sont pas
212	3	en France	de France
235	7	*Shelkrist*	*Shelkirck*
250	ant. p.	ces richesses	ses richesses

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
286	2	expoſée	expoſé
296	24	du grand ordre	du grand cordon
299	2	munition	munitions
303	6	ce général	le général
316	N. 2	l'archevêque	l'évêque
319	4	*Michelon*	*Miquelon*
333	22	lorſqu'on a guerre	lorſqu'on a la guerre
344	15	un œuvre	une œuvre
248	8	d'*Atougnia*	d'*Atouguia*
371	16	il leur perſuada . . de payer ſes dettes, mais de	il les engagea . . à payer ſes dettes, mais à
388	6	,,	*mettez les guillemets au commencement de la ligne.*
389	16	ce qui eſt	ce qu'il eſt
392	28	plus fait de cas	fait plus de cas
397	25	par ſes loix	par ſa voix
401	2	raffiné	épuré
406	2	évidence	décadence.

TOME XXIII. *Hiſtoire de Charles XII.*

9	15	reſſemblent	ne reſſemblent
18	22	du drap rouge ou du drap	de drap rouge ou de drap
21	9	Nerva	Narva (*et par-tout* de même)
122	18	des guerres	de guerres
134	22	charge	décharge
168	30	des plus fertiles . . et des	les plus fertiles - - et les
208	16	de peu	de peur
223	16	auſſi	ainſi
230	d.	leurs paroles	leur parole

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
282	d.	des plus	les plus
283	2	*idem*	*idem*
Ib.	*Ib.*	qui se fût encore donné	qui se fussent encore donnés
289	24	de rois	des rois
314	21	le 21	le 19
315	22	les lois	des lois
336	24	et l'amener	et de l'amener

TOME XXIV. *Histoire de Russie.*

9	7	dont alors la Chine n'était	or la Chine alors n'était
12	d.	inconnus	inconnu
36	25	que la nature	et que la nature
41	25	asiatiques	anséatiques
98	5	machinal; qui	machinal qui
179	8	conduisant après une	conduisant après elle une
Ib.	11	de la priver	de le priver
212	15	sa première	la première
283	26	partie	parti
294	4	exhédération	exhérédation
309	14	il y a dans	il y a eu dans
316	ant. p.	auteur	auteurs
315	9	des légendes	de légendes
334	ant. p.	des lois	de lois
382	4	réservée	réservé
355	24	en haut	un bout
413	2	des préjugés, de tout	des préjugés, et de tout

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

TOME XXV. *Annales de l'Empire.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
40	24	*à St Maurice*	(*en romain*)
84	13	de deux	des deux
88	10	il vient à Langres se faire couronner roi d'Italie en Champagne.	il vient à Langres, en Champagne, se faire couronner roi d'Italie.
228	30	partie	patrie
267	14	*Nolai*	*Molai*
302	7	contre eux	contre les gibelins
342		*Dans l'addition* : 1184	*mettez* : 1418.
360	26	douze mille	de douze mille
406	27	qui n'avait qu'une	qui n'avait eu qu'une
416	14	au froid	du froid
501	21	Arles	Ardres
510	20	mercure dans Prague	mercure, dans Prague
520	16	de Sicile	de Silésie
530	2	duhé	duché

TOME XXVI. *Histoire du parlement.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
35	29	il faut s'arrêter	il ne faut que s'arrêter
38	16	à ce bannissement	au bannissement
47	20	des pairs	de Paris.
50	18	la propre	sa propre
120	21	l'observation	l'inobservation
135	25	à la fin de l'histoire générale	à la fin du tome 4 de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*
153	25	des ces	de ces

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
174	5	inſtituée	établie
210	6	établie	établis
215	29	le promit	la promit
218	26	il eſt difficile	il était difficile
221	21	ſes pièces	ces pièces
222	13	par	pour
242	pén.	(c'était, &c.	*ôtez la parenthèſe.*
301	9	qui ſont	qui font
308	6	encore fait	encore faites
333	3	de finances	des finances
369	10	des poſſeſſions	les poſſeſſions
376	d.	que l'on peut tirer	que l'on en peut tirer
377	7	ſes œufs	les œufs
386	28	*Après :* ſervent ;	*liſez :* ils s'inquiétent ſeulement de
388	16	les calamités	ces calamités
403	3	*Bourhave*	*Boërhaave*
412	14	qu'on	lorſqu'on
414	27	le vaiſſeau	ce vaiſſeau
475	29	page 93	page 178
481	6	point de péché	point péché
510	12	a fait	a faite
512	4	par mœurs	par les mœurs

TOME XXVII. *Mélanges hiſtoriques, tome* I.

20	10	déclare	déclara
22	3	Catiſan	*Catiſan*
29	23	ſi vous ne	ſi vous en
30	29	Euribiades	*Alcibiade*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
60	10	*meilleurs*	meilleures
64	2	*toute nouveauté, les révoltes,*	toute nouveauté les révolte,
Ib.	ant. p.	lendes	leudes
82	ant. p.	dans le titre	dans le livre
83	d.	les flèches	ses flèches
93	2	depuis si long-temps,	depuis long-temps
100	16	l'accusateur	l'accusation
115	17	de nains	d'assemblée de *nains*
118	7	jamais été traitée ainsi	jamais traité ainsi un de ses membres.
227	3	sucesseur	successeur
139	3	écrit	écrite
Ib.	7	*Après :* ducats	*lisez en note : la Beaumelle* avait vendu ses Remarques sur le Siècle de *Louis XIV* pour quinze ducats.
154	10	ni les aimait	ni ne les aimait
161	pén.	qu'elle est plus	qu'elle en est plus
167	ant. p.	des plus	les plus
172	5 et 6	portier	potier (*bis*)
217	23	et quinze après	et quinze ans, après
Ib.	pén.	l'un des deux par l'autre	l'un des deux passages par l'autre
243	d.	tes nations	les nations
247	26	vivait il y a environ	vivait environ
266	27	'appuient	s'appuient
326	8	en pratique plus hautement	en pratique et plus hautement
343	2	*pecudum nates*	*pecudum carnes*
362	24	à DIEU	à ce DIEU
370	30	nécromane	nécromancie
377	15	donné	donnée
442	5	chantai	chantait

TOME XXVIII. *Mélanges hiſtoriques, tome 2.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
8	6	de long-temps	dès long-temps
24	11	*Brancus*	*Francus*
37	12	ſe connaître	le connaître
50	N.	dans ce volume	*Mélanges hiſtoriques*, tome 1.
72	17	me ſemble,	(*ôtez ces mots.*)
98	N. 1	ſouvenir	*ſouvenirs*
Ib.	N. 2	lettre	lettres
99	18	dans ſa révocation	dans ſon apologie de la révocation
104	16	ces	ſes
105	N. 1	ouvrage	ouvrages
134	27	pour cette guerre	par cette guerre
148	10	digne	digue
Ib.	15	comme au ſeizième ſiècle	comment, au ſeizième ſiècle,
151	30	contrains-les	le *contrains-les*
164	3	d'efficace	d'efficacité
171	8	1797	1497
214	8	de notre eſpèce	de notre eſpèce actuelle
223	8	de ſes	de ces
228	17	paraiſſait pas vraiſemblable	paraiſſait vraiſemblable
230	24	*univerſelle*	*générale*
239	6	*idem*,	*idem*,
246	6	moins habile	moins inhabile
254	25	cènes;	ſcènes;
272	d.	diſputent	diſpute
276	ant. p.	qui ne ſavait que les rendre utiles	qui ſavait ne les rendre qu'utiles

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
286	9	*avant :* Un académicien	*mettez des guillemets en tête de chaque alinea jusqu'à la page 291, et les derniers après le mot : trompe, lig. 27.*
301	7	de légions	des légions
314	11	si frappé	tellement frappé
352	pén.	les mérites	le mérite
353	10	pas savoir	pas ignorer
363	d.	les surpassa	le surpassa
364	22	proscriptiom	proscription

TOME XXIX. *Politique et Législation, tome 1.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
21	3	accumulé	accumulées
22	6	confrères	confréries
29	23	du gouvernement	de gouvernement
34	9	fit	fait
35	N. 14	préventions	prétentions
44	24	envoyé	envoyées
47	25	(*b*)	*Placez ce renvoi après le mot : César.*
73	1	LES DROITS DES HOMMES ET LES USURPATIONS DES AUTRES.	LES DROITS DES HOMMES ET LES USURPATIONS DES PAPES. (*Et de même au titre courant.*) (12)
120	12	distribués au receveur	distribués aux portes des villes; ils prêteraient un prompt secours au receveur

(12) Le premier titre est évidemment erroné, comme celui d'une édition de Geneve qui porte : *Les droits de Dieu et les usurpations des autres.* On voit par une lettre à madame du Deffant, du 6 de janvier 1769, que le vrai titre était *Les droits des uns et les usurpations des autres;* ce qui, en termes plus clairs, voulait dire les droits des hommes et les usurpations des papes. Soit que le premier copiste ou imprimeur ait changé un mot par inadvertance, soit qu'il l'ait fait à dessein, l'erreur s'est perpétuee d'édition en édition jusqu'à la nôtre.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
152	8	fiſiées	ſi liées
201	26	odieuſe	oiſeuſe
226	pén.	médecin	le médecin
264	pén.	Nous cherchons donc	Cherchons donc
320	N. 9	que l'un a employé	que l'on a employé
330	16	*borborionorum*	*borboniorum*
341	N. 1	l'impératrice	*ajoutez :* de Ruſſie, *Catherine II*,
360	3	vous ètes	vous vous êtes
363	ant. p.	*Beauvillers*	*Beauvilliers*
386	14	*Après :* japonaiſes	que l'on connaît ſi peu
388	18	et pour ſacrifier	et qu'il ſacrifie
395	N. 1	ce paſſage n'eſt pas	ce paſſage de *Monteſquieu* n'eſt pas
402	27	pour les	pour le
432	16	au filles	aux filles
433	15	*Après :* jours) qui devait, &c.	jours.) Qui devait ſuccéder à *Louis Hutin ?*
471	27	l'orgueil	l'original

TOME XXX. *Politique et Légiſlation*, *tome 2.*

28	3	admirer	admirez
53	1	A M. CHARDON.	*ôtez cette lettre qui n'a point de rapport au* traité de la Tolérance, *et placez la dans la Correſpondance générale, à ſa date.*
54	N. 11	de 1762	de 1562
71	N.	*Typhon*	*Tryphon*
80	N. 1	Japone	japon
100	N. 17	*Marc-Antoine*	*Marc-Antonin*
104	N. 2	ils n'en ont	ils n'en font
146	N. 9	dans les	dans des

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
156	15	d'ôter aux hommes, en matière de religion, la liberté d'empêcher	d'ôter, en matière de religion, la liberte aux hommes, d'empêcher
179	16	ce ferait	cela ferait
215	17	*Char-magne*	*Charle-magne*
257	13	A M. D'ALEMBERT.	A M. DAMILAVILLE. (*Idem au titre courant.*)
305	2	on en a	on n'en a
315	4	*Après : Caffen*	*Mettez en note :* cet ouvrage de M. de *Voltaire* avait été d'abord imprimé féparément, enfuite dans les Queftions fur l'Encyclopédie, article *juftice*, fous le titre de lettre de M. *Caffen* à M. le marquis de *Beccaria*. Il eft ici à fa véritable place.
375	20	informé	informés
423	7	obfcure	obfcur
424	29	de fe juftifier	de juftifier
485	2	2.	20°.
503	3	où l'on en	où l'on n'en
520	N. 4	ci-deffus	ci-deffous

TOME XXXI. *Phyfique.*

3	11	1740	1738. (*id.* p. 13, lig. 26.)
5	2	cet abus	l'abus
7	7	dont les règles	dont ces règles
20	25	la Princeffe de *Clèves* et les Anecdotes de la cour de *Philippe-Augufte*	*la Princeffe de Clèves* et *les Anecdotes de la cour de Philippe-Augufte*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
22	13	ou à *Démosthènes*	à *Démosthènes*
Ib.	pén.	l'épître XXXII.	l'épître XLIV.
24	6	des philosophes	les philosophes
28	N. 2	qu'il fait	qu'il ait
31	29	il n'y ait pas eu	il n'y a pas eu
35	14	et l'on répond	et si l'on répond
38	24	répondent	répondaient
53	29	on lui donne	on leur donne
Ib.	30	le laisser	les laisser
57	2	*bien*	bien
66	pén.	isoscèle	isocèle
69	9	composés des	composé de
70	5	de sel	du sel
Ib.	8	admise	admises
73	8	ses	ces (*bis*)
74	5	de côtés	des côtés
Ib.	28	prouve	prouvé
77	28	aux principes	au principe
Ib.	29	la fit	le fit
85	11	confirme	confirment
Ib.	17	au boût	aux boûts
86	30	avait donné	avait donnée
91	5	nous en réfléchit	ne nous en réfléchit
93	20	à moitié	à la moitié
97	7	tel est l'eau	telle est l'eau
99	18	dessus	de dessus
100	26	sur ces lames	par ces lames
104	4	la place	la glace
Ib.	12	dans votre	de votre
Ib.	17	des rayons	de rayons
106	17	H K,	K H,
107	3	*idêm*,	*idem*,

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
Ib.	19	A B.	B A.
Ib.	24	notre retine	votre retine
Ib.	27	les rayons B B,	le rayon B B,
112	24	je le vois une fois plus grand	je le vois comme s'il y était de la même grandeur
113	11	telles grandeurs	telle grandeur
117	8	par expérience	par l'experience
120	12	font	ſont
122	21	en D et R	en D et en R
Ib.	25	que les A et C	que les intervalles A et C
Ib.	30	paraiſſent	ſont à nos yeux
126	15	*Après Alhazen*	(*virgule*)
Ib.	27	ſinus de la réfraction	*ſinus de réfraction*
127	5	qui ne veut	ce qui ne veut,
Ib.	10	poſſible	poſſibles
Ib.	13	ces réfractions	les réfractions
133	23	genres abſolument différens	genre abſolument différent
135	24	apporteront plus	apporteront le plus
137	4-5	plus	le plus (*bis*)
Ib.	11	eſt une couleur	eſt couleur
141 N.	24	verds du priſme	verds d'un autre priſme
142	4	le blen	le bleu
Ib.	16	porté	portées
Ib.	22	paraît double	paraiſſent doubles
143	23	ſe trouvant	ſe trouvent
148	3	que l'angle que forment les lignes menées	que les lignes menées
152	22	de ces	de ſes
153	20	*note* 15	*note* 16
154	13	donne	donna
158	pén.	aiſonnement	raiſonnement

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
161	1	animaux	anneaux
162	10	*de pesanteur*	*de la pesanteur*
Ib.	19	que le corps	que les corps
164	5	*Après :* plein	(*ouvrez la parenthèse*)
165	23	leurs superficies	leur superficie
169	22	dans les	dans des
171	12	des planètes	les planètes
179	11	en A	en B
180	14	de son centre en une ligne droite	du centre de son mouvement par une ligne droite
182	20	qui serait	qui lui ferait
Ib.	28	un courbe	une courbe
183	24	C D B H	C D H B
184	29	H K... B D,	K S H... B S D,
185	4	le centre d'une planète	le centre du mouvement d'une planète
189	4	ces forces sont dirigées	cette force est dirigée :
199	10	nous l'avons dit	nous avons dit
201	24	ligne perpendiculaire	ligne droite
204	20	plus près que	plus près du soleil que
206	N. p.	voyez chapitre I.	voyez chapitre V. III[e] partie.
213	15	et ceux de	et de ceux de
217	26	compte	conte
223	d.	ligne opposée	signe opposé
225	pén.	à la nouvelle et pleine	à la nouvelle et à la pleine
226	5	subsister	exister
227	5	elle presse moins	il presse le moins
Ib.	*ib.*	pressera-t-elle	pressera-t-il
228	12	sur ces	sur les
Ib.	16	en pleine et nouvelle.	en pleine et en nouvelle
Ib.	20	syzygies	syzigies
230	3	est douze	est de douze
241	7	bien tenu	bien venu

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
Ib.	8	quelque	quelques
250	6	millions des millions	millions de millions
253	2	a jeté	a jetée
254	30	quelle eſt	qu'il eſt
257	d.	1740	1738
261	4	compenſé	composé
263	30	devenue	devenu
264	10	ait produit du feu	ait produit autre choſe que du feu
Ib.	N. 8	reſté	reſtée
Ib.	N. 11	a très-grande partie	en très-grande partie
268	20	fait porter	fait apporter
277	13	glaces	glace
278	N. 4	*ſchegle*	*ſchéele*
281	pén.	privé du feu	privé de feu
289	7	lame mince	lames minces
290	14	de rayons	des rayons
Ib.	15	dominante	dominant
291	6	ces mouvemens	ſes mouvemens
292	6	ils ne peuvent que mêler	ils peuvent mêler
294	19	d'autre pierre	d'autres pierres
296	21	leurs puiſſances	leur puiſſance
297	9	reçoivent	reçoive
305	10	l'orange	l'orangé
307	13	diverſes	divers
309	25	qu'échauffe	qui échauffe
321	13	air chaud moins dilaté	air chaud plus dilaté
330	21	agiraient	agirait
341	11	peut avoir	peut y avoir
345	26	appelle hypothèſe	appelle hypothèſes
357	28	*Après* A	*ajoutez :* (*fig.* 53)
360	21	par cette expérience	*ôtez :* par
361	28	qui ſemble	qui ſemblent

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
365	19	de l'éloquence que donna une autre fois l'académie	d'éloquence qu'avait donné l'académie
366	5	mais furtout les	mais furtout fur les
Ib.	26	*Fiefe*	*Fiefc*
367	N. d.	*Lozeran*	*Lozerande de Fiefc*
371	5	bel Globo	bel globo
Ib.	6	l'infaillibili parche, el	l'infallibili parche c'l
Ib.	13	dé Urania, e non da Amore	d'Urania, e non d'Amore
Ib.	16	di giove	di Giove
388	20	inondée	inondé
390	5	ce qu'il y a	ce qu'il a
391	15	m'a-t-il dit	m'ont-ils dit
399	18	*Dufêi*	*du Fai* (*id.* p. 404, lign. 6.)
Ib.	24	fe digère	digéré
403	24-25	fubfiftance	fubftance (*bis*)
404	2	elle jette	il jette
Ib.	3	retournée	retourné
Ib.	4	faite . . . retournée	fait . . . retourné
Ib.	25	fentimens	fentiment
410	17	de haut et de puiffant	de haut et puiffant
413	3	je la mis	je les mis
Ib.	4	elle devint	ils devinrent
Ib.	5	friable . . . elle fe pulvérifa	friables . . . ils fe pulvérisèrent
415	30	deftinées	deftinés
416	24	le genre animal et végétal	le genre animal et le végétal
420	13	abandonné	abandonnés
423	10	on ne fait que les indiquer au lecteur, &c.	Nota : *fi l'on voulait rétablir l'ouvrage intitulé* des Singularités de la nature, *tel que M. de Voltaire le*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
			publia d'abord, il faudrait y replacer ces six articles du Dictionnaire philosophique, et les faire précéder de celui-ci qui est le XIVe chapitre des Singularités de la nature.

CHAPITRE XIV.

Observation importante sur la formation des pierres et des coquillages.

M. *le Royer de la Sauvagère*, ingénieur en chef, et de l'académie des belles-lettres de la Rochelle, seigneur de la terre Desplaces en Touraine, auprès de Chinon, atteste qu'auprès de son château une partie du sol s'est métamorphosée deux fois en un lit de pierre tendre dans l'espace de quatre-vingts ans. Il a été témoin lui-même de ce changement. Tous ses vassaux et tous ses voisins l'ont vu. Il a bâti avec cette pierre qui est devenue très-dure étant employée. La petite carrière dont on l'a tirée recommence à se former de nouveau. Il y renaît des coquilles qui d'abord ne se distinguent qu'avec un microscope, et qui croissent avec la pierre. Ces coquilles sont de différentes espèces; il y a des ostracites, des griphites, qui ne se trouvent dans aucune de nos mers; des cames, des télines, des cœurs, dont les germes se développent insensiblement, et s'étendent jusqu'à six lignes d'épaisseur.

N'y a-t-il pas là de quoi étonner du moins ceux qui affirment que tous les coquillages qu'on rencontre dans quelques endroits de la terre y ont été déposés par la mer?

Si on ajoute à tout ce que nous avons déjà dit, ce phénomène de la terre Desplaces, si d'un autre côté on considère que le fleuve de Gambie et la rivière de Bissao sont remplis d'huîtres, que plusieurs lacs en ont fourni autrefois et en ont encore, ne sera-t-on pas porté à suspendre son jugement? Notre siècle commence à bien observer: il appartiendra aux siècles suivans de décider, mais probablement on sera un jour assez savant pour ne décider pas.

Pag. Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
426 12	*ex terrâ*	*e terrâ*
Ib. N. 6	méthaphyſique	métaphyſique
439 24	*Après :* circulation	*ajoutez :* du ſang
445 15	d'un	d'une
450 N. 6	phlogiſtiqué	déphlogiſtiqué
458 2	mémoire ſur mémoire	mémoires ſur mémoires
Ib. 14	d'eaux	d'eau,
461 9-10	donnés ... communiqués	donné ... communiqué
462 17	font blancs	ſont blancs
464 11	quels livres	quel livre
467 15	changées	changés
468 31	*Après :* arrive pas	*ajoutez :* dans nos gouvernemens
469 11	pour la raiſon	par la raiſon
475 9	S[t] *Denis* l'aréopagite	*ôtez :* l'aréopagite, *qui n'eſt pas l'évêque de Paris ; il eſt vrai qu'on les a ſouvent confondus.*
478 3	dans la	dans ſa
480 23	de *vino*	*de vino*
485 2	et quadrupèdes	et aux quadrupèdes
Ib. 23	en ce dernier lieu	en dernier lieu
496 d.	va toujours	vu toujours
498 2	de peſanteur	de la peſanteur
502 11	de la terre	de la force

TOME XXXII. *Philoſophie*, tome 1.

11 d.	*hiſtoire véritable de*	*hiſtoire de*
12 5	écrits	écrit
16 5	l'homme en a	l'homme n'en a
40 25	quelques batailles	quelque bataille
50 3	relation	révélation

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
69	N. 6	à la partager	à le partager
95	10	*Après :* de même	*Mettez en note :* voyez le *traité de Métaphysique* qui précède, ouvrage écrit plus de quarante ans avant celui-ci.
152	26	des plus avérées	les plus avérées
199	2-17	*du Tott*	de *Tott* (*bis*)
201	15	*Cripinien*, à *Saint-Vitt*	*Crépinien*, à *Saint-Vit*,
202	17	que le bien	que si le bien
211	10	ses actions	ces actions
262	20	conseil	soleil
267	25	mauvais que de bon	mauvais vin que de bon
269	25	je suis dans l'erreur ;	si je suis dans l'erreur ;
312	d.	ses mystères	ces mystères
324	10	remercie	remerciez
325	6	haïssent	haïssaient
348	16	qu'il ait bien raison	qu'il ait raison
364	3	*Après :* excellent	*Mettez en note :* on voit assez que cette épithète n'a été mise que pour mieux cacher que les deux ouvrages étaient de l'auteur.
380	d.	*Après :* en génie	ajoutez : *Nota.* Si cependant la date d'une lettre à madame de *Fontaine*, du 11 de juin 1761, est exacte, comme on peut le croire, il résulterait que le sermon des cinquante, a précédé d'un an la publication de l'Emile de *Rousseau*. Voyez la *France littéraire.*
408	d.	moi-même des nations	moi-même de l'histoire des nations
417	28	*Strabon*	*Straton*
432	28	Chatabad	Chastabad *ou* Shastabad

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
418	2	vieut	vient
466	22	pourraient-ils	pouvaient-ils
485	5	il dit	il eſt dit

TOME XXXIII. *Philoſophie*, tome 2.

4	16	*Après :* manuſcrit	*mettez en note :* on peut croire que tout cela eſt ſuppoſé, ainſi que la date de 1736. L'ouvrage eſt de 1767, temps où l'on ne pouvait encore défendre la cauſe de l'humanité contre le fanatiſme qu'avec beaucoup de précautions.
13	ant. p.	qu'il	qu'ils
17	N. 4	prétendu	le prétendu
32	20	(*i*)	*mettez ce renvoi après :* ſon égliſe. *A la fin de l'alinea ſuivant.*
37	pén.	convenant	teſtament
46	N. p.	entre	entrent
47	N. p.	pièces de rentes	pièces d'or de rente
65	N. 1	imprudente	impudente
119	pén.	allée	allé
123	9	conſeilla l'empereur	conſeilla à l'empereur
124	16	des mieux	les mieux
126	26	ayant été	aient été
133	ant. p.	pas ce Dieu	pas à ce Dieu
134	25	des dieux des hommes	des dieux et des hommes
177	19	rénumérateur	rémunérateur
246	17	que nous en feſons	que nous n'en feſons
Ib.	21	en douze	en deux
266	15	alors tout fixé	alors tout fut fixe

Pag. Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
288 14	cet équivoque	cette équivoque
292 11	(5)	*placez ce renvoi après* écrivain, *lig.* 6.
320 21	en vain	en vin
328 4	*Maximin ;*	*Maximien ;*
338 ant. p.	par l'intolérance	par la tolérance
345 3	ferait-il	fe ferait-il
370 d.	*Marie-Anne*	*Mariamne*
384 9	propre (*bis*)	*ce mot en italique ainfi qu'aux lig.* 12 *et* 13.
390 5	dix mille porcs	deux mille porcs
Ib. 6	deux mille moutons	dix mille moutons
397 4	des martyrs	de martyrs
411 6-22	faux	faulx
438 N. p.	*ineritia*	*inertia*

TOME XXXIV. *Philofophie*, *tome* 3.

5 N. 5	fens-deffus-deffous	(*ou*) fans deffus-deffous (13)
Ib. N. 6	chantereb	chaut-éreb
9 N. 13	du coco, des dattes, de l'anana, du ginfing.	du cocos, des dattes, de l'ananas, du ginfeng
16 N. 26	Tiphun	Tiphon
19 N. 8	foixante et dix-fept fois	foixante et dix-fept fois fept fois
28 17	qui fe formèrent en un inftant	*fupprimez ces mots, et mettez un point après :* langues.
29 14	il prit *Sara*	il prit *Saraï*
30 N. 13	fe foleil	ce foleil
35 N. 12	fignifiai	fignifiait

(13) Les auteurs varient fur ces manières de s'exprimer. Nous ne déciderons pas quelle eft la meilleure.

Pag. Ligu.	FAUTES.	CORRECTIONS.
Ib. N. 15	d'Haran	d'Aran
45 N. 10	roi Gérar	roi de Gérar
60 N. 2	pourtnt	pourtant
116 N. 5	(z)	*mettez ce renvoi deux lignes plus haut, avant :* les incrédules
120 N. 27	qu'on y retrouve	qu'on n'y retrouve
122 N. 8	uger	juger
130 5	Héthiens	Ethéens
137 N. 11	des plus délicats	les plus délicats
145 N. 8	ils devaient	il devait
149 N. 6	son frère, Jésu le tua	son frère Jésu, le tua
154 N. p.	douze cents mille étaient	douze cents mille hommes étaient
193 5	faux	faulx *id.* p. 197, lig. 6.
Ib. 8	Héthéens	Ethéens
239 N. a. p.	témoin	témoins
271 N. 14	s'essayait	s'asseyait
281 N. 18	il n'est pas permis	il n'est permis
300 11	sembable	semblable
301 N. 8	quatre-vingt-dix mille muids	quatre-vingt-dix muids
306 9	une quadrige	un quadrige
307 2	Héthéennes	Ethéennes
329 17	très-poileux	très-poiloux

TOME XXXV. *Philosophie, tome 4.*

4 3	les plus entreprenans, et des plus rusés	les plus entreprenans et les plus rusés
41 23	pretendu	prétendu
331 13	de veau et de mouton	de veaux et de moutons
350 16	le possédés	les possédés

TOME

TOME XXXVI. *Dialogues.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
12	3	autre légiſlateur	autres légiſlateurs
Ib.	19	et ſous *Théodoſe*	ou ſous *Théodoſe*
13	17	eſt tranſmiſe	s'eſt tranſmiſe
24	28	les matins	le matin
28	29	le goûta	les goûta
34	15	que le portait	que ne le portait
35	17	l'an cinq cents	l'an mil cinq cents
49	13	que je le ſuis	que je ne le ſuis
44	3	qu'elle en ſuppoſe	qu'il en ſuppoſe
65	7	mais nous allons	mais allons
72	d.	n'eſt pas à la mode?	n'eſt plus à la mode?
80	11	pas a contrition	la contrition
85	13	penſer de moi-même	par moi-même
Ib.	14	un jour pour moi-même	un jour un époux moi-même
92	14	éfiler	effiler
100	19	figures-toi	figure-toi
115	12	*Après :* dans toutes les éditions	*Mettez en note :* L'auteur parle des premières éditions du Dictionnaire philoſophique dont ce dialogue feſait partie.
Ib.	31	ténébreuſes, à *Calvin* ou à *Luther*	ténébreuſes, ou à *Calvin* et à *Luther*
119	31	Bornée	Bornéo
Ib.	d.	à tout	à tous
129	26	Breuxch	Breuxeh
133	23	des vers plus poëtiques	des vers ſur des ſujets plus poëtiques
139	N. 3	ne pouvait pas faire	ne pouvait faire
152	25	figurée	figuré
160	10	*Couvet*	*Bouvet*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
171	28	au grain	à un grain
184	6	bénit	béni
187	30	quand il a	quand ils ont
210	10	facrés d'Egypte qui	facrés qui
213	6	*par M. Huet*	*de M. Huet*
220	25	d'*Eponime*	d'*Eponine*
228	pén.	exact	exacte
235	30	qu'un idée	qu'une idée
257	24	s'étant coupes	s'étant coupé
260	19	mère-goutte de vin	mère-goutte du vin
266	15	par lefquels	par lefquelles
270	9	propriétés plus affurées	propriétés affurées
274	2	*avant :* il me femble	*mettez en titre :* C.
Ib.	6	*avant :* mais *Montefquieu*	*mettez en titre :* B.
275	3	état préfent de la Ruffie	*état préfent de la Ruffie*
291	27	point, d'autres	point d'autre
304	3	des cailloux	des végétaux
308	27	mais elle	mais il
315	12	malheur et fortune	malheur et moitié fortune
324	16	fept vingt jets	fept cent vingt jets
326	13	donnée	donné
333	10	dans peu	depuis peu
Ib.	29	éternelle	éternel
334	22	le rempliffent	la rempliffent
336	14	le *victorin*	le victorin
337	9	l'immenfité de l'ordre	l'immenfité et l'ordre
339	10	toutes autres	toutes les autres
Ib.	14	à la fois les deux êtres	à la fois deux êtres
343	16	que l'imagination	que de l'imagination
344	26	en effort	en efforts
345	14	l'ouran-ou-tang	l'ourang-outang
348	32	rencontre	rencontra

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
361	pén.	*Zoroas*	*Zoroastre*
379	14	du plus probable des chaos	de plus probable du chaos
381	27	et ceux du Piémont	à ceux du Piémont
402	15	univefelle	univerſelle
485	ant. p.	ne revive point	ne revint point
408	24	m'as dis	m'as dit
417	25	cauſé	cauſés
432	3	de coquins	des coquins
Ib.	6	*Ricis*	*Ricci*
443	2	Hyſdaſpe	Hydaſpe
449	30	lios	lois
453	d.	produiſſent	produiſent
454	d.	duquel ſoleil	de quel ſoleil
473	8	l'ambre attira	l'ambre attire
Ib.	30	pour	par
475	27	Syſtême de la nature	*Syſtême de la nature*
487	7	m'apprendrais	m'apprendrait
493	4	effort	effor
537	30	échappée	échappé
538	pén.	aucune de	aucune des
539	20	qu'il fut	qu'il fût
541	11	raiſonner	réſonner
Ib.	13	que nous oublions	que nous oubliions

TOME XXXVII. *Dictionnaire philosophique, tome* 1.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
9	11	troisième	septième
40	8	le cruient	les crurent
59	10	*Après :* de cent années	*mettez en note :* Il devait même avoir alors cent quarante-trois ans, suivant quelques interprètes. Voyez la première section.
125	21	d'un atmosphère	d'une atmosphère
132	27	*Après :* de l'air	*lisez :* la plus forte en apparence
137	19	de *Las Casas* &c.	*De las casas* &c.
Ib.	N. 1	voyez les *Singularités* &c.	voyez dans *les Singularités de la nature*, volume de Physique, comment un homme fesait du salpêtre.
150	7	*docet*	*decet*
170	d.	*Lansberge*	*Lansberg*
198	N. 1	*Après :* M. de *Voltaire*	*ajoutez :* voyez ce qui est relatif aux *Lettres philosophiques*, dans la Correspondance générale, de 1730 à 1736.
200	20	*Après :* sur nos ignorances	*commencez cette quatrième section par ces mots :* sur la foi de nos connaissances acquises &c. *et ôtez ce qui précède, comme répété de la première section.*
205	28	taus	tous
212	9	feindrai	craindrai
216	25	jeune enfant	jeune homme
217	25	soupçonner certainement.	soupçonner. Certainement
220	13	découvert	reconnu
251	16	vaste et d'interminé	vague et d'indéterminé
260	16	qu'il connaît	lorsqu'il connaît

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
268	5	embrafe	embraffe
289	20	*Après :* celui qui écrit cet article en fait peut-être plus que le père *Griffet*, et n'en dira pas davantage,	*ajoutez le morceau fuivant tiré d'une édition des* Queftions fur l'Encyclopédie, *Londres*, *in*-8°, 1771.

ADDITION DE L'EDITEUR.

Il eft furprenant de voir tant de favans et tant d'écrivains pleins d'efprit et de fagacité fe tourmenter à deviner qui peut avoir été *le fameux Mafque de fer*, fans que l'idée la plus fimple, la plus naturelle et la plus vraifemblable, fe foit jamais préfentée à eux. Le fait tel que M. de *Voltaire* le rapporte, une fois admis, avec fes circonftances; l'exiftence d'un prifonnier d'une efpèce fi fingulière, mife au rang des vérités hiftoriques les mieux conftatées, il paraît que non-feulement rien n'eft plus aifé que de concevoir quel était ce prifonnier, mais qu'il eft même difficile qu'il puiffe y avoir deux opinions fur ce fujet. L'auteur de cet article aurait communiqué plutôt fon fentiment, s'il n'eût cru que cette idée devait déjà être venue à bien d'autres, & s'il ne fe fût perfuadé que ce n'etait pas la peine de donner comme une découverte, une chofe qui felon lui, faute aux yeux de tous ceux qui lifent cette anecdote.

Cependant comme depuis quelque temps cet événement partage les efprits, et que tout récemment on vient encore de donner au public une lettre dans laquelle on prétend prouver que ce prifonnier célèbre était un fecrétaire du duc de Mantoue (ce qu'il n'eft pas poffible de concilier avec les grandes marques de refpect que M. de *Saint-Mars* donnait à fon prifonnier,) l'auteur a cru devoir enfin dire ce qu'il en penfe depuis plufieurs années. Peut-être cette conjecture mettra-t-elle fin à toute autre recherche; à moins que le fecret ne foit dévoilé par ceux qui peuvent en être les dépofitaires, d'une façon à lever tous les doutes.

On ne s'amusera point à réfuter ceux qui ont imaginé que ce prisonnier pouvait être le comte de *Vermandois*, le duc de *Beaufort*, ou le duc de *Monmouth*. Le savant et très-judicieux auteur de cette dernière opinion a très-bien réfuté les autres; mais il n'a essentiellement appuyé la sienne que sur l'impossibilité de trouver en Europe quelque autre prince dont il eût été de la plus grande importance qu'on ignorât la détention. M. de *Saint-Foix* a raison, s'il n'entend parler que des princes dont l'existence était connue; mais pourquoi personne ne s'est-il encore avisé de supposer *que le Masque de fer pouvait avoir été un prince inconnu, élevé en cachette, et dont il importait de laisser ignorer totalement l'existence?*

Le duc de *Monmouth* n'était pas pour la France un prince de si grande importance; et l'on ne voit pas même ce qui eût pu engager cette puissance, au moins après la mort de ce duc et celle de *Jacques II*, à faire un si grand secret de sa détention, s'il eût été en effet le *Masque de fer*. Il n'est guère probable non plus que M. de *Louvois* et M. de *Saint-Mars* eussent marqué au duc de *Monmouth* ce profond respect que M. de *Voltaire* assure qu'ils portaient au *Masque de fer*.

L'auteur conjecture, de la manière dont M. de *Voltaire* a raconté le fait, que cet historien célèbre est aussi persuadé que lui du soupçon qu'il va, dit-il, manifester; mais que M. de *Voltaire*, à titre de français, n'a pas voulu, ajoute-t-il, publier tout net, surtout en ayant dit assez pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à deviner. Le voici, continue-t-il toujours, selon moi:

„ *Le Masque de fer était sans doute un frère, et un frère aîné de Louis XIV*, dont la mère avait ce goût pour le linge fin sur lequel M. de *Voltaire* appuie. Ce fut en lisant les Mémoires de ce temps, qui rapportent cette anecdote au sujet de la reine, que me rappelant ce même goût du *Masque de fer*, je ne doutai plus qu'il ne fût son fils: ce dont toutes les autres circonstances m'avaient déjà persuadé.

„ On sait que *Louis XIII* n'habitait plus depuis long-temps avec la reine, que la naissance de *Louis XIV* ne fut due qu'à un heureux hasard habilement amené, hasard qui obligea absolument le roi à coucher en même lit avec la reine. Voici donc comme je crois que la chose sera arrivée.

„ La reine aura pu s'imaginer que c'était par sa faute qu'il ne naissait

point d'héritier à *Louis XIII*. La naiſſance du *Maſque de fer* l'aura détrompée. Le *cardinal* à qui elle aura fait confidence du fait, aura ſu par plus d'une raiſon tirer parti de ce ſecret; il aura imaginé de tourner cet événement à ſon profit, et à celui de l'Etat. Perſuadé par cet exemple que la reine pouvait donner des enfans au roi, la partie qui produiſit le haſard d'un ſeul lit pour le roi et pour la reine, fut arrangée en conſéquence. Mais la reine et le cardinal également pénétrés de la néceſſité de cacher à *Louis XIII* l'exiſtence du *Maſque de fer*, l'auront fait élever en ſecret. Ce ſecret en aura été un pour *Louis XIV*, juſqu'à la mort du cardinal *Mazarin*.

„ Mais ce monarque apprenant alors qu'il avait un frère, et un frère aîné que ſa mère ne pouvait déſavouer, qui d'ailleurs portait peut-être des traits marqués qui annonçaient ſon origine, feſant réflexion que cet enfant, né durant le mariage, ne pouvait ſans de grands inconvéniens et ſans un horrible ſcandale, être déclaré illégitime après la mort de *Louis XIII*, *Louis XIV* aura jugé ne pouvoir uſer d'un moyen plus ſage et plus juſte que celui qu'il employa, pour aſſurer ſa propre tranquillité et le repos de l'Etat: moyen qui le diſpenſait de commettre une cruauté que la politique aurait repréſentée comme néceſſaire à un monarque moins conſcientieux et moins magnanime que *Louis XIV*.

„ Il me ſemble, pourſuit toujours notre auteur, que plus on eſt inſtruit de l'hiſtoire de ces temps-là, plus on doit être frappé de la réunion de toutes les circonſtances qui prouvent en faveur de cette ſuppoſition. „

NOTE DES EDITEURS.

CETTE anecdote, donnée comme une addition de l'éditeur, dans l'édition de 1771, paſſe chez bien des gens de lettres pour être de M. de *Voltaire* lui-même. Il a connu cette édition, et il n'a jamais contredit l'opinion qu'on y avance au ſujet de l'*homme au Maſque de fer*.

Il eſt le premier qui ait parlé de cet homme. Il a toujours combattu toutes les conjectures qu'on a faites ſur ce *maſque*; il en a toujours parlé comme plus inſtruit que les autres, et comme ne voulant pas dire tout ce qu'il en ſavait.

Aujourd'hui il se répand une lettre de mademoiselle de *Valois*, écrite au duc, depuis maréchal de *Richelieu*, où elle se vante d'avoir appris du duc d'*Orléans* son père, à d'étranges conditions, quel était l'*homme au Masque de fer*; et cet homme, dit-elle, était un frère jumeau de *Louis XIV*, né quelques heures après lui.

Ou cette lettre, qu'il était si inutile, si indécent, si dangereux d'écrire, est une lettre supposée, ou le régent en donnant à sa fille la récompense qu'elle avait si noblement acquise, crut affaiblir le danger qu'il y avait à révéler le secret de l'Etat, en altérant le fait, et en fesant de ce prince un cadet sans droit au trône, au lieu de l'héritier présomptif de la couronne.

Mais *Louis XIV* qui avait un frère, *Louis XIV* dont l'ame était magnanime, *Louis XIV* qui se piquait même d'une probité scrupuleuse, auquel l'histoire ne reproche aucun crime, qui n'en commit d'autre en effet que de s'être trop abandonné aux conseils de *Louvois* et des jésuites, *Louis XIV* n'aurait jamais détenu un de ses frères dans une prison perpétuelle pour prévenir les maux annoncés par un astrologue auquel il ne croyait pas. Il lui fallait des motifs plus importans. Fils aîné de *Louis XIII*, avoué par ce prince, le trône lui appartenait; mais un fils, né d'*Anne d'Autriche*, inconnu à son mari, n'avait aucun droit, et pouvait cependant essayer de se faire reconnaître, déchirer la France par une longue guerre civile, l'emporter peut-être sur le fils de *Louis XIII* en alléguant le droit de primogéniture, et substituer une nouvelle race à l'antique race des *Bourbons*. Ces motifs, s'ils ne justifiaient pas entièrement la rigueur de *Louis XIV*, servaient au moins à l'excuser : et le prisonnier trop instruit de son sort, pouvait lui savoir quelque gré de n'avoir pas suivi des conseils plus rigoureux; conseils que la politique a trop souvent employés contre ceux qui avaient quelques prétentions à des trônes occupés par leurs concurrens.

M. de *Voltaire* avait été lié dès sa jeunesse avec le duc de *Richelieu* qui n'était pas discret : si la lettre de mademoiselle de *Valois* est véritable, il l'a connue; mais doué d'un esprit juste, il a senti l'erreur, il a cherché d'autres instructions. Il était placé pour en avoir. Il a rectifié la vérité altérée dans cette lettre, comme il a rectifié tant d'autres erreurs.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
299	28	Tournex	Tourney
300	10	*niticorax*	*nycticorax*
385	d.	LUC	AUG.
396	26	tirer	citer
400	4	du monde	du tour du monde
Ib.	11	*Marcs-Aurèles*	*Marc-Aurèles*
Ib.	21	*appillas*	*papillas*
401	7	l'anthropophagerie	l'anthropophagie
416	9	*léger de main*	*léger tour de main*
436	19	au prêtres	aux prêtres
459	3	d'Omus	d'Ormus
514	21	*Après :* fous la main	*mettez en note :* La première édition du Dictionnaire philofophique, en un volume. Il eft ici réuni avec les Queftions fur l'Encyclopédie et plufieurs autres ouvrages alphabétiques.
561	d.	qui eût fubi fon arrêt, fi fon	qui eûffent fubi leur arrêt, fi leur

TOME XXXVIII. *Dictionnaire philofophique, tome 2.*

11	12	*Après :* de *Corneille*	*mettez en note :* et dans le neuvième du théâtre, de cette édition.
81	pén.	de je leur	de quoi je leur
83	N. 1	(*)	(1)
127	14	(*a*)	(*)
129	8	gagne	gagna
163	3	épitres, liminaires,	épîtres liminaires
170	24	nue rotation	une rotation
179	d.	*jalcult*e	*jacult*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
187	29	à vie	la vie
195	5	*Après :* connue ,,	*mettez en note : Elémens de la philosophie de Newton*, IIIe partie, chap. I. vol. de Physique.
198	27	à vous parler	à parler
201	25	illustre M. de *Thou*	illustre de *Thou*
220	18	n'entreront	n'entrons
233	d.	faux	faulx
260	16	fait	sait
264	10	des moins	les moins
266	29	les passages	des passages
269	15	terraquée	terraqué
274	4	des plus difficiles et des plus	les plus difficiles et les plus
281	10	*Bonne-Aventure*	*Bonaventure*
284	2	parties	partis
301	27	synonime	synonimes.
339	13	meules	meubles
352	6	prêtes	prêtres
355	19	de Brachmanes;	des Brachmanes;
357	7	ses peuples,	ces peuples,
375	26	de paraître	de le paraître
379	22	coriasse	coriace
404	d.	*Après : Jésus-Christ*	*mettez en note :* Voyez l'art. *suicide.*
432	15	*Après :* de l'espèce	*ajoutez :*

César et *Pompée* s'appelaient dans le sénat, *César* et *Pompée*. Mais ces gens-là ne savaient pas vivre. Ils finissaient leurs lettres par *vale*, adieu. Nous étions, nous autres, il y a soixante ans, *affectionnés serviteurs;* nous sommes devenus depuis *très-humbles et très-obéissans;* et actuellement *nous avons l'honneur de l'être.* Je plains notre postérité; elle ne pourra que difficilement ajouter à ces belles formules.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.

Le duc d'*Epernon*, le premier des gascons pour la fierté, mais qui n'était pas le premier des hommes d'Etat, écrivit avant de mourir au cardinal de *Richelieu*, et finit sa lettre par *votre très-humble et très-obéissant;* mais se souvenant que le cardinal ne lui avait donné que du *très-affectionné*, il fit partir un exprès pour rattraper sa lettre qui était déjà partie; la recommença, signa *très-affectionné*, et mourut ainsi au lit d'honneur.

Nous avons &c.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
449	pén.	*Héroclite*	*Héraclite*
450	26	mer Atlantide	mer Atlantique
504	16	*Recherches historiques sur le christianisme.*	*Cette section contient divers passages qui se retrouvent au mot* Eglise. *Ces deux articles d'ailleurs très-différens, ont été conservés; mais pour éviter toute répétition, voici les suppressions qu'on pourrait faire :*
508	24	*Josephe, au ch. XII* &c.	*supprimez jusqu'à ces mots :* par des degrés insensibles, page 515.
514	10	juifs chrétiens arrivés	juifs chrétiens étant arrivés
521	29	le christianisme s'établit d'abord &c.	*supprimez jusqu'à :* en liberté d'agir, page 532.
534	26	cependant l'Eglise grecque &c.	*supprimez jusqu'à* : mais peu d'élus, page 536.
536	d.	*Après :* du monde connu	*mettez en note :* voyez le *Précis de l'histoire de l'Eglise chrétienne* au mot *Eglise*.

TOME XXXIX. *Dictionnaire philosophique*, *tome 3*.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
5	N. 3	égale	égal
41	d.	*Après :* facile à rencontrer	*Placez l'article* commerce.

COMMERCE.

DEPUIS le malheur de Carthage aucun peuple ne fut puissant à la fois par le commerce et par les armes, jusqu'au temps où Venise donna cet exemple. Les Portugais, pour avoir passé le Cap de Bonne-Espérance, ont quelque temps été de grands seigneurs sur les côtes de l'Inde, et jamais redoutables en Europe. Les Provinces-Unies n'ont été guerrières que malgré elles ; et ce n'est pas comme unies entre elles, mais comme unies avec l'Angleterre, qu'elles ont prêté la main pour tenir la balance de l'Europe, au commencement du dix-huitième siècle.

Carthage, Venise et Amsterdam ont été puissantes ; mais elles ont fait comme ceux qui parmi nous ayant amassé de l'argent par le négoce achètent des terres seigneuriales. Ni Carthage, ni Venise, ni la Hollande, ni aucun peuple, n'a commencé par être guerrier et même conquérant, pour finir par être marchand. Les Anglais sont les seuls ; ils se sont battus long-temps avant de savoir compter. Ils ne savaient pas quand ils gagnaient les batailles d'Azincourt, de Crécy et de Poitiers, qu'ils pouvaient vendre beaucoup de blé et fabriquer de beaux draps qui leur vaudraient bien davantage. Ces seules connaissances ont augmenté, enrichi, fortifié la nation. Londres était pauvre et agreste lorsqu'*Edouard III* conquérait la moitié de la France. C'est uniquement parce que les Anglais sont devenus négocians, que Londres l'emporte sur Paris par l'étendue de la ville et le nombre des citoyens ; qu'ils peuvent mettre en mer deux cents vaisseaux de guerre et soudoyer des rois alliés. Les peuples d'Ecosse sont nés guerriers et spirituels ; d'où vient que leur pays est devenu, sous le nom d'union, une province

d'Angleterre ? C'eſt que l'Ecoſſe n'a que du charbon et que l'Angleterre à de l'étain fin, de belles laines, d'excellens blés, des manufactures et des compagnies de commerce.

Quand *Louis XIV* feſait trembler l'Italie, et que ſes armées déjà maîtreſſes de la Savoie et du Piémont, étaient prêtes de prendre Turin, il fallut que le prince *Eugène* marchât du fond de l'Allemagne au ſecours du duc de Savoie. Il n'avait point d'argent, ſans quoi on ne prend ni ne défend les villes ; il eut recours à des marchands anglais. En une demi-heure de temps on lui prêta cinq millions, avec cela il délivra Turin, battit les Français, et écrivit à ceux qui avaient prêté cette ſomme, ce petit billet : „ Meſſieurs, j'ai reçu votre argent, et je me flatte de l'avoir bien employé à votre ſatisfaction. „ Tout cela donne un juſte orgueil à un marchand anglais et fait qu'il oſe ſe comparer, non ſans quelque raiſon, à un citoyen romain. Auſſi le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce. Milord *Thownshend*, miniſtre d'Etat, a un frère qui ſe contente d'être marchand dans la cité. Dans le temps que milord *Orford* gouvernait l'Angleterre, ſon cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir et où il eſt mort. Cette coutume, qui pourtant commence trop à ſe paſſer, paraît monſtrueuſe à des allemands entêtés de leurs quartiers : ils ne ſauraient concevoir que le fils d'un pair d'Angleterre ne ſoit qu'un riche et puiſſant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout eſt prince. On a vu juſqu'à trente alteſſes du même nom, n'ayant pour bien que des armoiries et une noble fierté.

En France eſt marquis qui veut ; et quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenſer, et un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire : un homme comme moi ! un homme de ma qualité ! et mépriſer ſouverainement un négociant. Le négociant entend lui-même parler ſi ſouvent avec dédain de ſa profeſſiou, qu'il eſt aſſez ſot pour en rougir. Je ne ſais pourtant lequel eſt le plus utile à un Etat, ou un ſeigneur bien poudré, qui ſait préciſément à quelle heure le roi ſe lève, à quelle heure il ſe couche, et qui ſe donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'eſclave dans l'antichambre d'un miniſtre, ou un négociant, qui enrichit ſon pays, donne de ſon cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
44	6	gentils dès que quelques circoncis	gentils que lorſque pluſieurs circoncis
60	18	on y dépoſe	on y dépoſa
63	d.	a liſte	la liſte
69	13	(*par M. Abauzit le cadet.*)	*ſupprimez ces mots.*
78	13	*lec oonétablc*	*le connétable*
93	d.	*Après* : aujourd'hui	*mettez en note.* Voyez l'article : *Liberté de conſcience.*
94	2	SECTION IV.	retranchez cette ſection qui eſt plus ample au mot *Liberté de conſcience.*
102	2	CONSTANTIN.	*mettez en note :* Ce morceau hiſtorique avait été fait pour madame la marquiſe *du Châtelet.*
139	26	rambourré	rembourré
140	10	DES COQUILLES.	(voyez ce que nous avons dit ci-deſſus, page 474, touchant *les Singularités de la nature.*)
164	13	CREDO.	*ſupprimez cet article et renvoyez au mot* SYMBOLE.
172	N. 2	par M. *Caſſen*, avocat, à M. le marquis de *Beccaria*	*ôtez ces mots.*
189	10	et non pas	mais non pas
197	16	le fonds de *Mouſtapha*	le fonds du diſcours de *Mouſtapha*
201	31	Quand il eut	Lorſqu'il eut
246	18	elles étaient portées	ils étaient portés
254	pén.	violer	voler
301	1	rien	à rien
312	2	et l'erreur	à l'erreur
323	20	des *Marcs-Aurèles*	des *Marc-Aurèles*
330	7	le ſeſaient	les feſaient
366	14	SECTION PREMIERE.	*ôtez ces mots.*

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
369	13	*Après :* de mariage,	*renvoyez au mot*, Adultère, *et supprimez cette seconde section.*
388	24	révérend *Pierre*	révérend père *Pierre*
390	pén.	St *Jacques*	St *Jacque*
416	11	le philosophe inimitable qui nous a donné l'*Essai* &c.	l'auteur de l'*Essai* &c.
425	4	il impose	la cour de Rome impose
Ib.	14	Ah! la tête,	Aie! la tête,
451	8	à cet excès	et cet excès
489	N. 1	*Après : Arianisme*	*Ajoutez : christianisme*, SECTION II. et *conciles.*
495	6	le socinien	les sociniens
Ib.	11	conventicles	conventicules;
521	N. 2	voyez *livres apocryphes*	voyez *Apocryphes*
524	ant. p.	*Tibias*	*Tisias*
532	d.	fait plus	fait plus
540	27	ressemblant	ressemblans

TOME XL. *Dictionnaire philosophique, tome 4.*

9	17	coire	croire
17	10	charnier	charniers
23	11	témoin	témoins
26	5	des corps	de corps
29	2	faut mieux	vaut mieux
46	2	*tantùm*	*tantum*
53	17	l'*altui*	l'*altrui*
75	28	supris	surpris
92	15	méridionales	septentrionales
101	20	illusion	allusion

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
114	20	ces écrits	des écrits
115	26	*d'esprit*	*esprit*
144	24	Delhé ?	*Delhi ?*
145	N. 1	vers 1757	*ajoutez :* voyez aussi l'article *Gouvernement.*
185	13	des chats	de chats
187	N. 2	dans les *Poësies mêlées*	dans le volume de *Poëmes*
188	14	ses grâces	les grâces
189	7	*frugiferentes. Concelebras ;*	*frugiferentes concelebras ;*
210	pén.	de larcins tissus par les fanatiques	de larcins des fanatiques
221	6	*ne fasto*	*nefasto*
227	18	*Scundéri*	*Scudéri*
233	18	conjugal. Enfin il	conjugal, et il
277	23	dans notre latitude	que dans notre latitude
281	pén.	à pôles alongés	à pôles aplatis
283	16	*Après :* du méridien	*mettez en note :* Voyez la philosophie de *Newton*, (volume de *Physique*) ce paragraphe en est tiré. L'auteur l'ayant inséré dans ce Dictionnaire, avec quelques changemens, on n'a pas cru devoir l'ôter.
291	pén.	orné	ornée
299	5	*omnis mundis*	*omnis mundus*
Ib.	7	*remeare*	*remearet*
305	2	les satires	ses satires
314	8	(S[t] Dominique)	(Saint-Domingue)
339	24	Quand l'on considère	Que l'on considère
351	21	Mosopogon	Misopogon
367	18	des instructions	des inductions
399	16	se retirer	se tirer
403	8	la Beaffue	la Beauce

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
412	d.	*alma*	vierge
480	14	vu en	eu un
481	15	*Concochigramki*	*Concochigzamki*
489	11	Etampes	Etampe
492	7	non encore rafiné	non encore épuré
513	9	d'Oritnie	d'Ornitie
522	29	que les cocos	pourquoi les cocos
533	26	confulté	condamné
537	ant. p.	*Après :* éternité	*fupprimez le refle de cette fection II, qui fe retrouve prefqu'entièrement dans la IVe.*

TOME XLI. *Dictionnaire philofophique, tome 5.*

34	d.	ne veut pas dire que j'ai	ne veut dire que, j'ai
40	24	l'invention du	l'invention et du
44	16	quinze cents foixante et dix-fept	quinze cents quatre-vingt-deux
62	21	languedochien	languedocien
91	3	fecours. Du moins dans nos triftes climats, il	fecours, du moins dans nos triftes climats. Il
94	27	*Après :* Dodone	*mettez en note :* Voyez le paragraphe intitulé *Action de Dieu fur l'homme*, Philofophie tome I, page 238, *et fupprimez-le ici, jufque et compris la page* 101.
111	ant. p.	*Après :* récitatif	*mettez en note :* C'eft ce qu'il a fait dans la préface des *Indes galantes*.
Ib.	d.	humble tout qu'il eft	tout humble qu'il eft
122	d.	révoltans	révoltant

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
136	11	*Après :* SECTION PREMIERE.	*mettez en note :* L'auteur adreſſe ici la parole à madame la marquiſe *du Châtelet* pour laquelle pluſieurs articles hiſtoriques de ce Dictionnaire avaient été faits.
156	3	enviſagés	enviſagé
188	7	*Après :* préférer	*ajoutez :* s'il eût vécu ſeulement dix ans de plus, il y a grande apparence qu'il eût donné une toute autre forme à l'Europe que celle qu'elle a aujourd'hui. La religion chrétienne a dépendu de ſa vie ; les efforts qu'il fit pour la détruire ont rendu ſon nom exécrable aux peuples qui l'ont embraſſée. Les prêtres chrétiens ſes contemporains l'accuſèrent de preſque tous les crimes, parce qu'il avait commis le plus grand de tous à leurs yeux, celui de les abaiſſer. Il n'y a pas encore long-temps &c.
Ib.	19	de ſon malheureux changement	des diſputes entre les payens et les chrétiens dans leſquelles il prit parti ;
190	8	*Avant : Grégoire*	*mettez :* Des écrivains qu'on nomme pères de l'Egliſe, *Grégoire* &c.
191	20	la hauteur ſingulière	l'inſolence
Ib.	28	cet orgueil ſi oppoſé au chriſtianiſme dut	une vanité ſi brutale dut

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
192	9	l'averfion malheureufe que les abus de la religion chrétienne lui infpirèrent pour elle. Les politiques ne furent pas plus furpris de voir	l'averfion qu'il devait avoir pour la religion chrétienne. Il n'eft pas plus étrange de voir
Ib.	18	*Après :* dogmes &c.	ils ne forçaient point les hommes à croire l'incroyable ; ils ne demandaient que des facrifices ; et ces facrifices n'étaient point commandés fous des peines rigoureufes ; ils ne fe difaient point le premier ordre de l'Etat, ne formaient point un Etat dans l'Etat, et ne fe mêlaient point du gouvernement. Voilà bien des motifs pour engager un homme du caractère de *Julien* à fe déclarer pour eux. Il avait befoin &c.
Ib.	26	les faux zélés	les fanatiques
193	3	*Après :* ne font pas,	*Ajoutez :* d'être en public les premiers efclaves de la crédulité. Le fultan &c.
194	7	que de les avoir quittés, de s'être trompé, de s'être fait tort à lui-même ;	et de n'être pas de leur avis. (14)
200	N. p.	le refte de fes autres écrits	fes autres écrits fur cette affaire fe trouvent

(14) Ces corrections font tirées d'un ancien manufcrit de l'auteur, communiqué trop tard aux éditeurs.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
219	22	connaiſſaient	connaiſſant
220	3	*Après : Tout en* DIEU	*mettez en note :* Cette ſection eſt un extrait (fait par l'auteur) du commentaire ſur *Mallebranche.* Voyez Philoſophie, tome I.
237	6	*matello*	*metallo*
244	ant. p.	*Enclope*	*Encolpe*
263	8	tu es porté	tu es portée
298	12	de pucélages	des pucelages
302	23	qui leur eſt	qui lui eſt
306	10	la fluente	la *fluence*
333	6	a le plus	ont le plus
335	17	ce chapitre	cet article
406	d.	*Après :* honneurs	*mettez en note :* Voyez GENS DE LETTRES
429	23	des plus	les plus
451	14	il y a des	il y en a des
493	25	*ſcavà*	*cauſà*

TOME XLII. *Dictionnaire philoſophique, tome* 6.

3	5	eſt encore une ſcience	eſt une ſcience
47	15	*Après :* regards vengeurs	*mettez en note :* Voyez le paragraphe 23, des *Conſeils à M. Bergier*, Philoſophie, tome II.
57	11	ces fureurs	ſes fureurs
86	23	changée	changé
106	26	fourniſſent	fournirent
107	20	du prêtre champenois n'approchent pas de celles de l'anglais	du prêtre anglais n'approchent pas de celles du prêtre champenois

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
140	13-16	térin . . térins	*tarin . . tarins*
149	ant. p.	Non, sans doute,	Oui, sans doute,
180	N. 2	composé	composée
223	pén.	*fecit?*	*feci?*
247	17	a commencé	ait commencé
258	23	*Après :* théologie	*ne fermez la parenthèse qu'après ce mot.*
287	pén.	leurs pays	leur pays
297	16	*Après :* instruit	*ajoutez* la V[e] section de l'article PHILOSOPHE

SECTION V.

Le philosophe est l'amateur de la sagesse et de la vérité. Etre sage, c'est éviter les fous et les méchans. Le philosophe ne doit donc vivre qu'avec des philosophes.

Je suppose qu'il y ait quelques sages parmi les Juifs; si l'un de ces sages mange avec quelques rabins, s'il se fait servir un plat d'anguilles ou de liévre, s'il ne peut s'empêcher de rire de quelques discours superstitieux de ses convives, le voilà perdu dans la sinagogue. Il en faut dire autant d'un musulman, d'un guèbre, d'un banian.

Je sais qu'on prétend que le sage ne doit jamais laisser entrevoir aux profanes ses opinions, qu'il doit être fou avec les fous, imbécille avec les imbécilles; mais on n'a pas encore osé dire qu'il doit être fripon avec les fripons. Or, si on exige que le sage soit toujours de l'avis de ceux qui trompent les hommes, n'est-ce pas demander évidemment que le sage ne soit pas un homme de bien? exigera-t-on d'un médecin qu'il soit toujours de l'avis des charlatans?

Le sage est un médecin des ames; il doit donner ses remèdes à ceux qui lui en demandent, et fuir la société des charlatans qui le persécuteront infailliblement. Si donc un fou de l'Asie mineure ou un fou

de l'Inde, dit au sage; mon ami, tu as bien la mine de ne pas croire à la jument *Borac*, ou aux métamorphoses de *Visnou*, je te dénoncerai, je t'empêcherai d'être bostangi, je te décrierai, je te persécuterai : le sage doit le plaindre et se taire.

Si des ignorans nés avec un bon esprit et voulant sincèrement s'instruire, interrogent le sage, et lui disent, dois-je croire qu'il y a cinq cents lieues de la Lune à Vénus, autant de Mercure à Vénus et de Mercure au Soleil, comme l'assurent tous les premiers pères musulmans, malgré tous les astronomes? le sage doit leur répondre que les pères peuvent se tromper. Le sage doit en tout temps les avertir que cent dogmes ne valent pas une bonne action, et qu'il vaut mieux secourir un infortuné que de connaître à fond l'abolissant et l'aboli.

Quand un manant voit un serpent prêt à l'assaillir; il doit le tuer. Quand un sage voit un superstitieux et un fanatique, que fera-t-il? il les empêchera de mordre.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
316	25	qu'on fut	on fut
348	N. d.	*Après :* excusables	*ajoutez :* voyez les *Singularités de la nature*, ch. III, vol. de Physique.
440	28	faux	faulx
450	18	*Après :* pouvez.)	* *mettez en note :* Voyez le premier vol. de Philosophie.

TOME XLIII. *Dictionnaire philosophique*, *tome 7.*

3	N. 4	*Après :* philosophiques.	*lisez :* Elles avaient été en effet adressées à M. *Thiriot*, en anglais, pendant le séjour de M. de *Voltaire* à Londres.
11	11	dans le chapitre suivant	dans la section suivante
21	26	*Après :* église primitive,	*ajoutez :* et dans les deux sections précédentes.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
23	12	*Après :* diable	*mettez en note :* Ceci fait sans doute allusion à la persécution que voulut exciter *Biord*, évêque d'Anneci, dont il est parlé ailleurs.
33	N. 1	au mot *Athéisme*	dans les lettres à son altesse monseigneur le prince de ***, Mélanges littéraires, tome I.
45	N. 5	son étant	étant son
49	8	libelles	libellistes
75	14	*pour ses*	*par ses*
132	4	*Après :* qu'on aime	*placez le deuxième alinea de la page* 133, *ensuite le deuxième de la page* 132, *qui finit par* devait causer. *Et puis lisez :* Au reste plusieurs pères ont prétendu que *Salomon* avait fait pénitence, ainsi on peut lui pardonner. Les critiques ont de la peine à se persuader que ce livre soit de *Salomon*, et *Grotius* prétend qu'il fut écrit sous *Zorobabel*. Il n'est pas naturel que *Salomon* ait dit : *Malheur à la terre* &c. *suivez l'article en supprimant les quinze premières lignes de la page* 133.
139	11	avertissaient	pervertissaient
210	pén.	de son ame ?	de son ami ?
225	6	dans *Antioehus*	*à Antiochus*
230	10	de le croire	de les croire
235	15	*Après :* conduite	*ôtez les deux alinea suivans qui sont au mot* CATON.
253	29	à l'article *Question*	*ôtez ces mots.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
256	15	les plus	le plus
363	N. 2	très-anciennes	très-ancienne
392	7	VELETRI	*fupprimez cet article qui fe retrouve au mot* AUGUSTE OCTAVE.
452	12	et qui ferme	qui ferme
456	14	Magdebourg	Paris

TOME XLIV. *Romans, tome* I.

13	27	de fciences,	de fcience,
28	20	*Sadder*	le *Sadder*
29	4	en favait même plus	en favait plus
37	19	il fit un moment	il fit un mouvement
56	N. 2	*Après :* imprimées	*lifez :* le chapitre XIII était terminé par ce qui fuit. *Zadig* partit &c.
98	14	prêt de	prêt à
100	N. 2	ces deux chapitres doivent certainement être placés après le douzième, et avant l'arrivée de *Zadig* en Syrie.	*fupprimez ces mots gliffés par erreur dans la note. C'était un avis à l'imprimeur pour placer ces deux chapitres ajoutés par l'auteur à fon ouvrage.*
105	10	quelque ville	quelques villes
110	26	coup	coups
116	22	des femmes	de femmes
126	2	DE L'AUTEUR POUR UNE NOUVELLE EDITION.	DE L'AUTEUR.
152	1	*Après :* AVERTISSEMENT	*ajoutez :* DES EDITEURS.
173	23	à vous manifefter	à manifefter
201	12	qu'il a	qui l'a
233	28	l'avait reçue	l'avait reçu

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
275	10	Arabes	Abares
277	6	c'était des émeraudes	c'étaient des émeraudes
300	14	*Après : Monime*	*mettez en note :* Mademoiselle *le Couvreur*.
325	19	et fortira	et fortit
Ib.	27	Mais les domeftiques	Tous les domeftiques
386	9	mais je fais	mais fi je fais
Ib.	13	des poiffons. Je ne vois	des poiffons, je ne vois
407	13	avec une retenue	avec retenue
412	7	permife	permis
414	21	renferma	renferme
429	6	leurs toilettes	leur toilette

TOME XLV. *Romans, tome 2.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
9	N. p.	et il paraît que cela	et il paraît que l'augmentation
27	11	de toifons de mouton, de cuirs	des toifons de mouton, des cuirs
30	7	pour fa valeur	par fa valeur
46	27	terraquée	terraqué
101	15	inconnues	inconnu
143	4	pas quitté	pas quittée
154	3	fommes faits	fommes fait
168	ant. p.	les plus jaloux.	le plus jaloux.
169	2	et des perfpectives	et de perfpectives
207	28	l'angle	l'ongle
208	25	amonum	amomum
217	12	et ta jeune	et fa jeune
223	9	fuperftitieufe	fi pernicieufe
227	7	la traverfe	la traverfée
268	20	calpe	calpé

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
272	3	Mais, ah, ah!	Mais... ah, ah!
274	19	et autres *ens* et *ites*	et autres en *iſles* et en *ites*
276	24	en ſut	en fut
289	25	en avait priſe	en avait pris
306	19	*Après :* ainſi :	*fermez la parenthèſe.*
307	10	rend le témoignage	rend témoignage
351	27	ces paons	ce paon
403	4	Aïaron	Aïalon
435	N. d.	conſervé	conſervées
436	N. 19	méthaphyſiques	métaphyſiques
452	17	de les voir	à les voir
453	18	propoſitions ſi hérétiques	propoſitions hérétiques
458	11	lenrs voyages	lèur voyage

TOME XLVI. *Facéties.*

6	20	inutile	utile
17	19-20	*ſes*	ſes
18	N. 2	et *lettres*	et les *lettres*
24	27	ont fait	ont faite
26	28	agitée	agité
35	1	TRAITÉ DE PAIX &c.	*Traité de paix* &c. mettez ce titre et ceux des pages 43, 44 et 45 en italique comme les précédens; et pour titre courant, DIATRIBE DU DOCTEUR AKAKIA, juſque et compris la page 48.
39	15	aſſurés	aſſuré
47	6	POSTSCRIPTUM	*poſtſcriptum*
59	24	paraiſſaient	paraiſſent
99	17	fouillés	ſouillé

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
117	5	ne faut pas accuſer	ne faut accuſer
140	2e col. 21	Verſailles *	Verſaille
141	pén.	ce ferait	ce feraient
143	11	m'a parue	m'a paru
177	9	Rocheſter	Worcheſter
193	9	qu'elles	qu'elle
208	pén.	ſi ce n'eſt ces	ſi ce n'eſt les
212	7	donnée	donné
213	14	ſaiſon s'avançait	ſaiſon avançait
222	27	s'aviſer	s'avilir
223	19	vous pas laiſſer	vous laiſſer
234	32	ces	ſes
242	d.	ils ſont bons	et bons
247	25	de le *Maître de ſaci*	de le *Maître*
249	14	des choſes	de choſes
277	19	leurs ſuperſtitions	ſes ſuperſtitions
278	4	leurs faquirs	ſes faquirs
280	4	pour Terre ſainte	pour la Terre ſainte
320	21	en moi le ciel	en moi un prince choiſi par le ciel
321	3	les victoires	ſes victoires
352	22	de pendre	de prendre
363	6	il eſt mon conſeil	il eſt de mon conſeil
364	d.	*Après :* Mélanges litt.	*ajoutez :* tome I.
371	6	de peuples	de peuple
388	10	(*a*)	(1) *idem à la note.*
390	12	entourées	entourés
403	29	d'une barbare	d'une religion barbare
407	7	décoré	décorés
419	9	au molard	au Molard
451	25	allumés	allumées
456	23	le miniſtre * * *	le miniſtre *Formey*
482	30	de la même trempe	de la trempe

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
486	14	mais vous autres	mais chez vous autres
489	7	l'éditeur avait &c.	*ces mots en italique jusqu'à* suivante :
507	14	entre de l'ancien	entre l'ancien
508	14	et pointer	et de pointer

TOME XLVII. *Mélanges littéraires, tome 1.*

21	4	confcience	confiance
31	20	leur genre	fon genre
43	N.	M. de *Marmontel*	M. de *Montmartel*
48	28	on pu	ont pu
67	8	ne t'imposèrent	ne t'en imposèrent
70	N. 7	erreurs	terreurs
124	11	il joua	*Molière* joua
154	26	celle	celles
157	7	qui a eu	qui ont eu
158	27	fimple	fimples
160	20	dans fon	de fon
167	ant. p.	au divertiffement	aux divertiffemens
215	20	font	font
247	15	(*ipfe ego nam memini*)	*ipfe ego*, (*nam memini*)
270	13	*Après* : Tancrède,	*mettez en note* : M. *le Kain.*
273	8	des morts	de morts
305	17	voudraient	devraient
308	22	farce	face
370	16	d'une *capanée*	d'un *capanée*
415	23	*Harrot*	*Hariot*
434	21	*Gratien*	*Lucien*
454	21	ce même vers	ce même ver
460	11	proportionnées	proportionnée
467	20	en fon fein	en naiffant

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
473	1	SUR L'ANTI-MACHIAVEL.	on pourrait placer cette pièce au tome II des Mélanges littéraires, page 219, avant L'EXTRAIT D'UN ÉCRIT PÉRIODIQUE.
Ib.	N. 1	*Après :* de l'*Anti-Machiavel*	*ajoutez :* (ouvrage du roi de Pruſſe)
474	ant. p.	ſe retirer	ſe tirer
523	7	de le lui pardonner,	de lui pardonner,

TOME XLVIII. *Mélanges littéraires, tome 2.*

4	22	tant des faux	tant de faux
61	23	aie	ait
93	ant. p.	à M. ſa	à M. le
114	18	et vous pétrit	et nous pétrit
116	6-10	*Lenglé*	*Lenglet*
132	21	ſa mère	la mère
138	d.	par la ſuite	pour la ſuite
151	d.	m'envoi ſone	m'envoie ſon
195	12	*Après :* ceſſerez vous de donner?	ce diſcours peut nous étonner :
214	26	ſes malheureux, ſoi-diſant	ces malheureux ſoi-diſant
217	22	ſes amis	ces amis
231	4	de fleurs	des fleurs
239	N. 1	ces lettres rapportées à l'article *François Rabelais*, dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie,	ces lettres dont il eſt fait mention dans l'ouvrage intitulé : Lettres à ſon alteſſe monſeigneur le prince de ***, (Mélanges litt. tome I.)
242	27	en arabe même	en arabe le même

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
251	14	le duc de Savoye	duc de Savoye
254	18	pentouffles	pantoufles
292	26	d'eux-mêmes,	d'eux-même,
294	13	ces gouffres	les gouffres
304	19	faux	faulx. *Idem*, page 390, lign. 24.
307	ant. p.	s'élance	s'élancent
319	22	universel pour être plus en état de veiller sur le total du royaume. Elle	universel. Pour être plus en état de veiller sur le total du royaume, elle
320	20-25	infidelle	infidèle. *Idem*, page 397, lign. 16; page 406, lign. 5 et 6, *et toujours ainsi pour le masculin.*
326	5	celle-ci	celles-ci
366	20	ce qu'au juste, *Osiris*, la	ce qu'au juste *Osiris* la
385	19	mensonges	mensonge
386	23	il agit	elle agit
388	13	inondent	inonde
415	ant. p.	le plus utile	les plus utiles

TOME XLIX. *Mélanges littéraires, tome* 3.

42	11	sept ou huit cents mille	sept ou huit mille
Ib.	18	du commerce	de commerce
44	19	du public?	du bien public?
47	10	vers la matière, le voici.	vers la matière pensante, le voici:
66	20	soit encore	soient encore
85	12	*dedicere*	*didicere*
134	23	fils d'un prêtre	fils de prêtre
148	26	vous avez	avez-vous

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
157	18	*Après :* aux nations	*mettez en note :* Titre ſous lequel avait paru d'abord l'ouvrage intitulé : *Du théâtre anglais, par Jérôme Carré.* Mélanges littéraires tome I.
158	5	opéra	*ou :* opéras (15)
159	21	*G****	*Grange*
185	17	*Après :* par ces vers :	*mettez les ainſi :* Trovommi amor del tutto diſarmato, Ed aperta la via per gli occhi al core, Che di lagrime ſon fatti uſcio, e varco. Però, al mio parer, no li fu onore Ferir me di ſaetta in quello ſtato, E a voi armata non moſtrar pur l'arco. *L'amour me ſurprit ſans défenſe et s'ouvrit* &c.
186	4	*el ſenno, e loziofe*	*el ſonno, e l'oziofe*
Ib.	7	ſprito,	ſpirto,
Ib.	21	que *Zappi*	que celui de *Zappi*
192	8	de ſe noyer	de la noyer
229	21	d'un vo	d'un vol
231	N. 1	page 183	page 214
239	7	*coïonnerie*	*coglionerie*
250	27	le plus conſidéré	les plus conſidérés
254	16	un	une
336	20	aux ſuccès	au ſuccès

(15) On a toujours écrit dans cette édition *opera*, au pluriel, ſans *s*. Pluſieurs auteurs emploient l'*s*; et il parait en effet aſſez naturel que ce mot étranger et autres ſemblables tels que *factum*, *imbroglio*, *concetti*, *lazzi* &c. reçus par adoption dans notre langue, en prennent le coſtume et les uſages ? Les Romains ne manquaient pas de latiniſer tous les mots qu'ils empruntaient des autres langues, même les noms propres et les noms de lieu. L'académie françaiſe, dans le nouveau Dictionnaire que tous les littérateurs déſirent, pourrait établir ſur ce point et ſur beaucoup d'autres, également incertains, des règles invariables.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
368	20	*urnadant judices, licet*	*urna dant judices ; licet*
381	ant. p.	c'eſt-il	c'eſt lui
382	5-24	de * * *	de *Noailles*
402	pén.	l'*Ange*	*Lange*
403	N. 3	*Après :* attribué	*terminez ainſi la note :* Les faits ont ſans doute été fournis par l'abbé de *Prades* lui-même, ou par quelque docteur de ſorbonne, témoin oculaire ; mais on ne peut guère douter qu'ils n'aient été mis en œuvre par M. de *Voltaire*, d'après quelques paſſages de la Correſpondance du roi de Pruſſe. L'auteur a pu y changer à deſſein ſon ſtyle et ſa manière.

TOME L. *Commentaires ſur Corneille, tome* 1.

60	3	*Après :* en 1635	*mettez en titre :* PREFACE DU COMMENTATEUR.
66	1	REMARQUES SUR L'EPITRE DEDICATOIRE DE CORNEILLE &c.	*Epître dédicatoire de Corneille* &c. ſimplifiez également tous les titres des autres pièces préliminaires ou acceſſoires, et ôtez-y : *Remarques ſur.* On peut même ne pas répéter ces mots en tête du premier acte, en ne laiſſant ce titre général qu'une ſeule fois au-devant de toutes les pièces préliminaires de chaque tragédie ou comédie, et au titre courant. Cette obſervation eſt pour les deux volumes de ces Commentaires, en cas de réimpreſſion.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
89	1	PREFACE DU COMMENTATEUR SUR LE CID.	REMARQUES SUR LE CID, *tragédie* repréfentée en 1636. PREFACE DU COMMENTATEUR. *Et par-tout de même conformément à l'obfervation ci-deffus.* (16)
90	28	de *CornAlle*	fur *Corneille*
123	10	*était couvert*	*était ouvert*
176	1	AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR SUR LA TRAGEDIE DE CINNA.	REMARQUES SUR CINNA, *tragédie* repréfentée en 1643. (17) AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR.
192	26	la poëfie moins	la poëfie le moins
197	29	les fuccès	le fuccès
296	d.	les plus éclairés	les mieux éclairés
333	18	avec une *s*	(*ou*) avec un *s* (18)
412	22	V. 20	V. 21
418	28	qu'on ait vue	qu'on ait vues
451	16	*iffem*	*effem*
498	11	elle eft	eft-elle

(16) On peut fubftituer au mot *préface* le mot *avertiffement* quand le difcours n'eft pas d'une certaine longueur, comme au-devant de la tragédie de Cinna, page 176.

(17) Nous ignorons pourquoi dans l'édition in-4° la tragédie de Cinna repréfentée en 1643, précède celle des Horaces, jouée en 1641. On aurait pu rétablir ici l'ordre chronologique, et divifer auffi plus également les deux volumes de ces Commentaires, en plaçant à la fin les Remarques fur les difcours et fur la vie de *Corneille*, comme dans l'in-4°, et en commençant le deuxième volume par les Remarques fur Rodogune.

(18) Rien de plus incertain encore que le *genre* des noms de lettres. Pourquoi ces noms ne feraient-ils pas tous du même genre? Pourquoi un ufage bizarre fait il l'*e* mafculin et l'*s* féminin; et remarquons que cet ufage n'eft rien moins qu'uniforme. Il y a beaucoup de variation fur ce point dans les auteurs, et M. de *Voltaire* lui-même, daus ces Commentaires fur *Corneille*, a écrit *un s*, *cet s*, et *une s*, *cette s*. Voyez tome II, pages 52, 86, 99.

TOME LI. *Commentaires sur Corneille, tome 2.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
18	1	REMARQUE DU COMMENTATEUR *sur un passage concernant Héraclius.*	REMARQUES SUR HERACLIUS, EMPEREUR D'ORIENT, *tragédie* représentée en 1647. PREFACE DU COMMENTATEUR. *Et de même par-tout conformément à l'observation ci-dessus.*
95	17	le vers suivant	le vers suivant *Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.*
136	18	en 1657	(*ou*) en 1652 (19)
152	pén.	Nicodème	Nicomède
172	19	dénouement vulgaire de tragédie.	*dénouement vulgaire de tragédie.*
197	29	un femme	une femme
207	30	*æquus*	*equus*
237	14	reufort	renfort
247	d.	*soupçons*	*soupçon*
258	7	l'unité de dessein	l'unité de dessin
303	4	le maître de la ville mais aussi des murs	(*en italique*)
318	21	un puison	un poison
378	8	d'un si juste travail noblement étonné	d'un si noble travail justement étonne
438	26	ce qu'on m'a vu	ce qu'on m'a vu &c.

(19) Le texte de la remarque ferait croire que la tragédie de Nicomède est de 1657. Suivant le titre elle est de 1650, et suivant le Dictionnaire historique des théâtres elle est de 1652.

TOME LII. *Correspondance générale*, tome 1.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
12	N. 5	en 1772, à Paris où il était le correspondant litteraire	en 1772; il était alors à Paris, l'agent littéraire
22	2	LETTRE XII.	*elle est de* 1724. *La* lettre XV *doit la suivre. La* XVI *est de* 1722, *datée de Forges.*
36	ant. p.	*Après :* édition	*mettez en note :* Des œuvres de l'abbé de *Chaulieu.*
129	14	LETTRE LXVIII.	*elle est de la fin de novembre* 1732, *et doit précéder la* LXVII.
186	14	*Après : Petit-pas*	*mettez en note :* Dans l'opéra d'Hypolite et Aricie.
209	N. 1	honoraire	d'honneur
Ib.	N. 2	*Après :* de Parme à Paris.	*ajoutez :* il y avait un grand nombre de lettres à M. d'*Argental*, antérieures à celle-ci. Les premières dataient de 1716 ou 1717. On n'a pu les retrouver, quoiqu'elles aient été données, à ce qu'on croit, avec les autres, par M. d'*Argental.*

Il n'a cessé jusqu'à sa mort de prendre le plus vif intérêt à cette édition des œuvres de M. de *Voltaire*. Non-seulement il a déterminé par ses sollicitations plusieurs personnes de considération en France à communiquer les lettres qu'elles avaient reçues de M. de *Voltaire*, mais il a employé pour le même objet dans les pays étrangers, avec un zèle qui ne s'est jamais refroidi, le crédit des ministres avec lesquels sa place le mettait en relation. Il n'a pu jouir malheureusement de cette partie de l'édition. Avec quelle sensibilité, avec quelle douce émotion n'eût-il pas lu cette *Correspondance* où son nom tient le premier rang! Combien

n'eût-il pas chéri ce monument qui doit transmettre à la postérité de nombreux témoignages des qualités rares de son esprit, comme des vertus de sa belle ame, et l'associer à la gloire de son ami! Si la perte de M. d'*Argental* a dévancé la publication de ce recueil, les éditeurs ont dû payer du moins à sa mémoire le juste tribut de leur reconnaissance. Ils ont cru ne pouvoir mieux remplir ce devoir qu'en consignant la notice intéressante de M. de *la Harpe* dans l'un des volumes de cette collection. (tome LXIII, page 459.) Ils joindront ici quelques détails sur la famille de M. d'*Argental*.

Charles-Augustin de Fériol, comte d'*Argental*, naquit à Paris, le 20 de decembre 1700, d'une famille distinguée par son amour pour les lettres et les arts. Il fut le second fils de M. de *Fériol*, d'abord receveur général des finances du Dauphiné, et ensuite president au parlement de Metz, comme son père, et de N. *Guerin de Tençin*, sœur du cardinal de ce nom, et de la célèbre madame de *Tençin*. On doit à M. de *Fériol* son oncle, ambassadeur à la Porte ottomane, un ouvrage intéressant sur les mœurs et les usages des Turcs, M. de *Pont-de-Vesle*, frère ainé de M. d'*Argental*, a été fort connu par les agrémens de son esprit, sa gaieté, ses vers faciles, et par plusieurs comédies restées au théâtre.

M. d'*Argental*, né timide, débuta dans le monde avec moins de succès. Il fut d'abord destiné à l'état militaire, mais son frère ayant refusé une charge de conseiller au parlement de Paris, ses parens engagèrent M. d'*Argental* son cadet à le remplacer, et par déférence pour eux, il se dévoua à la magistrature pour laquelle il n'avait point de goût, et dont il a cependant rempli les devoirs pendant plus de quarante années avec autant de zèle que de lumières. Il fut fait conseiller d'honneur, et céda cette charge en 1771, à l'abbé de *Chauvelin*, dont le frère, le marquis de *Chauvelin*, était depuis long-temps son intime ami. M. d'*Argental* avait été nommé en 1738, à l'intendance de Saint-Domingue. Tous ses amis qui craignaient de le perdre pour jamais, le pressèrent tellement de renoncer à cette place qu'il dut céder à leurs instances.

Il accepta en 1757, celle de ministre plénipotentiaire de l'infant

duc de Parme auprès du roi, que madame infante, fille de *Louis XV*, qui était alors à la cour, fit créer pour lui. Il dut principalement ce don que la princeffe accompagna de toute la grâce poffible, à l'amitié de M. le duc de *Choifeul* qui lui fut toujours très-attaché, ainfi que feu M. le duc de *Praflin*.

M. d'*Argental* fut admis très-jeune dans la fociété de madame de *Tençin* fa tante, où il vécut avec tout ce que la France avait de plus diftingué dans les lettres. Sa liaifon avec M. de *Voltaire* s'était formée dès le collége. Ils y avaient joué enfemble dans les tragédies que les jéfuites étaient dans l'ufage de faire repréfenter. L'analogie de leur goût pour la poëfie et pour les ouvrages dramatiques, une forte de fympathie avaient cimenté leur amitié qui ne s'eft jamais démentie pendant foixante-dix ans. M. d'*Argental*, né avec beaucoup de fenfibilité et de goût, fut toute fa vie adorateur des grands talens; et quand à la fleur de fon âge, il les trouva unis avec l'efprit et la beauté dans mademoifelle *le Couvreur*, l'on dut peu s'étonner de la paffion violente qu'il conçut pour elle, quoique beaucoup plus âgée que lui. Il eut la douleur de la voir mourir entre lui et M. de *Voltaire* en 1730, à l'âge de quarante ans. Elle le chargea de remplir fes dernières intentions, et de partager fa petite fortune entre deux filles naturelles qu'elle laiffait. Il les maria depuis toutes deux, et comme le bien de mademoifelle *le Couvreur* ne fuffifait pas pour leur procurer un établiffement avantageux, il y ajouta du fien quoiqu'elles lui fuffent étrangères, et qu'il fût peu riche alors. Il s'eft toujours intéreffé à leur fort et à celui de leurs enfans, et leur en a même donné des preuves dans fon teftament. Une petite anecdote pourra faire connaître la manière dont M. d'*Argental* favait aimer; on fait que les préjugés dont l'empire décroît de jour en jour à mefure que celui de la raifon s'étend, avaient forcé les amis de mademoifelle *le Couvreur* à la faire enterrer furtivement fur les bords de la Seine vers la rue Belle-Chaffe. Cinquante ans après, M. d'*Argental* à l'âge de plus de quatre-vingts ans, apprenant qu'un particulier propriétaire de ce terrain avait découvert, en batiffant, les veftiges du tombeau de mademoifelle *le Couvreur*, court fur les lieux, reconnaît

en pleurant ces traces précieuses, obtient d'y ériger un monument, et y fait graver des vers où se peint toute la sensibilité de son ame.

Quelques années après la mort de cette célèbre actrice, M. d'*Argental* épousa mademoiselle *du Bouchet*, dont le père surintendant de M. le duc de *Berri* avait dissipé la fortune; mais il n'avait rien négligé pour l'éducation de sa fille, elle avait des grâces et de l'esprit, et c'était assez pour le bonheur de M. d'*Argental*. Il vécut avec elle dans la plus parfaite union jusqu'en 1774, où il eut le malheur de la perdre sans en avoir eu de postérité. Il lui a survécu jusqu'au 6 de janvier 1788; époque funeste pour tout ce qui l'approchait, et dont M. de *la Harpe* a parlé avec tant de sensibilité.

Depuis sa mort on a appris de M^e de *Courteille*, qui lui était très-attachée, que le roman du comte de *Comminges*, attribué jusqu'ici à madame de *Tençin* est de M. d'*Argental*, son neveu; et elle le savait de lui-même. On connaît aussi des vers très-agréables de M. d'*Argental*; nous n'en citerons que quatre. Dans le dernier séjour de M. de *Voltaire* à Paris, son *cher ange* ne le quittait guère. A la fin d'une journée pénible où tout Paris était venu rendre hommage au vieillard de Ferney, M. d'*Argental* lui dit : » Si quelqu'un a dû jamais être fatigué d'hon» neurs et de louanges, c'est vous. On vous en accable. Jamais ce mot » de *grand-homme* n'a été prononcé par tant de bouches. Mais c'est » un éloge trop rebattu. Il est devenu en général et surtout par vous » en particulier, un lieu commun, une expression triviale. Que ces » messieurs vous appelent avec la postérité, *grand-homme*, tant qu'ils » voudront; moi qui vous connais mieux et depuis plus long-temps » qu'eux tous, je vous réserve un éloge aussi vrai et plus neuf, car » aucun de nos Parisiens ne s'en est encore avisé. Eh quoi? dit M. de » *Voltaire*. — C'est que vous êtes un *bon homme* et que vous l'avez » toujours été. — Par ma foi, yous avez raison, reprit M. de *Voltaire*, » cet éloge me touche plus que tous les autres; et il a cela de bon » qu'on peut l'accepter sans trop blesser la modestie. » La conversation continua sur ce ton, la soirée fut très-gaie, et fournit à M. d'*Argental* le sujet de cette inscription qu'il mit sur une statue de M. de *Voltaire* :

Que pourrait-il manquer à sa célébrité ?
Ses écrits à jamais vivront dans la mémoire ;
Assez d'autres sans moi parleront de sa *gloire*,
Je ne veux désormais que louer sa *bonté*.

Voici ceux que M. le commandeur de *Bussevent* fit pour le buste de M. d'*Argental* son ami :

Philosophe sans faste et sans pédanterie,
L'infortune à son cœur commande les bienfaits ;
Homme rare, ami sûr, le charme de sa vie
Est de s'environner des heureux qu'il a faits.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
414	N. 1	Epîtres 44,	Epître 44,
449	2	LETTRE CCXXVIII.	*elle doit être de la fin de février* 1737, *et datée de Cirey.*
459	14	*Après* : Polymnie	*mettez en note* : madame de *la Poplinière.*

TOME LIII. *Correspondance générale, tome* 2.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
21	17	*Après* : ces Messieurs	*mettez en note* : Mademoiselle *Deshayes*, depuis madame de *la Poplinière*, qui avait fait un petit ouvrage sur les principes de *Rameau*.
69	19	*Après* : proposa	*mettez en note* : *Balechou* qui grava alors le beau portrait pour l'édition de Dresde, et qui long-temps après le regrava en médaillon pour l'édition de MM. *Cramer*.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
79	3	à DIEU nous	à DIEU de nous
95	14	que fuis	que je fuis
104	12	j'écris	j'écrirai
119	17	LETTRE XLVIII.	*elle eſt du 24 de décembre* 1738.
135	20	*Après :* deviné	*mettez en note :* Qu'il n'avait figné un factum contre M. de *Voltaire* qu'à la follicitation de l'abbé *Desfontaines* qui en était l'auteur.
164	2	rendre ... parler	de rendre ... de parler
Ib.	27	*Après :* vigueur	*virgule*
169	15	feu	feue
225	12	*Après :* cè chancelier	*mettez en note :* M. d'*Argenſon*, chancelier du duc d'*Orléans.*
291	25	mon *cher* roi	mon cher roi
326	5	Quelque goth et quelque vandale	Quelques goths et quelques vandales
330	12	LETTRE CLIII.	*ôtez cette lettre qui eſt dans le tome I des Mélanges littéraires.*
343	24	et de Mahomet. Au troifième acte vous fentez	et de Mahomet, au troifième acte. Vous fentez
348	4	15 février,	25 février
386	16	dont l'une	dont l'un
404	5	LETTRE CXC.	*elle paraît écrite de Bruxelles en octobre, et devoir précéder celle à monſieur d'Argental.*
411	2	LETTRE CXCIV.	*elle eſt de* 1740.
478	22	une du	un du

TOME LIV. *Correſpondance générale, tome 3.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
54	6	*Après :* divertiſſement	*mettez en note :* De la Princeſſe de Navarre, comédie.
21	16	ſi je ne me trompe	ſi je me trompe
30	13	*Après :* drolerie	*mettez en note :* Diſcours ſur les événemens de l'année 1744, volume de Poëmes.
32	9	l'embroglio	l'imbroglio
50	9	*Après :* de ſe manger	*mettez en note :* Alluſion à des vers de M. d'*Argenſon*, dans leſquels il diſait que les ſouverains reſſemblent trop ſouvent aux araignées qui ſe dévorent les unes les autres. Voyez la lettre du 2 janvier 1745, au marquis d'*Argenſon*, volume de Lettres en vers.
73	19	*Lettre critique* &c.	*Cette réponſe aux détracteurs du Poëme de Fontenoy, aurait été mieux placée dans les notes à la ſuite de ce Poëme. Mais l'original de cette pièce, écrit de la main de l'auteur a été communiqué trop tard. Il faut ſupprimer dans le titre ces mots :* A M. ***.
74	18	de bleſſés	des bleſſés
86	pén.	la juſtice, même pour	la juſtice même, pour
104	4	LA DUCHESSE DE ***.	*c'eſt peut-être madame de Montenero, fille de madame du Châtelet.*
122	9	quatrième	cinquième

CLAIRCISSEMENS,

	FAUTES.	CORRECTIONS.
	. Cicéron proxenate	*Cicéron* proxenète (*le manuscrit portait : Cicéron M ***.*)
18	à Paris ; Madame .	à Paris, Madame ;
8	partisane	partisan
8	(*)	*mettez ce renvoi après :* ce que j'ai
N. 1	en nous communiquant	en communiquant
N. 2	*Après :* Zulime	celui de Zulime l'avait été par madame *Denis*
5 28	qu'on me traitait chez moi	qu'on me traitait mal chez moi
1 .9	du milord	de milord
8 21	*Et je te donne &c.*	*tous les vers de cette lettre en caractère romain, excepté la citation de Racine. Idem à la* lettre CCXVIII.
54 3	*c'est un Dieu*	c'est *un Dieu*
408 4	l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle	*ces mots en italique, et mettez en note :* par M. *Duclos*.
476 14	de lui faire	de le lui faire
492 14	et on est	ou l'on est
503 ant. p.	*Après :* delà qu'on est citoyen	*mettez en note :* Cette phrase obscure se trouve ainsi dans la Correspondance de l'abbé *Moussinot*, publiée par l'abbé *Duvernet*. L'original manque, et l'erreur n'a pu être rectifiée.
504 14	*Après :* qui l'a faite	*mettez en note :* Elle était intitulée : *Lettre au public.*
513 N. 2	c'était les mémoires	c'étaient les mémoires

TOME LV. *Correspondance générale*, tome 4.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
17	17	*Après :* frère *Gaillard*	*mettez en note :* L'abbé de *Prades*
19	25	ni avec le fiècle de *Louis XIV.*	ni avec cette infame édition du Siècle de *Louis XIV.*
28	24	*Après :* françaife	*mettez en note :* On l'a inféré dans cette édition, non comme fon ouvrage, mais comme celui d'un de fes difciples, et comme un recueil d'obfervations utiles fur fes œuvres et fur la littérature françaife en général. Voyez Mélanges littér. tome II.
41	23	*Après : Monime*	*mettez en note :* Une fille naturelle de mademoifelle *le Couvreur.*
48	20	je me porte	je me porte bien
79	7	de fa folie	de la folie
88	2	fourra	foura
99	20	des uns des autres	les uns des autres
150	19	LETTRE LXXIX.	*Cette lettre eft du mois d'avril* 1755. *Celle de M. Guyot a été imprimée d'après la correfpondance de l'abbé Mouffinot, publiée par l'abbé Duvernet. On la trouve plus complette dans ce volume, page* 219, *d'après l'original de la main de Guyot.*
152	15	feu	feue
173	21	de parler encore à *Lambert*	de parler à *Lambert*
199	19	que je devais	que je devrais
257	10	venues	venu
446	pén.	deffein	deffin
470	N. 2	et elle eût épargné	et elle aurait épargné

TOME LVI. *Correſpondance générale*, *tome* 5.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
23	12	plans	plants
36	7	*Après :* brûlée	*mettez en note :* Les iles de Rhé et d'Aix qui appartenaient alors à M. d'*Argental*, avaient été en partie ravagées par les Anglais. Le Roi en a fait depuis l'acquiſition.
67	18	puiſſe	puiſſent
97	4	embraſſe	embraſſe de tout mon cœur ;
100	11	LCHOUVALOF	SCHOUVALOF
156	16	quantité précife de la maſſe	quantité de la maſſe
227	N. 2	MM. d'*Argental*, de *Voltaire et le Kain*	MM. le duc d'*Aumont*, d'*Argental* et *le Kain*
244	13	*Après :* Bohême	*mettez en note :* M. *Grimm*
265	ant. p.	crisk	(*ou*) crik
310	13	les M. ***	les *Montmorenci*
325	5	les moindres	les *moindres*
237	11	*hippofila*	*hippophile*
341	4	et les flottes	et des flottes
371	28	croyez-moi, croyez, mes frères,	croyez-moi, mes frères,
471	20	je fais un peu	je fuis un peu
491	2	*Goldini !*	*Goldoni !*
Ib.	6	tutto l'mondo	*tutto' l mondo*
499	11	LETTRE CCXLVIII.	*elle eſt du* 9 *de décembre, et doit précéder celle à madame du Deffant.*
501	16	LETTRE CCXLIX.	*elle eſt du* 16 *de décembre, et doit précéder celle à M. le Kain.*

TOME LVII. *Correſpondance générale, tome* 6.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
120	2	LETTRE LXI.	*elle paraît être de l'année* 1758.
175	8	douze cents Zulime	douze cents de Zulime
236	25	*Après : de Jéſus-Chriſt*	*mettez en note :* Miſe en vers français par *P. Corneille.*
261	16	*Après : Mémoire hiſtorique*	*mettez en note :* C'eſt une apologie de la conduite de la France envers l'Angleterre, au ſujet de la guerre de 1756.
271	pén.	*Après : Nouveau teſtament*	nouveau *Teſtament, et mettez en note :* Le Teſtament politique du maréchal de *Belle-iſle.*
289	7	*Taboureau*	*Tabareau*
303	16	*Magens*	*Mayans y ſiſcar*
352	22	LETTRE CLXXV.	*elle paraît être de la fin de janvier* 1762.
356	15	*Non, je n'expire point,*	*Non, je ne pleure point,*
370	2	LETTRE CLXXXII.	*elle eſt du commencement de mars* 1762.
375	2	LETTRE CLXXXV.	*elle eſt du* 10 *mars* 1762.
396	N. 1	*Réponſe à cette lettre du ſieur Fez*	*lettre du ſieur Fez à M. de Voltaire.*
462	20	*Après :* d'*Alembert*	*mettez en note :* Voyez la Correſpondance de d'*Alembert*, 29 de mars et 17 d'octobre 1762.
481	30	le mercure	le *Mercure*
485	11	j'écrirai	je crierai

TOME LVIII. *Correſpondance générale, tome 7.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
10	ant. p.	Mettez-vous là &c.	*c'eſt un vers. Il doit être diſtingué du texte.*
18	7	deſſinés	deſſiné
48	3	AU MEME.	A M. LE COMTE D'ARGENTAL.
52	6	*Après : le Franc*	*mettez en note :* Voyez la Correſpondance de d'*Alembert.*
152	13	LETTRE LXXVI.	*elle paraît être du* 6 *d'auguſte* 1763.
155	30	*Après :* pittoreſque	*mettez en note :* C'eſt la tragédie du Triumvirat.
190	pén.	*Après :* long-temps	*mettez en note :* Sur le *prêt à intérêt.*
208	21	cet autre *Hume* charmant, auteur	cet autre *Hume*, charmant auteur
223	2	LETTRE CXVII.	*elle eſt du* 27 *juillet* 1763, *et doit ſuivre celle à M. d'Argental.*
224	2	LETTRE CXVIII.	*elle eſt du* 30 *juillet* 1763, *et doit ſuivre celle à M. d'Argental.*
231	22	que d'un côté	*ôtez :* que
250	2	*Après : Créqui*	*mettez en note :* Voy. la lettre du 1 février.
313	21	ſi je ne me trompe	ſi je me trompe
316	20	l'exercice des eaux	l'exercice, des eaux
318	6	les talens de mademoiſelle *Duménil*	les talens naturels de mademoiſelle *Duménil*
364	25	intendant	ſurintendant.
373	7	*Dumart*	*Daumart*
420	11	LETTRE CCXXXI.	*elle eſt du* 18 *de juillet* 1764, *après celle à M. d'Argental.*
426	2	LETTRE CCXXXIV.	*elle eſt de* 1762.
528	5	pouſſatin	*Pouſſatin*

TOME LIX. *Correſpondance générale*, *tome* 8.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
41	N. 1	*Après :* de mars	*ajoutez à la note :* voyez Politique et Légiſl. tome II, page 257.
70	11	que de la vôtre	que la vôtre
132	23	de *la chevalerie*	de *la chabalerie*
388	11	y a-t-il jamais rien	y a-t-il jamais eu rien
395	18	que votre	que notre
472	13	A M. ***.	*Mettez en note :* Probablement M. *Blin de Sainmore* qu'on avait ſoupçonné mal à propos d'être l'éditeur des lettres en queſtion.
475	16-17	B... V...	*Belleval...* Villancour.
539	16	daigné de m'accorder	daigné m'accorder
536	21-24	de *Lamberta*	*Lambertad* (*l'anagramme de d'Alembert.*)

TOME LX. *Correſpondance générale*, *tome* 9.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
5	13	avant que de	avant de
43	ant. p.	*Après :* majeſté	*mettez en note :* Voyez les lettres des ſouverains, volume de la Correſpondance de l'impératrice de Ruſſie.
52	11	de rois en quatrième	de roi quatrième
68	14	je vous ai mandé &c.	*ôtez cet alinea, qui eſt une répétition.*
98	24	*Après :* écuyère	*mettez en note :* M. l'abbé *Mignot*, auteur d'une hiſtoire des Turcs, M. de *Florian*, M. d'*Ornoy* et madame de *Florian*.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
120	10	les oreilles que *Cicéron* appelle ſuperbes ſont	les oreilles, que *Cicéron* appelle *ſuperbes*, ſont
187	6	on s'en eſt moqué	ou s'en eſt moqué
256	25	feu	feue
260	14	où il y a moins	où il y a le moins
319	8	avec les meſſieurs	avec ces meſſieurs
329	6	ſacrifié	ſacrifiée
335	15	il mérite	elle mérite
411	N. 1	cette lettre &c.	*mettez ainſi la note :* On n'a point trouvé de lettres à M. *Damilaville* poſtérieures à celle-ci, quoiqu'il ne ſoit mort qu'au mois de décembre ſuivant, d'un abſcès à la gorge.
528	14	*Après :* des papes	*mettez en note :* voyez Politique et Légiſlation, tome I.

TOME LXI. *Correſpondance générale, tome* 10.

24	3	on	ou
112	28	ces	ſes
244	7	prochain	prochaine
294	2	LETTRE CLXII.	*elle eſt de la fin d'avril* 1770.
296	13	perdre	prendre
299	15	engagent encore à faire	engagent à faire
353	11	chicachas	chichacas
360	3	*Après :* regardait	*mettez en note :* Le préſident *Hénault.*
379	14	il tiendra	il rendra
442	pén.	ce qui vous	ce qu'il vous
443	2	LETTRE CCLIII.	*elle eſt du 5 février, après celle à M. de Châtellux.*
457	11	*Après :* eſt en ſix actes	*mettez en note :* L'établiſſement des ſix conſeils ſupérieurs.
551	pén.	de Paris	des pairs

TOME

TOME LXII. *Correspondance générale, tome 11.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
11	ant. p.	menez y l'acteur	menez y l'auteur
19	16	ses plus brillans	les plus brillans
24	20	celui là	cela lui
62	19	voilà donc &c.	*en caractère des vers.*
63	21	plus difficile	moins difficile
144	11	répondu, *mais* sans aigreur	répondu *mais*, sans aigreur
175	13	*Paparilla*	*Parapilla*
229	24	se trompe; ou veut tromper	se trompe ou veut tromper
243	11	*vivo*	*rivo*
293	N. p.	les forts, c'était au point	les forts, au point
294	6	ne m'empêche pas de les voir, mais il m'empêche de vous écrire.	m'empêche de les voir, mais il ne m'empêche pas de vous écrire.
334	d.	*Papillon* philosophe	*Papillon-philosophe*

TOME LXIII. *Correspondance générale, tome 12.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
27	N. 7	*Après:* par le même motif	*mettez :* Note de M. de *Lalande.*
40	11	méritez bien de l'être	méritez de l'être
94	N. 2	M. d'*Etallonde*, ingénieur	*ôtez ces mots et mettez :* M. *Racle* &c.
257	4	pas être	pas eu être
321	21	tous les auteurs	la foule des méchans auteurs
323	N. 1	est né le 20 de novembre (20)	est né le 20 de février

(20) Cette faute importante est de quelque compagnon imprimeur qui croyant apercevoir de la contradiction entre le texte et la note, s'est avisé de changer la note pour les mettre d'accord, quoique la fin de cette note eût dû lui faire sentir sa méprise.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
338	N. 1	c'était	c'étaient
395	8	*Après :* de m'écrire	*mettez en note :* madame de *Vimeux.*
403	20	vous-mêmes	vous-même
418	12	feu	feue
440	17	*Après :* scélérats	*mettez en note :* Après avoir fait banqueroute, ils s'étaient réfugiés à Ferney où, sur l'offre qu'ils avaient faite à M. de *Voltaire* d'y établir des plantations et des fabriques de lin et de tabac, ils avaient obtenu des concessions avantageuses. Ils en abusèrent bientôt en vexant tous leurs voisins et M. de *Voltaire* lui-même. Mais se voyant enfin connus, ils s'enfuirent du pays, au milieu des procédures qu'ils avaient intentées.

TOME LXIV. *Correspondance du roi de Prusse, tome 1.*

24	13	qu'ils servent	le servent
27	19	les mœurs	ses mœurs
33	2	n'ont aucun prix	sont sans prix
42	24	avec égale	avec une égale
48	19	ferait	serait
51	29	*Après : Césarion*	*mettez en note :* le baron de *Keyserling.*
72	3	faire le présent	faire présent
Ib.	24	*étendard*	*étendards*
80	25	Car l'Europe &c.	*c'est un vers*
95	6	font matière	sont matière
98	8	qu'au vrais héros de Rome,	qu'aux vrais héros de Rome :

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
126	17	ces merveilles	les merveilles
141	22	nés? Nous autres habitans de ce continent, pour être barbus à un certain âge, nous	nés, nous autres habitans de ce continent, pour être barbus à un certain âge? Nous
163	11	fur ces efprits	fur les efprits
188	6	fur les penfées et fur les	les penfées et les
190	d.	*et parvâ*	*an parvâ*
232	18	Vos ouvrages	Mes ouvrages
291	3	eft c'eft	et c'eft
298	N. 1	ceci &c.	*mettez ainfi la note :* Ce paffage et celui de la lettre, page 284, prouvent que M. de *Voltaire* avait donné au prince la première idée de l'établiffement d'une académie à Berlin, et d'en faire préfident M. de *Maupertuis.* On fait combien celui-ci en a été reconnaiffant.
300	2	LETTRE LX.	*elle doit précéder celle de la page* 296.
308	12	le plus perfécutés	les plus perfécutés
351	ant. p.	répand à chaque jours	répand chaque jour
356	8	LETTRE LXVI.	*elle doit précéder celle de la page* 355.
358	21	mandé	demandé
382	22	rien de femblable à fouffrir que le font les chagrins	rien à fouffrir de femblable aux chagrins (21)

(21) On s'eft permis de corriger du moins dans cet errata, quelques fautes de français qu'on a laiffées dans les lettres du roi de Pruffe, de peur d'altérer le texte. Ce prince n'avait point encore la connaiffance parfaite de notre langue qu'il a acquife depuis; et il eft très-étonnant que dès-lors il pût écrire le français avec autant de clarté, de force, et même de correction.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
417	27	de force et d'efprit	de force que d'efprit
459	8	plat univers	*plat* univers
483	pén.	confolez-vous	confolez-nous

TOME LXV. *Correfpondance du roi de Pruffe, tome 2.*

13	9	LETTRE VI.	*elle doit précéder la* V.
40	7	LETTRE XIX.	*la date doit être poftérieure, et du temps où M. de Voltaire était en Pruffe.*
83	d.	ce que vous favez. Après ces	ce que vous favez, après ces
84	1	de la Neifs, certainement	de la Neifs. Certainement
Ib.	2	dédaigné d'aller	daigné aller
109	ant. p.	eftime	eftimerai
114	18	feigneur	*faigneur*
131	3	Que fefons-nous	Que fefions-nous
Ib.	6	*Après :* en mitre	D'homme et de citoyen abjurant le vain titre,
155	N. 1	voyez le Commentaire &c.	voyez ce qui eft dit de *Boyer*, évêque de Mirepoix, dans le Commentaire hift. &c.
159	d.	*Après :* mon prince?	*mettez : le refte manque.* (22)
170	7	il abandonna le roi fon beau-père	il abandonna le roi *Staniflas*, beau-père de *Louis XV*

(22) Plufieurs minutes des lettres de M. de *Voltaire* au roi de Pruffe n'étaient pas entières. On a dû trouver ces lettres complettes, et en plus grand nombre dans les papiers de ce prince. Il eft étonnant que les éditeurs de fes œuvres pofthumes ne les y aient pas jointes. Peut-être feront-elles partie du fupplément qu'ils annoncent. Le public leur devrait le complément de la plus fingulière et de la plus importante de toutes les Correfpondances.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
179	6	*Après :* ſans nez .	*mettez en note :* Voyez le Commentaire hiſtorique &c. Mélanges litt. tome II, page 125.
190	N. 1	ce géomètre &c.	*mettez ainſi la note : Léonard Euler*, l'un des plus grands-hommes de notre ſiècle. Il avait perdu un œil, et il eſt très-vrai &c.
215	3	morigéné	moriginé
218	N. 1	érudit célèbre	*ajoutez à la note :* qui de bénédictin s'était fait luthérien et était devenu bibliothécaire du roi de Pruſſe. *Jordan*, mort en 1745, lui avait ſuccédé.
231	pén.	je dis qu'oui	je dis que ſi
235	2	LETTRE CV. avril.	*il parait par la fin de la lettre qu'elle doit être de décembre* 1749 *ou janvier* 1750.
243	8	font déjà	ſont déjà
272	pén.	le haſard	*le Haſard*
297	d.	tant que je vous ai cru	tant que je ne vous ai cru
301	12	ſi peu	et ſi peu
334	28	des parties *ſub utrâque*, et la ſorbonne.	des parties *ſub utrâque* et *ſub unâ*, et la ſorbonne.
378	15	d'emporter	de remporter
389	16	décembre	*cette lettre eſt de la fin de janvier* 1770, *et doit être la* CLXVI.

TOME LXVI. *Correspondance du roi de Prusse, tome 3.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
5	16	j'ai eru	j'aurais cru
24	8	Bellegrade	Belgrade
61	16	*Après :* larmes,	*un point*
64	19	*Après ces vers :* Il terrassa l'erreur et la religion.	*mettez en note :* Ce vers du roi de Prusse paraît exiger quelque interprétation. Le dernier mot est trop vague, et pourrait laisser croire que *Voltaire* a voulu détruire toute religion. Il est très-avéré pourtant que nul homme n'a plus constamment pratiqué et prêché la religion des premiers patriarches, celle que les hommes les plus éclairés de tous les temps et de tous les pays ont embrassée, l'adoration d'un Etre suprême; en un mot, la religion, ou si l'on veut, la loi naturelle. Il a toujours combattu les athées; et son génie même, sa vaste intelligence seront pour tous les esprits raisonnables une des meilleures preuves de l'existence du génie universel, de l'intelligence infinie qui préside à la nature, et qu'il serait absurde de vouloir comprendre ou définir. *Voltaire* lui seul a peut-être ramené à DIEU plus d'adorateurs que tous les moralistes et tous les prédicateurs ensemble. Le roi de Prusse avait les mêmes sentimens, et l'on entend bien ce qu'il a voulu dire, mais sa pensée eût été plus exactement rendue de cette manière : Il terrassa l'erreur, la superstition.
74	2	aient plus de part	aient le plus de part
96	21	fils	petit-fils
111	9	*Willeminæ*	*Wilhelminæ*
125	4	mars	le 11 de mars

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
144	8	s'expliquât	s'expliquât auſſi bien
162	22	après la mort	après votre mort
166	21	*Après :* l'inſcription	*mettez en note : immortali.*
170	19	LETTRE LXXIV.	*elle eſt de l'année* 1776.
188	21	*anima*	*pneuma*
201	12	de renoncer	d'y renoncer
221	12	ait fait	ont fait
234	d.	les *Desfontaine*, les *Fréron*, les *Paulian*, les *la Beaumelles*	les *Desfontaines*, les *Fréron*, les *Paulian*, les *la Beaumelle* (23)
235	4	comte de Foix	duc de Foix
250	13	de reſpect et de tendreſſe	de reſpect que de tendreſſe
352	9	LETTRE XXVII.	*elle paraît être de* 1758, *et devoir ſuivre celle du* 2 *de janvier.*
352	ant. p.	*Après :* mon amant	*mettez en note :* Alluſion au cardinal de *Tençin* avec lequel elle voulait négocier la paix.
416	4	*Après :* FRÉDÉRIC GUILLAUME	*mettez en note :* Depuis roi de Pruſſe, ſous le nom de *Frédéric Guillaume II.*
Ib.	14	Syſtême de la nature	*Syſtême de la nature*

(23) Dans ce cas et autres ſemblables doit-on mettre l's à la fin des noms propres? Rien n'eſt moins décidé. On trouve dans cette édition un nombre à peu-près égal des deux manières; et presque tous les auteurs ont employé arbitrairement l'une ou l'autre, comme M. de *Voltaire*. Ne pourrait-on pas établir que les noms propres dans tous les cas ſont indéclinables, et ne faire à cette règle générale qu'une ſeule exception en faveur de la poëſie, où l'aſſerviſſement de la rime fait tolérer la licence d'ajouter ou de ſupprimer une lettre, même dans certains temps des verbes, tels que je dis, je bois, je ris &c. ou pren, ren, li &c. à l'impératif?

TOME LXVII. *Correspondance de l'impératrice de Russie.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
3	N. 2	on n'a trouvé &c.	on n'a point trouvé la lettre dont M. de *Voltaire* l'avait chargé pour l'impératrice. Les vers sont sans doute les mêmes que ceux de la lettre à M. le comte de *Schouvalof.* Voyez la *Correspondance générale* tome VI, page 9.
44	4	loi romaine	foi romaine
47	13	2 septembre	*il paraît que la lettre est du 2 d'octobre.*
65	16	qui devait	qui devrait
85	12	armes victorieuses	armées victorieuses
109	18	l'a brûlée tout entière	(*ou*) l'a brûlée toute entière (24)
111	ant. p.	chose! Monsieur le comte	chose, Monsieur! le comte
181	7	Jaman	Taman
194	4	M. *Moustapha*	Monsieur *Moustapha*
238	8	15 mars	19 mars
253	24	*santa casa*, dit *Loretta*	*santa casa di Loretta*
368	18	chefs	serfs
370	16	qui ne reçoivent	qui ne revoient

(24) Les uns emploient en cette occasion l'adverbe *tout*, d'autres le pronom collectif *tout*, *toute*. La diversité des auteurs sur ce point de grammaire le rend très-douteux, et prouve qu'il mériterait aussi d'être fixé.

TOME LXVIII. *Correspondance de d'Alembert, tome 1.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
1	7	(*de l'Avertissement*) quelle suite et quel zèle ils ont réuni	quelle suite de travaux et quel zèle ils ont réunis
28	22	laissez agir nos amis	laissez agir vos amis
54	N. 1	d'*Argemon*	d'*Argenson*
60	19	ce secret	le secret
73	9	de leur	de le leur
108	10	en fonctions	en fonction
111	13	demoiselle	mademoiselle
118	5	il faut . . . festoyer les	il faut . . . . les
137	23	*Après :* un ancien officier	*mettez en note :* M. le marquis d'*Argence de Dirac.*
138	19	*Après :* le *Phallum*	*mettez en note :* Figure de l'instrument qui caractérisait le dieu *Priape* chez les Romains, et qu'ils révéraient, ainsi que les Grecs et les Egyptiens, comme l'emblême de la génération. Le Phallus est encore honoré du même culte dans les Indes, aussi-bien que le *Lingam* qui est la figure représentative de l'union des deux sexes. On voit dans le cabinet des curieux de ces petites idoles indiennes imitant parfaitement la nature, même en action, au moyen des ressorts qui y sont adaptés. La plupart sont très-richement ornées d'or et de pierres précieuses.
139	8	de requêtes	des requêtes

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
140	N. 1	c'était &c.	fupprimez cette note qui eft remplacée par celle ci-deffus.
151	2	*de la mufique, quatrième mefure :* Mi.	*lifez :* Re.
Ib.	4	*de la mufique, dernière mefure :* Fa.	*lifez :* Re.
162	d.	*Après :* fourdaud	*mettez en note :* M. de *la Condamine.*
180	20	*Après :* fix jours	*mettez en note :* Olympie.
192	23	nous avons	nous avions
193	4	vous avez	vous aviez
Ib.	23	comme la chofe	comme cela
227	8	des chiens	de chiens
231	21	à leur réparation	à leur faire réparation
237	2	il m'a fait trop	il m'a trop fait
238	7	du temps	de temps
245	15	l'efprit du corps	l'efprit de corps
247	d.	vous m'apprenez &c.	*cette phrafe en italique.*
259	30	*Après :* l'exclure	*mettez en note :* On lui attribuait une parodie de la grande fcène de Cinna, dans laquelle M. le duc d'*Aumont* jouait un rôle.
266	22	Dieu conduife &c.	*c'eft un vers.*
301	29	fe faire à tout	fe faire tout à tous
303	ant. p.	*Après : litière*	*mettez en note :* Voyez la *Correfpondance générale*, 24 de mai 1764.
317	3	ce plaifir	le plaifir
332	3	les mains	les maifons
342	ant. p.	s'affembler ; on donne	s'affembler. Ce chapitre eft compofé de quatre cents élus ; on donne
347	pén.	ce monftre	le monftre
351	14	tous les autres	*ôtez :* tous
382	5	le jour commence	le jour de la raifon commence

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
403	4	le vil	le bel
412	21	vous ſavez	vous faurez
413	24	vous rirez	vous ririez
423	2	*Après :* courbes	*mettez en note :* La *deſtruction des Jéſuites.*
427	14	c'eſt le défaut	c'eſt là le défaut,
459	19	qu'on vous prêche	qu'on vous a prêché
Ib.	29	la maiſon	les maiſons
Ib.	d.	vous ſoient rendues !	vous en ſoient rendues !
471	20	la maiſon	ſa maiſon
492	ant. p.	*Après :* de M. O.	*mettez en note :* L'*O* eſt la lettre indicative des articles de M. d'*Alembert* dans l'Encyclopédie.
493	12	coquins. Je ne fais ſi je m'explique, je vous	coquins ; je ne fais ſi je m'explique. Je vous

TOME LXIX. *Correſpondance de d'Alembert, tome 2.*

13	13	ces gens	les gens
31	23	ces deſpotes avec	ces deſpotes (j'entends les libraires) avec
38	12	dans mon inaction	de mon inaction
40	23	vous ſavez	vous ſentez
42	22	Dieu merci, et	et, Dieu merci,
48	27	mon goſier	mon oreille
60	21	il faut qu'il donne. Par quelque	il faut qu'il donne peu. Par quelque
106	6	pluſieurs	avec pluſieurs
118	21	Père éternel, quelle vergogne &c.	*Père éternel, vous avez tort, Et devriez avoir vergogne, &c.*
124	3	DE M. D'ALEMBERT.	DE M. DE VOLTAIRE.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
124	22	que c'eſt au ſavant d'inſtruire et non pas au bourreau.	que c'eſt au bourreau d'inſtruire et non pas au ſavant.
126	14	*Après :* tranquilles	*mettez en note :* Voyez *les Syſtêmes*, volume de *Contes et Satires.*
136	25	procureur, qui feraient préſens, et qui par ſa	procureur, qui par ſa
154	6	être un peu plus	être plus
155	18	y immole	y a immolée
157	ant. p.	les clabauderies	ſes clabauderies
161	17	fera	ſera
164	6	officiers	offices
168	10	et plus modeſte, quoique hardie	et plus hardie, quoique modeſte
220	ant. p.	étonnant	étrange
233	23	avec quelque impatience	avec impatience
253	d.	*Après :* de l'Europe	*mettez en note :* M. de *Saint-Germain.*
261	4	12 d'avril	12 de mars
Ib.	21	*Après :* petit bien	*mettez en note :* Le roi de Pruſſe.
262	10	*Après :* forces	*mettez en note :* L'ouvrage de M. *Dionis du Séjour*, ſur l'anneau de Saturne.
297	18	qu'un bedeau	qu'un porte-Dieu
300	6	d'andouillers	d'andouillets
307	18	une femme de Saint-Gobin	la femme d'un actionnaire de Saint-Gobin
313	8	de réunir, outre la	de réunir contre la
324	26	*Après :* d'autres pièces	*mettez en note :* Mariamne avait été repréſentée en 1724, avant le voyage de l'auteur en Angleterre.
325	26	*Après :* paru	*mettez en note :* l'hiſtoire de *Charles XII* eſt de 1731. Le Siècle de *Louis XIV* ne parut qu'en 1752. Madame *du Châtelet* était morte en 1749.

TOME LXX *et dernier. Vie de Voltaire &c.*

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
13	ant. p.	de métaphyfiques	de métaphyfique
34	N. 1	voyez la Correfpondance générale	voyez la Correfpondance de d'*Alembert*, lettre du 20 de juin 1760.
54	4	*Richelieu*. Cet homme	*Richelieu*, cet homme
64	30	Eriphyle	Eryphile
65	18	aimer *Sémiramis*	chérir *Sémiramis*
130	5	fixés	fixes
148	8	funeftes	funefte
159	23	à qui peut-être il n'avait jamais pardonné	et qui peut-être ne lui avait jamais pardonné
162	N. 1	deux	d'eux
172	10	des tyrans	les tyrans
Ib.	19	fang	fang humain
182	d.	*Après :* l'ame de *Voltaire*.	*ajoutez :* C'eft ainfi qu'avec plus de défintéreffement encore, il engagea en 1765, mademoifelle *Clairon* à renoncer au théâtre; quoique le talent de cette fublime actrice fût alors dans toute fa force, et devînt de jour en jour plus néceffaire au poëte dont le génie dramatique commençait à s'affaiblir par l'âge et les travaux. Ses confeils à MM. d'*Alembert* et *Diderot* perfécutés pour l'*Encyclopédie*, et plufieurs traits de ce genre prouveraient encore que l'amour de la juftice l'emportait dans fon efprit fur toute autre confidération.
188	N. d.	des dates	les dates

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
195	23	jufqu'au	jufqu'aux
218	10	fue	lue
Ib.	N. 1	*Dutartre*	*Dutertre*
222	12	citoyens	concitoyens
228	d.	qu'il eft un fot	qu'il eft fot
231	9	qu'il a des prifes	qu'il a déjà prifes
249	7	du Brutus	de Brutus
252	10	depuis trois heures	depuis cinq heures
255	20	. . . . doñnr la loi, Sacrifier &c.	. . . . donner la loi ; Elle facrifia fon Dieu, fa foi, fon ame Pour féduire l'efprit d'nn trop crédule roi : J'ai vu dans ce temps redoutable Le barbare ennemi de tout le genre-humain Exercer dans Paris les armes à la main, Une police épouvantable. J'ai vu les traitans impunis :
256	5	aboli	démoli
Ib.	12	remuer et tourmenter	remuer, tourmenter
Ib.	17	les gens	des gens
Ib.	25	c'eft tout dire,	c'eft dire tout, (25)
259	5	les Commentaires fur la vie et les ouvrages	(*lifez*) le Commentaire hiftorique fur les œuvres
Ib.	19	paraiffent	paraiffant (26)
331	4	dit	dites

(25) Ces corrections font tirées d'une meilleure copie des *J'ai vu* qui nous a été remife depuis peu.

(26) Dans les éditions futures on pourra ôter du Commentaire hiftorique fur les œuvres de l'auteur de la Henriade (Mélanges littéraires tome II) les paffages de ces *Mémoires*, qui y avaient été intercalés, dans le temps où l'on ne croyait pas que ce dernier ouvrage dût être publié en entier. On peut voir au fujet de ces Mémoires, dans les œuvres du marquis de *Villette*, fa lettre à M. le comte de *Guibert*.

Pag.	Lign.	FAUTES.	CORRECTIONS.
271	2-4	d'*Argens*,	d'*Argence de Diraç*,
379	8	de *penſées*	des *penſées*
406	1	LETTRE.	TABLE.
421	26	*Après :* 1760	imprimé en 1764, en un volume, et fort augmenté depuis ſous le titre de Queſtions ſur l'Encyclopédie.
424	6	ETITRE.	EPITRE.
431	N. d.	*Après :* cette faute	*ajoutez :* on croit cependant l'avoir relevée par-tout
485	27	Mantou	Mantoue
487	26	donné	donnée
505	d.	Calpe	Calpé (*bis*)
508	26	*capanée*	*Capanée* (*bis*)
512	21	ſimplifiez &c.	*mettez cette remarque des éditeurs en italique.*

La même exactitude que nous avons miſe à relever les fautes qui ſe ſont gliſſées dans cette édition, nous avions tâché de l'apporter dans ſa rédaction. L'un des principaux écueils que nous devions éviter dans ce travail, c'était d'attribuer à M. de *Voltaire* des ouvrages qui ne fuſſent pas de lui. Les petites pièces ſi nombreuſes de proſe et de vers exigèrent à cet égard beaucoup d'attention. On ſait que l'auteur les gardait rarement, et ne s'était jamais occupé du ſoin de les recueillir toutes. Nous en avions raſſemblé depuis long-temps un grand nombre, tirées en partie du dépouillement complet des journaux français, depuis le commencement du ſiècle, et en partie des porte-feuilles de quelques amis de M. de *Voltaire*. Depuis ſa mort on nous en remit beaucoup d'autres parmi leſquelles pluſieurs nous parurent évidemment ſuppoſées. Celles-ci furent écartées, et pour toutes les autres nous ne voulûmes pas nous fier à notre tact ſeul. Madame *Denis*, nièce de l'auteur, M. le comte d'*Argental*, ſon plus ancien ami, M. de *la Harpe*,

le plus diſtingué de tous ſes diſciples, prirent la peine de lire les poëſies diverſes. M. de *Saint-Lambert* fut auſſi conſulté. Leurs avis furent très-utiles, ainſi que les notes écrites par feu M. *Thiriot*, en marge de notre premier recueil.

Malgré ces précautions, on n'a pu ſe préſerver de toute mépriſe, et nous avons reconnu que le roman intitulé *le Crocheteur borgne*, donné par un homme en place, comme une production de *Voltaire*, eſt de M. de *Bordes*, de Lyon. On l'avait auſſi fauſſement attribué à M. le chevalier de *Boufflers*. Nous avons également de fortes raiſons de croire que l'épître à *Samuel Bernard*, écrite au nom de madame de *Fontaine Martel*, n'eſt pas plus de *Voltaire* que le roman dont on vient de parler. Il ſuffit de la lire et de ſe connaître un peu en vers pour être sûr qu'il n'a pas écrit une pièce ſi inſipide. On ne l'avait laiſſé paſſer d'abord que dans la ſuppoſition que l'auteur avait voulu ſe déguiſer tout-à-fait, ſous un nom emprunté; et il faut convenir qu'il n'aurait pu mieux donner le change qu'en feſant des vers communs et inſignifians.

Nous ſentons bien qu'en feſant l'aveu de ces erreurs, et en relevant ſcrupuleuſement nos fautes auſſi-bien que celles des typographes, quoique les unes et les autres, pour la plupart, euſſent pû n'être pas remarquées de beaucoup de lecteurs, c'eſt mettre aux mains ennemies des armes contre ſoi-même. Mais cette crainte n'a pas dû nous retenir. La plus grande des erreurs ſerait de laiſſer ſe perpétuer celles dont nous n'avons pu nous garantir. Nous répétons que le déſir d'honorer la mémoire de M. de *Voltaire* eſt le grand motif qui a toujours animé les éditeurs et les rédacteurs, et devant cette conſidération tout amour propre doit ſe taire.

Fin des Eclairciſſemens, Additions et Corrections, et du Tome 70 et dernier.





